PIERRE DUFAY

UN CHAPITRE INÉDIT DE L'HISTOIRE DU COSTUME

Le Pantalon Féminin

Nouvelle édition entièrement remaniée et considérablement augmentée.

ORNÉE DE VINGT ILLUSTRATIONS HORS TEXTE ET UN FRONTISPICE GRAVÉ



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS
11, RUE DE CHATEAUDUN, 11

1916

Le Pantalon Féminin

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PREMIÈRE ÉDITION :

10 exemplaires sur Japon impérial
numérotés de 1 à 10

et 20 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 11 à 30.

Le Pantalon féminin



PIERRE DUFAY

UN CHAPITRE INÉDIT DE L'HISTOIRE DU COSTUME

Le Pantalon Féminin

NOUVELLE ÉDITION REMANIÉE, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
ET ILLUSTRÉE D'UN FRONTISPICE A L'EAU-FORTE
ET DE 20 GRAVURES HORS-TEXTE



PARIS
CHARLES CARRINGTON
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS
11, RUE DE CHATEAUDUN, 11

1916

A SON ALTESSE LA FEMME

A LA PARISIENNE

En souvenir de sa Grâce, de ses Charmes
et de ses Dessous.



PRÉFACE

d'ARMAND SILVESTRE

ÉCRITE POUR LA PREMIÈRE ÉDITION

C'est une chose rare qu'un livre de belle humeur et de réelle érudition tout ensemble. Aussi ai-je accepté de grand cœur de présenter celui-ci au public, malgré que le vêtement qui l'a inspiré me soit un objet d'horreur tout à la fois et d'envie, car, non seulement le pantalon féminin m'irrite par son manque de beauté, mais, aussi par les privautés impertinentes dont il jouit dans la vie sociale.

Qu'a fait, après tout, ce chiffon ridicule, pour mériter d'aussi belles destinées? Lui qui peut dire, comme le poète persan : « Je ne suis pas la rose, mais j'ai gardé un peu de son parfum! »

Les disciples de Zoroastre, admirateurs des astres, n'en voulaient pas davantage aux nuages légers qui voilaient parfois le disque lumineux de

la Lune, en sa plénitude majestueuse, que moi à ce malencontreux habit qui dissimule des rondeurs bien autrement harmonieuses. Que vient faire, dans le ciel de nos lits, cette vapeur de toile ou de batiste malséante, dont certaines refusent de se dépouiller même pour réjouir nos mains seulement, dans la pénombre familière?

Mais je me suis vite convaincu que l'auteur était aussi antipathique que moi à cette mode, qu'il fait seulement remonter à Salomé, mais qui proclama, dans l'histoire de l'humanité, la déchéance d'Ève. Car la feuille de vigne fut la première culotte et le symbole d'un premier châtiment. Encore que la pitié de Dieu, —

Les dieux parfois, mon fils, sont bons quand ils sont jeunes

comme dit le vieux Thamus de Paul Arène — n'eût imposé à la femme coupable ce vêtement que d'un côté, ce qui laissait les horizons libres de l'autre et ne gênait en rien le point de vue que j'appellerai culminant. C'est ce qui fit faire immédiatement un demi-tour à Adam, qui trouva que la vie était encore supportable avec cette copieuse consolation. Comment la femme en vînt-elle à aggraver, elle-même, sa punition, en se voilant aussi l'autre face? Ce précieux volume abonde, sur ce point, en hypothèses dont aucune ne me satisfait. Je ne

crois pas, comme Vignola, que ce fut pour monter plus commodément à cheval, l'amazone ayant été une exception dans l'histoire des races. Ni pour se garantir du froid, comme quelques médecins le lui ont conseillé. Allez donc voir si elle écoute ceux-ci quand ils lui interdisent de se décolleter! Je ne m'en plains pas; mais si abondant que soit ce que nous révèle leur corsage ouvert, la compensation est insuffisante. De simples satellites de la Lune! voilà tout!

Je ne puis trouver, à cet usage, qu'un motif ou déshonnête ou désobligeant. Salomé était dans le premier cas. Ses brayes, si consciencieusement décrites par Flaubert, étaient un excitant aux rêveries malsaines du vieil Antipas. « L'indécent n'est pas le nu, mais le troussé », a dit si justement Diderot. Ainsi les courtisanes vénitiennes qui portaient des pantalons luxueux, comparables à de très fines voiles palpitantes au moindre souffle. Car Théophile Gautier me montra, dans un livre ancien, qu'elles recouraient encore à un autre raffinement, écrasant au moment psychologique, entre les plis de leur double rose naturelle, de petites vessies pleines de parfums, simulant, par le bruit, une distraction embaumée. Il y avait même la plaisante aventure d'un amoureux se précipitant sous les draps pour humer cet

arome et en sortant désappointé par une distraction réelle. Ainsi les contemplatifs pouvaient-ils s'imaginer qu'ils voyageaient vers Cythère poussés par un vent léger et chargé d'odeurs suaves. Dans ces deux cas, le pantalon fut visiblement inventé pour émoustiller les vieux cochons.

Dans d'autres, il répondit en s'installant dans les mœurs, au besoin inné chez les femmes de faire enrager ceux qui les aiment vraiment. Car vous ne les verrez avoir d'attentions délicates que pour ceux qui leur montrent quelque indifférence, fausse ou réelle. Quant aux vrais fervents de leur chair, elles ne sont préoccupées que de leur en montrer le moins possible. D'autres encore — ce fut certain quand la mode en vint de Londres — l'acceptèrent tout simplement avec enthousiasme parce qu'elles avaient les cuisses défectueuses. Jolie raison pour les autres! Quelle occasion c'était de retirer même ses jupes ou de choir d'âne comme lady Churchill qui se fit aimer en montrant son derrière. Ah! j'oubliais des personnes encore fatalement vouées au culte de ces affreux accessoires : les lingères qui en fabriquent et en aiment particulièrement la confection. Car celle-ci ne demande pas le soin qu'exige un chapeau de la part d'une modiste, et volontiers cette coiffure postérieure va à toutes les physionomies.

— Je te vois, petit coquin! comme dit l'inscription foraine qu'on lui pourrait donner pour devise. Je te vois, mais te reconnais à grand'peine! ajouterait un mélancolique.

Ah! qu'on me ramène à l'admirable costume de Notre-Dame de Thermidor, de cette belle Tallien dont la foule saluait au passage les jambes sculpturales, dans les larges échancrures de sa jupe traînante, comme on s'incline devant un front célèbre à la couronne de lauriers! Les vraies époques d'art sont celles où l'on ne parle pas seulement du visage des femmes, quand on s'entretient de leur beauté.

C'est dans le costume des bicyclistes dames qu'on mesure aujourd'hui, l'horreur du pantalon... Et Dieu sait si les séants sont larges! Comme ceux des zouaves, ce qui donne un côté bien particulièrement rétrospectif aux souvenirs d'amour qu'ils peuvent évoquer. Pouah! et, s'il en faut croire M. Lépine, de jeunes personnes qui n'y sont pas forcées, revêtaient ce demi-sac tout simplement pour plaire aux clients de la rue, et sans l'excuse de la moindre bécane à enfourcher postérieurement.

Voilà qui suffirait seul à affirmer la décadence de nos goûts.

Mais je ne veux pas m'attrister en de mélanco-

liques réflexions sur ce sujet, j'aime bien mieux remercier l'auteur de ces pages érudites et joyeuses, de toutes les citations aimables dont il a repeuplé ma mémoire, depuis les jolis vers de Voiture dont j'avais égaré le texte, jusqu'à la page cueillie dans les Bigarrures et touches du seigneur des Accords, *mon livre de chevet quand j'étais à l'École Polytechnique, et que j'avais dérobé à notre bibliothèque scientifique où il se trouvait bien par hasard et où je l'avais découvert. C'était au beau temps de ma jeunesse, durant cette accalmie impériale qui avait du bon : car, autant qu'il m'en souvient, beaucoup de femmes ne portaient pas de culottes, pendant cette période césarienne. Celles d'aujourd'hui en ont fait un symbole de revendication sociale, une façon de drapeau qui ne flotte pas précisément sur leurs têtes. Avocates et médecines rêvent de revêtir notre costume masculin dans toute son infamie.* Di avertant omen! *Ce sera du joli.*

Je ne veux pas retarder davantage le plaisir que goûtera le lecteur à s'instruire sur un sujet très grave et dont les sots, seuls, ne comprennent pas le sérieux, où la forme emprunte au fond une majesté particulière et où le contenant participe à la gloire du contenu. Par cette légende pittoresque et documentée, il sera conduit jusqu'au

seuil de ce temps misérable où — souvenir profané des temps divins d'Ève et de Noé! — le vin de nos verres est fabriqué par des chimistes et la feuille de vigne, elle-même, est devenue, aux formes de nos amoureuses, un pantalon!

Armand Silvestre.



LES ORIGINES

L'usage du pantalon dans la toilette des femmes ne se perd pas dans la nuit des temps.

BERTALL



LE PANTALON FÉMININ

LES ORIGINES

Le Pantalon féminin ! Pourquoi pas ? Des érudits et des chercheurs ont écrit l'histoire et retracé les origines de la chemise, du corset, de l'éventail, de l'ombrelle. Le pantalon, seul, semble avoir été négligé. C'est là, en vérité, une lacune qu'il conviendrait de combler.

Des dessous de la femme, nul n'est plus moderne ; il semble en constituer la quintessence. Il a le charme d'une inutilité d'autant plus soignée que quelques-uns seulement doivent jouir de sa vue. « Un trou avec de la

dentelle autour », disait une jolie femme que son radieux sourire n'empêchait point de se souvenir de la définition du canon ; quelque chose comme « l'écrin qui enferme le rubis », ajoutait une autre.

Comme l'écrin, le pantalon s'entr'ouvre pour laisser contempler à nos yeux émerveillés les joyaux qu'il recèle. Il les rend plus désirables en les voilant, mais il ne les cache pas.

Grave sujet de réflexions pour les jeunes gens du temps présent, hommage respectueux rendu par le vice à la vertu : puissent les disciples de M. Bérenger reconnaître la salutaire influence de leur maître, au cours de ces pages dont la femme nous a fourni le fond et la forme, encore que, il le faut confesser, le pantalon féminin soit rarement fermé.

Son « usage ne se perd pas dans la nuit des temps », écrivait judicieusement, il y a quarante ans, le dessinateur Bertall (1) ; toutefois, si Eve la blonde qui, après la pomme, se contenta d'une feuille de vigne, en ignora l'usage et si beaucoup d'autres l'ignorent

(1) Bertall : *La Comédie de notre Temps.— La civilité, les habitudes, les mœurs, les coutumes, les manières et les manies de notre époque. — Études au crayon et à la plume.*
Paris, Plon et Cie, 1874; in-8, p. 130.

encore, la femme n'attendit point la crinoline pour arborer cet accoutrement d'un genre nouveau. Bien avant que fussent révolus les temps des cages et des cerceaux, certaines se plurent à porter la culotte, aussi bien au propre qu'au figuré.

Soucieux de la vérité historique, le grand Flaubert, dans son *Hérodias*, faisait porter à Salomé des « caleçons noirs semés de mandragores », et, dans son adorable *Aphrodite*, Pierre Louys se garde bien de taire les « caleçons fendus » — déjà — de la reine Bérénice.

Ce n'est pas là seulement littérature. A Rome, comme les danseuses du Tabarin ou du Moulin Rouge, acrobates et actrices de mimodrames étaient tenues d'en être munies. Au mot *subligatus*, le *Dictionnaire des Antiquités romaines* d'Antony Rich et celui de Saglio fournissent, à ce sujet un dessin caractéristique.

De même, les chutes au tennis ne datant pas d'aujourd'hui, Philœnis, l'une des héroïnes de Martial (*Epigr.* VII, 67) a soin de passer un pantalon avant de jouer à la balle.

C'étaient évidemment là des cas où il pouvait paraître *indispensable*. Mais, en dehors de ces jeux, à certaines époques tout au moins, les Romaines : matrones, affranchies et femmes du

peuple firent mieux et en portèrent d'une façon courante.

Les fouilles et les moulages opérés à Pompéi, par M. Fiorelli, ne laissent sur ce point aucun doute.

Dans la grave *Revue des Deux Mondes,* M. Beulé commentait ainsi la découverte de ces corps de femmes moulés dans la cendre :

« Les cuisses sont recouvertes d'une étoffe fine qui constitue un véritable caleçon. Ce qu'on avait cru remarquer sur les empreintes du souterrain de Diomède devient ici un fait certain. En y réfléchissant, le costume antique était si transparent chez la femme, si court chez les hommes, si sujet aux accidents de la vie en plein air, que le caleçon ou un équivalent étaient nécessaires pour que la pudeur ne fût pas à chaque instant blessée. La sculpture n'avait pas à tenir compte du caleçon, qui disparaissait sous le costume ; toutefois, sur la colonne Trajane, on était déjà averti que les soldats romains en portaient ; à Pompéi on constate que même les esclaves et les femmes du peuple avaient ce vêtement qui, surtout alors était indispensable » (1).

(1) *Revue des Deux Mondes*, juillet 1870.

Puis, au sujet d'une jeune fille :

« Deux anneaux de fer passés à ses doigts attestent sa pauvreté ; son oreille écartée et large, son origine prolétaire. Sur les cuisses, on reconnaît un caleçon assez fin ; au contraire, l'étoffe du reste des vêtements est grossière, déchirée par places, mais elle laisse voir des chairs fermes et polies, des contours d'un réalisme presque embarrassant qui rappelle le modèle dans l'atelier. » (1)

Toutes étaient loin d'en porter, cependant. Calphurnie, outrée d'avoir perdu la cause qu'elle venait de plaider, aurait même donné aux juges que n'avait pu toucher la grâce de son talent, une preuve, empruntée à Phryné, de l'ignorance où elle vivait de ce vêtement.

Ce geste dont devait se souvenir la Mouquette aurait même été la cause, suivant Furetière, de la loi qui fit interdire aux femmes l'exercice du barreau :

« Calphurnie fut cause qu'on a interdit le barreau aux femmes, parce qu'ayant plaidé une cause qu'elle perdit, elle en fut si irritée contre les Juges, qu'elle se découvrit impudemment le derrière et le leur montra par mépris. On

(1) *Revue des Deux Mondes*, juillet 1870.

ordonna en même temps que jamais femme ne plaideroit » (1).

Sans doute, craignait-on que la justice, malgré sa cécité légendaire, se laissât trop facilement influencer si de tels éléments d'appréciation continuaient à être soumis au tribunal.

L'Ordre des Avocats compte aujourd'hui d'adorables « consœurs » : est-ce en raison du pantalon dont on les croit munies sous leur robe que la sévérité de la loi s'est, dirai-je à leur endroit, si singulièrement adoucie?

Pour Vignola, comme pour Beulé, la Romaine aurait porté sous la *stola* un caleçon d'un tissu délicat et... « des chaussettes » (2).

Oh, oh!... voilà qui est un peu osé; mais Vignola joint tant d'esprit à son talent.

Le caleçon se retrouve également dans la Gaule et la Gallo-Romaine ne portant pas de bas, ce serait à retenir autour du genou leurs culottes qu'auraient servi les jarretières luxueusement ornées : camées, pierres gravées, émeraudes ou améthystes, dont les fouilles nous révèlent parfois la richesse (3).

(1) *Furetiriana*, Paris, Thomas Guillain, 1696; in-12, p. 188-189.

(2) *Études sur la Toilette à travers les âges. — La Vie Parisienne,* 19 septembre 1896.

(3) A. Challamel : *Histoire de la Mode en France.* Paris, 1880; in-8, p. 18.

La sculpture n'a point toujours négligé ce détail. Au Louvre, parmi les délicieuses statuettes en terre cuite provenant de Myrina, figure un Atys hermaphrodite, en costume phrygien, dont, dans le mouvement de la danse, la tunique courte laisse voir, tombant jusqu'à la cheville, les jambes d'un pantalon étroit et uni (1).

Le pantalon, combien qu'on ait longtemps semblé l'ignorer, appartenait si bien au costume de la femme antique, qu'en 1807, se faisant auprès de leurs contemporaines les apôtres peu écoutés de ce vêtement oublié, les docteurs Desessartz et de Saint-Ursin ne craignaient point de se reporter à l'antiquité et de la donner comme exemple :

« Parmi les vêtements de l'antiquité grecque, que le goût et la santé devraient faire prendre au sexe en Europe, il en est un dont j'ai toujours regretté qu'on ne soupçonnât pas le besoin : c'est le double caleçon, l'intérieur de toile et l'extérieur d'une soie légère, qui, en interceptant le passage de l'air, soit dans la marche ordinaire des femmes, soit dans leurs danses animées, préviendrait les rhumatismes et d'autres incommodités... Cette antique et nouvelle

(1) E. Pottier et S. Reinach : *La nécropole de Myrina.* Paris, 1888; p. 405.

parure, si elle était adoptée, aurait encore l'avantage de les délivrer des entraves de leurs triples jupons (1).

Ce conseil fut, il est vrai, un peu suivi. Parmi les grandes dames de la cour impériale, Hortense fut seule, à peu près, à consentir, et par un simple caleçon, à ce retour à l'antiquité. A peine si sa mère, l'impératrice Joséphine, en portait parfois pour monter à cheval et combien en ignorèrent toujours l'usage. Quant à ceux d'Hortense, le grand livre de Leroy, à défaut des indiscrétions de la chronique, nous en révèle l'élégance.

De Rome, le *subligat* des acrobates et des actrices de mimodrames était passé à Byzance, où au VIe siècle, il était interdit aux femmes de se dévêtir sur la scène sans en être munies.

Notre temps n'a rien inventé, à part la *Volupté nouvelle*... et elle s'en va en fumée! c'était déjà le *cache-sexe* cher à M. Bérenger, dont les échos du Palais de Justice ont popularisé le nom, ces dernières années.

Procope, que son nom semblait vouer à ces potins politiques, nous a révélé ce détail de mœurs ignoré. Théodora elle-même, dans une

(1) *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, XXV (1892), c. 596.

nudité dont elle se montrait peu avare, se voyait forcée de conserver ce mince vêtement destiné à mettre un frein à la licence des rûts.

« Souvent, au théâtre, devant le peuple entier, elle ôtait ses vêtements et s'avançait nue au milieu de la scène ne gardant qu'un petit caleçon qui cachait le sexe et le bas-ventre. Ceci même, elle l'aurait volontiers montré au peuple, mais il n'est permis à aucune femme de s'exposer tout à fait (nue) si elle ne porte pas au moins un petit caleçon sur le bas-ventre... (1).

Avec l'invasion barbare, le pantalon semble avoir disparu de la toilette des femmes, pour passer, sous le nom de *braies*, dans celle des hommes. Le Moyen-Age est, au point de vue qui nous occupe, d'une pauvreté de renseignements navrante.

A peine si deux vers du *Roman du Renard*

(1) Pierre Louys : *Lectures antiques. — La jeunesse et le mariage de Théodora.* (*Mercure de France*, juillet 1898; p. 168-173).

J'emprunte également à M. Pierre Louys cette note dont il accompagne ce passage de sa traduction :

« Procope (vie siècle après Jésus-Christ) est le premier auteur qui fasse mention de ce petit vêtement théâtral, connu aujourd'hui sous un nom plus familier; il est intéressant de constater qu'il a été innové par la décadence byzantine, bien que ceci ne confirme pas les notices historiques et morales de M. Henry Bérenger, mon savant confrère (p. 170) ».

nous font connaître que quelques femmes en portaient... et fermés encore ! Sans doute, estimaient-elles, comme Willy, que c'était plus distingué (1).

Cela a ses braies avalées
Qu'elle avait... fermées.

Patience, malgré le silence des auteurs, le pantalon ne devait par tarder à faire une nouvelle apparition sous les jupes des dames. Le *Dictionnaire du Mobilier* de Viollet-le-Duc en fait foi aux articles *Jarretière* et *Braies :*

« Pour danser, les dames portaient des hauts-de-chausses (caleçons) et des bas-de-chausses, par conséquent des jarretières. Les caleçons portés dans les bals sous les jupes étaient commandés par une observation d'hygiène très exacte. Pendant le XIVe siècle, les dames portaient des jarretières de soie brodée, qui, serrées sur le

(1) *Maîtresse d'esthètes.* Paris, Simonis Empis, 1897; in-12, p. 265.

Il est à remarquer que non seulement l'*Ouvreuse* — elle avait de ces confidences! — mais presque toutes les héroïnes de Willy, Claudine en tête, « détail qui scandalise mes camarades, unanimes à trouver cela inconvenant » (*Claudine à l'école*, p. 261) portent des pantalons fermés. Il n'est pas jusqu'à Marthe de *Claudine s'en va*, qui, au dire de Maugis ne les porte ainsi. Cependant la séance d'équitation au cours de laquelle elle est surprise sur les genoux du personnage semble indiquer le contraire (p. 71, 228).

bas-de-chausses, au-dessus du genou, étaient croisées sous le jarret et venaient s'attacher au-dessus du genou. Les caleçons descendaient sur les jarretières plus ou moins haut et ne serraient point la jambe » (1).

Ce fut même, suivant l'éminent architecte, l'origine du nom de bas :

« Les femmes qui ne portaient jamais de braies à pieds, mais des caleçons descendant aux genoux, avaient des hauts-de-chausses, d'où le nom de bas est resté » (2).

Tandis que Viollet-le-Duc se borne à signaler l'existence du pantalon dans la toilette féminine pour danser seulement, M. Alfred Franklin, dans son intéressante série la *Vie privée d'autrefois*, généralise cet usage, sans, malheureusement, indiquer davantage ses sources :

« Toutes les femmes portaient des hauts-de-chausses ou caleçons, et l'objet des jarretières était précisément de les attacher aux bas-de-chausses ou bas, que l'on ne cherchait point à dissimuler. L'habitude du cheval, l'ensemble un peu brusque des manières découvraient souvent la jambe. La jarretière n'est donc pas encore une pièce secrète du costume; on la couvre d'orne-

(1) Paris, Morel, 1873; in-8; t. IV, p. 4.
(2) *Ibid.* t. III, p. 81.

ments, on y peint des devises, des armes, des pensées, parce qu'elle est destinée à être montrée » (1).

De son côté, Vignola confirme :

« Les châtelaines » portaient aussi une culotte d'étoffe à crevés, qui leur permettait de chevaucher à califourchon ou en croupe » (2).

Comment les dames avaient-elles été amenées à s'attribuer cet accoutrement viril ? On est, sur ce point, réduit aux conjectures.

En dehors de l'observation d'hygiène signalée par Viollet-le-Duc, ne faut-il pas, comme M. le professeur Nardi, de Bari, trouver l'origine du caleçon à cette époque dans le mode de chevaucher qu'avaient alors les femmes ?

« Le pantalon des dames fut-il inventé au Moyen Age par des maris jaloux ? Fut-il à certaine époque une ceinture cadenassée? (3) C'est possible, quoique l'histoire reste muette sur ce point. Au Moyen Age, les pauvres dames trottèrent à cheval par les mauvais sentiers de l'Italie, de l'Espagne ou de la France; les

(1) *Les Magasins de Nouveautés*, tome II, Paris, Plon, 1895; in-12, p. 231-232.

(2) VII; *Moyen-Age*. — *Vie Parisienne*, 19 décembre 1896.

(3) Ah mais non! Ne confondons pas le pantalon avec la ceinture de chasteté, mais pas du tout!

selles pour femmes et pour hommes étaient semblables. Dans ces conditions, une jeune fille devait éviter certain froissement immédiat des arçons; et une dame tombant de cheval, préférait ne montrer qu'un fond d'étoffe. Les chutes de cheval ont dû donner naissance au caleçon » (1).

C'est fort vraisemblable. Mais, hypothèse pour hypothèse, — il est bon de rire quelquefois — pourquoi, analysant ce plaisant conte du chevalier de la Tour-Landry, que cite Gudin (2), ne pas chercher l'origine du caleçon, ou, à plus proprement parler, du pantalon, dans l'irrésistible besoin qu'éprouvent parfois les femmes de tromper leur mari ou leur amant?

Celui de la dame était vieux et cordier, et la chère âme le cocufiait avec la furie bien française dont était digne le prieur d'un couvent de cordeliers. Les Carmes ne sont pas seuls à jouir de certaines prérogatives.

A deux reprises, le pauvre homme faillit être convaincu de son infortune et pincer, sans avoir recours au commissaire de police, cet ange tuté-

(1) *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 mars 1892 (XXV), c. 319-320.

(2) *Contes de Pierre-Philippe Gudin, précédés de* recherches sur l'origine des contes. Paris, Dabin, 1804; in-8, tome I, p. 107-108.

laire des maris trompés, l'épouse coupable en flagrant délit.

Grâce au ciel, sa voisine veillait, et l'on sait si les voisines ont toujours été indulgentes à l'adultère de la femme. Voici comment, pour la seconde fois, elle sut la sauver :

« Après une aultre foiz lui avint que il cuida prendre une poche aux piez de son lit pour aler au marché a iij leues d'illec, et il prist les brayes du prieur, et les troussa a son eisselle. Et quant il fut au marchié et il cuida prendre sa poche, il prist les brayes, dont il fut trop dolent et couroucié. Le prieur, qui estoit cachié en la ruelle du lit, quand il cuida trouver ses brayes, il n'en trouva nulles, fors la poche qui estoit de costé. Et lors, il sceut bien que le mary les avoit prinses et emportées. Si fut la femme a grand meschief, et ala à sa commère de rechief et luy compta son fait, et pour Dieu elle y meist remède. Si lui dist :

« Vous prendrés mes brayes et je en prendray unes autres, et je lui diray que nous avons toutes brayes, et ainsi se firent. Et quant le preudhomme fut revenu moult dolent et moult courouciez, sy vint la faulse commère le veoir, et lui demanda quelle chière il faisoit : car mon compère, dist-elle, je me doubte que vous n'ayez trouvé



aucun mauvais encontre ou que vous n'aiez perdu du vostre.

« — Vrayment, dist le bonhomme, je n'ay rien perdu; mais je ay bien autre pensée. Et au fort elle fist tant qu'il luy dist comment il avoit trouvé une brayes, et quant elle l'ouy commença à rire et à lui dire : — Ha, mon chier compère, or voi-je bien que vous estes deceu et en voye d'estre tempté; car, par ma foy, il n'y a femme plus preude en ceste ville que est la vostre, ne qui se garde plus nettement envers vous qu'elle fait. Vrayment, elle et moy et aultres de ceste ville avons prises brayes pour nous garder de ces faulx ribaulx qui parfoiz prennent ces bonnes damoiselles à cop, et afin que vous sachiez que c'est vérité, regardez se je les ay. Et lors elle haulsa sa robe et luy monstra comment elle avoit brayes, et il regarda et vit qu'elle avoit brayes et qu'elle disoit voir; si la crut et ainsi la faulce commère la sauva par ij foi » (1).

Il est à noter que les contes du chevalier de la Tour-Landry étaient destinés à « l'enseignement de ses filles ». Que n'a-t-il écrit pour ses fils —

(1) *Le Livre du Chevalier de la Tour-Landry pour l'enseignement de ses filles*. Paris, Janet, 1854; p. 127-128.

quand ils auraient vingt ans? — c'eût été plutôt joyeux.

Sans que son usage fût général, le pantalon féminin était donc connu et porté par certaines au Moyen Age.

Après être devenu la parure favorite des courtisanes de Rome et de Venise, passant les Alpes et la Manche, il devait, au seizième siècle, jouir d'une vogue inconnue jusque-là à la cour de France, aussi bien qu'à celle d'Angleterre.

Vogue passagère : il ne tardera pas à disparaître des mœurs et des dessous. Celles même qui sembleraient avoir le plus besoin de ce vêtement protecteur le plus souvent inutile, les ballerines et les amazones, ne voudront pour rien au monde s'en embarrasser.

Deux siècles passeront ainsi. Pour qu'à notre époque il retrouve sa vogue et sa grâce anciennes, il faudra que chutes et scandales se soient multipliés; que la police, cette pure gardienne des mauvaises mœurs, soit intervenue; que par cinquante années de luttes enfin, il soit parvenu, la crinoline aidant, à s'imposer à la femme moderne, ...à la ville et l'hiver tout au moins.



LE PANTALON FÉMININ AU XVI[e] SIÈCLE

Les dames portaient, sous la cage du vertugadin en tambour, le haut-de-chausses ajusté selon l'usage masculin.

Racinet

C'est pour désigner les chausses de dames que le mot caleçon fut créé.

Quicherat.



LE PANTALON FÉMININ AU XVI[e] SIÈCLE

Tandis que Cesar ecoutoit cecy, son laquais, qui despuis fut roy d'Espagne, estoit derriere luy pour avoir de la chair. Estant importuné, il se retourne et luy dit : Cap de biou, mon laquais, je vous donneray mornifle : et tout sert. Si tu veux de la chair, prends-toy aux fesses.

« Boece. — Il a mis cela en effect et est cause qu'il y a tant de dames bossues, d'autant qu'il sçavoit en plusieurs lieux que celles qu'il attraperoit, il les happeroit aux fesses, comme estant les plus savoureuses et mieux faisandées ; joint qu'il estoit assez aisé, parce qu'alors les dames n'avoient point de culotte. Il est vray, ouy ; je ne dis point comme les autres fois, quand je mentois

par oüy-dire. Je l'ay veu : c'est que, pour crainte que cela n'advint, plusieurs ont fait faire des caleçons, ou brides à fesses, afin de se garantir ; et les autres qui n'avoient pas cette industrie, pour sauver leur cul, craignant la dent laquaisme, ont mis la chair de leurs fesses sur leurs épaules. Cela est donc la cause des bossues (1). »

Telle serait suivant Béroalde de Verville l'origine du pantalon féminin. Je la donne pour ce qu'elle vaut, substituant, bien entendu, d'après la sagace interprétation de Paul Lacroix Charles-Quint à César.

Bien que, dans des conditions analogues, des religieuses d'Outre-Rhin se soient, à la fin du XVIIIe siècle, confectionné à la hâte des caleçons à l'approche des troupes françaises, ce n'est là évidemment qu'une boutade du conteur.

Mais elle est intéressante en ce qu'elle signale la nouveauté de la mode qui commençait à sévir sous les jupes des dames et des demoiselles. Brantôme, Taboureau des Accords, Henri Estienne, confirmeront le dire de Béroalde et ne craindront pas de parler plus longuement des caleçons de leurs contemporaines.

Si les soldats de Charles-Quint ne furent pour

(1) Beroalde de Verville : *Le Moyen de parvenir*. Paris, Willem, 1870-1872 ; 2 in-8. — I, p. 235-236.

rien dans cette petite révolution intime, Catherine de Médicis et les modes qu'elle importa d'Italie — sans compter sa façon particulière de monter à cheval — semblent, au contraire y avoir été pour beaucoup.

A effet semblable, cause semblable. De même que, sous le Second Empire, la crinoline et les cages devaient imposer et généraliser l'usage du pantalon, les *vertugades*, qui écartaient et faisaient ballonner les jupes, furent, vraisemblablement, sous Charles IX, son auxiliaire le plus puissant.

Il ne les accompagna pas tout d'abord, il est vrai. Au début du règne, les filles de Catherine — Brantôme est très affirmatif sur ce point — ne portaient point de caleçons. A défaut de ce correctif nécessaire, les pauvres dames commencèrent par aller quasiment nues sous l'énorme cloche de leurs jupes, et la *Complainte de M. le Cul* les railla assez gaillardement :

> Ces vertugalles ouvertes
> Laissent les fesses découvertes (1)

L'on ne tarda guère pourtant à y mettre bon ordre :

« Par-dessus le corps piqué fut mis un pour-

(1) *La Complainte de M. le Cul contre les inventeurs de vertugalles.* — Paris, Guillaume Hyver, s. d.

point auquel s'attachaient les chausses. Les femmes furent amenées par la mode des jupes écartées à s'approprier cet attribut tout viril. C'est pour désigner les chausses de dames que le mot caleçon fut crée » (Quicherat) (1).

Le mot n'aurait-il pas été imité, plutôt, de l'italien *calzone*, comme l'indique M. le professeur Nardi? l'objet, comme les vertugades, dont il corrigeait les écarts et l'indiscrétion, semblant venir d'Italie.

Taboureau des Accords donne, cependant, une étymologie, très française, si française même que sa gauloiserie me force à la passer sous silence. C'est de la linguistique : les premières lignes suffiront à donner le ton du morceau. Elles ont, également, le mérite d'établir la nouveauté du mot et de la chose :

« On dit que quand les dames de la Cour commencèrent à porter des hauts-de-chausses, elles firent une convocation générale pour sçavoir comment elles les nommeroient, à la différence de celles des hommes : Enfin, du consentement de toutes, elles furent surnommez de ce nom *caleson*... » (2).

(1) *Histoire du Costume en France*. — Paris, Hachette, 1875; in-8, p. 407.

(2) *Les Bigarrures et Touches du Seigneur des Accords*, édition de 1615, p. 77.

Henri Estienne, signale en moraliste, ou peu s'en faut, cette mode nouvelle.

Il y a, avec de l'esprit et du gai savoir en plus, du Père la Pudeur dans ses appréciations :

« Celtophile. — Or ça, les vertugales ou vertugades qui avoyent la vogue de mon temps, sont-elles demeurées ?

Philosaune. — Ouy, mais elles ont depuis commancé à porter aussi une façon de haut-de-chausses qu'on appelle des calçons ; et comme elles portent des hauts-de-chausses, aussi portent-elles des pourpoints : tellement que vous en verriez maintenant beaucoup en chausses et en pourpoint, aussi bien que les hommes.

Celtophile. — De mon temps cela eust esté trouvé fort estrange.

Philosaune. — Elles ont toutesfois quelque excuse honneste à ceste sorte d'habillement, je ne dis pas simplement Excuse honneste, comme on parle ordinairement, mais regardant à l'honnesteté qu'elles allèguent.

Celtophile. — Comment ?

Philosaune. — Qu'elles usent de ces calçons, pour ce qu'elles ont l'honnesteté en grande recommandation. Car outre ce que ces calçons les tiennent plus nettes, les gardans de la poudre (comme aussi ils les gardent du froid), ils empes-

chent qu'en tumbant de cheval, ou autrement, elles ne mostrent *ha cryptein ommat' arsen n chre ω n:* pour user des mots d'Euripide, où il parle de l'honnesteté de Polyxene, alors mesme qu'elle allet tumber du coup de la mort.

CELTOPHILE. — I' enten bien ces mots d'Euripide, Dieu merci.

PHILOSAUNE. — Ces calçons les asseurent aussi contre quelques ieunes gens dissolus, car venans mettre la main soubs la cotte, ils ne peuvent toucher aucunement leur chair. Mais comme l'abus vient en toute chouse encore que l'invention ne soit pas abusive, quelques-unes de celles qui au lieu de faire lesdits calçons de toile simple, les font de quelque estoffe bien riche, pourroyent sembler ne regarder pas aux chouses que nous avons dictes : mais en se mettant en chausses et en pourpoint, vouloir plustost attirer les dissolus que se défendre contre leur impudence » (1).

Donnant à cette nouveauté une raison moins honnête, le regretté Henri Bouchot, mettait en jeu, dès le début, dans ses *Femmes de Brantôme*, la coquetterie bien plus que la pudeur :

(1) *Deux Dialogues du Nouveau Langage français italianizé et autrement desguisé, principalement entre les courtisans de ce temps.* Paris, Liseux, 1885 ; in-8. T. I, p. 184-185.

« Les maigres ont imaginé mille supercheries pour sauver les apparences ; elles portent des caleçons rembourrés à la façon des hauts-de-chausses masculins, on a dit par pudeur en dansant la volte, mais en réalité pour mouler la jambe à leur gré. Du Billon dans son zèle excessif, mettait au compte de Sémiramis cette invention biscornue, « tant pour se garder du vent de bise que de la main trop légère des mignons » ; mais le caleçon ne dépendait ni de l'une ni des autres comme de bien entendu, il était un objet de luxe, une tromperie. Que de fois la main légère s'égarait sur des tailles robustes et souples où des cartons élastiques suppléaient aux vices de nature. Tout est postiche à la cour de France, il n'y a guère que les dents qu'on ne sache remplacer encore ; les patins laissent croire à l'élégance, les caleçons arrondissent les jambes grêles, les cheveux rapportés augmentent la chevelure naturelle détruite par les pommades et les cosmétiques » (1).

Messire Loys Guyon, Dolois, sieur de la Nauche, que nous aurons occasion de retrouver au sujet d'une jeune fille qui, comme les

(1) Paris, Quantin, 1890 ; in-8, p. 160-162.

Catayennes, n'en portait pas, dit et vante, d'autre part, la richesse de ces caleçons :

« Les femmes et filles de par deça semblent avoir opinion que les hommes désirent qu'elles ayent les fesses et les cuisses grosses et rebondies, comme les Catayens (1) par ce qu'elles s'estudient à persuader cela aux hommes, par leurs amples vertugadins qu'elles portent. Davantage, elles font plus que icelles Catayennes, d'autant qu'icelles avoyent les fesses et cuysses sous leurs vestemens nües, et les femmes de par deça revestent ces parties de calçons, non pas de petite estoffe, comme de toille, ou de futaine, mais de satin, taffetas, veloux toille d'or et d'argent, qu'on ne leur fait monstrer; au contraire,

(1) Si, comme il sera dit, lady Churchil se fit aimer en montrant son derrière dans une chute d'âne, au pays de Cathay — ainsi appelait-on alors la Chine — les filles avaient un moyen analogue, mais non accidentel, de se faire aimer et Loys Guyon de décrire ainsi cette « deshonnête façon de faire marier filles » :

« L'assemblée faite, la fille dont est question, monte sur un perron, et par le commandement de ses parens trousse ses vestemens, et monstre ses fesses un assez long temps; et après se retrousse le devant de sa robbe, et monstre ses parties secrettes, ayant rasé le poil (si aucun il y en avoit) lors si elle agree à quelqu'un, il la prend à femme, moyennant qu'il aye moyen de la bien nourrir et vestir ».

(*Les Diverses Leçons de Loys Guyon, Dolois, sieur de la Nauche, Conseiller du Roy en ses Finances en Lymosin.* — A Lyon, par Claude Morillon, 1617; in-8, t. I, p. 104).

par nos loix, celles qui les monstrent librement, et sans raison, sont infames : il eust été bien plus seant aux Catayennes de porter des calçons de ces riches estoffes, pour encore adiouster de la grace et allechement à ces parties, pour estre recherchees des hommes, pour les avoir à mary, que non pas à celles de par deça, comme j'ay dit, qui ne leur est permis de les monstrer, encor moins de se laisser toucher. Ce qui donne occasion à plusieurs, de penser telles femmes, qui usent de ces façons de faire n'estre chastes » (1).

Une finale qui ressemble fort à celle d'Henri Estienne. L'on sait si les héroïnes de Brantôme se gênaient peu pour montrer leurs caleçons et les laisser toucher. Mais qui songea, jamais, à les taxer de pruderie?

Tous les historiens du costume, Racinet, Challamel, Ary Renan et autres ne manquent point de mentionner, avec plus ou moins de détails, cette intrusion du haut-de-chausses dans la toilette féminine.

Racinet et Challamel se montrent, toutefois, moins affirmatif que Quicherat :

« Les dames portaient sous la cage du vertugadin en tambour, le haut-de-chausses ajusté

(1) *Les Diverses Leçons de Loys Guyon*, t. I, p 106.

selon l'usage masculin; on lui donnait le nom de caleçon, mais il ne différait pas de celui des hommes; il était attaché à un pourpoint mis par-dessus le corps piqué, ou corset à armature; les bas de soie de Naples ou d'Espagne étaient attachés au caleçon avec des aiguillettes ou retenus sous la jarretière comme on le faisait pour le haut-de-chausses; leur couleur était intense, on les portait rouges, violets, bleus, verts, noirs » (1).

Culotte d'homme plutôt que pantalon féminin. Ce travesti rappelle les courtisanes italiennes bien plus que les honnêtes dames du seigneur de Bourdeilles, « chose italienne », dont Racinet nous fournit cet autre exemple :

« Peut-on généraliser l'étrange alliance du costume féminin et du costume masculin dont l'exemple, particularisé par Vecellio et Bertelli, se rencontre ici? On voit par les gravures d'Abraham Bosse qu'au moins cette mode bizarre ne s'était point propagée parmi les courtisanes du nord de l'Europe pendant la première partie du XVIIe siècle. Quant aux grandes dames françaises, l'habitude que Catherine de Médicis

(1) *Le Costume historique*. Paris, Firmin-Didot, s. d.; in-4, t. IV, p. 273.

leur fit prendre, selon Brantôme, de chevaucher en mettant la jambe dans l'arçon, au lieu de continuer à être assises sur leur monture en ayant les pieds posés sur la planchette, pouvait bien avoir contribué à leur faire adopter par-dessous leurs jupes le complément du costume masculin; leur corsage clos, avec les épaulettes et le mancheron, se rapprochait déjà fort du pourpoint.

« Tous les visiteurs de l'Exposition du costume organisée aux Champs-Élysées, en 1874, par l'Union centrale, ont pu y voir le portrait en pied, de grandeur naturelle, contemporain de l'époque dont nous nous occupons, représentant une dame richement vêtue, qui porte la culotte descendant aux genoux, transparaissant sous une jupe de gaze des plus claires. Le cas est certes rare, mais il ne paraissait pas que cette dame fût une courtisane (1) ».

Pour Robida, la jambe passée dans l'arçon donna lieu à cette autre innovation :

« Les femmes empruntèrent au costume masculin une espèce de pourpoint à hauts-de-chausse qui se mettait sous la robe. Ces caleçons, ainsi s'appelaient-ils, permettaient, malgré les larges

(1) *Le Costume historique*, t. IV, p. 289.

jupes, d'enfourcher plus commodément les arçons (1) ».

Quant à M. Augustin Challamel — sans appuyer son dire sur aucun texte — il se contente de considérer le caleçon des dames de la cour comme l'exception et non comme la règle :

« Quelques-unes portèrent des caleçons par-dessous leurs robes. Mais cette mode ne fut pas généralement adoptée, parce qu'elle ne s'accordait guère avec les accessoires du costume ». (2)

L'*Histoire de la Mode* peut avoir été écrite pour les jeunes filles, ce n'est pas une raison pour ignorer à ce point l'œuvre de Brantôme.

Elle fourmille de détails précieux pour qui veut décrire les élégances du passé : malgré l'encre bleue que devait l'auteur à ses lectrices, elle ne lui aurait point permis de se montrer aussi affirmatif.

(1) Robida : *Mesdames nos Aïeules.* — Paris, Librairie Illustrée, s. d.; in-12, p. 74-75.
(2) *Histoire de la Mode en France*, p. 105.





LES HÉROINES DE BRANTOME

LES COURTISANES DE VENISE ET DE ROME

Cette curiosité qu'elle avoit d'entretenir sa jambe ainsi belle faut penser que ce n'estoit pour la cacher sous sa juppe, ny son cotillon ou sa robbe, mais pour en faire parade quelques fois avec de beaux callessons de toille d'or et d'argent, ou d'autre estoffe, très proprement et mignonnements faits, qu'elle portoit d'ordinaire.

BRANTÔME.

La richesse des callessons de la Signora Livia.

MONTAIGNE.



LES HÉROINES DE BRANTOME

LES COURTISANES DE VENISE ET DE ROME

Toutes les héroïnes de Brantôme, ou presque, portent, en effet, des pantalons. Parfois même, ils sont de toile d'or ou d'argent; volontiers, elles les laissent voir, soit pour montrer leur jambe qu'elles savent belles, soit sous l'effort de quelque main malhonnête, friande de rondeurs et d'intimités plus haut placées.

Ces calecons, un satirique anonyme cité par Pierre de l'Estoile, les chansonnera :

Pour les dames et damoiselles
Sont cent mille modes nouvelles;
Pignouers, tabliers et calessons,
Coiffures de cinq cents façons (1)...

(1) *Recueils divers bigarrés du grave et du facétieux, du bon et du mauvais, suivant le temps. Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile.* Paris, 1883; in-8; t. XI, p. 239.

Brantôme n'a garde, en attendant, d'omettre de détailler les dessous de ses amoureuses. Il célèbre le luxe de leurs culottes ou dit si elles n'en ont pas.

Deux grandes dames — sans doute élevées dans un pensionnat de Lesbos — apparaissent ainsi, « toutes retroussées et leurs caleçons bas », à un écolier, qui, l'œil collé à un trou de la cloison, suit avidement cette leçon de choses...

Ce bon monsieur de Bourdeilles décrit même assez gentiment la scène; mais les mœurs sévères qui nous régissent m'empêchent de suivre son exemple. Baudelaire fut poursuivi pour moins et je serais inconsolable de faire condamner à mon tour la grande Sapho et de faire une peine même légère à ces enfants fidèles au « rite inventé ».

Je préfère renvoyer l' « hypocrite lecteur » que « ces choses » peuvent amuser au premier discours des dames galantes où elles sont décrites par le menu (1).

(1) Premier discours, tome I, p. 94. Je suis pour Brantôme l'excellent texte qu'en a donné M. Henri Bouchot. Paris, Librairie des Bibliophiles, 3 in-16. Je ne saurais, toutefois, passer sous silence la très remarquable édition de l'éditeur Charles Carrington, parue en 1901 sur papier vergé d'Arches, avec des manchettes en rouge pour faciliter la lecture si attachante des *Vies des Dames Galantes*.

Telle autre, une Espagnole, qu'un compagnon du conteur connut à Rome dans un sens à satisfaire pleinement l'Écriture, avait vis-à-vis de son serviteur des exigences un peu déconcertantes :

« Quand il l'accostoit elle ne vouloit permettre qu'il la vist, ny qu'il la touchast par ses cuisses nues, sinon avec ses calsons » (1)...

Singulière pudeur, dira-t-on, et des âmes naïves pourront se demander si c'était la conséquence d'un vœu ?

Non pas : la dame avait simplement une cuisse plus maigre que l'autre.

Mais on peut conclure de cette anecdote que les pantalons de ces « cinq à sept » étaient forcément ouverts, tandis que ceux du petit ménage, qui, de nos jours, eût si volontiers fréquenté le Hanneton, étaient fermés comme ceux de Claudine ou de la Môme Picrate.

Le caleçon ne se contente pas de voiler : il supplée, corrige et rembourre au besoin. Rien n'est nouveau sous le soleil, ni même sous la lune, et le coton n'avait pas attendu la création de notre Académie nationale de musique et la divine aventure de Cléo de Mérode, pour jouer dans les ballets et la figuration le rôle que l'on sait.

(1) Deuxième discours, t. II, p. 30.

« A quoy pour suppleer, telles dames sont coustumières de s'ayder de petits coissins bien mollets et delicats à soustenir le coup et engarder de la mascheure; ainsy que j'ai ouy parler d'aucunes, qui s'en sont aydees souvent, voire des callesons gentiment rembourrez et faits de satin, de sorte que les ignorants, les venans à toucher, n'y trouvent rien que tout bon, et croyent fermement que c'est leur embonpoint naturel : car, par-dessus ce satin, il y avoit des petits callesons de toille volante et blanche; si bien que l'amant donnant le coup en robbe, s'en alloit de sa dame si content et satisfait, qu'il la tenoit pour très bonne robe (1) ».

Cela faisait, si je ne m'abuse, deux caleçons au lieu d'un et ce « coup en robbe » induit non moins à supposer qu'ils étaient ouverts l'un et l'autre.

Quelques-unes, pourtant, avaient déjà la fâcheuse habitude de les porter fermés, et, non plus une petite amie, mais le Balafré, suivant M. Lalanne, de déchirer de sa main brutale, dansune embrasure de fenêtre, cette malencontreuse lingerie :

« L'autre frère, sans cérémonie d'honneur ny

(1) Cinquième discours, t. II, p. 178.

de parole, prit la dame à un coing de fenestre, et, luy ayant tout d'un coup escerté ses calleçons qui estoyent bridez, car il estoit bien fort, luy fit sentir qu'il n'aimoyt point à l'espagnole, par les yeux, ny par les gestes du visage, mais par le vrai et propre point et effet qu'un vray amant doit souhaitter; et ayant achevé son prix fait s'en part de la chambre(1) ».

Ouverts ou fermés? grave question dont la solution était déjà soumise, comme on voit, au gré et à la fantaisie de chacune. Il est de petits plaisirs passagers auxquels il n'est pas bon d'opposer, si illusoire soit-il, l'obstacle d'une toile d'or ou d'argent. Celles que ne tentent pas l'imprévu furent toujours l'exception : elles seules les portaient « bridez » et le conteur prenait soin de le noter.

Comme Béroalde, comme Taboureau, comme Estienne, Brantôme signale la nouveauté de cette mode. Vingt-cinq ou trente ans plus tôt, on n'en portait pas encore. C'était le cas des filles de Catherine de Médécis, qui, au début du règne, ignoraient ce travesti sous la jupe et la reine de prendre à leur endroit, ou mieux à leur envers, des privautés auxquelles l'éducation

(1) Cinquième discours, t. II, p. 178.

anglaise et quelques vieux messieurs sont seuls restés fidèles :

« Aucunes fois sans les despouiller, les faisoit trousser en robe, car pour lors elles ne portoyent point de calsons, et les claquetoit et fouettoit sur les fesses, selon le sujet qu'elles lui donnoyent ou pour les faire rire, ou pour plorer (1) ».

Ces dames n'avaient point attendu que Colombine eût prêché, dans le *Gil Blas*, l'Évangile des dessous, pour les simplifier quand il leur plaisait, et pour supprimer, l'été, le pantalon, pour éviter le surcroît de chaleur qu'il leur apportait. Brantôme exulte à cette vision de nymphes demi-nues et en véritable amant de la femme, semble, attacher, cette fois, plus de prix aux somptuosités de leur corps qu'à celles de leur lingerie.

« Mais le meilleur fut que la dame, parce que c'estoit en esté et faisoit grand chaud, s'estoit mise en appareil un peu plus lubrique que les autres fois, car elle n'avoit que sa chemise bien blanche et un manteau de satin blanc dessus et les calleçons à part (2) ».

Ou encore, — l'été était très chaud, paraît-il :

« Ce n'est pas par contraire, par son contraire

(1) Deuxième discours, t. II, p. 55.

(2) Sixième discours, t. III, p. 57.

se guarir, ains semblable par son semblable, bien que tous les jours elle se baignast et plongeast dans la plus claire et fraische fontaine de tout un païs, cela ny sert, ny quelques légers habillemens qu'elle puisse porter, pour s'en donner fraîcheur, et qu'elle les retrousse tant qu'elle voudra, jusques à laisser les callessons, ou mettre le vertugadin dessus eux, sans les mettre sur le cottillon, comme plusieurs le font (1) ».

Passage peu clair, comme le faisait judicieusement remarquer M. Bouchot, qui ne fait remonter qu'à 1577 ou environ la mode des caleçons.

D'une part, les unes supprimaient le pantalon, « comme plusieurs le font », ajoute Brantôme et d'autres sembleraient, en mettant le vertugadin sur le caleçon, sans *le* mettre sur le cotillon, conserver le pantalon, mais supprimer le jupon, ou son équivalent, comme il a été longtemps de mode. Mais alors, il faudrait lire *le* et non *les*; au reste, le bon Brantôme était-il à un lapsus de langue près?

Dames et demoiselles avaient, au surplus, une singulière façon de se vêtir pendant la canicule,

(1) Premier discours, t. I, p. 215.

et l'on comprend si elles devaient faire bon marché de ces inutilités.

Bois d'amour ou bois sacré, le déshabillé de Mlle de Sainte-Beuve (1), entre autres, eût pu paraître charmant. Dans une église, il avait lieu d'étonner :

« Les *Mémoires sur l'Histoire de France*, t. I, p. 272, disent qu'elle se laissa mener par le bras à travers l'église de Saint-Jean-en-Grêve, seulement couverte d'une fine toile et d'un point coupé à la gorge pour être muguettée et attouchée, au grand scandale de plusieurs qui assistaient de bonne foi aux processions; les *Notes sur la Satire Ményppée* disent la même chose (2) ».

Sans doute... les « Enfants de Marie » nous ont habitué à une autre tenue... pourtant sur les sculptures des chapiteaux, on en voyait bien d'autres. Il eut été de mauvais goût de se scandaliser par trop.

Était-ce bien là, pourra-t-on se demander, le véritable pantalon féminin ou de ces hauts-de-chausses bâtards, sortes de culottes de bicy-

(1) Fille, suivant les apparences, d'André de Hacqueville, premier président du Grand Conseil.

(2) *Remarques sur l'Inventaire des Livres trouvez en la Bibliothèque de Maistre Guillaume*, jointes à l'édition des Aventures du baron de Foeneste. — Bruxelles, 1729; p. 537.

clette avant la bicyclette, dont parle Racinet?

Parfaitement, c'était bien là le pantalon féminin et il avait déjà son charme ambigu et un peu pervers. C'étaient, par-dessus les coussins rembourrés corrigeant les cuisses défectueuses, de véritables pantalons « de toile volante et blanche ».

Pantalons de femmes également, encore que d'un luxe un peu douteux, quoique royal, que n'eût point, en son beau temps désavoué Mlle Otéro, ceux qu'avait accoutumé de porter Catherine de Médicis.

« Et par ainsi, sur cette curiosité qu'elle avoit d'entretenir sa jambe belle, faut penser que ce n'estoit pour la cacher sous sa juppe, ny son cotillon ou sa robbe, mais pour en faire parade quelques fois avec de beaux callesons de toile d'or et d'argent, ou d'autre estoffe très proprement et mignonnement faits, qu'elle portoit d'ordinaire : car on ne se plaist point tant en soy que l'on en vueille faire part à d'autres de la veue et du reste (1).

Pantalons de femmes encore, ceux de l'infortunée Marie Stuart qu'ils fussent en toile de Hollande : « sept aulnes de Ollande pour faire

(1) Troisième discours, t. II, p. 77-78.

six paires de callesons à la royne » (*Inventaire d'Edimbourg*, 1563) ou plus prosaïquement en futaine, comme le jour de son supplice.

Ah, nous sommes loin des toiles d'or et d'argent de la Florentine. Quelle femme de chambre consentirait à porter aujourd'hui, au dessus des « bas de soye bleue », retenus par des « jarretières de soye », ces « caleçons de futaine blanche » de la reine martyre? (1)

De la futaine, fi! ma chère.

En Italie, au contraire, d'où le caleçon, comme la vertugade était originaire, il semblait plus se rapprocher du haut-de-chausses que du pantalon.

Les « onze pantalons de coton » que relève M. E. Rodocanachi (2) dans l'inventaire de la célèbre courtisane romaine Tullia d'Aragona (23 avril 1556) paraissent avoir été l'exception.

Ces demoiselles se plaisaient, le plus souvent, à revêtir de véritables chausses masculines, bouffantes et tailladées, qu'elles étaient à peu près seules à porter.

(1) Détails fournis par le *De rebus gestis Serenissimoe principis Marioe Scotorum reginoe, Francioe dotarioe*, Londini, 1725; et reproduits par Peignot, dans son *Choix de testaments anciens et modernes.* — Paris, 1829; t. I, p. 252.

(2) E. Rodocanachi : *Courtisanes et Bouffons. Étude de mœurs romaines*, Paris, E. Flammarion, 1884; in-16, p. 182.

Pietro Aretino, ce divin Aretin (1), si peu connu et si mal jugé en France, sur la foi des mauvaises reproductions des planches de Marc-Antoine, sera, si vous le voulez bien, notre introducteur auprès de ces rouées personnes qui venaient faire antichambre dans son palais.

On ne saurait choisir meilleur guide, encore qu'une bourse bien garnie eût pu paraître suffisante. Après les *Dames galantes*, les *Ragionamenti* :

Tout d'abord dans l'*Education de la Pippa*, ces conseils de la Nanna à sa fille :

« Renonce d'abord à ta fierté, renonces-y te dis-je, parce que si tu ne changes pas de façons, Pippa, si tu n'en changes point, tu n'auras pas de braye au derrière (*non havrai brache al culo* » (2).

(1) Consulter sur l'Aretin, en dehors de la thèse de M. Pierre Gauthiez (Paris, Hachette, 1895; in-12), la remarquable introduction de M. Alcide Bonneau en tête des *Ragionamenti* (Paris, Liseux, 1882); et reproduite dans *Curiosa* (Paris, Liseux, 1887; in-8, p. 391-399).

Quant aux estampes des Carrache, reproduites par Marc Antoine, consulter, au sujet des mauvais reports qui en sont vendus sous le manteau et auxquels Pietro Aretino doit le plus clair de sa mauvaise réputation, soit la *Bibliographie Gay*, soit le *Catalogue des ouvrages poursuivis, supprimés, etc.*, de M. Fernand Drujon (Paris, Rouveyre, 1879; in-8, p. 32-33), ou encore le *Catalogue de l'Enfer de la Bibliothèque Nationale*, de Guillaume Apollinaire (Mercure de France, 1913; in-8).

(2) Paris, Liseux, 1882; in-8, p. 4.

On voit, par cette menace maternelle, si le caleçon devait tenir au cœur des jeunes personnes qui se destinaient à la Carrière et dans la *Ruffiannerie*, une matrulle expérimentée de savoir l'importance que peut prendre, auprès d'un gentillâtre imbécille, un coin de pantalon entrevu à propos sous le retroussis d'une jupe.

Les Vieux Messieurs datent de Suzanne et les petits vieux les avaient peut-être précédés :

« En ramassant le gant elle releva le bord de sa robe et laissa voir assez de ses jambes pour que le faucon désencapuchonné aperçut ses caleçons bleus (*la calza turchina*) et ses mules de velours noir, élégances qui le firent haleter de luxure » (1).

Philosophe moqueur, Montaigne fait allusion à la magnificence de ces chausses, quand il raille ces voyageurs qui savent :

« Rapporter seulement à la mode de nostre noblesse française combien de pas à la *Santa Rotonda* ou la richesse des callessons de la signora Livia » (2).

Corona, dont le recueil existe manuscrit dans

(1) Paris, Liseux, 1882; in-8, p. 18.
(2) *Essais de Michel de Montaigne*. — Édition J.-V. Le Clerc, Paris, 1826; in-8, t. I, p. 240.

plusieurs bibliothèques d'Italie, en fait, dans une de ses nouvelles, porter de moins magnifiques aux religieuses qu'il met en scène. Ils se rapprochent des pantalons de Tullia d'Aragona et plus encore de l'horrible flanelle germanique, bien plus que des hauts-de-chausses plus haut décrits.

On les portait en laine au *monastère de l'Archange*, et les saintes filles semblaient plutôt y prendre gaiement l'existence.

Le conteur ajoute, pour excuser leurs débordements « que les caleçons de laine qu'elles portaient excitaient outre mesure leurs esprits vitaux et leurs muqueuses »(1).

Cette explication un peu spécieuse n'est pas sans rappeler une histoire qu'aimait à raconter le bon père Ricord, et dans laquelle il mettait un brave curé de campagne et Madame sa Soutane.

Le digne homme, contrairement aux nonnes de Corona, ne portait pas de caleçon et expliquait ainsi bien des choses, encore que la réalité fût plus simple encore.

Cette excitation spéciale est sans doute étrangère à la règle qui, dans la plupart des ordres,

(1) Nouvelle résumée par M. le professeur Nardi dans l'*Intermédiaire* du 30 mars 1892 (XXV), c. 320.

a fait interdire aux religieuses l'usage des pantalons. Il faut plutôt voir dans cette prohibition un effet du vieux cas de conscience que se posèrent et discutèrent les casuistes : une femme pêche-t-elle mortellement ou véniellement en empruntant à l'autre sexe son costume en tout ou en partie ? (1)

Et dire que cette niaiserie fut un des principaux motifs qui entraînèrent la condamnation de Jeanne d'Arc !

Un monastère conduit à un autre. Du monastère de l'Archange, passons à ceux de l'amour. Vecellio après avoir décrit le costume des pensionnaires de certains couvents dont l'hospitalité est généralement assez écossaise pour que cet accessoire semble inutile, leur fait cependant porter de véritables culottes :

« Elles portent des bracelets d'or, des globules d'argent au cou, et même des espèces de culotte comme les hommes, avec des bas de soie ou de drap brodé » (2)

Après tout, si ce travesti versait les illusions nécessaires aux habitués triés sur le volet, le volet clos, de ces derniers salons ?

(1) *Encyclopédie Migne : Dictionnaire des Cas de conscience.* — Paris, 1847; in-8, t. I, p. 1005 et 1008.

(2) *Habiti antichi et moderni di tutto il mondo.* Paris, Firmin-Didot, 1860; in-8, t. I, p. 120.

C'était comme un uniforme; et, passant du rang à l'état-major, les détails en variaient peu. Racinet décrit ainsi, avec de plus amples détails, les chausses des courtisanes, non le macaroni napolitain, mais le gratin vénitien :

« Notre exemple n° 7 montre, ainsi que le dit Vecellio, que les courtisanes vénitiennes étaient vêtues en dessous *à la masculine*. Les culottes *marinesques*, *provençales*, *guéguesques*, *braguesques*, comme les appelle Blaise de Vigenère, les chausses prolongées jusqu'aux genoux étaient à leur usage. Il n'est pas probable, quoique leur corsage fût taillé en pourpoint, que pour se montrer à l'intérieur, elles se contentassent d'enlever leur jupe. Le buste démesurément allongé eût été trop disgracieux lorsque l'on quittait les patins, et comme le panseron avait deux épaisseurs de bourre, l'une fixée au pourpoint même, l'autre dans le gilet de dessous (M. Quicherat, *Histoire du Costume de France)*, il est bien plus vraisemblable de supposer que ces femmes affublées de la culotte ne conservaient que le gilet qui se trouvait sous ce pourpoint masculin. On voit ici que la culotte large avait des poches intérieures latérales; c'était un vêtement coquet, brodé, tailladé. La mode d'appareiller la couleur des bas à celle des

chausses était alors remplacée par l'usage contraire, les chausses étaient d'une couleur, les bas d'une autre. Ces bas aux coins brodés étaient de soie, faits à l'aiguille, ou de drap... »(1)

Ces aimables enfants poussaient si loin l'élégance de leur chausses que plus d'une fois les provéditeurs (*provéditori alle pompe*) durent intervenir et essayèrent de réduire, par des amendes, ces extravagances(2).

Ne se contentant pas de porter des culottes, elles aimaient à se montrer ainsi vêtues : ce fut l'objet de pénalités nouvelles qu'il fallut appliquer en partie double.

Si les femmes affectaient de sortir habillées en hommes, quelques-uns de ceux-ci, affichaient au contraire pour le costume féminin, un faible désordonné.

Dès le milieu du xve siècle, on crut devoir sévir contre ces travestis. Le recueil de M. Brunet *les Courtisanes et la Police des mœurs à Venise* cite et reproduit trois textes caractéristiques sur ce point.

Le plus ancien, 1443, vise les..., mettons le troisième sexe, ce sera plus convenable :

(1) *Le Costume historique*, t. IV, Italie, xvie siècle.

(2) Armand Baschet : *Les Archives de la Sérénissime République de Venise*. Paris, Amyot 1857; in-8, p. 32.

« Et a simel condicion sotozaxa ogni homo trovato in habito femineo, over altro habito desconveniente perdando el vestimento e livre centoper endaun e star mexi 6 in prexon, etc. » (1)

Les deux autres, c'est vraiment plus propre, ont trait aux courtisanes. L'un, daté de 1480, légitime cette prohibition par des raisons historiques ; la cendre de Sodome et de Gomorrhe en a séché l'encre :

« Habitus capitis quem mulieres Venetiarum gerere a modico tempore citra ceperunt non posset esse inhonestior, et homnibus qui illas videant, et deo omnipotenti quem per talem habitum sexum dissimulant suum et sub specie virorum viris placere contendunt quo est species quedam sodomie, etc » (2).

Nouvelles menaces en 1578, celles-là rédigées en italien :

« E crescinta a questi nostri tempi talmente la gran dishonesta et stazatezza delle corteziane et meretrice de Venetia che per prender et illaguear e gioveni conducensosi a sui apetité,

(1) *Les Courtisanes et la Police des mœurs à Venise.* Documents officiels empruntés aux archives de la République, accompagnés de quelques observations. Paris, 1866; in-8, p. 7.

(2) *Les Courtisanes et la police des mœurs à Venise*, p. 7.

oltra diversi oltri modi hanno trovato questo novo et non piu usato di vertisi con habiti de homo... che sia proibito alle meretrici et cortigiane sopradette l'andar per la citta vagando in barca vestite da homo, etc. » (1).

Il en était de même à Rome. Les courtisanes y avaient également la manie de sortir vêtues à la masculine et M. E. Rodocanachi de fournir ces amusants détails :

« Cependant, chose bizarre, le costume qu'elles affectionnaient le plus était le costume masculin. Non seulement elles sortaient dans la rue, mais elles allaient à la messe en habits d'homme! L'ambassadeur mantouan tout en admirant leur air réservé, s'en étonne un peu, ce qui prouve que cette mode était particulière à Rome(2). Quel pouvait être le but des courtisanes en se travestissant de la sorte? Était-ce pour jouir plus complètement d'une liberté qu'on leur marchandait alors si peu pourtant? Etait-ce par pur caprice? Je n'oserais émettre l'avis que c'était afin de se soustraire dans la rue aux obsessions et de dépister les galants. Le mot de l'énigme se trouve peut-

(1) *Les Courtisanes et la Police des mœurs à Venise*, p. 7.

(2) Et à Venise, avons-nous vu.

être dans la déposition d'une servante qui décrit ainsi le costume que portait sa maîtresse lors d'une équipée. Elle avait, dit-elle, des pantalons et une casaque bleu turquin, relevés d'or et d'argent; des bas de soie verte, un manteau de drap madré et une toque ornée de plumes. Le costume ne devait pas laisser que d'être seyant et des plus avantageux, et l'on conçoit que les courtisanes y tinssent fort.

« Le conseil communal rendit bien une ordonnance *contra mulieres inhonestas ne se vestiant habitu virili*, destinée à mettre un terme à cet abus, mais l'amende était alors minime, quelques écus, et à ce prix les courtisanes pouvaient se payer de nombreuses infractions, ce qu'elles ne manquèrent de faire, comme bien on pense. Aussi augmenta-t-on plus tard la pénalité, qui fut successivement portée à quinze, puis à vingt et même à cent écus! Preuve que la prédilection de ces dames pour le costume masculin était donc difficile à déraciner (1). »

En souvenir de quoi, sans doute, par un de ces retours de race chers aux généalogistes, on put voir, aux beaux temps de la bicyclette, les agents de M. Lépine faire la chasse aux petites

(1) E. RODOCANACHI : *Courtisanes et Bouffons*, p. 32-33.

femmes qui, soit à la musique du Luxembourg, soit par les terrasses de Montmartre, déambulaient et se déhanchaient en culotte, sans avoir même l'excuse de la plus humble Clément où asseoir leur séant rebondi.



DIX-SEPTIÈME
ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

Ah! ah! quel charmant paysage!

(MISS HELYETT.)



DIX-SEPTIEME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

Si grande qu'ait été la vogue du pantalon féminin au XVIe siècle, elle prit fin avec lui.

Des attardées, en petit nombre, s'obstinaient seules à en porter durant les vingt premières années du siècle suivant. Des marquises n'échappaient pas à ce travers, suivant le *Pasquil de la Cour sur le retour de Bordeaux* (1) en décembre 1615.

(1) S. l, 1616; 2 parties en une plaquette; relation burlesque en vers français du voyage de Louis XIII et de Marie de Médicis, de Bordeaux à Tours. Une autre édition, comportant quelques variantes a paru sous le titre d' « Aventures du retour de Guyenne ».

Un carosse de marquise
Versant, fut veu la chemise
D'une dame et son calçon
Et jurèrent les poètes
De le mettre en la chanson (1).

D'où il faut conclure, puisque l'on vit à la fois la chemise et le caleçon, que celui-ci était ouvert et laissait indiscrètement s'échapper le pan de chemise cher à Zola et familier à tant d'autres, car, il n'est pas à supposer que la dame le portât sous la chemise.

La signora Léonora Galigaï était également restée fidèle à cette mode de son enfance. Après l'assassinat de son mari, le maréchal d'Ancre, (24 avril 1617), et avant qu'elle ne fût conduite à la Bastille, le sieur du Hallier, capitaine des gardes, fut chargé de perquisitionner dans son hôtel et de saisir ses bijoux.

(1) L'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 20 octobre 1905 (LII), c. 604.

La vogue du caleçon avait été si grande au XVIe siècle que non seulement des bourgeoises, mais des paysannes même avaient emprunté aux dames de la cour cet accessoire.

M. Adrien Thibault, l'érudit chercheur, a découvert dans le testament d'une paysanne de Villebarou, Jeanne Moreau, femme de Denis Drouet, daté du 1er décembre 1596, ce legs bizarre :

« Item donne à Maturin Besnard une cotte qui a le corps tanné, une garde-robbe avec le devant, une paire de chausses de serge ».

L'exécuteur des basses œuvres du jeune Louis XIII et du favori Albert de Luynes poussa loin ses investigations sur la personne de la veuve. De nos jours, à défaut des rayons X, on eût au moins eu recours au ministère d'une matrone :

« Et enquise si elle n'avoit point de bijoux sur elle, elle haussa sa cotte et monstra jusque près des tétins. Elle avoit un calson de frise rouge de Florence; on lui dit en riant qu'il falloit donc mettre les mains au calson. Elle respondit qu'en autre temps elle ne l'eusse pas souffert, mais lors tout estoit permis; et Du Hallier tasta un peu sur le calson » (1).

En Loir-et-Cher, d'autre part, les Archives départementales mentionnent dans l'inventaire des biens et hardes laissés par Léonor Pégorier, femme de Louis du Buisson, seigneur de Clénor, décédée le 14 mai 1615, « une paire de canesons de fustine à usage de femme estimez quatre sols » (2).

La châtelaine n'en portait sans doute que l'hiver, et par les grands froids, seul moment, auquel, suivant cette prédiction d'Astrophile le Roupieux, on en faisait encore usage :

(1) *Relation exacte de ce qui s'est passé à la mort du maréchal d'Ancre*. — Collection Michaud, t. XIX, p. 470.

(2) B. Bailliage de Blois; jeudi 14 mai 1615, inventaire du Buisson.

« Nos fringantes Damoiselles reprendront leurs calessons de laine » (1).

Toujours la populaire et royale futaine de Marie Stuart; elle peut paraître luxueuse, il est vrai, à côté du parchemin, dont, trente ans plus tard, Babonnette, devait, fabriquer ses culottes.

Boileau nous a révélé l'avarice de cette Marie Ferrier, femme du lieutenant-criminel Jacques Tardieu, mais il s'était tenu au dessous de la vérité en nous parlant de son jupon bigarré de latin :

Peindrai-je son jupon bigarré de latin :
Présent qu'en un procès sur certain privilège
Firent à son mari les régents d'un collège,
Et qui sur cette jupe, à maint rieur encor,
Derrière elle faisait dire *Argumentabor?*

D'après un poète anonyme du temps, ce vêtement fait de trois thèses latines, aurait été d'un usage plus intime. C'était un caleçon et la dame le laissa apercevoir un beau jour sous ses jupes relevées.

Une certaine Magistrate,
Depuis le genouil jusqu'au flanc,
Couvroit sa cuisse délicate
D'un caleçon de satin blanc,
Mais caleçon de profonde science.

(1) *Grandes et récréatives Pronostications pour ceste présente année 08145000470 selon les promenades et suivettes du soleil par les douze cabarets du zodiaque...* — A Paris, chez Jean Martin, s. d. Réimpression Gay (Bruxelles, imp. Mertens), 1863; in-16.

Dont un Docteur avoit honoré l'Eminence
Et que cette profane à son ventre appliqua
Si bien qu'on y put voir au moment de sa chute
A l'endroit qui chez elle a tant fait de dispute.

Questio physica (1).

D'autres en portaient encore, « et, pour attirer les challans » ne craignaient point de le leur laisser voir :

« Ouy da, M. G. (Maître Guillaume), mais il vous reste encore une visite, entrons en la gallerie des Merciers, vous me direz votre opinion des belles dames qui sont icy pour attirer les challans...

« Cependant pour emploier le tems à leur guise, chacune tasche d'emmancher la vétille.

« L'une enfille son aiguille à tastons,
« L'autre empeze son linge sale,
« L'autre rattache ses caleçons » (2).

C'étaient là des exceptions. Marie de Médécis elle-même semblait avoir renoncé à cette mode d'origine italienne.

(1) F.-L. Bruel : *Le Roman de Babonnette. — Journal des Débats*, 27 septembre 1910. cf. : Recueil de Maurepas, t. XXIII ; édition Poulet-Mallassis ; Leyde (Bruxelles), 1865 ; 6 in-16, IV, p. 239.

(2) *Voyage de Me Guillaume en l'autre monde.* Paris, 1612.

Aussi, l'un des premiers soins de l'abbé de Choisy en s'habillant en femme avait-il été de supprimer ses caleçons. Leur absence donnait à son déguisement plus de vraisemblance :

« Quand je vis que mon dessein réussissoit, j'ouvris aussi cinq ou six boutonnières du bas de ma robe pour laisser voir une jupe de satin noir moucheté, dont la queue n'étoit pas si longue que celle de ma roble. J'avais encore par dessous un jupon de damas blanc qu'on ne me voit que quand on me portoit la queue ; je ne mettois plus de haut-de-chausses, il me sembloit que cela ressembloit davantage à une femme, et je ne craignois point d'avoir froid, nous étions en été » (1).

Mlle de La Fayette (2) n'en portait sans doute pas davantage, le jour de l'accident conté peut-être un peu crûment, mais de façon plaisante par M. de La Porte : la présence d'un caleçon eût rendu moins visibles les traces de sa défaillance. L'anecdote n'est pas du meilleur

(1) G. Desnoiresterres : *Épicuriens et Lettrés ;* xviie et xviiie siècles. Paris, Charpentier, 1879 ; in-12, p. 36. (*Fragment du manuscrit de l'Arsenal*).

(2) Louise de La Fayette, fille d'honneur d'Anne d'Autriche. Après avoir supplanté — en tout bien tout honneur — Marie de Hautefort, auprès de Louis XIII, elle entra en religion sous le nom de Mère Angélique. Morte en 1665, supérieure du couvent de la Visitation.

goût, mais peint à merveille la liberté d'allure et de langage de la cour au commencement du XVIIe siècle. Anne d'Autriche précédait ainsi Louis XIII et ses pincettes dans la voie de la grossièreté.

On ne saurait souhaiter au plus couard des experts semblable mission. Malgré soi, on pense au mot si connu de Théophile Gautier sur le siècle de Louis XIV :

« Pendant ce temps, il se fit une cabale de M. de Saint-Simon, de Mgr l'évêque de Limoges, de Mme de Seneçai et de Mlles d'Aiches, de Vieuxpont et de Polignac pour introduire Mlle de La Fayette à la place de Mme de Hautefort (1). S. E. protégea tellement cette intrigue qu'en peu de temps on vit que le Roi ne parloit plus à Mme de Hautefort, et que son grand divertissement chez la Reine étoit d'entretenir Mlle de La Fayette, et de la faire chanter. Elle se maintint bien en cette faveur par les conseils de ceux

(1) Marie de Hautefort, fille d'honneur de Marie de Médicis et dame d'atours d'Anne d'Autriche. Née en 1616, mariée en 1646, après sa disgrâce, au duc de Schomberg, gouverneur de Metz; morte en 1691.

Sa liaison avec Louis XIII fut plus sérieuse que le flirt qui allait suivre, sans cesser, semble-t-il, de rester platonique.

Cette première favorite avait pour elle la reine et contre elle Richelieu.

et celles de son parti, et n'oublia rien pour cela; elle chantoit, elle dansoit; elle jouoit aux petits jeux avec toute la complaisance inimaginable; elle étoit sérieuse quand il falloit l'être, elle rioit aussi de tout son cœur dans l'occasion, et même quelquefois un peu plus que de raison; car un soir à Saint-Germain en ayant trouvé sujet, elle rit si fort qu'elle en pissa sous elle, si bien qu'elle fut long-temps sans oser se lever, le Roi l'ayant laissée en cet état, la Reine la voulut voir lever, et aussi-tôt on apperçut une grande mare d'eau (1). Celles qui n'étoient pas de son parti ne purent se tenir de rire, et la Reine sur-tout, ce qui offensa la cabale, d'autant plus qu'elle dit tout haut que c'étoit La Fayette qui avoit pissé; Mlle de Vieuxpont soutenoit le contraire en face de la Reine, disant que ce qui paraissoit étoit du jus de citron, et qu'elle en avoit dans sa poche qui s'étoient écrasés; ce discours fut cause que la Reine me commanda de sentir ce que c'étoit; je le fis aussi-tôt, et lui dit que cela ne sentoit point le citron; de sorte que tout le monde demeura persuadé que la Reine disoit vrai; elle voulut sur le champ faire

(1) Semblable « évasion tout à trac dans la salle du bal, du temps de Charles IX ». (Brantôme, t. II, 2e discours, p. 45).

visiter toutes les filles pour sçavoir celle qui avoir pissé, parce qu'elles disoient presque toutes que ce n'étoit point La Fayette; mais elles s'enfuirent dans leurs chambres. Toute cette histoire ne plut point au Roi, et moins encore la chanson qui en fut faite (1); mais comme ce n'étoit point un sujet pour que le Roi témoignât être fâché contre la Reine, la chose se passa ainsi; et les Demoiselles n'osèrent pas non plus faire paroître leur ressentiment, remettant à se venger dans l'occasion, comme elles le firent dans la suite en ma personne » (2).

En dehors de ce petit accident, il en était un

(1) Le *Recueil de Maurepas* (t. I, f° 445. — Édit. Poulet-Malassis, I, p. 50.) donne pourtant cette chanson comme étant de Louis XIII lui-même.

Petite La Fayette,
Votre cas n'est pas net;
Vous avez fait pissette
Dedans le cabinet,
A la barbe royalle,
Même aux yeux de tous;
Vous avez fait la salle
Ayant pissé sous vous.

Évidemment Dominique Bonnaud fait mieux.

Cf. Comte de Laborde : *Le Palais Mazarin*. Paris, 1847; in-8, appendice, note 522, p. 353).

(2) *Mémoires de M. de La Porte, Premier Valet de Louis XIV, contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.*

A Genève, 1755; in-12, p. 94-97.

plus fréquent auquel le manque de caleçon ne laissait pas de donner un intérêt bien particulier. L'histoire galante fourmille de chutes malheureuses — pas pour tout le monde — dont l'estampe du XVIIIe siècle a maintes fois tiré parti.

Les poètes aussi, d'ailleurs. Dès le XVIIe siècle, l'un d'eux, et non des moindres, Voiture, adressait, en forme de stances, cette gentillesse à une précieuse qui, en tombant de carosse, avait laissé voir de sa personne des trésors généralement réservés à la plus stricte intimité.

C'était, affirme la légende, Mlle Paulet, dont le nom méritait mieux, en vérité, d'être connu par autre chose que l'impôt auquel il dut longtemps son impopularité.

Malgré certaines mines et des périphrases restées légendaires, la pruderie n'étouffait pas à l'Hôtel de Rambouillet. Il est un mot, que bien avant Richepin — le Richepin de la *Chanson des Gueux* et non des *Annales* — la langue des dieux osait employer alors qu'il ne s'agissait ni de lampes, ni de sacs, mais de ce qu'avait pu laisser voir, en tombant, une pauvre fille, démunie comme ses contemporaines, de pantalon.

STANCES

Sur une Dame dont sa jupe fut retroussée en versant dans un carosse à la campagne.

Philis, je suis dessous vos loix
Et sans remède cette fois,
Mon âme est vostre prisonnière ;
Mais sans justice et sans raison,
Vous m'avez pris par le derrière,
N'est-ce pas une trahison ?

Je m'estois gardé de vos yeux,
Et ce visage gracieux
Qui peut faire pastir le nostre,
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre,
Dequoy je ne me gardois pas.

D'abord il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie,
Et le méchant, en cet estat,
S'estoit caché toute sa vie
Pour faire cet assassinat.

Il est vray que je fús surpris,
Le feu passa dans mes esprits,
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'Amour,
Quand il vit vostre cu sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du jour.

Le Soleil confus dans les Cieux,
En les voyant si radieux
Pensa retourner en arrière,
Son feu ne servant plus de rien.
Mais ayant vu vostre derrière,
Il n'osa pas montrer le sien.

En découvrant tant de beautez
Les Sylvains furent enchantez,
Et Zéphire voyant encore
D'autres appas que vous avez,
Même en la présence de Flore,
Vous baisa ce que vous sçavez.

La Rose, la reine des Fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs ;
De crainte, l'œillet devint blesme,
Et Narcisse alors convaincu,
Oublia l'amour de soy-mesme
Pour se mirer en vostre c...

Aussi rien n'est si précieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,
Vostre teint qui jamais ne change
Et le reste de vos appas,
Ne méritent point de loüange
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défaux
Qui me causeront mille maux,
Car il est farouche à merveilles,
Il est dur comme un diamant,
Il est sans voix et sans oreilles
Et ne parle que rarement.

Mais je l'aime, et veux que mes vers,
Par tous les coins de l'Univers,
En fassent vivre la mémoire,
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cu qui fut jamais.

Philis, cachez bien ces appas,
Les mortels ne dureroient pas,
Si ces beautez estoient sans voiles.
Les Dieux qui règnent dessus nous,
Assis là-haut sur les Estoilles,
Ont un moins beau siège que vous. (1)

« Ah ! ah ! quel charmant paysage ! » se serait écrié Piccaluga, à l'époque heureuse où la pauvre Biana Duhamel et le prince consort étaient, au grand scandale de l'Élysée, accueillis, aux Ambassadeurs, par une intempestive *Marseillaise*. Hélas ! par ces temps de pudibonderie honteuse, que diraient les successeurs de M. Bérenger, ce dernier rempart de la vieille gaîté française, s'il plaisait à quelque poète de la Butte, de célébrer ainsi les culbutes au Moulin de la Galette, d'une gigolette dépourvue de pantalon ?

C'était, pourtant, le cas de toutes à cette époque. Gigolettes, non pas, mais grandes dames, à peine si, à la cour du Grand Roi, les

(1) *Les Œuvres de M. de Voiture*. — Paris, Vve F. Mauger, 1693 ; in-12, t. II, p. 32-34. — Le dernier vers seul est emprunté à l'édition de 1665.

plus ilustres prenaient soin de s'en munir pour monter à cheval. Souvent même, elles négligeaient cette précaution : c'étaient, en cas de chute, des horizons aperçus non moins vastes que ceux que chanta Voiture.

L'on en riait. Rien de tel pour égayer une chasse. Le soleil que Louis XIV avait pour emblème ne l'empêchait point d'apprécier la lune à sa juste valeur. Bussy-Rabutin, cette mauvaise langue, nous dit la gaîté du roi et de sa maîtresse — du moment — Mlle de Fontanges, alors « durement enceinte » au souvenir de l'accident qui, le tantôt, avait dévêtu l'une des chasseresses :

« La chasse finie, le Roi descendit de cheval prit place auprès d'elle (Mlle de Fontanges), et la conduisit dans son appartement. Elle étoit pour lors dans l'humeur la plus gaie du monde ; et elle dit mille plaisanteries à son amant sur le divertissement qu'une de la troupe avoit donné en tombant de son cheval. Le Roi rioit de tout son cœur, particulièrement quand elle dit devant plusieurs personnes que cette chute devoit être d'autant plus sensible à cette chasseresse, que les dames ne s'étoient pas pourvues de caleçons contre l'ordinaire. Cela donna occasion à Mlle de B..., fille d'honneur de Madame, de dire

qu'elle mourroit, s'il lui étoit arrivé un pareil accident... »(1)

Allons donc! Il arriva à Mlle Churchill et elle n'en mourut pas, au contraire!

Le pantalon ne sévissait pas plus, alors, à la cour d'Angleterre qu'à celle de France. Mlle Churchill, entre autres, n'en portait pas; ce à quoi elle dût d'asseoir définitivement son crédit. Pouvait-elle choisir meilleur fondement? Sa figure pouvait laisser à désirer, son corps était, par contre, superbe et digne de fixer les désirs qui voyagent en croupe?

« Mlle Churchill chancela, fit quelques cris et tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide; cependant elle lui fût favorable de toutes les manières : car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion; et ceux qui s'empressèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque

(1) *Histoire amoureuse des Gaules, le Passe-temps royal ou les Amours de Mlle de Fontanges*. 1754; t. III, p. 208-209.

chose au visage de Mlle Churchill. Depuis cet accident, on s'aperçut que les soins et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter, et l'on s'aperçut à la fin de l'hiver, qu'elle n'avait pas tyrannisé ses désirs ni fait languir son impatience » (1).

Parfois même, comme dans les contes bleus ou dans les romans de M. Henry Bordeaux, l'aventure se terminait par un bel et bon mariage. Notre vieil ami Loys Guyon, sieur de la Nauche, fournit cet enseignement :

« Une demoiselle d'assés médiocre maison en biens, âgée de dix-huict ans ou environ, servante d'une grande maison de Lymosin, estant en la compagnie de sa maistresse, voyageant en autre pays, voulant franchir un fossé, tomba de dessus son cheval par terre, ses cotillon, robbe, chemise se trouvèrent renversez sur son corps, qui fut cause que les assistans en bonne partie de la compagnie virent toutes les parties secrettes de cette demoiselle, ventre, cuisses et fesses. Et si estan treuvé un jeune homme noble et riche, il descendit de son cheval et la contempla quelque peu de temps, après il la recouvrit, releva, baisa, et remonta à cheval, et à cause des belles et

(1) *Mémoires du chevalier de Grammont*, par Antoine Hamilton. — Paris, Jouaust, 1876; in-12, p. 293.

blanches parties qu'il avoit recogneu en elle, il en devint amoureux et pour récompense de son service et amitié qu'il lui portoit la pria de lui prester tout et si peu qu'il luy plairoit. Mais la fille fit la sourde. Ce que voyant, ses désirs et concupiscence s'accreurent et il lui dit qu'il l'espouseroit ; mais elle sage ne lui accorda que solenellement il ne l'eust espousée ; ce qu'il fit, ce que tout le monde trouva estrange, d'autant que les maisons et qualitez n'estoient réciproques. Et combien qu'elle aye desja plus de quarante ans elle se sçait tenir si propre en toutes les parties de son corps, et principalement les parties qui premièrement incitèrent son mari à la rechercher, qu'il l'ayme autant que jamais » (1).

Puisse cette histoire morale faire réfléchir les jeunes filles à la recherche d'un épouseur, les matins de partie de campagne, au moment de passer leur « inexpressible »... ou de passer outre.

Par un fait exprès, le dix-septième et le dix-huitième siècles foisonnent de chutes joliment révélatrices. Toutes, marquises, comédiennes ou bourgeoises, ignoraient la gêne et l'androgynat de l'empantalonnement. A son défaut et à défaut

(1) *Cours de Médecine en françois, contenant le Miroir et santé corporelle.* — Lyon, 1664; in-8, II, p. 238.

d'un Voiture, chroniqueurs et rimailleurs s'en mêlèrent et chantèrent ces accidents à... cœur joie.

Seules, quelques comédiennes, connues surtout pour leurs cabrioles, comme la Du Parc, se munissaient pour se livrer à ce jeu, d'une culotte, à laquelle elles ne devaient pas tarder à renoncer :

« On voyait ses jambes et partie de ses cuisses, dit Mlle Poisson, par le moyen de sa jupe fendue des deux côtés avec des bas de soie attachés en haut d'une petite culotte » (1).

Jupe fendue et culotte : tout cela est très moderne, mais, la moutarde ne date-t-elle pas, en tant que danse, du XVIe siècle ? (2)

Une autre « théâtreuse », la Beauchasteau, portait également, suivant Tallemant des Réaux, des caleçons, mais l'esprit ne semblait guère être venu à cette fille, encore qu'elle ait fait ou plutôt laissé faire pour cela tout le nécessaire :

« A une farce, la Beauchasteau voulut faire la goguenarde, elle demanda à Jodelet — comédien du Marais et de l'Hôtel de Bourgogne, mort en 1660 — ce que c'était que l'amour;

(1) Drs Witkowski et Nass : *Le Nu au théâtre.* — Paris, H. Daragon, 1909; in-8, p. 57.

(2) *Intermédiaire des Chercheurs*, XL (1899); c. 954.

« Je ne sais. C'est un Dieu qui a un flambeau, un bandeau, un carquois.

« — J'entends : c'est un Dieu qui a une flèche que M. de Lespy envoya l'autre jour dans un calçon de chamois à Mlle de Beauchasteau » (1).

Oui, trésor. Enfin, du moment qu'il était en chamois.

Ou c'étaient de vieilles dames restées fidèles à cette habitude perdue. D'après leur correspondance scatologique, la duchesse d'Orléans et son amie l'Électrice de Hanovre auraient été du nombre :

« Vous étiez de bien mauvaise humeur, quand vous avez tant déclamé contre le c.... ; je n'en saurais donner la raison, sinon qu'assurément votre aiguillette s'étant nouée à deux nœuds vous avez c... dans vos chausses » (2).

Non plus en chamois, mais fermés : c'était complet ! mais à l'âge des deux correspondantes, qui pouvait en avoir cure ?

A part ces exemples, absence absolue de pantalons. Ils auraient cependant été bien nécessaires.

(1) *Historiettes :* le chancelier Séguier. — Édition de Mommerché et Paulin. III, p. 66.

(2) *Correspondance*, trad. Brunet, Paris, Charpentier, s. d. ; II, p. 388-389.

La boue de Paris, comme la... rougeole de Rouen avaient mauvaise réputation :

Que de gens de toutes façons,
Hommes, femmes, filles, garçons
Et que les culs à travers cottes
Amasseront icy de crottes,
S'ils ne portent des caleçons (1)

Diane et ses compagnes, dans l'*Ovide bouffon*, n'en portaient pas davantage, et leurs ébats aquatiques en étaient aussi dépourvus que les séants des bourgeoises de Paris, qui allaient muser à la foire Saint-Germain et y chercher aventure :

Dedans cette eau froide et gelée
Diane et toute sa tolée,
Quant elles avoient le cu chaut,

Pour avoir fait maint soubresaut,
Sans calleçons et sans chemises
Venoient faire mille sottises (2).

Au XVIIIe siècle, suivant Quicherat :

« Il y eut plus étrange quecela : c'est que porter un caleçon (précaution dont usaient quelques personnes en très petit nombre) fut considéré

(1) *Les Œuvres de Monsieur Scarron*, Amsterdam, 1717; in-12; t. I, p. 205.

(2) *L'Ovide bouffon ou les Métamorphoses travesties en vers burlesques.* Paris, 1662; in-12, p. 286.

comme un signe de mœurs équivoques » (3).

Même pour courir, à la suite du quartier général de Maurice de Saxe, les mauvais et peu sûrs chemins des Flandres, les actrices qui composaient la troupe de Favart avaient négligé de prendre cette précaution.

C'est presque un passage du *Roman comique* : « Un jour une troupe de comédiens, à la tête desquels se trouvait un nommé Mézière, s'était mise en marche pour Cologne, où elle devait jouer devant l'Electeur. A peine était-elle hors des faubourgs de Bruxelles, qu'elle était surprise par les hussards ennemis qui commencèrent par la dépouiller. On ne laissa aux femmes que leurs chemises et un simple jupon ; les hommes furent tous rangés en cercle, à genoux, en attendant qu'il fût statué sur leur sort. L'un de ces malheureux, un ancien libraire du quai des Augustins, appelé Flahaut, se fiant sur son érudition et sur son éloquence, se lève en qualité d'orateur de la troupe et adresse une harangue en latin au commandant des hussards pour implorer sa pitié. L'officier l'écoute sans l'interrompre, et, pour toute réplique lui allonge un coup de sabre qui, contre toute pré-

(3) *Histoire du Costume en France*, p. 567.

vision, ne fut pas mortel. Honteux de sa maladresse, il allait redoubler, lorsqu'il fut arrêté par un cri perçant, et un spectacle aussi étrange qu'inattendu. L'une des actrices, Mlle Grimaldi, femme d'un danseur italien surnommé *Jambe de fer*, pour échapper à l'horreur d'un pareil massacre, avait pris à deux mains son petit jupon et l'avait ramené sur sa tête, sans trop songer aux conséquences (1) : mais, en de semblables moments, l'on ne pense pas à

(1) Cela rappelle un peu les prédictions de Bruscambille pour le mois d'août (1619) : « à la grande pluye les femmes descouvriront leur cul pour couvrir leur teste » (p. 36) et plus encore les paysannes espagnoles qui, suivant la comtesse d'Aulnoy, à la vue d'un étranger, se couvraient la tête de leur jupon pour cacher leur visage, sans songer davantage aux conséquences.

Il en était de même au cours de certaines processions où l'on voyait une foule de femmes avec leurs cottes retroussées sur la tête.

« Je vous laisse à penser », ajoute Muret, dans une lettre datée de 1666, « si Molière peut faire une figure sur le théâtre plus ridicule que ces femmes tenant des deux mains leurs cottes retroussées autour du visage, en sorte qu'à peine peut-on voir le bout de leur nez ; au contraire, des pauvres qui n'ont pas bien des habits et qui sont obligées de mettre le meilleur sur leur tête, j'oserais vous dire, Monsieur, qu'on leur voit presque le derrière. (Bibl. Nat. Mss. fr. N° 17046 — *Cf.* : *Le Cabinet historique*, 1879 ; l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, L [1904], (c. 839-840).

La pudeur est affaire de latitude, chacun le sait : les femmes la placent où il leur convient.

tout. Elle se jette aux pieds du chef de la bande, et, dans cette posture que la légèreté du costume rendait au moins bizarre, elle le supplie, tout en larmes, avec cette onction qui part du cœur, d'épargner ses camarades, de n'immoler qu'elle, puisqu'il lui fallait une victime.

« Comment ne pas être attendri? comment aussi garder son sérieux à l'aspect de cette pauvre danseuse, dont la tête était enfouie au détriment du reste, dans son insuffisant jupon? Nos hussards allemands, pour cette fois, se conduisirent en galants hommes. Ils rendirent la liberté aux prisonniers; ils poussèrent la générosité jusqu'à leur abandonner des lambeaux de mantelets et de tabliers pour se couvrir, et distribuèrent aux femmes, au lieu de leurs robes, des habits de caractère. La Grimaldi eut pour sa part un costume d'Arlequin (1)... »

Les *Étrennes à Thalie* auxquelles M. Desnoiresterres a emprunté les éléments de ce récit ne disent pas si Grimaldi-Arlequin poussa le dévouement aussi loin que Boule-de-Suif, et si l'irascible capitaine put jouir autrement que par la vue des rondeurs que lui avait révélées le linge tendu — peut-être même relevé — sur les charmes postérieurs de la suppliante.

(1) G. Desnoiresterres : *Op. cit.*, p. 205-206.

C'est évidemment là le dénouement le plus plausible.

Si on ignorait en tournée l'usage du pantalon, à plus forte raison, ne le soupçonnait-on pas tant à la ville qu'à la campagne. Temps heureux, temps de l'escarpolette et de ses hasards, des parties à ânes — un Montmorency avant Paul de Kock — et de leur imprévu. C'étaient alors les embarquements pour Cythère et pour ailleurs, dont, dans l'ancien *Gil-Blas*, Colombine a joliment évoqué le souvenir.

Pourtant, les chutes continuaient. Recouvrant les têtes poudrées à frimas, les jupons relevés dévoilaient, en de soudaines apparitions de roseurs potelées, un véritable moutonnement de croupes. Il n'y avait pas scandale; la gaîté seule saluait ces menus accidents. Jean-Jacques, dans ses *Confessions*, est à peu près seul à témoigner de la pitié pour « le derrière de Mlle Lambercier, qui, par une malheureuse culbute fut étalé tout en plein devant le roi de Sardaigne à son passage » (1).

Si le souverain avait déjà pour les pantalons l'aversion connue de Victor-Emmanuel, il dut être amplement satisfait. Jean-Jacques, con-

(1) Paris, Aubrée, 1829; in-8, t. I, p. 36.



templa l'objet, mais osa à peine sourire : « J'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmait pour une personne que j'aimais comme une mère et peut-être plus » (1).

Le philosophe ne nous a guère, en vérité, habitués à cette réserve et ses contemporains sont loin de la partager. L'un, entre autres, le comte de Caylus, ce bizarre grand seigneur, archéologue, romancier et rimeur impénitent, semble avoir voué le champagne léger de ses rimes à la célébration du « trésor caché », révélé par une chute d'âne, de Sophie Arnould.

Le jour même du mariage de la cantatrice, il lui adressait cet épithalame :

Oui, sans doute, un joli visage
Même entre amis est bien venu,
On s'en aime un peu davantage
Un baiser en est mieux reçu.
Un jour, un âne trop sauvage

Vous dévoila comme on a su.
Lors l'amitié prudente et sage
Regretta tant de bien perdu.

(1) *Op. cit.* p 36.

De ce jour votre mariage
Dans notre esprit fut résolu.
Aujourd'hui, l'amour fait usage
De tout ce bien que l'on a vu (1).

Je ne sais si Sophie fut une épouse parfaite, mais elle avait si bon cœur.

*A Mademoiselle****

Les vers expliqueront ce qui avait donné lieu.

Quand d'une effrayante manière,
Un jour la tête la première,
Votre honnête homme de papa
Tout au milieu des fossés se baigna,
On dit que quelqu'un demandât
Ce qui pourroit moins vous déplaire
Que sa chute il recommençât
Ou qu'un âne encor vous fît faire
Ce saut qui tant nous amusa.
Votre réponse alors fut modeste et fière;
Je consens à montrer, Monsieur, ce qu'on voudra
S'il plaît à Dieu, la chose arrivera;
Et votre choix nous montrera
Et bon cœur et joli derrière » (2).

Sophie Arnould ne fut pas seule, à vrai dire, à montrer ainsi son derrière, — il ne faut pas croire, ainsi que prétendent les mysogines, qu'ils

(1) *Le Portefeuille de Monsieur le Comte de Caylus.* — Paris, 1880; in-4, p. 17.

(2) *Le Portefeuille de Monsieur le Comte de Caylus*; p. 15-16.

se ressemblent tous — d'autres, dont les noms nous ont échappé excitèrent également la verve du comte.

L'inévitable chute d'âne et une échelle un peu raide à descendre servirent de prétexte à deux sœurs pour montrer le leur. Véritable leçon d'astronomie pratique qui se chantait sur l'air de *Gabrielle de Vergy* :

Chanson sur deux sœurs qui ont montré ce que l'on va voir.

De deux gentes sœurs, la cadette
Monta fort bien au pigeonnier ;
Décemment la chose fut faite,
On dit qu'on ne saurait le nier.
Mais en descendant cette belle,
A tous si bien nous le montra,
Qu'on dit : Il faut tirer l'échelle
Après avoir vu ce cul-là.

On n'eut que ce cul dans la tête
Pendant plus de deux ou trois ans,
On le chante, chacun le fête,
Chacun lui fait des vers galants.
Pourtant, à ce succès unique,
Un obstacle se rencontra,
Et ce fut par une bourrique
Qui. son frère aîné nous montra.

Chacun des deux a son mérite,
Par la forme l'un excellait,
Et quant à l'autre, l'on le cite
Pour être blanc comme du lait.

Dans cette cause d'importance
Bien juger est notre devoir.
Veut-on entendre ma sentence ?
Que c'est une affaire à revoir.

Avec les chutes si plaisantes
Du joli couple que voici,
Elles n'en sont que plus décentes
Et nous devons conclure ici :
Que malgré la tant douce amorce
De nous montrer si joli cu,
Chacune d'entre elles nous force
A n'admirer que sa vertu (1).

Comme sujet d'admiration, j'en aimerais autant un autre; Caylus a fait mieux, ne serait-ce que cette amusante dispute entre fille et mère.

A une femme qui avait fait une chute d'âne.
Air : *Tu croyais en aimant Colette.*

Une aventure aussi fameuse
Doit enfanter plus d'un couplet,
Leur chute sera moins heureuse
Que la vôtre qui tant nous plaît.

Lorsqu'on vit cette culebutte,
Chacun au ciel levant les mains
S'écrioit : Grands Dieux! Quelle chute!
Grands Dieux! Quelle chute de reins!

Entre les fleurs, j'aimois la rose,
Ma foi, depuis ce que j'ai vu,
Voyez quelle métamorphose
Je ne veux qu'être gratte-cu.

(1) *Le Portefeuille de Monsieur le Comte de Caylus*, p. 17-18.

Ce cul, de beauté peu commune,
Sembloit la Lune dans son plein;
On a fait un trou dans la Lune,
Disoit quelqu'un à son voisin.

On entendoit dire à la mère
Complimentez-moi, me voilà,
Ne dois-je pas être assez fière
Quand c'est moi qui fis ce cul-là ?

La fille sans reconnaissance,
Lui dit : Maman, chacun son tour,
De vous, s'il reçut la naissance,
Aujourd'hui je l'ai mis au jour.

Avec intention maligne
Ce tour était par Belzébut,
D'une manière toute indigne.
Dressé contre notre salut.

Depuis je me mets en prières
Contre ce diable trop rusé ;
Mais se sauver par les derrières
Avec vous semble malaisé.

Oui, l'on feroit bien une estampe
De ce malheur, si vous vouliez,
Ce seroit un beau cul-de-lampe
Que celui que vous montriez (1).

Il était vraiment par trop dangereux pour toutes, comédiennes ou grandes dames, de faire une chute devant le comte de Caylus. Aussi, avant de monter à âne, pour éviter les déborde-

(1) *Le Portefeuille de Monsieur le Comte de Caylus*, p. 17-18.

dements de ce lyrisme particulier, certaines demandaient-elles au poète de leur fournir un caleçon qui les protégeât contre les indiscrétions d'une chute et de ses rimes.

C'était risquer de provoquer son indignation et il s'indigna.

*A Mesdames****

qui demandoient des caleçons pour monter à âne.

Quand sur un âne autrefois on montoit
En arrivoit ce qui pouvoit,
Il était des chutes heureuses
Chacun alors en profitoit,
Et telle de nos promeneuses
Sait fort bien ce qu'il en coutoit.
Dites-moi de quoi l'on s'avise,
Quelle mauvaise invention
D'augmenter de précautions.
Et n'est-ce pas une traîtrise
En cavalcade ainsi qu'au rendez-vous,
De se cuirasser en dessous ?
Est-il juste de bonne foi
Qu'à moi-même on s'adresse ?
Et quelle maladresse
De vous fournir des armes contre moi ?
Du moins faut-il bien que je sache
Ce dont il est question,
Et j'y mets la condition
De me montrer ce qu'on veut que je cache (1).

(1) *Le Portefeuille de Monsieur le comte de Caylus*, p. 17-18.

A la cour de France, sous Louis XVI, malgré l'austère surveillance de Mme de Noailles, cette duègne grave et solennelle que Marie-Antoinette avait, en une heure de gaîté, surnommée Mme l'Étiquette, il arrivait encore de choir d'âne, même à la reine.

M. Frantz Funck-Brentano a joliment conté l'anecdote. Elle égaye du rire frais de la fille de Marie-Thérèse le sombre drame dont l'*Affaire du Collier* devait être le prélude :

« Il arriva qu'un jour que Marie-Antoinette était montée à dos d'âne, la bête d'un coup d'arrière-train la jeta sur le gazon. La voilà assise dans l'herbe haute, les jupes retroussées et battant des mains : « Vite allez chercher Mme de Noailles, qu'elle nous dise ce que veut l'étiquette, quand une reine de France est tombée d'un âne ! (1) »

Pas plus que ses dames d'honneur, l'infortunée souveraine — le *Livre-Journal de Mme Eloffe* en fait foi — ne portait de pantalons... Mais, le comte de Caylus n'était plus là pour célébrer cette chute.

Puis, eût-il osé?

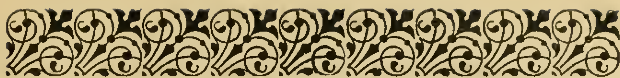
(1) *L'Affaire du Collier*; 2e édition; Paris, Hachette et Cie, 1901 ; in-12, p. 38-39.



LE CALEÇON DES COQUETTES DU JOUR

Excepté les actrices, les Parisiennes ne portent point de caleçon.

MERCIER.



LE CALEÇON DES COQUETTES DU JOUR

Quelques tentatives faites pour réacclimater sous les jupes le caleçon aboli de l'escadron volant de Catherine, donnèrent naissance à ce poème.

Il avait la prétention d'être comique et Bachaumont qui, sans doute ne l'avait pas lu, le juge, sur son titre, ordurier :

« Le Caleçon des Coquettes du jour. La Haye, 1763, in-8. Cet ouvrage ordurier se distingue assez par son titre et ne mérite pas une plus grande attention (1) ».

(1) *Mémoires secrets*, 30 décembre 1763.

N'exagérons rien, il n'est pas ordurier, il n'est qu'ennuyeux.

Encore que la librairie belge ait cru devoir rééditer cette pauvreté, elle est peu connue. Malgré sa fadeur, il n'est donc peut-être pas inutile d'en donner une brève analyse et d'en citer quelques extraits.

Place Saint-Sulpice, le vent qui balaie le bureau du tramway d'Auteuil ne datant pas d'aujourd'hui, une femme, Dorimène, vient à tomber. La rafale soulève ses jupes et sa chemise, offrant aux regards le double globe de ses rotondités naturelles.

« Une grande sœur grise », sœur Véronique, l'aide à se relever et à réparer le désordre de sa toilette ; un peu placière, elle lui offre le bras et la reconduit chez elle, pour lui vanter sa marchandise.

Nous ne sommes pas encore à l'époque où la supérieure d'un couvent d'Orléans refusera de laisser confectionner par ses pensionnaires les pantalons d'un trousseau de mariage, « vu l'inconvenance de ce vêtement ». Sœur Véronique ne se contente pas, contrairement à la plupart des religieuses, de porter des culottes, elle-même les fabrique et elle voudrait bien en vendre à Dorimène. Cet accessoire lui permettrait, une

autre fois, d'éviter les suites d'un semblable accident :

J'en rougis aussi.
On doit rougir, être en souci,
A moins de n'être pas pudique,
D'une avanie aussi publique,
Dont vous pouviez vous garantir,
Pour éviter tout repentir.
Et comment, ma sœur, je vous prie,
Lui dis-je, et de quelle façon
Vous en seriez-vous garantie?
Si vous portiez un caleçon,
Par pudeur, me répondit-elle,
D'une toile bien blanche et belle
Quand le plus impétueux vent
Ou par derrière, ou par devant,
Vous trousserait dans une rue,
Sur une place, ou bien ailleurs,
Le caleçon frappant la vue
Ferait taire tous les railleurs.
Je tiens ce conseil d'une tante,
Qui, tandis qu'elle était vivante,
Craignant que des vents furieux,
Ou de ces galants curieux,
Coureurs des filles d'Amathonte,
Pressés par d'amoureux transports
Ne me fissent l'horrible honte,
D'exhiber celle de mon corps,
Me tint, à ma dixième année,
Exactement caleçonnée,
Depuis les reins jusqu'au dessous,
Deux bons pouces de mes genoux.

Un peu étonnée, Dorimène retient la sœur

Véronique à souper. Le vin achève de lui délier la langue et nous apprenons ainsi pour quelle raison sa tante, qui à vrai dire était sa mère, mais ne compliquons pas le récit, la condamna à compliquer ses dessous de cet entonnoir d'un nouveau genre :

Mais comme au-dessus de l'anus,
Vous avez un horrible signe,
Je veux que vous portiez toujours,
Pour en changer tous les cinq jours.
Un blanc caleçon de cretonne,
Mesure prise à votre cu,
Par moi-même, afin que personne
Du défaut dont il est pourvu
N'ait connaissance.

Un horrible signe? Allons donc! il y a des grains de beauté qui sont parfois du meilleur effet! et, confiante, la chaste brebis raconte sa vie; pour une femme, c'est un peu raconter ses amours.

Tout d'abord des souvenirs de pension, non, de couvent. Claudine fut de tous les temps à l'école. Véronique portait déjà son fameux caleçon, et au moment de l'introduction du duo saphique, sa partenaire ne laissa pas d'être étonnée en présence de cet obstacle alors imprévu :

Brûlant pour moi d'un vif amour,
Avec ardeur, cette tribade
S'y prit de si bonne façon,

Que défaisant mon caleçon,
Dont elle parut très surprise,
Elle me fit une sottise
Qui me cause encor du regret.

Dans une rencontre plus sérieuse et en face d'un adversaire mieux armé, la place ne devait pas tarder à capituler sans conditions et à démanteler ses faibles remparts.

Cela se passa comme à l'ordinaire, dirait Longus : le déshonneur de la guerre tout au plus.

Dorimène sait ce qu'il en est et se montre bien plus curieuse de savoir comment peut bien être fait un pantalon de femme? Envie d'autant plus facile à contenter que la Sœur voit là une occasion unique de vanter et d'écouler sa marchandise :

De vos malheurs consolez-vous,
Ma chère Sœur, unissons-nous
D'amitié pour toute la vie,
Et pour remplir mon autre envie
Faites-moi voir le caleçon
Que vous portez. Sœur Véronique,
Se troussant alors sans façon,
Me dit : Madame, j'en fabrique
Depuis longtemps parfaitement,
Dans ma cellule, sourdement,
A douze francs pour la main-d'œuvre
Pour les dames dont la manœuvre

Est de cacher leur pays bas;
Parce qu'un galant homme attache
Moins d'attraits aux frappants appas,
Qu'à ceux que le caleçon cache ».

C'est peut-être un peu cher pour la façon; mais toute nouveauté se paie. Puis, la confection d'un semblable caleçon n'est pas aussi simple que peut penser le vulgaire. Celui de la religieuse comporte deux brayettes, comme certains modèles allemands et Véronique d'en vanter les avantages et la commodité :

Le mien, quoique déjà sali,
Depuis six jours que je le porte,
Sur moi ne fair pas un seul pli;
Regardez : il est fait de sorte,
Que par derrière et par devant,
Déboutonnant ces deux brayettes,
Que je crois artistement faites,
On se sert du moulin à vent,
Et du moulin à l'eau sans gêne,
Pour leurs diverses fonctions (1);
C'est une des inventions
Qui cache ce qu'on a d'obscène
Dont bien des femmes font grand cas.

(1) Le caleçon des coquettes — quand elles en portaient — était ouvert, en effet. Le *Joujou des Messieurs*, destiné à faire suite à celui des *Demoiselles*, ce recueil peu bégueule souvent réédité au XVIIIe siècle, ne laisse subsister sur ce point aucun doute :

Femme de chambre un jour à sa maîtresse
Avec frayeur ajustait son calçon,
Voyant du lieu que l'on appelle c...
Blanchâtre jus s'échaper (*sic*) à foison.
Non, ne crains pas; c'est commune faiblesse,
Lui dit la Dame en en donnant sans cesse.

Pas tant que cela, semble-t-il. Bien peu en faisaient cas. À la scène, les comédiennes et même les danseuses n'en portaient pas. Si, en dehors de celle de la pièce, une chute venait à se produire, elle ne manquait pas d'être plaisante.

Bachaumont, non encore atteint de sa pruderie de décembre, raconte tout au long l'accident qui marqua les débuts de Mlle de Maisonneuve :

C'est là une chose qu'une femme n'oublie pas.

« 1763 — mai 3 — Mlle de Maisonneuve, petite-fille de la femme de chambre de Mlle Gaussin, celle dont on a déjà parlé et dont l'abbé de Voisenon a décélé les talens, vient de débuter : elle a de la naïveté, de l'intelligence et promet beaucoup; elle a été très bien accueillie aujourd'hui; elle a joué dans la *Gouvernande* et dans *Zénéide*. Dans la première pièce, comme elle est en tête-à-tête avec son amant, on vient l'avertir de se retirer; en fuyant elle est tombée dans la coulisse et a laissée voir son derrière. Mlle Bellecour, dite Gogo, soubrette, est venue très modestement lui remettre ses jupes. Le tout s'est passé au contentement du public, qui a fort fêté le cul de l'actrice et la modeste Gogo. La jeune personne n'a point été déconcertée, elle est rentrée peu après sur le théâtre(1)... »

(1) *Mémoires secrets*; Londres, Adamson, 1780-1789; in-8, t. I, p. 213-214.

Le *Mercure de France* donne bien un compte rendu élogieux de cette « première » et trace un joli portrait de la débutante, mais, de même que Collé, il tait son accident. Victor Fournel, par contre, en parle dans ses *Curiosités théâtrales* (2) et, par une double confusion, l'attribue à la modeste Gogo elle-même, qui serait, à son dire, Mlle Beauminard.

L'héroïne de cette aventure, Louise-Adélaïde Berton de Maisonneuve, dont le père était orfèvre, comme M. Josse, joua peu sous son nom et fut surtout connue au théâtre sous celui de Mlle d'Oligny (3).

Dans son étude sur *la Raucourt et ses amies,* M. Jean de Reuilly croit trouver dans cette chute l'origine de l'ordonnance qui rendit le caleçon obligatoire à la scène :

« Le jour de ses débuts, D'Oligny en sortant de scène tomba dans la coulisse et fit voir son derrière au public...

« La plaisante chute de D'Oligny eut pour résultat l'obligation pour les dames de théâtre

(1) *Mercure de France;* juin 1763; p. 190-193.

(2) Nouvelle édition; Paris, Garnier frères, 1878; in-12, p. 283.

(3) Sur Mme d'Oligny. Cf. : *Intermédiaire des Chercheurs et curieux*, XXXVI (1897), c. 334, 746; XXXVII (1898), c. 35, 252, 515.

d'avoir une culotte ou un caleçon sous leurs jupes. On peut donc dire que cette actrice est l'inspiratrice du pantalon féminin qui, de la scène a gagné la ville au commencement du XIXe siècle » (1)

L'accident ne me semble pas avoir eu d'aussi graves conséquences. Le public se contenta de rire et le lieutenant de police ferma les yeux.

Mlle de Maisonneuve resta étrangère à cette réforme, qui suivant les contemporains aurait eu pour berceau non la Comédie-Française, mais l'Opéra.

On suppose, en effet, quelles piquantes révélations le ballet devait réserver à ses fervents, du jour où Mlle de Camargo y eut importé l'usage gracieux des robes courtes.

Mlle Sallé tenta, de son côté, à Londres, une révolution analogue, quand elle y créa, en 1734, le ballet de *Pygmalion*. Mais sa haute vertu qui lui valait une estime particulière des Anglais et lui avait fait refuser un don de 2.000 guinées, dont on devine le motif, ne s'était cependant point embarrassée d'un caleçon pour paraître sur la scène. La novatrice était pour la simplification du costume et non pour sa complication. Son costume, dont le *Mercure de France* fournit la

(1) Paris, H. Daragon, 1909; in-8, p. 152-153.

description ne laisse aucune place à un pantalon :

« Elle a osé paraître dans cette entrée sans panier, sans jupe, sans corps, et échevelée, et sans aucun ornement sur sa tête ; elle n'était vêtue, avec son corset et un jupon, que d'une simple robbe de mousseline tournée en draperie et ajustée sur le modèle d'une statue grecque » (1).

Pour qu'il y eût caleçon, il fallut la Camargo et ses jupes courtes ; puis, il fallut un nouvel accident, car l'accident qui le rendit obligatoire ne vint que plus tard.

« Elle importa au théâtre, dit M. Nerée Desarbres, l'usage des caleçons, qui bientôt furent obligés par une ordonnance de police et plus tard remplacés par le maillot. » (2)

Toutefois, malgré sa verve « capriolante », elle dansait, paraît-il, avec une décence telle que jamais, à l'époque de ses débuts tout au moins, elle ne laissait apercevoir sa jambe au-dessus du genou.

(1) *Mercure de France*, avril 1734.

Cf. Émile Dacier : *Une danseuse de l'Opéra sous Louis XV, Mlle Sallé* (1707-1756). — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1909 ; in-12 ; p. 151-154.

(2) *Deux siècles à l'Opéra*. — Paris, Dentu, 1868 ; in-12 ; p. 114.

Une question se serait même posée, à ce sujet, parmi les habitués de l'Opéra :

« — Carmago porte-t-elle un caleçon ?... Des paris furent engagés sur cette énigme, jusqu'au jour où l'héroïne interrogée sur ce point délicat, répondit : — Vous imaginez-vous qu'une fille de qualité ose se produire sur la scène sans cette précaution ? » (1)

Casanova, toujours si véridique, qui vit danser Camargo vieillie, se montre, cependant, moins affirmatif ou plutôt affirme, par ouï-dire, qu'elle négligeait, comme ses camarades, cette précaution :

« Immédiatement après, je vois une danseuse qui, comme une furie, parcourt l'espace en faisant des entre-chats, à droite, à gauche, dans tous les sens, mais s'élevant peu et cependant applaudie avec une sorte de fureur.

— C'est, me dit Patru, la fameuse Camargo. Je te félicite mon ami, d'être arrivé à Paris assez à temps pour la voir, car elle a accompli son douzième lustre.

« J'avouai que sa danse était merveilleuse.

— C'est, ajouta mon ami, la première danseuse qui ait osé sauter sur notre théâtre; car

(1) Drs Witkowski et Nass : *Le Nu au Théâtre depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, p. 74.

avant elle les danseuses ne sautaient pas ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle ne porte point de caleçon.

— Pardon ; j'ai vu...

— Qu'as-tu vu ? C'est sa peau,qui à la vérité, n'est ni de lis, ni de rose.

— La Camargo, lui dis-je, d'un air pénitent, ne me plaît pas ; j'aime mieux Duprès.

« Un vieil admirateur, qui se trouvait à ma gauche, me dit que dans sa jeunesse elle faisait le saut de basque et même la gargouillade, et qu'on avait jamais vu ses cuisses quoiqu'elle dansât à nu.

— Mais si vous n'avez jamais vu ses cuisses, comment pouvez-vous savoir qu'elle ne portait point de tricot ?

— Oh ! ce sont des choses qu'on peut savoir. Je vois que Monsieur est étranger.

— Oh ! pour ça, très étranger. » (1)

Que cette « fille de qualité » ait ou n'ait point porté de caleçon, Mlle Mariette, dite « La Princesse », en raison de sa liaison avec M. de Carignan, n'en portait à coup sûr point et le prouva jusqu'à l'évidence, le soir où ses jupes furent accrochées par les aspérités d'un portant.

(1) *Mémoires de J. Casanova de Seingalt.* — Paris, Garnier, in-8; t. II, p. 319-320.

L'accident aurait pu arriver à toute autre. Ces demoiselles de la danse avaient, en effet, adopté sans se faire prier, l'usage des robes courtes de la Camargo : elles permettaient d'apprécier leurs jambes et apprécier n'est-ce pas un peu désirer?

Par contre, elles se souciaient peu d'embarrasser leurs cuisses de ce « pantalon qui, serré au genou, produisait sous la jupe, un effet disgracieux. » (1)

L'accident prévu devait donc se produire, et l'on fait communément remonter à « cette vision d'art » l'origine de l'ordonnance de police qui imposa le port du « caleçon » à toutes les comédiennes, chanteuses, danseuses et simples figurantes des divers théâtres de Paris » (2).

« Mlle Mariette n'est pas étrangère à l'ordonnance qui prescrivit les caleçons. Un soir, cette danseuse eut sa robe, ses jupons et ses paniers enlevés par les aspérités d'un décor sortant du dessous et posa pour l'antique pendant quelques secondes devant une salle fort garnie applaudissant à ce spectacle innattendu. » (3)

Le lieutenant de police avait-il attendu l'acci-

(1-2) Jean Robiquet : *Les Jupes des Danseuses.* (*La Contemporaine*, septembre 1901).

(3) Nerée Desarbres : *Op. cit.*, p. 117-118.

dent pour intervenir, ou, en contravention, Mlle Mariette méritait-elle une amende, comme une vulgaire théâtreuse ?

La première des deux hypothèses est la plus plausible. L'Administration s'émeut toujours après, elle prévoit rarement.

Une telle ordonnance ne pouvait pourtant passer inaperçue. Les plus graves problèmes de la politique ou de la diplomatie sont peu de choses, auprès des amours d'une comédienne ou des débauches d'une fille d'Opéra. Le *Journal des inspecteurs de M. de Sartines* et les rapports de Marais sont, à ce point de vue, singulièrement édifiants. Paris a pu vieillir, mais n'a guère changé.

Aussi, devons-nous à l'ordonnance, rendant le caleçon obligatoire, deux des pages les plus gaies peut-être de la correspondance de Grimm :

« C'est Camargo qui osa la première faire raccourcir ses jupons, et cette invention utile qui met les amateurs en état de juger avec connaissance les jambes des danseuses, a été depuis généralement adoptée; mais alors elle pensa occasionner un schisme dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir ces jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient

que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Église, qui répugnait à voir des pirouettes et des gargouillades embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. Enfin, le Saint-Esprit lui suggéra, dans cette occasion difficile, un tempérament qui mit tout le monde d'accord; elle se décida pour les jupes raccourcies, mais elle déclara en même temps, article de foi, qu'aucune danseuse ne pourrait paraître au théâtre sans caleçon. Cette décision est devenue depuis un point de discipline fondamental dans l'église orthodoxe, par l'acceptation générale de toutes les puissances de l'Opéra et de tous les fidèles qui fréquentent ces lieux saints (1) ».

Mercier commente également cette ordonnance. Il ne la fait intervenir qu'après l'accident de Mlle Mariette et témoigne de l'ignorance dans laquelle les Parisiennes vivaient généralement de ce voile protecteur :

« C'est toujours après l'accident que vient la loi réparatrice. Le jeu subit d'une décoration

(1) *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne, depuis* 1770 *jusqu'en* 1782, *par le baron Grimm et par Diderot.* — Paris, F. Buisson, 1812; in-8, t. I, p. 122-123.

ayant accroché les jupons d'une comédienne et coupé son rôle, il s'ensuivit une ordonnance de police, qui enjoint à toute actrice ou danseuse de ne paraître sur les planches d'aucun théâtre sans caleçons.

« L'actrice qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie n'en est pas plus dispensée que celle qui bondit et fait des cabrioles au-dessus des têtes pressées du parterre. Cette loi s'étend depuis la salle de l'Opéra (1) jusqu'à la loge du *grimacier*.

« La tragédienne superbe, sous ses majestueux habillemens, et déjà respectable par elle-même, doit encore se munir de ce voile caché contre les accidents ignorés et imprévus, ainsi que la sal-

(1) A la ville, les Muses du foyer de l'Opéra continuaient à ignorer, bien entendu, l'usage du pantalon que, seule, la police les forçait à porter à la scène. Ainsi, en juillet 1788, la demoiselle Eulalie Lalanne, dite Audinot, « pensionnaire de l'Académie royale de musique », plaida, avant la belle Otéro ou Mlle Irma de Montigny, avec sa blanchisseuse, pour un compte en souffrance. Le livre de blanchissage de la belle enfant, alors âgée de vingt-neuf ans, fut, comme il convient, soumis aux juges du Tribunal consulaire. Une de ses pages, entre autres, nous révèle, comme linge de corps : 6 chemises, 5 mouchoirs, 4 fichus, 3 camisoles, 4 jupons, 1 jupon piqué, 1 peignoir et... 12 serviettes; mais point apparence de pantalon.

(Arch. de la Seine; Trib. consulaire, faillites, Reg. 4650; Cf. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, XLIV (1901), c. 439-440.

timbanque de chez *Nicolet,* pour qui ce vêtement n'est pas une précaution superflue.

« Excepté les actrices, les Parisiennes ne portent point de caleçons; ils sont d'usage dans des pays plus froids. S'ils étaient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir partout, se préserveraient d'une infinité de maux que le froid et l'humidité leur occasionnent (1) ».

Garsault, en son *Art de la Toilette,* ne souffle mot du caleçon et la Du Barry, qui possédait de si jolis bidets, semble en avoir ignoré l'usage. Ainsi, laissait-elle apercevoir à Léonard, ce héros ridicule, « un petit pied et beaucoup plus de la moitié d'une jambe modèle exposés avec cette recherche de coquetterie qui s'inquiète peu du qu'en-dira-t-on ».

Le drôle n'ayant su cacher son ravissement la comtesse ne put s'empêcher de sourire :

« Et tout en se récriant sur mon défaut de perspicacité la maîtresse de Louis XV fit sur son canapé le plus indiscret des mouvements, et put se convaincre que mes yeux savaient mieux pénétrer que mon esprit (2) ».

La jambe modèle devait être de beaucoup

(1) *Tableau de Paris;* Amsterdam, 1783; in-8, t. VII.

(2) *Souvenirs de Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette.* Paris, Arthée Fayard, s. d.; in-8, p. 43.

dépassée car, comme la plupart des Parisiennes, Jeanne Bécu ne portait point de pantalon.

Quelques-unes, pourtant, commençaient à s'en munir pour monter à cheval, d'autre pour des raisons d'hygiène infiniment respectables, mais peu écoutées.

Les premières suivant l'*Encyclopédie* étaient assez nombreuses, les secondes : l'exception :

« En France, plusieurs femmes portent actuellement des caleçons pendant l'hiver pour éviter des maladies; et pendant l'été, par propreté, presque toutes les bourgeoises qui vont souvent à la campagne, à cheval, portent aussi des caleçons (1) ».

Non moins que sœur Véronique, un subtil industriel s'était fait une spécialité de leur confection. Il y dut sa vogue et son surnom. La *Liste des Seigneurs et Dames venus aux Eaux de Spa, l'an 1773*, fournit l'adresse du personnage et donne l'origine de son surnom :

« N. Pantalon, connu sous ce nom par la quantité qu'il en a faits, tant pour hommes que pour femmes, très commodes pour monter à cheval, demeure rue de la Sauvenière, à Spa (2).

(1) *Supplément à l'Encyclopédie*, Amsterdam, 1776; in-f°, t. II, p. 116.

(2) N° du 23 août 1773 (Cf. *Intermédiaire*, 30 septembre 1906, (LIV), c. 477).

En Hollande, non pour monter à cheval, mais pour patiner, les femmes et les jeunes filles en portaient également :

« Le prétendu de Mlle Casanova m'attacha des patins, et voilà les demoiselles en train, en courtes jupes, bien culottées en velours noir pour se garantir de certains accidents (1) ».

Bien plus, cet aventurier de Casanova nous révèle également ce détail : les servantes elles-mêmes prenaient soin de passer une culotte sous leurs paniers, lorsque certaines besognes les forçaient à dominer par trop la tête des passants.

« Cette maison paraissait être un bloc de marbre, car l'extérieur en était recouvert comme l'intérieur ; elle devait avoir coûté des sommes immenses. Le samedi, une demi-douzaine de servantes, perchées sur des échelles, lavaient ces magnifiques murs. Ces servantes, portant de larges paniers, étaient obligées de se mettre en culotte, car sans cela, elles auraient trop intéressé les passants curieux (2) ».

En vérité, je n'aurais jamais cru la Hollande aussi vertueuse, et tels personnages de Teniers nous avaient habitués à moins de retenue.

(1) *Mémoires de Casanova ;* édit. Garnier, t. III, p. 509.

(2) *Mémoires de Casanova* ; édition Garnier, t. III, p. 296.

Quant au caleçon des danseuses, il n'avait point tardé à rallier les suffrages des « amateurs ». Il avait du bon et faisait mieux désirer ce qu'il cachait.

L' « abonné » était déjà en puissance :

« Vous voyez souvent en Angleterre, écrit l'*Espion anglais*, Mlle Heinel; mais il n'est pas possible qu'elle y ait montré son talent pour la pantomime comme elle l'a fait ici dans le ballet de *Médée et Jason*, où elle a rendu le rôle de la célèbre magicienne avec une vérité qu'on ne peut surpasser. Les demoiselles Allard et Peslin sont depuis trop longtemps au théâtre pour que vous ignoriez leur nom et leur mérite. Les gavottes, les rigaudons, les tambourins, les loures, tout ce qu'on appelle les grands airs leur fournissent sans cesse une occasion d'imaginer une variété de pas étonnante : leur chef-d'œuvre est surtout la gargouillade, c'est-à-dire les écarts, les tournoymens, les pirouettemens sur un seul pied, les développemens des charmes secrets, qu'un perfide caleçon dérobe sans cesse aux yeux, mais qui ne fait qu'irriter davantage les désirs des amateurs (1) ».

(1) *L'Espion anglais, ou Correspondance secrète entre Milord All'eye et Milord All'ear.* — Londres, 1779; in-8, t. III, p. 224-225.

Certains n'étaient cependant pas sans protester, entre autres Robbé de Beauveset, cet enfant perdu de la Muse, qui vivait et soupait à Paris de son esprit et des deux pensions qu'il touchait, l'une de Mgr de Beaumont, archevêque de Paris et l'autre de Louis XV, que ses contes en vers amusaient. Robbé, qui, en ce moment ne tombait pas dans les convulsions du cloître Saint-Médard après avoir prêté aux caleçons une origine singulière dans son adaptation un peu libre du bref *Si femoralia*, fulmina dans ces termes contre ce qui n'était pas encore le « tutu » des danseuses :

O caleçons! Voile modeste
Qu'au détriment des yeux la pudeur déterra;
A nos regards lascifs, obstacle trop funeste,
Masque d'appas secrets, toujours on te verra
Éclipser à nos yeux la cuisse blanche et leste
De nos danseuses d'Opéra!
Avant que la triste réforme
Dont à jamais Dieu damne les auteurs,
Eut fait sur tous les culs sauteurs
Endosser l'habit uniforme,
L'avide spectateur dressé sur ses ergots,
Suivant dans l'air une jambe élancée,
A l'aide d'une jupe à l'instant rehaussée,
Des cuisses de nos camargos
Découvrait du moins la naissance,
L'orgueil d'un fémur portant à l'œil frappé,
Par un hasard de luxure échappé,
Aiguisait l'appétit de la concupiscence.

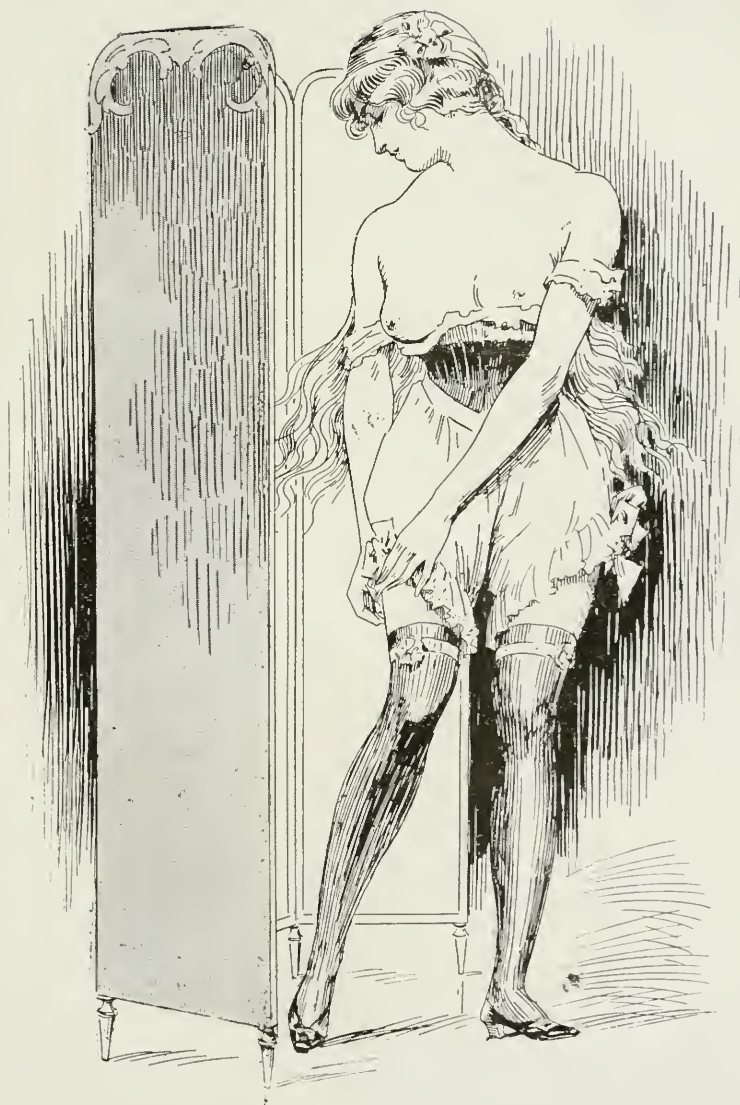
On jouissait d'un beau cul dans les airs,
Comme on jouit du brillant des éclairs.
Mais qu'à présent une sauteuse alerte,
Quittant la terre aux yeux du public enchanté,
Communique au panier son élasticité
Qu'aperçoit-on dessous? Qu'une cuisse couverte
De son harnais plissé tout je ne sais comment,
Et fait un vrai haut-de-chausse ottoman.
Que le foudre sacré dont le pape Alexandre
Pulvérisa jadis le caleçon romain
Ne puisse-t-il réduire en cendre
L'audacieux, l'impitoyable humain,
Qui, sous ce béguin ridicule,
De Terpsichore emboîta les genoux,
Au mépris d'une sainte bulle,
Comme au détriment de nous tous (1).

En dépit de ces protestations, le caleçon passa à l'étranger et y devint obligatoire. A Rome, les danseuses durent en porter dès 1765, et, en attendant que leurs maillots verts transformassent en grenouilles les marcheuses des théâtres napolitains, en 1780, une ordonnance pontificale contraignit, à Rome, les ballerines à porter des culottes de velours noir.

Les marionnettes elles-mêmes n'échappèrent pas à cet empantalonnement, tant on avait du « nu » une crainte que n'eût point désavouée le plus vertueux des sénateurs :

« Quant à la perfection des entrechats et des

(1) *Œuvres diverses* : Londres, 1801 ; in-16, p. 77-78.



ronds de jambe de mesdames les marionnettes de Rome, je ne citerai qu'un fait qui me dispensera de toute autre louange. Les pudiques scrupules de l'autorité romaine ont astreint ces sages et irréprochables sylphides à porter des caleçons bleu de ciel, tant on craint les dangers de l'illusion (1) ».

O Guignol! une interpellation au Luxembourg, parce que, en se laissant choir, Mme Guignol aura laissé constater aux gosses assemblés qu'elle n'avait pas de pantalon.

Mais il est vrai qu'elle n'a ni cuisses, ni jambes.

Il y eut mieux, d'ailleurs. Si le caleçon était obligatoire, il était, en Espagne du moins, interdit aux danseuses de laisser apercevoir sous leurs jupes le leurre du caleçon et une amende d'un écu était réservée à celles qui avaient failli à cette presciption.

Casanova raconte, non sans esprit, comment, à Barcelone, la Nina encourut l'amende et évita le lendemain son retour. Ce fut même là, suivant le Vénitien, l'origine de sa fortune. Mlle Churchill se fit aimer en laissant voir

(1) Charles Magnin : *Histoire des marionnettes en Europe*, 2e édition, Paris, Michel Lévy, 1862; in-12; p. 89.

son derrière. Il en fut de même de l'artiste :

— Comment le comte Ricla en est-il devenu amoureux?

— Écoutez. L'histoire n'est pas longue et elle est singulière.

« A peine arrivée à Barcelone, il y a deux ans, venant du Portugal, on la prit pour figurante dans les ballets, à cause de sa belle figure, car pour son talent elle n'en a pas : tout ce qu'elle fait fort bien est la *rebaltade,* sorte de saut en reculant et en pirouettant. Le premier soir qu'elle dansa, elle fut vivement applaudie du parterre, parce que en faisant la *rebaltade*, elle montra ses caleçons jusqu'à la ceinture. Or, il faut savoir qu'en Espagne, il y a une loi qui condamne à un écu d'amende toute danseuse qui, en dansant sur la scène, a le malheur de montrer ses culottes au public. Nina, qui n'en savait rien, se voyant applaudie, recommença de plus belles; mais à la fin du ballet, l'inspecteur lui dit qu'il lui retiendrait deux écus de son mois pour payer ses impudentes gambades. Nina jura, pesta, mais ne put s'opposer à la loi. Savez-vous ce qu'elle fit le lendemain pour él uder la loi et se venger?

— Elle dansa mal peut-être?

— Elle dansa sans caleçons et fit sa *rebal-*

tade avec la même force, ce qui causa au parterre un tumulte de gaieté tel qu'on n'en avait jamais vu à Barcelone. Le comte Ricla qui, de sa loge, avait tout vu et qui se sentit à la fois saisi d'horreur et d'admiration, fit appeler l'inspecteur pour lui dire qu'il fallait exemplairement punir cette audacieuse autrement que par les amendes ordinaires. — En attendant, amenez-la moi. — Voilà Nina dans la loge du vice-roi, et qui, avec son air effronté, lui demande ce qu'il lui voulait. — « Vous êtes une impudente et vous avez manqué au public. — Qu'ai-je fait ? — Le même saut qu'hier. — C'est vrai, mais je n'ai pas violé votre loi, puisque personne ne peut dire qu'il a vu mes culottes ; car, pour être sûre qu'on ne les verrait pas, je n'en ai point mis. Pouvai-je faire plus pour votre maudite loi qui par surprise, me coûte déjà deux écus ? Répondez-moi. » Le vice-roi et tous les grands personnages présents eurent besoin de se mordre les lèvres pour s'empêcher de rire, car dans le fond Nina avait raison, et une discussion approfondie sur cette loi violée ou non eût produit un grand ridicule. Le vice-roi, qui sentit la fausse position où il se trouvait, se contenta de dire à la danseuse que si à l'avenir il lui arrivait de danser sans culotte, elle irait passer un mois en prison

au pain et à l'eau. Nina fut obéissante » (1).

Le caleçon, c'était un peu pour le public le fruit défendu et sans qu'à Londres une loi aussi draconnienne interdît aux danseuses de laisser voir le leur, le parterre se montrait friand de ce voile intime. Mlle Coulon, qui, dans ses pirouettes, laissait voir jusqu'au dernier bouton de sa culotte, savait le prix que les spectateurs attachaient à cette exhibition :

« La danseuse Coulon a dansé la première ; il m'a paru ainsi qu'à tous les spectateurs qu'elle a fait beaucoup de progrès, surtout dans les sauts, car elle a fait voir au moins dix fois, dans de très longues pirouettes, le plus haut bouton de son caleçon ; elle a été fort applaudie » (2).

Au surplus, La Nina n'était pas seule à supprimer, quand il lui chantait, le caleçon réglementaire : les comédiennes, à qui il était, à vrai dire, moins nécessaire, ne se gênaient pas davantage. D'où ce dialogue emprunté à Casanova, car il faut toujours revenir à ce diable d'homme quand il s'agit de la fin du XVIIIe siècle :

(1) *Mémoires de Casanova;* édition Garnier, t. VIII, p. 27-28.

(2) DAUVERGNE, cité par. WITKOWSKI et NASS : *Op. cit.*, p. 77-78.

— Quand même nous saurions nos rôles comme le *Pater*, nous sommes certaines de rester court si le souffleur n'est pas dans son trou.

— Fort bien, madame, dis-je à celle qui était chargée du rôle de Lindane, je remplirai moi-même votre trou, mais je verrai vos caleçons.

— Il serait difficile, dit le premier acteur, elle n'en porte pas.

— Tant mieux.

— Vous n'en savez rien, monsieur, lui dit-elle (1).

Cette manie aussi qu'ont certaines gens de ne pouvoir garder pour eux les petits secrets qu'une défaillance ou un moment d'abandon ont pu leur révéler!

Quant au souffleur, ne le plaignez pas trop. Lorsque, dans un trou, il manque la réplique, ne croyez pas qu'il dorme, point du tout : il *voit*.

(1) *Mémoires de Casanova*; édition Garnier, t. V, p. 116-117.



LES COSTUMES A LA GRECQUE

Notre-Dame de Thermidor, Thérèse Cabarrus, devenue la citoyenne Tallien, est la reine de la mode, elle se montre à Frascati, ainsi vêtue ou plutôt dévêtue, sa robe à l'athénienne fendue latéralement, laissant voir ses jambes dans un maillot couleur chair, avec des cercles d'or à la place des jarretières et des cothurnes à l'antique et des bagues à chaque doigt de ses pieds de statue.

ROBIDA.



LES COSTUMES A LA GRECQUE

Avec la Révolution, les préoccupations changèrent. Il s'agissait bien des caleçons de la Nina, et ce n'était pas lorsque les hommes se disaient sans culottes que les femmes allaient se mettre à en porter.

De belles aristocrates, chuchotant et riant dans une tribune de l'Assemblée nationale n'auraient pas été étrangères à l'appellation que prirent les patriotes :

— Monsieur le Président, veuillez donc faire taire ces deux sans culottes! s'écria l'abbé Maury, dans une phrase dépourvue de galanterie (1). Le mot fit fortune et resta.

(1) Cf. Vicomte de Bonald : *François Chabot, membre de la Convention*. Paris, Émile-Paul; 1908; in-8, p. 55.

Il a sur d'autres mots l'avantage de fixer un détail de mœurs, en indiquant l'ignorance dans laquelle les belles dames du temps vivaient de ce vêtement.

Il ne nous apprend rien, mais confirme ce que nous savions.

Il en était de même des aimables vendeuses qui, au Palais-Royal, faisaient surtout commerce de leur corps, et ont valu aux anciennes galeries de bois une mauvaise réputation longue à disparaître.

Comme dans les maisons Tellier, « Madame » fournissait leur trousseau aux pensionnaires, dont les charmes formaient le meilleur fonds de sa boutique. Mais, déjà, il arrivait à ces nymphes d'abandonner la retraite peu champêtre où elles célébraient à prix fixe les mystères de la blonde déesse, sans prendre soin de restituer à la tenancière les « dessous » qui leur avaient été prêtés.

La partie lésée — dans l'espèce la demoiselle Testard, marchande mercière, avait l'unique recours de porter plainte devant le commissaire de police de la section. Ainsi connaissons-nous par le menu les moindres voiles des demoiselles Séraphine et Louise Boutet, âgées l'une de dix-sept ans et l'autre de seize. « Bas de coton, chemise de toile coton, à coulisse, et garnie d'un

tour de mousseline brodée ... jupon de dessous de taffetas rose ... fichu de linon et bonnets de satin rose orné de blonde ou de satin blanc garni de gaze et dentelle en or ». Ni l'une ni l'autre des délinquantes ne portait de corset et la gêne d'un pantalon leur était totalement inconnue. (1)

Les culottes que ces dames ne portaient pas eussent été, cependant, plus que jamais utiles. Les fessées patriotiques qui allaient bientôt avoir la vogue eussent même été une suffisante excuse aux pantalons fermés.

Cette pauvre Théroigne de Méricourt ne fût peut-être point devenue folle, si un pantalon eût atténué les effets de sa disgrâce, et combien de croupes plus aristocratiques eussent dû à cette percale providentielle de n'être point dévisagées par la populace.

Dans la crainte de la fessée, certaines pour remédier au manque de pantalon, n'hésitèrent point devant une mesure radicale. Elles cousurent leur chemise, ce qui, pour reprendre un mot de Mme Cardinal, ne devait guère être commode.

« A Lyon, le jour de Pâques 1791, au sortir de la messe de 6 heures, une foule, armée de

(1) Cf. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, t. XLV (1902), c. 663-664.

fouets de corde, se précipite sur les femmes. Déshabillées, meurtries, le corps renversé, la tête dans la fange, elles ne sont laissées que sanglantes, demi-mortes ; une jeune fille meurt tout à fait ; et ce genre d'attentats se multiplie tellement qu'à Paris même, des dames, qui vont à la messe orthodoxe, ne sortent plus qu'avec leur chemise cousue en guise de caleçon » (1).

Ainsi : « Se serait répandue, suivant quelques-uns, la coutume, chez les femmes de la bourgeoisie, de porter des pantalons » (2).

Je ne crois pas, comme l'a fait un collaborateur de l'*Intermédiaire*, qu'il y ait lieu de généraliser cette mesure et de trouver dans la chemise cousue l'origine du pantalon.

Les docteurs Cabanès et Nass donnent cette explication pour ce qu'elle vaut et ont raison.

Cette chemise cousue, c'était un peu comme le sac, dont un hôtelier malouin affublait ses servantes pour déjouer les entreprises des voyageurs trop entreprenants :

« Cette anecdote racontée par du Sommerard. Dans un voyage à la suite de l'Empereur, je crois à Cherbourg, il allait voir Saint-Malo, — en

(1) Taine : *Les origines de la France contemporaine. La Révolution*, t. I, Paris, Hachette, 1878 ; in-8, p. 442.

(2) Drs Cabanès et Nass : *La Névrose révolutionnaire*, Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1906 ; in-8, p. 86.

compagnie d'un vieux vaudevilliste. Ils étaient servis par une très jolie bonne. Le vieux vaudevilliste, très paillard de sa nature, la décidait à venir lui ôter ses chaussettes, le soir, dans sa chambre. La charmante fille était cousue dans un sac. C'était l'habitude d'alors de la maison, qui était, je crois, l'*Hôtel Chateaubriand* : toutes les servantes étaient ainsi cousues dans des sacs par le maître d'hôtel » (1).

En Allemagne, suivant le Dr Percy, les religieuses d'un couvent de Bavière avaient mieux fait, et à l'approche des troupes françaises, ne s'étaient point contentées de coudre leurs chemises ou de revêtir des sacs. « Ces timides et respectables filles » s'étaient confectionnées de véritables culottes :

« Dois-je dire en terminant que, dans la campagne de l'an VIII, les religieuses d'un couvent isolé de Bavière, effrayées à l'approche de notre armée, se firent à la hâte chacune une culotte particulière, que me montra dans la suite leur directeur, mais dont la sage retenue des Français fit bientôt reconnaître l'inutilité à ces timides et respectables filles » (2).

(1) *Journal des Goncourt;* t. VI, Paris, Charpentier, 1892; in-12, p. 221.

(2) *Dictionnaire des Sciences médicales;* Paris, Pankoucke, 1813; in-8, t. VII, p. 517.

Loin de s'être généralisé, l'usage de la culotte était si rare encore, que le trousseau fourni par le Directoire à Marie-Thérèse-Charlotte, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette n'en comptait pas.

Au commencement de l'an IV, le gouvernement échangea, en effet, Madame Royale contre les représentants Camus et Drouet, l'ancien maître de poste de Sainte-Menehould, contre les ambassadeurs Maret et Sémonville, et contre le général Beurnonville, tous prisonniers de l'Autriche.

Par les soins de Benezech, un trousseau fut établi pour la princesse, « par la citoïenne Veuve Soüel, marchande, rue du Faubourg-Honoré ».

M. P. Bonnassieux en a publié le devis dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (1). Il offre de grandes analogies avec celui de Mlle de la Briffe d'Amilly (1785), publié deux ans plus tôt par M. J. Guiffrey (2).

De part et d'autre, absence absolue de panta-

(1) 1887, Tirage à part : *Un trousseau sous le Directoire;* Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8.

(2) *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris,* 1885 ; p. 81-89.

lons. Les chemises de la princesse sont « fines », tandis que celles de Mlle de la Briffe étaient, à part une, de simple toile. C'est à quoi se borne le linge de corps, car on ne saurait considérer comme tel des « frottoirs » de futaine ou de mousseline qui, à proprement parler, sentaient terriblement encore leur aristocrate.

La fille de Louis XVI refusa ce don, comme on le pouvait prévoir, quand on lui remit, à Bâle, les deux caisses contenant l'envoi du Directoire. Toutefois, elle fit adresser ses remercîments à Benezech : « Je suis touchée de son attention, dit-elle, mais je ne puis accepter ses offres » (1).

La Révolution avait accompli son œuvre. Aux bourrasques populaires qui, par la rue en délire, troussaient et fessaient les aristocrates, avait succédé la réaction thermidorienne. La Convention se décimait elle-même et envoyait ses membres les plus marquants à l'échafaud. Saturne dévorait ses enfants.

Comme la poudre, le sang grise. Dans ce Paris plein de deuils, où il n'était une famille qu'ait épargnée la guillotine, l'on dansait à cœur joie. Sébastien Mercier, dans son *Nouveau Tableau de Paris*, a tracé un croquis vivant de

(1) *Un trousseau sous le Directoire*, p. 2.

ces bals d'une gaieté féroce. Les modes les plus osées, les plus contraires à notre climat et à nos mœurs y étaient lancées. On ne se vêtait pas, on se dévêtait à la grecque. Par une température souvent rigoureuse, le caleçon devait donc fatalement reparaître sur les cuisses nues des femmes.

« Vingt-trois théâtres, dix-huit cents bals ouverts tous les jours ; voilà ce qui compose les amusements du soir.

« Ici des lustres embrasés réflètent leur éclat sur des beautés coiffées à la Cléopâtre, à la Diane, à la Psyché. Là une lampe fumeuse éclaire des blanchisseuses qui dansent en sabots avec leurs muscadins, au bruit d'une vieille (*sic*) nazillarde. Je ne sais si ces premières danseuses chérissent beaucoup les formes républicaines des gouvernements de la Grèce, mais elles ont modelé la forme de leur parure sur celle d'Aspasie ; les bras nus, le sein découvert, le pied chaussé avec des sandales, les cheveux tournés en nattes autour de leurs têtes, c'est devant des bustes antiques que les coiffeurs à la mode achèvent leur ouvrage.

« Devinez où sont les poches de ces danseuses ; elles n'en ont point ; elles enfoncent leur éventail dans leur ceinture ; elles

logent dans leur sein une mince bourse de maroquin où flottent quelques louis; quant à l'ignoble mouchoir, il est dans la poche d'un courtisan, à qui l'on s'adresse lorsqu'on en a besoin.

« Il y a longtemps que la chemise est bannie; car elle ne sert qu'à gâter les contours de la nature, d'ailleurs, c'est un attirail incommode; et le corset en tricot de soie couleur de chair ne laisse plus deviner, mais apercevoir tous les charmes secrets. Voilà ce qu'on appelle être vêtue *à la sauvage*; et les femmes s'habillaient ainsi pendant un hyver rigoureux, en dépit des frimas et de neige » (1).

C'était, en attendant *Madame Sans-Gêne*, la *Sans Gêne,* en tant que mode. Les vieilles gens n'étaient pas sans s'effarer un peu de ces nouveautés : le chansonnier Jean-Étienne Despréaux, qui, après avoir été danseur à l'Opéra et maître de ballets à la Cour, avait épousé, en 1787, la Guimard, sur le retour — elle avait alors quarante-quatre ans — leur a consacré, sur l'air de la *Bourbonnaise*, les amusants couplets que voici :

(1) *Le Nouveau Paris*. Paris, Fuchs, Pougens et Cramer, in-8 (*Bals à victime*), t. III, p. 27.

Grâce à la Mode
ou
La Sans Gêne

Grâce à la mode,
On n'a plus d'cheveux (*bis*)
Ah ! qu'c'est commode,
On n'a plus d'cheveux,
On dit qu'c'est mieux.

Grâce à la mode
On n'a plus d'corset, (*bis*)
Ah! qu'c'est commode,
On n'a plus d'corset,
C'est plus vit'fait.

Grâce à la mode,
On n'a plus d'fichu, (*bis*)
Ah ! qu'c'est commode,
On n'a plus d'fichu,
Tout est fichu.

Grâce à la mode
Un'chemis' suffit, (*bis*)
Ah ! qu'c'est commode,
Un'chemis' suffit,
C'est tout profit

Grâce à la mode,
Plus d'poches à présent, (*bis*)
Ah ! qu'c'est commode,
Plus d'poches à présent,
C'est plus commode.

Grâce à la mode,
On n'a plus qu'un vêt'ment, (*bis*)
Ah ! qu'c'est commode,
On n'a plus qu'un vêt'ment
Qu'est transparent.

Grâce à la mode,
L'mouchoir à la main, (*bis*)
Ah ! qu'c'est commode
L'mouchoir à la main,
Sert de maintien.

Grâce à la mode,
On va sans façon, (*bis*)
Ah ! qu'c'est commode,
On va sans façon
Et sans jupon.

Grâce à la mode,
On n'a rien d'caché, (*bis*)
Ah ! qu'c'est commode,
On n'a rien d'caché, (1)
J'en suis fâché.

Ces couplets semblent,en vérité d'hier et viser, non les *Incroyables* de l'an VI, mais les aimables petites femmes, qui, ces dernières années, *aux quatre heures de la toilette des dames* avaient ajouté celle du tango.

(1) Cf. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, LXVIII, (1913), c.183, 271 Dumersan et N. Colet, avaient déjà donné le texte, mais incomplet, de cette chanson, dans le tome 1er de leurs *Chants et chansons populaires de la France*.

Elles étaient vêtues, elles aussi, à la *Sans Gêne*, leur jupon ne les importunait guère, et elles ne cachaient pas grand'chose — qui songeait à s'en fâcher, à part les maris et les amants jaloux? de leurs charmes réputés les plus secrets.

Ah! Parisiennes, qui, sous le voile de la Croix-Rouge, avez su faire succéder du jour au lendemain, à ces frivolités votre inlassable dévouement et l'inépuisable trésor de vos soins, qui dira jamais votre grâce et votre cœur ?

Ne nous émotionnons pas, cependant, et revenons aux contemporaines de Thérésia Cabarrus, de Mlle Lange et de la belle Madame Hamelin. L'honnête citoyen Mercier continuera à être notre guide :

« On distingue celles qui ont mis des bagues aux doigts de leurs pieds, celles qui portent un vêtement étroit, couleur de chair, et si étroit, « qu'on peut gager qu'il n'y a pas de chemise sur la peau » (1).

Les Américaines n'ont donc rien innové en supprimant la chemise sous la combinaison. Quant à ce vêtement si étroit, il n'est autre que le pantalon.

Cette façon nouvelle de s'habiller comportait

(1) *Le Nouveau Paris*, t. III, p. 140.

en effet, cet accessoire nouveau. C'était très joli aux femmes de montrer leurs cuisses sous la upe fendue, mais, elles étaient un peu comme Pauline Borghèse : si le nu ne les gênait pas, le froid les eût incommodées.

Le pantalon était le corollaire nécessaire du costume à la grecque. Ce fut sa rentrée en scène effective.

Mercier ne se borne pas à signaler la chose, il crée le mot :

« Quel bruit se fait entendre ? Quelle est cette femme que les applaudissements précèdent. Approchons, voyons. La foule se presse autour d'elle. Est-elle nue? je doute. Approchons de plus près; ceci mérite mes crayons; je vois : son léger pantalon, comparable à la fameuse culotte de peau de Mgr le comte d'Artois, que quatre grands laquais soulevaient en l'air pour le faire tomber dans le vêtement, de manière qu'il ne formât aucun pli; lequel, ainsi emboîté tout le jour, il fallait déculotter le soir, en le soulevant de la même manière et encore avec plus d'efforts; le pantalon féminin, dis-je, très serré quoique de soie, surpasse peut-être encore la fameuse culotte par sa collure parfaite; il est garni d'espèces de brasselets. Le juste au corps est échancré savamment, et sous une gaze artis

tement peinte, palpitent les réservoirs de la maternité » (1).

Pardonnons à Mercier ces « réservoirs de la maternité », pour lui savoir gré seulement d'avoir substitué au vilain mot caleçon, cet autre, si joli et si moderne, aujourd'hui entré dans la langue, autant que dans les mœurs : le pantalon féminin.

Comme Brantôme et comme l'Espion anglais, Mercier en dit le charme :

« Le pantalon couleur de chair, strictement appliqué sur la peau, irrite l'imagination et ne laisse voir qu'en beau les formes et les appas les plus clandestins. »

Pantalons de merveilleuses, pantalons de Theresia Cabarrus, maillot plus encore que pantalon, dont le *Portefeuille d'un Incroyable* (2) et le joyeux caricaturiste Robida ont également chanté le los :

« Notre-Dame de Termidor, Thérèse Cabarrus, devenue la citoyenne Tallien, est la reine de la mode, elle se montre à Frascati, ainsi vêtue ou plutôt dévêtue, sa robe à l'athénienne, fendue latéralement, laissant voir ses jambes dans un maillot couleur chair, avec des cercles d'or à la place des jarretières et des cothurnes à l'antique et des

(1) *Le Nouveau Paris*, t. III, p. 147-149.
(2) Paris, E. Rouveyre, 1880; in-8.

bagues à chaque doigt de ses pieds de statue » (1).

D'autres, des professionnelles, étaient plus dévêtues encore. Elles avaient bien emprunté à Thérésia Cabarrus sa jupe de gaze, mais, pour mieux faire valoir leurs charmes, elles avaient négligé d'infliger à leur nudité le mensonge d'un maillot.

Les inspecteurs de police dont les potins et les ragots cherchaient à tromper, le matin, l'ennui de Louis XV, n'étaient pas morts avec l'ancien régime. L'un deux, semblant avoir, par avance, trempé sa plume dans l'écritoire de Joseph Prudhomme, rendait compte ainsi à la place de Paris de ce que l'on voyait, le dimanche 26 mars 1799, dans le Jardin des Tuileries :

« A 7 heures du soir dans les Tuileries, deux femmes se promenaient, étant vêtues d'une chemise de gaze rose sous laquelle on voyait leurs corps absolument nus.

« Cette mise indécente a occasionné un attroupement de curieux. La Garde a fait justice au total, en dissipant l'attroupement et en chassant ces deux femmes (2) ».

(1) Robida : *Mesdames nos Aïeules*. — Paris, Librairie Illustrée, s. d.; in-12, p. 187-188.

(2) Arch. Nationales, F7 6152, dr 872. — Cf : L'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, t. LXVII, (1913), c. 278.

Une couverture eût été plus indiquée que la main de fer, eût-elle chaussé le gant de velours. Les malheureuses ne devaient pas avoir chaud.

En dehors des rhumes, des bronchites toujours à craindre et de la garde qui semblait avoir abandonné les barrières du Louvre pour s'intéresser davantage à celles qui n'étaient pas opposées à la curiosité des hommes, ces élégances n'étaient pas sans danger.

En voiture ou à Frascati :

« De l'ancien Frascati vestale enamourée », le costume à la grecque pouvait être de mise, mais, il était imprudent de l'arborer, le dimanche, aux Champs-Élysées, parmi les bousculades et les liesses populaires.

Les fessées patriotiques et le supplice de Théroigne n'étaient pas si lointains, que ces dames du quatrième État aient sans esprit de retour renoncé à ces petits jeux.

Lisez plutôt le *Supplément à la Quotidienne* du 3 messidor 1797; c'est une scène de lavoir, digne au surplus de la muflerie des hommes et femmes, un dimanche d'été, dans le métro :

« Les hommes avaient commencé il y a quelques années à se parer d'une sorte d'habit moitié grec moitié polonais. Rien au monde

n'était ridicule comme le manteau des Grecs sur des épaules parisiennes. Ce ridicule fut bientôt senti, et l'on ne vit plus errer ni dans nos carrefours ni dans nos halles ces nouveaux Achilles, ces Agamemnons, ces Orestes qui paraissaient plutôt des échappés de théâtre que des citoyens français.

« Nos dames sont saisies d'une manie semblable, mais il faut avouer que le costume antique leur sied beaucoup mieux. Dans les théâtres, les bals et les jardins particuliers cette nouveauté attire l'attention des curieux, ce qui flatte l'amour-propre des jolies femmes, mais ce diable de peuple est monté sur un autre ton, il est né moqueur, et puis il éprouve je ne sais quel malin plaisir à se dédommager par ses sarcasmes énergiques des avantages qu'il ne partage point avec la classe opulente.

« Dimanche dernier, deux femmes très jolies, très bien faites et parées à la grecque arrivent aux Champs-Élysées dans un léger phaéton. Elles n'avaient point de cavaliers, mais elles conduisaient un enfant pour la décence, et cet enfant était l'Amour lui-même, il ne lui manquait que des ailes.

« Descendues de leur char triomphal elles entrent dans ces allées où, tout autre jour elles

n'eussent entendu que les madrigaux et les soupirs de leurs admirateurs; mais c'était un dimanche et les imprudentes avaient oublié que ce jour-là est, parmi nous, celui des saturnales.

« Elles entrent donc au milieu de la satyrique cohue. A l'instant des cris, des brouhahas, des éclats de rire se font entendre de toutes parts. — Regardez donc cette robe transparente. — A-t-elle un pantalon où n'en a-t-elle pas? — Regardez-y, messieurs, regardez-y. C'est à vous de juger cette affaire.

« La foule augmente, on se pousse, on se presse autour d'elles. C'est à qui les verra, les uns grimpent sur les épaules de leurs voisins, les autres se glissent entre leurs jambes...

« Imaginez, cher lecteur, s'il est possible, ce qui se passait dans l'âme de nos deux héroïnes. Leur teint délicat et frais rougit de honte et de colère : elles veulent fuir, mais comment? Entourées par dix mille individus elles ne peuvent pas même faire un pas...

« O peuple discourtois! la pitié n'entre-elle donc pas dans ton âme! et deux jolis minois n'ont-ils donc aucun pouvoir sur toi?

Ne chargeons point pourtant les hommes d'une accusation aussi grave, seuls ils n'eussent point prolongé aussi longtemps le supplice de leurs

intéressantes victimes. Mais vous devinez d'où partaient les traits les plus empoisonnés.

« Toutes ces petites bourgeoises, qui dans leurs habits du dimanche se trouvaient tout-à-coup éclipsées firent bientôt dégénérer la curiosité en outrage, ce furent-elles qui poussèrent les hommes autour de nos deux infortunées et qui leur dictèrent les épigrammes les plus acérées. L'on reconnaît bien à ce trait le génie féminin. Chacun voulut plaire à sa jalouse compagne, et chacun devint coupable.

« Pour finir en un mot, la force armée accourut à ce rassemblement, trouva nos deux victimes immolées à la risée publique et parvint à les soustraire à leurs barbares sacrificateurs. »

L'esprit public n'a point changé et la foule n'est pas devenue meilleure : les infortunés mannequins qui cherchèrent à lancer les premières jupes-culottes en firent la cruelle expérience. Qu'il n'arrive pas une femme d'avoir à rattacher sa jarretelle à la traversée d'un marché, des femmes pourtant, rien que des femmes, si on peut leur donner ce nom, ne lui épargneront aucun quolibet et nulle injure... est-ce qu'elles en portent, elles, des jarretelles?

Le bon sens des Parisiennes et le climat ne devaient pas tarder à avoir raison, en dehors

des jalousies dominicales, d'une mode jolie peut-être, mais absurde, loin du ciel et du soleil de l'Hellade.

Le costume à la grecque disparut et avec lui le pantalon couleur-chair.

Il n'allait pas tarder à reparaître sous une autre couleur.



L'EMPIRE, LA RESTAURATION.
LA MONARCHIE DE JUILLET

Quant à l'inexpressible, sachez-le, mes belles lectrices, il est absolument moderne et même contemporain, c'est une mode anglaise et nos grand'mères ne le connaissaient pas.

VIOLETTE.

Hortense a beau être reine et avoir fait le beau Dunois, elle est aussi une vraie grande dame ; elle fuit les extravagances, les modes du lendemain, mais elle a ses coquetteries particulières et inusitées, comme ces pantalons brodés de malines ou de mousseline festonnée que nulle autre ne porte.

H. BOUCHOT



L'EMPIRE, LA RESTAURATION, LA MONARCHIE DE JUILLET

Quant à l'inexpressible, sachez-le, mes belles lectrices, — écrivait Violette dans son *Art de la Toilette* — il est absolument moderne et même contemporain : c'est une mode anglaise et nos grand'mères ne les connaissaient pas » (1).

C'est là se montrer un peu affirmatif. Il en est de même de l'élégant dessinateur Vallet, qui fait seulement remonter l'usage du pantalon au règne de Charles X.

« C'est vers la fin du règne de Charles X que

(1) *L'Art de la Toilette chez la femme.* — Paris, Dentu, 1885 ; in-8, p. 41.

les femmes commencent à porter des pantalons mais cet usage ne se généralisa que beaucoup plus tard et rencontra tout d'abord de violentes résistances » (1).

En ce qui touche les résistances, M. Vallet, qui a semé dans la *Vie Parisienne* et dans l'ancien *Chat Noir* tant de jolis croquis, est dans le vrai. Elles furent violentes et de longue durée.

Quant à la date, il convient de faire des réserves. Le pantalon n'avait pas attendu la fin de la Restauration pour se produire. La lutte durait à cette époque, depuis plus de vingt ans déjà et l'avantage ne semblait pas appartenir au pantalon lorsque « le pieux monarque » dut reprendre le chemin de l'exil.

« Mode anglaise », comme le dit avec raison Violette. Retirée à Rodney-Hall, au milieu d'anciennes émigrées,dans une sorte de maison de retraite que dirigeait Mme de Mirepoix, Mlle de Condé n'avait pas assisté sans étonnement à cette nouveauté. Les pantalons des jeunes filles, comme leurs jupes courtes et leurs jeux, la scandalisaient un peu.

Faisant déjà très vieille dame, elle écrivait à son père :

(1) *Le Centenaire de la Toilette*. — Supplément du *Figaro*, 10 mai 1890.



« Je suis prête à me persuader qu'au lieu de cinquante ans, j'en ai deux cents par le changement de tout ce que j'ai vu et connu autrefois. Par exemple, pour les jeunes personnes, au lieu de cette décence de maintien, de cette retenue, de tous ces devoirs de bienséance de notre temps, j'ai sous les yeux des *culottes* — très nécessaires à la vérité pour les extraits de jupes qui les couvrent — une manière de courir en faisant voir les jambes au-dessus du genou. Plus des simples jeux de notre enfance. Collin-maillard, les Quatre-coins, avaient quelque apparence de règle : il n'en faut plus, il faut aller devant soi sans savoir où l'on va, se pousser, se jeter par terre, se rouler sur l'herbe » (1).

Pantalons de fillettes, soit ; mais les femmes n'allaient pas tarder à s'en emparer. Une tentative assez sérieuse, du pantalon pour se glisser dans la toilette des femmes, marqua les premières années de l'Empire. L'exemple partit de haut, la reine Hortense adopta la mode nouvelle et y resta fidèle.

— Mademoiselle, je dois commencer par vous prévenir que je ne porte pas de jupon.

J'ai connu une aimable femme pour qui tout

(1) Pierre de Ségur : *La dernière des Condé*. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1898; p. 861.

essayage débutait par cette phrase, alors que ce n'était pas là encore une mode générale.

Il en était de même il y a plus d'un siècle, et c'est même au manque de jupons ou à leur réduction au strict minimum, par quoi se signalaient les élégantes, que La Mésangère, dans son intéressant *Journal des Dames et des Modes*, attribue la première vogue du pantalon en 1804 :

« Depuis quelques jours plusieurs ménages de Paris sont en querelle, les dames, accoutumées à ne porter qu'une seule robe, s'obstinent malgré la saison, à se vêtir toujours aussi légèrement qu'en été ; les médecins et les époux vouloient que ces dames missent un jupon de plus ; la plupart des femmes ont opposé la résistance la plus opiniâtre, vu qu'un jupon de plus nuisait au transparent et grossissait les formes.

« Quelques-unes avoient menacé du divorce, au cas qu'on voulût les soumettre à une mesure aussi vexatoire ; enfin la plus adroite d'entre elles a accommodé l'affaire en adoptant un caleçon de laine qui réchauffe sans grossir ; ce terme moyen a été généralement suivi ; en conséquence on peut assurer que la plupart de ces dames portent aujourd'hui la culotte » (1).

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 15 brumaire, an XII.

Vogue passagère, si passagère que La Mésangère avait totalement oublié cet amusant écho lorsqu'il écrivait dans son *Dictionnaire des Proverbes Français*, ce passage souvent cité qui ne fait remonter qu'à 1809 l'apparition du pantalon en France :

« En 1807, nous arriva de Londres la mode des pantalons pour les petites filles. Les exercices de saut se pratiquent en Angleterre dans les écoles de jeunes filles ; c'est pour cela qu'on leur a donné des pantalons. Le goût français ayant fort embelli ce vêtement, quelques femmes, au printemps de 1809, tentèrent de se l'approprier.

« On les vit se promener en pantalon de perkale garni de mousseline, les unes sur les boulevarts, les autres aux Tuileries. Quoique leur robe fût longue et le pantalon très peu visible, elles marchaient les yeux baissés, parce que tout le monde avait le regard fixé sur elles.

« Ces pantalons furent jugés comme les hauts-de-chausses dont parle Henri Estienne dans le premier de ses *deux Dialogues du langage françois italianizé...* » (1)

(1) *Dictionnaire des Proverbes français;* 3e édition. Paris, Treuttel et Würtz, 1823; in-8, p. 23-24.
Cf : A. Franklin : *Les Magasins de Nouveautés.* — Paris, Plon, 1895; in-12, t. I, p. 295-296.

Dans ses *Nouvelles d'il y a cent ans*, l'*Echo de Paris* a signalé cette nouveauté qui frisait presque le scandale :

« Tant de garnitures de robes blanches, tant de pamélas de paille jaune, de pèlerines découpées, de petits fichus effilés, de cothurnes, parurent, le 27 (avril), aux Tuileries, qu'on avait de la peine à se rendre compte des demi-toilettes de la veille. Les cothurnes étaient vert tendre ou citron. On voyait aussi des guêtres de nankin : une dame même avait un pantalon garni, froncé à la chevillle, et qui dépassait la robe de deux doigts (1) ».

Un aimable érudit, collaborateur assidu de l'*Intermédiaire*, a retrouvé un document curieux de l'époque, c'est un « patron de calesson rectifié » datant de 1806, pour le tracé duquel on avait fort mis à mal de superbes parchemins du XVIe siècle.

Ajouterai-je que la dame pour qui ce patron avait été rectifié jouissait d'avantages postérieurs et ne rappelait en rien la fameuse poupée à Jeanneton.

C'était là l'exception; non les avantages postérieurs, mais le pantalon. Peu de femmes souscrivirent à la nouvelle mode. De toutes les clientes de Leroy, le grand couturier du temps,

(1) *L'Écho de Paris*, 27 avril 1909.

la reine Hortense est seule à en porter, ou du moins à en commander.

Le *grand-livre de Leroy*, conservé à la Bibliothèque Nationale (1), nous révèle, à côté du compte plutôt modeste de Mlle de Vienne, du Théâtre-Français et des riches costumes de chasse de la reine de Naples, ces voiles d'un ordre plus intime au débit de la fille de Joséphine, pour l'année 1812 :

Juin 12. Façon d'un pantalon de percale, 18 francs.

Juin 13. Blanchissage d'un pantalon et de la robe 5 fr. ; Façon d'un pantalon avec bordure, 24 francs.

Septembre 27. Façon de deux pantalons de percale garnis de mousseline festonnée à 18 fr. ; 36 francs, (2).

Peut-être trouvera-t-on que c'était un peu cher pour la percale, mais c'était une originalité et toute originalité se paie.

L'Impératrice n'avait pas sacrifié, elle, à cette nouveauté. Son trousseau comprenait bien 500 chemises — elle en changeait trois fois

(1) Nouvelles acquisitions, N° 5.931.
Cf. H. Bouchot : *La toilette à la Cour de Napoléon*, Paris, Librairie Illustrée, s. d ; in-8, p. 53.
(2) *Grand livre de Leroy*, folios 60 et 74.

par jour — 148 paires de bas de soie blancs, 32 de soie rosés, et 18 de couleur chair, mais c'est tout juste si on pouvait leur adjoindre « deux pantalons en soie de couleur chair pour monter à cheval » (1).

A part Hortense et quelques audacieuses que la chose avait pu tenter, les grandes dames de l'Empire ignoraient, comme nos aïeules, « ce petit vêtement inutile et bizarre » (2) et Colombine était dans le vrai, lorsqu'elle transcrivait dans l'ancien *Gil Blas,* ces spirituelles paroles d'un académicien :

« Voyez-vous, madame, dans ma jeunesse, sous l'Empire, les femmes ne portaient pas de pantalon, si bien que lorsque nous apercevions, ne fut-ce que cinq centimètres de jambe sous la jupe, notre imagination grimpait le long des bas et nous entraînait extasiés vers des régions aussi intimes que délicieuses. Nous ne voyions pas, mais nous savions que nous pourrions voir, le cas échéant : Victor Hugo n'a-t-il pas dit que c'était déjà quelque chose de regarder un mur derrière lequel il y avait quelque chose.

(1) Frédéric Masson : *Joséphine impératrice et reine.* Paris, Ollendorff, 1899; in-8, p. 42.

(2) Marcel Prévost : *L'Abbé Pantalon* (*Gil Blas,* 24 décembre 1890).

Mais, aujourd'hui, quand même nous apercevrions la jambe jusqu'au genou, nous savons que là notre vue serait irrémédiablement arrêtée par un obstacle, que notre voyage suggestif aboutirait à un entonnoir de batiste et nous nous arrêtons découragés au pied du mur » (1).

Les tentatives du pantalon pour prendre place parmi les dessous de la femme se renouvelleront sous la Restauration et ne seront pas souvent plus heureuses. Tantôt gagnant, tantôt perdant, le pantalon, beau joueur, ne renoncera pas à la lutte. Il la poursuivra sous la monarchie de Juillet, et enfin verra la Crinoline, la fameuse crinoline, amener l'heure de son triomphe, comme jadis les vertugades avaient amené celui du « calesson ».

Pauvre crinoline, pour nous si laide et si ridicule, quelles armes n'a-t-elle point fournies aux caricaturistes ; les vertugades n'avaient-elles point eu contre elles les prédicateurs et les moralistes (2) ?

La chute de l'Empire et le retour des Bour-

(1) *De l'Adultère. — Conseils pratiques. (Gil Blas,* 10 février 1890).

(2) Cf. A. de la Fizelière : *Histoire de la Crinoline au temps passé, suivie de la Satyre sur les Cerceaux, paniers,* etc., par le chevalier de Nisard et de *l'Indignité et Extravagance des Paniers,* par un Prédicateur. Paris, Aubry, 1859 ; in-12.

bons n'avaient cependant pas étouffé la foi qu'avait le pantalon dans son... étoile. En 1817, deux planches du *Bon Genre* évoquent empantalonnées les novatrices du jour. Ce sont : les *Parisiennes à Fontainebleau* et les *Grâces en pantalon*.

Évoquant et pastichant le groupe de Canova, l'une, de dos, en bleu, tient par l'épaule et le haut du bras ses deux compagnes. Sa jupe s'arrête à mi-jambes, et, jusqu'à la cheville, où le serre une coulisse, pour s'évaser ensuite en un plissé, tombe son pantalon, bleu également, assorti à la robe.

Les jupes des deux autres jeunes femmes sont plus courtes encore. L'une verte, relevée par devant jusqu'aux genoux, découvre le pantalon blanc, qui, s'amincissant et formant des plis, couvre de son volant les cordons du cothurne.

La troisième semble en peignoir, ou peu s'en faut... Garni d'un ruché, celui-ci s'entr'ouvre haut, livrant aux regards, semblable aux précédents et d'un jaune tirant au vert, cet accoutrement extraordinaire et à moitié turc qu'était un pantalon de femme en 1817.

La décence pouvait y gagner, mais, à voir cette planche, on comprend que les femmes comme il faut aient eu leurs préjugés et que les

femmes comme il en faut aient osé seules arborer ce travesti.

« Ce costume, à demi-masculin, ajoutait en effet La Mésangère, a quelque chose d'étrange, et le petit nombre de femmes qui se sont montrées en pantalon sur les boulevards et aux Tuileries ont été l'objet d'une curiosité si inquiétante, que les filles seules ont osé adopter ce vêtement » (1).

Les filles... et les petites filles; tout au moins pour prendre leurs leçons de gymnastique, car il apparaît déjà comme le corollaire nécessaire des exercices physiques. La fillette de bon ton a, par jour, une « heure de gymnastique en blouse et larges pantalons marins » (2).

Mais, en dehors du trapèze et des anneaux, le pantalon restait ignoré. Il ne figure dans aucun trousseau de mariage. M. Henri Bouchot a reproduit le devis de celui de Mlle de Luxembourg. Il comprend bien « huit douzaines de chemises brodées au plumetis, deux douzaines de jupons, une douzaine de camisoles, une

(1) *Observations sur les modes et les usages de Paris pour servir d'explication aux caricatures publiées sous le titre de Bon Genre depuis le commencement du* XIXe *siècle.* Paris, 1817; in-8, p. 42.

(2) H. Bouchot : *Le Luxe français ; — La Restauration.* Paris, Librairie Illustrée, s. d.; in-8, p. 159.

douzaine et demie de fichus de nuit, deux douzaines de serre-tête en batiste, etc., (1) » mais nulle apparence de pantalons.

L'*Almanach des Modes* donne la composition d'un trousseau, en cette année 1817. Malgré la longueur de ce document, je ne crois pas inutile de le reproduire. Il est instructif et a son intérêt :

« Voici une note exacte de ce qui compose le trousseau d'une riche héritière; elle est puisée aux meilleures sources. Nous en appelons à toutes les demoiselles; qu'elles disent s'il y a rien là de superflu.

« Deux douzaines de chemises de toile de Frise, petits poignets garnis en Valenciennes; — 2 douzaines *id.* de percalle, poignets brodés; 18 chemises de toile pour la nuit; — 6 *id.* de percale forme montante et manches longues, avec garniture de mousseline au col; lesquelles peuvent servir de jupon et de camisole; — 6 camisoles de nuit, garnies en feston; — 6 *id.* pour le matin, garnies de bandes brodées; — 6 jupons de basin superfin; — 6 *id.* de percalle, à garnitures variées en mousseline; — 12 bonnets de nuit en batiste d'Écosse, garnis de mousseline brodée et festonnée; — 4 douzaines de mouchoirs de batiste à vignette blanche;

(1) H. Bouchot : *La Restauration;* p. 156.

— 1 douzaine *id.* de toile superfine; — 1 douzaine *id.* de batiste brodée; — 4 douzaines de serviettes de toilette; — 6 peignoirs; de toilette; — 1 douzaine de frottoirs; — 8 robes de percalle, façons diverses; — 4 robes-redingote; — 1 robe de mariage en mousseline des Indes (la garniture unie à fournir par le futur, doit être du prix de 150 fr. au moins); — 12 fichus et canezous en mousseline brodée, garnis de tulle; — 3 bonnets de mousseline brodée; — 4 pièces de petite dentelle; — 6 douzaines de paires de bas superfins; — 2 pièces de percalle pour employer à volonté; — colerettes, bandes brodées; — 1 douzaine de madras; — 1 douzaine de taies d'oreiller garnies de dentelle; — 4 couvre-pieds en percalle garnis; — 1 couvre-pieds de parade, point de Bruxelles; — 1 douzaine de coiffes de pelottes, brodées avec chiffre et dentelle; — 1 robe de cachemire blanc à bordure pour le matin; — *id.* à palmes pour le soir » (1).

Cette lingerie prêtait, bien entendu, matière à exposition et à protocole :

« Quelques jours avant le mariage, le trousseau doit être disposé sur une table que l'on

(1) *Almanach des Modes*, suivi de l'*Annuaire des Modes*. — 4e année. Paris, Rosa, 1817; in-16, p. 58-60.

recouvre de mousseline ou de quelqu'autre étoffe précieuse, pour être montré aux parents et amis. Les différentes parties en sont nouées avec des faveurs, et séparées par des bouquets de fleurs artificielles.

« Il faut ajouter au trousseau de la mariée le cadeau qu'elle doit faire à son futur; il est aussi simple qu'autrefois. Ce sont :

« Deux chemises de batiste; — 1 paire de manchettes et jabot de dentelles; — 2 cravates de mousseline; — 2 madras (1) ».

Après le trousseau, la corbeille :

« Le futur donne en échange de ce présent une *corbeille de mariage* renfermant :

« Une douzaine d'éventails riches et variés; — 4 aumonières garnies en or et en acier; — 3 douzaines de gants longs; 6 douzaines de gants courts; — 1 douzaine de bourses variées, en or et soie, en acier, en perles; — 2 flacons en cristal de roche avec bouchons d'or; — jarretières élastiques avec coulants, médaillons, etc.; — 1 bonbonnière d'écaille blonde avec cercles d'or; — 1 bonbonnière en cristal; 12 robes de fantaisie; — 1 voile d'Angleterre; — 1 cachemire long; — 1 cachemire carré; 1 robe de tulle; — 1 robe lamée; — nécessaire complet en vermeil; —

(2) *Almanach des Modes*, p. 60-61.

1 écrin; — 1 buisson de fleurs artificielles; — 1 paquet de plumes d'autruche.

« A la *corbeille* on joint souvent un *sultan*, dans lequel on met les gants et les éventails, et que l'on garnit d'odeurs. On doit aussi remplir d'or une ou même plusieurs des bourses que l'on dépose dans la corbeille (1) ».

Frottoirs, bonnets de nuit, madras! une douzaine ou deux de pantalons sembleraient sans doute, aujourd'hui moins « superflues ».

Mais, malgré les deux estampes du *Bon Genre*, cet accessoire était loin d'être entré dans les mœurs. A la scène même, oubliant l'ordonnance de police qui y avait rendu, jadis, le caleçon obligatoire, combien de jolies filles n'en portaient pas. A Toulouse, Louis Minet de Rosambeau, le roi des comédiens ambulants, le fit, à cette époque, prouver jusqu'à l'évidence à une de ses pensionnaires :

« Une soubrette imprudente, qui ne souffrait d'observation de personne, obstruait la scène pendant les entr'actes, faisant la roue, le dos appuyé contre le rideau, au milieu d'un demi-cercle d'abonnés du théâtre. Un soir de représentation qu'elle restait sourde, selon son habitude, aux injonctions de Rosambeau, qui tenait

(1) *Almanach des Modes*, p. 61-62.

l'emploi de régisseur, celui-ci fit monter la toile. La tige de bois qui la traverse en bas releva les jupes de la mijaurée, laquelle, paraît-il, ne portait pas ce soir-là de linge protecteur. Aussitôt effroi, fuite précipitée des gandins et hilarité de la salle devant la soubrette vue de... dos. Après cet intermède imprévu, pendant lequel notre héros s'était désopilé la rate, blotti dans le manteau d'arlequin, le rideau retomba.

— Ça m'est égal, dit à ce moment la soubrette, cherchant à dissimuler sa colère, *ils n'ont pas vu la figure*!

« Le mot est resté (1) ».

Ce n'est pas que la femme négligeât, pour reprendre l'expression de Brantôme, d'entretenir sa jambe belle. Le luxe des bas était extrême, au contraire, et ce billet emprunté au *Journal des Dames et des Modes*, en donne une idée :

« Voulez-vous, mon cher Edmon, mettre quelque chose de très nouveau dans la corbeille de votre future, achetez une demi-douzaine de bas de fil de dentelle de M. Dubost; chaque paire ne coûte que 172 francs. Achetez vite pendant que vous êtes amoureux; car après... (2) »

On ne porte pas des bas de ce prix-là pour

(1) Drs Witkowski et Nass : *Le Nu au Théâtre*, p. 157.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 15 septembre 1819.

les enfouir dans des tuyaux de percale ou de mérinos.

Les petites filles semblent à peu près seules à en porter en 1819; on les assortit à leur robe :

« Même en hiver, le pantalon des petites filles avait toujours été blanc; on le fait en mérinos, comme la robe et on le garnit de fourrure (1) ».

En 1820, cependant, le pantalon semble prendre le meilleur et quelques femmes commencent à en porter; nouveauté que le recueil de La Mésangère n'est pas sans trouver un peu ridicule.

Dans un article consacré au budget d'un ménage parisien, on lit, à la date du 31 mai 1820 :

« On ne croirait pas une chose, c'est qu'une des plus fortes dépenses de ma belle est en caleçons; elle en fait faire par douzaines, et elle ne monte pas une fois à cheval, elle ne rentre pas du bal ou du bain que ses pauvres caleçons ne soient en loques; elle a une ouvrière à demeure exprès pour les entretenir (2) ».

Plus que jamais, La Mésangère attribue au pantalon une origine anglaise; l'explication qu'il en fournit ne laisse pas d'être assez inattendue :

« On sait que les Anglaises ont plus d'occa-

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 1819.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 31 mai 1820.

sions que nos dames de faire des voyages sur mer, et par conséquent de monter à l'échelle, qui est ordinairement fixée le long du bord du vaisseau. Comme elles ont remarqué qu'en cette circonstance elles étaient exposées à laisser trop voir leur jambe, elles ont, par bienséance, et non par coquetterie, adopté la mode des chemises et des caleçons garnis de malines brodée. On se doute bien que nous ne parlons que des dames, d'une certaine classe, et non de celles qui ne possèdent pour toute garde-robe qu'un jupon blanc, un spencer noir, et un shall bleu (1) ».

Les occasions de monter à l'échelle manquant en France, non seulement les femmes, mais nombre de petites filles, ne portaient pas de culottes, ce qui ne les empêchait pas de sauter à la corde « avec une décence admirable » :

« Passez aux Tuileries, et vous verrez toutes les petites filles (même celles qui ne sont point en pantalon), munies d'une longue tresse terminée par deux poignées en bois, sauter, faire sur cette corde des *croisés*, des *doubles* et jusqu'à des *triples tours*, avec une décence admirable (2) » :

Au Bois, où la promène, le matin son père, nous apparaît, en voiture, ainsi vêtue

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 30 septembre 1820.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 30 juin 1821.

« Mlle Emma, âgée de 6 ans : grand chapeau à bord plat, en tissu, dit paille de riz, entouré d'un simple ruban Bleu Elodie; tunique et pantalon de perkale, avec une triple garniture; souliers de maroquin rouge lacé(s)... (1).

Malgré le manque de pantalons, les jupes continuent à être courtes, très courtes; des trotteuses ou peu s'en faut et elles ne sont pas sans grâce :

« Une robe à la mode doit-être assez courte pour que, lorsqu'une femme marche, on voit le tour que forment les rubans-cothurnes des souliers au-dessus de l'endroit où il se croisent. Aussi les bas à jour sont-ils très recherchés (2) ».

Quant aux fillettes, leurs pantalons sont tellement longs que, sans ambage, on les dit « en pantalon » :

« Les cerceaux... Regardez cette jolie enfant en robe courte, en pantalon... » (3).

Quelques femmes en portent pour se baigner et leur costume de bain mérite d'être décrit. C'est une nouveauté, comme l'école de natation où il est obligatoire :

« Un spéculateur vient de former près du

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 15 juillet 1821.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 15 juillet 1821.
(3) *Journal des Dames et des Modes*, 31 juillet 1821.

Pont-Neuf, un établissement où les dames et les demoiselles du bon ton peuvent non seulement se baigner, mais apprendre à nager sans aucune espèce d'inconvénients. Chaque leçon coûte 30 sols, ou par abonnement 25 sols. Le costume de rigueur se compose d'un caleçon ou d'un pantalon-veste d'un seul morceau, en flanelle ou en mérinos. La veste est sans manches. Autant qu'il est possible, les commençantes doivent porter le caleçon préférablement au pantalon, qui gênerait leurs mouvements.

« La dame qui nous a communiqué ces détails, s'est trouvée aux bains du Pont-Neuf avec des Anglaises et de jeunes Françaises de très bonne compagnie » (1).

Pour monter à cheval, au contraire, nombre d'amazones n'en portent pas et certaines ont trouvé ce moyen d'obvier aux inconvénients du vent et du galop : « Un long jupon de couleur descend presque jusqu'aux jarrets du cheval ; il est retenu sous le pied par une espèce de chaînette dorée qui traverse le jupon, ce qui le force à dessiner gracieusement les formes. Mais ce nouveau moyen de prévenir les inconvénients attachés à un exercice qui peut parfois compromettre la décence des femmes n'offre-t-il pas un

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 31 août 1821.

danger éminent dans le cas d'une chute? Au reste, c'est le genre du jour; et ce n'est pas à nous, prêtresses de la mode, à blâmer ouvertement les abus où elle peut entraîner » (1).

Si incomplet qu'il puisse paraître aujourd'hui, le trousseau des femmes était luxueux cependant. Le *Journal des Dames et des Modes* du 25 décembre 1821, signalait dans le trousseau d'une nouvelle mariée une « camisole destinée à la première nuit de noces... du prix de 500 francs ».

La camisole de noces, pourquoi pas la chemise à trou?

De son côté, le luxe des bas ne diminuait pas. Le 5 janvier 1822, figuraient parmi les objets qui ont du débit :

« Des bas de soie *entièrement* formés de point de dentelle. Ce dernier article se trouve dans le magasin de bonneterie situé à l'un des coins des rues de Richelieu et Saint-Marc ».

Cette année 1822 fut pourtant témoin d'un retour offensif du pantalon :

« Au mois de mai 1822, quelques femmes reprirent le pantalon; c'étaient des femmes à équipage; et on ne les vit guère à pied que dans les galeries du Musée, promenade où peu de personnes étaient admises. Leur pantalon blanc

(1) *Journal des Dames et des Modes,* 1821.

dépassait de quelques travers de doigt une blouse de batiste écrue. (Voyez le n° 1972 de la suite des *Costumes parisiens*). (1).

La vogue des blouses commençait en effet. La Mésangère en fournit cette description :

« Les robes en blouse, que quelques couturières appellent *gallo-grecques*, n'ont pour ornement autre chose que des plis comptés et arrêtés, qui passent sur le corsage, tant devant que derrière, et descendent jusqu'à la garniture du bas, laquelle est elle-même formée de remplis... Le seul endroit où, avec ces robes, l'étoffe soit tendue, c'est sur les hanches » (2).

Les débuts de cette mode qui devait être durable semblent avoir été pénibles :

« Les personnes qui ne sont point allées au Salon, les deux premiers samedis qui en ont suivi l'ouverture, et celles qui ne vont point au bois de Boulogne, doivent regarder comme imaginaire la mode des blouses pour les dames élégantes et celle des pantalons sous les blouses; car on ne voit ni l'un ni l'autre vêtement dans nos promenades » (3).

La blouse prit, il est vrai, beaucoup mieux que

(1) La Mésangère : *Dictionnaire des Proverbes français ;* p. 459.

(2) *Journal des Dames et des Modes*, 10 avril 1822.

(3) *Journal des Dames et des Modes*, 1822.

le pantalon, et la gazette sut tout de suite trouver au nouveau venu une excuse malhonnête :

« Les femmes qui ont des raisons particulières pour cacher leurs jambes, ont la ressource du pantalon, mais une blouse doit être faite courte » (1).

Le *Journal des Dames*, loin de désarmer, dans sa justice relative, joint l'ironie à ses critiques :

« En voyant maintenant deux compagnes de couvent, se rencontrant avec leur grand chapeau de paille, leur blouse de toile écrue, leur pantalon et leurs guêtres, on les prendrait plutôt pour deux jeunes paysans que pour deux Parisiennes » (2).

La blouse devait triompher de ce mauvais vouloir et son triomphe fut éclatant :

« On eut la *blouse*, une robe-sur-tout légère et très ample, bouffante sur la poitrine, serrée d'une ceinture à la taille, et devenue presque la seule parure négligée des Merveilleuses entre 1822 et 1830. La blouse comporte le pantalon de percale, tombant sur la chaussure, brodé et festonné à outrance, et coquettement montré par un geste gracieux que toutes connaissent bien. Après avoir raillé la blouse et l'avoir ridiculisée,

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 1822.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 1822.

au théâtre des Variétés, en un mot, lancée par la meilleure réclame, on lui fit une fortune durable. Sincèrement, la Restauration ne sut rien trouver de plus délicieux ni de plus artistique en fait de toilette. Longtemps la blouse corrigea les intempérances du gigot et des tailles en gaîne » (1).

La fortune du pantalon fut moindre. Les « courtisanes » furent seules d'abord à la suivre :

« Déjà en 1822, écrit Edmond Texier, quelques élégantes de la Chaussée-d'Antin avaient voulu faire adopter la mode des longs caleçons de mousseline, portés par les enfants; mais chose singulière, les courtisanes seules adoptèrent cette mode décente; il n'en fallut pas davantage pour la discréditer » (2).

Il en serait différemment aujourd'hui et cet exemple suffirait sans doute à faire adopter, de nos jours, n'importe quelle mode.

Le luxe affolant des bas ne devait pas être étranger à ces résistances... On ne porte pas des bas à jour de 180 francs pour les enfouir sous cette malencontreuse lingerie.

« Parmi les bas de coton à jour exposés au Louvre, il en est de 180 francs la paire. Au-

(1) H. Bouchot : *La Restauration*, p. 189-190.
(2) Paris, 1852; in-8, p. 332.

dessus du brodequin là où il n'y plus de jours, jusqu'à la bordure du haut le tissu est plus transparent sur la jambe qu'au brodequin même, où pour former les jours, il y a nécessairement quelques brins de coton réunis en parties mates » (1).

Pour mieux faire valoir le bas et la jambe, les robes sont courtes, idéalement courtes, dépassant, pour danser, à peine le mollet :

« Une robe de taffetas écossais, une robe de gros de Naples ne doivent point approcher des jambes ; une femme à la mode marche au milieu de sa robe » (2).

Cette même année, Jenny Vertpré, cette jolie fille du temps, dont la vogue fut grande, apparaît aux Variétés, dans *l'Actrice en voyage*, en blouse et en pantalon. C'est, en quelque sorte, la consécration de la mode nouvelle.

La femme possède la science des euphémismes. Que, pour patiner ou pour braver les accidents des jeux en plein air, elle ait revêtu cet accessoire encore peu usité, elle n'avouera pas avoir un pantalon, elle sera « assurée ».

D'autres, il est vrai, y mettront moins de formes et arboreront bravement pour monter à

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 10 septembre 1823.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 10 mai 1822.

cheval, la chaînette n'ayant pas pris, « un pantalon de peau avec des bottines noires » (1).

La crainte de montrer son derrière serait-elle donc le commencement de la sagesse? Chutes et culbutes possibles sont les seules raisons d'être du pantalon... Il est précieux pour les « jeunes personnes » et leur permet de jouer en plein air sans trop laisser voir de leur individu. Puis, un amusant détail de sa confection nous est révélé : ces petites fentes latérales permettant de l'attacher sur les côtés, appelées à disparaître avec le Second Empire, pour reparaître ensuite et disparaître à nouveau :

« Le matin, à la campagne, pour courir dans le jardin, pour monter sur les cerisiers et pour jouer sur le gazon, les jeunes personnes portent de larges pantalons de perkale, qui s'attachent sur les corsets, et qui s'ouvrent et se boutonnent sur les côtés » (2).

L'année suivante, en 1824, le *Journal des Dames*, pour l'ordinaire si hostile à cette mode qui n'en est pas encore une, semble s'y rallier. Il en chante les avantages, pour ne pas dire les bienfaits, non seulement pour les fillettes, mais pour les jeunes filles et pour les femmes :

(1) *Intermédiaire des Chercheurs*, XXV (1892), c. 323.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 25 juillet 1823.

« Les pantalons de perkale sont très à la mode en ce moment pour les enfans, les jeunes personnes et même les dames. A la campagne ils sont d'une nécessité absolue. Comment sans ce vêtement protecteur, oser monter sur un coursier, aller à âne ou se risquer sur la balançoire? Mais aussi faut-il le dire : quand une jeune élégante est protégée par le bienheureux pantalon, il n'est pas d'écolier qui puisse lui être comparé, c'est un vrai lutin » (1).

C'était trop beau pour durer. Suit ce conseil aux amazones dépourvues de pantalon, pour obvier aux retroussis de la jupe :

« On met un spencer avec un jupon de mérinos. Les demoiselles qui n'ont point de pantalon font faire au bas de leur jupon, une boutonnière pour le fixer à droite et à gauche, au moyen d'un des boutons de leurs guêtres » (2).

Loin de partager l'enthousiasme du journal de La Mésangère, l'*Hermite rôdeur* saisit surtout le ridicule de ces modes qui l'étonnent :

« Nous avons nos *précieux* ridicules en fait de modes, dans le XIXe siècle, et jamais nos ancêtres ne nous ont fourni une chose plus extraordinaire que l'échange des culottes et des

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 15 juillet 1824.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 1824.

jupons entre les deux sexes; car tandis que nos belles ont usurpé les pantalons, le sexe qui en tout devrait être mâle, a emprunté la toilette des femmes, en portant des corsets, des estomacs matelassés, de larges pantalons, pareils à des jupons, et même des pantalons plissés, qui ressemblent tellement à des jupes, qu'il est difficile de les distinguer. » (1).

Les ridicules des femmes ont pour excuse la mode, (une jolie femme est-elle jamais ridicule ?) ceux des hommes se pardonnent moins.

D'ailleurs, elles continuaient à s'embarrasser si peu de ces « objets-là » — le mot est d'une très honnête dame — et le pantalon restait si bien l'apanage des petites filles, que, par ce détail seulement, leur costume différait de celui des grandes personnes :

« Si l'on excepte un pantalon de perkale à larges remplis, le costume des petites filles est pareil à celui de leurs mamans » (2).

Pour ces femmelettes, il semble, par contre, de rigueur :

« Pour les petites demoiselles, on porte tou-

(1) *L'Hermite rôdeur*, par l'auteur de *l'Hermite à Londres* (Thomas Skinner Surr), 1824; t. I, p. 69.

(2) *Journal des Dames et des Modes*, 15 mars 1825.

jours sous la blouse un pantalon de perkale à cinq remplis » (1).

Les frileuses ignorent encore l'ignoble travesti des pantalons de flanelle ou de futaine; des guêtres en tiennent lieu :

« On fait pour les dames des guêtres qui montent jusqu'aux genoux; elles sont les unes en batiste écrue, les autres en laine, et tiendront lieu de pantalons » (2).

Le costume habillé ne comporte, bien entendu, ni guêtres, ni pantalon. Les robes de bal sont plus courtes que jamais et la richesse des bas ne diminue pas :

« Les robes de bal laissent apercevoir au moins la moitié de la jambe. Pour donner une idée de la transparence des bas, nous dirons que jusqu'à l'endroit où finit le brodequin, c'est du tulle, et plus haut de la gaze » (3).

Les protagonistes du pantalon, car il y en a, n'abandonnent pourtant pas la lutte. Une patineuse laisse apparaître sous sa jupe, en 1826, le voile qui la protège :

« Nous avons vu une jeune dame patinant : elle portait un costume en casimir garni

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 30 mai 1825.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 1825.
(3) *Journal des Dames et des Modes*, 1825.

de fourrure, un pantalon l'assurait contre l'inconvénient des chutes » (1).

D'autres pour tâcher de gagner des adhérentes au pantalon, en changent le tissu :

« Quelques dames — ces mots en disent long — portent des pantalons, mais la bourre de soie et le cachemire de France ont remplacé la toile et la perkale » (2).

Le pantalon s'humanise et fait lui-même des concessions. Il consent à se raccourcir et se garnit :

« Il y a pour les Merveilleuses, des caleçons de deux sortes : les uns ressemblent aux caleçons ou culottes courtes des hommes ; les autres aux pantalons collans, mais ils ne descendent point au-dessous du brodequin d'un bas à jour.

« Les caleçons longs sont en mousseline épaisse, dite mousseline de Suisse, ou en perkale. Quelques-uns ont une petite broderie, un tulle plissé, une dentelle à leur bord inférieur. Un cordon passé dans une coulisse, ou une agrafe, ou encore un bouton plat les assujettit au-dessous du mollet.

« Quelques dames portent des caleçons courts d'une étoffe de laine extrêmement fine, et

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 1826.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 20 janvier 1826.

bâtissent à leur extrémité une manchette de mousseline épaisse » (1).

Vains efforts. Ces caleçons ne prennent pas pour cela et, même pour patiner, nombre de femmes semblent s'en passer :

« L'un des jours où il a fait un beau froid, on a remarqué sur le bassin de La Villette, une dame qui patinait avec autant de grâce que de hardiesse. Robe noire de gros de Naples très courte et garnie de trois rangées de hauts volants, chapeau noir, brodequins noirs : tel était son costume... Si la dame portait un pantalon, il devait être fort court, car, quoique le vent agitât le bord de sa robe, nous n'avons vu au dessus du brodequin qu'une jambe bien tournée » (2).

A la mer, on ignorait encore le pantalon prescrit à l'école de natation du Pont-Neuf, en 1826, « à Dieppe, on se contente de robe de serge verte ou brune » (3).

Ce devait être bien joli et d'une complète incommodité pour nager. Allez, avec ce costume faire autre chose que trempette.

Le pantalon reste décidément le propre — et

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 1826, p. 532.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 26 février 1827.
(3) *Journal des Dames et des Modes*, 1826.

comment? — des amazones et des fillettes :

« Pour monter à cheval, les Merveilleuses font faire des pantalons et des canezous de mousseline anglaise à mille raies. Les pantalons sont froncés autour de la cheville et garnis de deux volants, celui de dessus orné d'une petite dentelle et à tête » (1).

Celui des fillettes s'attache à la taille par une ceinture :

« Les pantalons garnis que les petites demoiselle portent sous leurs jupes courtes ne sont point attachés avec des bretelles, ni avec une boucle, mais avec une ceinture passée dans une large coulisse » (2).

En 1828, le bazin remplace pour les amazones la mousseline anglaise :

« Les amazones sont en drap fumée de Navarin, chapeau gris et cravate noire à bordure de couleur. Très court par devant, l'habit d'Amazone laisse voir l'étrier de la jambe droite, et même un brodequin noir en satin turc et un pantalon blanc de bazin à milles raies » (3).

Ce pantalon avait même parfois des sous-pieds :

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 25 août 1827.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 5 juillet 1827.
(3) *Journal des Dames et des Modes*, 10 avril 1828.

« Nous avons vu en tilbury des dames portant le costume suivant : amazone de drap fumée de Navarin à jupe sans queue. Corsage à shall, chemise d'homme plissée à petits plis plats, et fermée par trois boutons d'or émaillé; col plaqué contre les joues; cravate de soie noire; sautoir en cachemire rouge croisé comme un petit shall; pantalon de bazin à sous-pieds, et brodequins de satin turc » (1).

« La fâcheuse androgyne », moins le « tailleur », qui, avec la chemise d'homme constitue son invariable uniforme. Le tailleur n'était pas encore trouvé.

L'été, à la campagne, les élégantes se décident enfin dans deux circonstances, à enfiler un pantalon : le matin, pour descendre au jardin, ou, l'après-midi, pour monter à cheval. Le reste du temps, elles se gardent bien d'en porter :

« Une élégante fait, à la campagne, trois et quelquefois quatre toilettes par jour. En se levant elle met un peignoir de jaconat blanc, garni d'un double volant, haut de deux pouces et plissé à gros tuyaux, un pantalon de mousseline et des guêtres : c'est le costume pour se promener dans le jardin, en y ajoutant un grand

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 25 avril 1828.

chapeau de paille d'Italie, avec brides garnies » (1).

A cheval, le pantalon était d'autant plus nécessaire qu'à la campagne, les « Merveilleuses » substituaient volontiers à l'amazone, dont la queue les gênait, une fois descendues de cheval, leurs robes de ville et l'on sait si elles étaient courtes :

« A la campagne beaucoup d'élégantes font leurs visites à cheval. Les robes d'amazone étaient incommodes à cause de leur longueur. On monte à cheval avec des robes aussi courtes que les robes ordinaires et un pantalon garni » (2).

Sous l'amazone, par contre, le pantalon disparaissait quelquefois et était remplacé par des guêtres :

« Quelques dames montent à cheval avec des guêtres de chevreau lacées par le moyen d'œillets métalliques ou bouclés avec de petites boucles d'or » (3).

Mâtin!

Le *Journal des Dames et des Modes*, bien que faisant apparaître dans un dessin de 1829, —

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 25 juillet 1828.
(2) *Journal des Dames et des Modes*, 25 août 1828.
(3) *Journal des Dames et des Modes*, 5 octobre 1828.



hardiesse qu'il avait eue déjà en 1827 (1) — le volant serré autour de la cheville d'un « pantalon de jaconat » (2) sous une toilette de ville, s'étonne de voir au Wauxhall :

« Une jeune femme portant un pantalon blanc garni de mousseline brodée tombant jusqu'à la cheville, sous une robe de popeline unie gris-argent, très courte » (3).

C'était, évidemment, une audacieuse, car, à ce « concert d'Amateurs », elle était loin de la promenade au jardin, l'été, à la campagne.

Il lui semble plus grave encore de se livrer à de semblables exhibitions dans le jardin des Tuileries. Cette fois, tout juste s'il ne proteste pas :

« Encore une élégante se promenant aux Tuileries en pantalon! Ce dernier presque collant était de bazin ; il descendait jusqu'au talon du brodequin, était échancré sur le coudepied, et avait des sous-pieds, retenus de chaque côté par un petit bouton d'or. Que l'on ne se figure pas un habit d'amazone : la dame qui portait ce pantalon, avait une robe de soie » (4).

A part les sous-pieds, l'émoi de la gazette peu

(1) *Costumes Parisiens*, 1827, n° 2254.
(2) *Costumes Parisiens*, 1829, n° 2744.
(3) *Journal des Dames et des Modes*, 20 janvier 1829.
(4) *Journal des Dames et des Modes*, 15 novembre 1829.

sembler exagéré : n'est-ce pas aux Tuileries, précisément, qu'elle avait pris, deux ans plus tôt, le modèle qui avait figuré dans ses *Costumes Parisiens?*

Ce sont, il est vrai, plus que jamais des exceptions. Le froid d'un hiver rigoureux ne parvient pas même à faire accepter aux femmes l'ennui et la gêne d'un pantalon. Les frileuses ont recours à deux paires de bas qu'elles mettent l'une sur l'autre :

« Les dames élégantes qui désirent être bien chaussées portent des bas fins et à jour; mais, pour ne pas souffrir du froid, elles ont en dessous des bas très longs, couleur de chair. Ces derniers tiennent lieu de caleçons et s'attachent à la ceinture comme ceux des enfants » (1).

Des tirettes sinon des jarretelles.

Ce n'était là qu'un pis-aller. Si les jambes et à la rigueur une partie des cuisses étaient protégées, il n'en était pas de même du reste : le « pauvre derrière » de ces dames conservait toute sa froideur, cette « ... froideur du derrière, image de la mort » (2), que chanta le bon poète chansonnier Maurice Mac-Nab.

Après les jarretelles, les chaussettes. Rien

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 1829.
(2) *Ballade des derrières froids.*

n'est nouveau sous le soleil, ni même ailleurs :

« Au Théâtre-Italien, sur l'escalier qui descend au vestibule, une dame se posait de façon à faire voir des babouches brodées en or et en couleur; des chaussettes de soie ponceau lui couvraient le bas des jambes » (1).

O Willy, ô Curnonsky!

Seule la toilette négligée ou de voyage semble comporter un pantalon. L'apôtre du « dandysme », le connétable Jules Barbey d'Aurévilly, en fait porter à la Vellini, dans *Une vieille Maîtresse :*

« Elle était vêtue comme une femme qui descendrait de vaisseau après une traversée. Elle avait une robe de voyage en étoffe écossaise, à grands carreaux écarlates, avec un pantalon de la même couleur » (2).

A part les chevauchées à la campagne, les surprises des parties sur l'herbe et les hasards des voyages en diligence, « les Parisiennes (qui) ont peu de gorge et la jambe bien faite », tiennent à la montrer, avec des jarretières historiées et des bas brodés en or et argent. Ainsi, « la mode des robes courtes, même très courtes, s'explique toute seule » (3).

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 1829.

(2) Paris; Lemerre, 1874; in-12, t. II, p. 108.

(3) *Journal des Dames et des Modes*, 1828; 20 janvier 1831.

La gorge ne leur venant pas, sans doute, les jupes demeuraient courtes, et ces dames laissaient apercevoir plus qu'à demi leurs jambes, sans que les plus timorés se scandalisassent.

Heureuse époque! c'était celle du « bas blanc, bien tiré », auquel les chasseurs de la butte ne joignaient pas le commerce rémunérateur de la « coco » et autres stupéfiants.

La « drogue » ne sévissait pas et Josette ne suçait pas le bambou.

A la cour du vieux Charles X, on faisait, par contre, profession de plus de pruderie. On ne regardait pas, ou on feignait de ne pas regarder les jambes des aimables filles qui venait y danser le ballet de *la Somnambule* :

« Des personnes auxquelles rien n'échappe ont cru remarquer que pendant les ronds de jambe et les pirouettes de Mesdemoiselles telles et telles dans le ballet pantomime de *la Somnambule*, les dames de la Cour ont constamment tenu les yeux baissés sur le livret (libretto des italiens). D'autres regards se portaient franchement sur les jolies jambes de Mlles *** **** » (1).

Pouah ! cela sent son Bérenger. Mais ces dames pouvaient avoir une excuse : ayant la jambe mal faite, la comparaison les effrayait.

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 5 mars 1830.

La rigueur de l'hiver de 1830, incita cependant quelques frileuses à faire tomber sur les jours de leurs bas les tuyaux de cheminée de pantalons de satin ou de velours noir :

« Dans trois différents quartiers nous avons vu des dames en pantalon de satin noir ou de velours noir, garni d'une broderie de chinchilla ou de martre » (1).

Cette mode ne prit pas heureusement — c'était un peu le musée des horreurs ces pantalons annamites — et le silence du *Journal des Dames* semble indiquer que la percale et le bazin subissaient eux-mêmes une éclipse.

L'avènement du roi-citoyen ne semble pas avoir amené celui de l'« inexpressible ». La gazette reste muette à son sujet et il faut arriver à l'année 1833 pour assister à sa résurrection.

Non contentes de le porter à la campagne, quelques jeunes femmes essaient de le conserver chez elles,« pour la chambre ».

A son tour,le *Journal des Femmes* signale son utilité dans des périphrases que n'aurait point désavouées l'excellent abbé Delille :

« A la campagne, les pantalons sont une nécessité pour les femmes comme pour les jeunes personnes. Comment oser se risquer sur

(1) *Journal des Dames et des Modes*, 10 février 1830.

un noble coursier, ou sur l'animal aux longues oreilles sans un pantalon protecteur contre les chutes ? Or donc, ces pantalons en jaconas sont taillés soit à la turque très larges, à plis ou à froncés et montés sur un poignet qui ferme sur la cheville, soit à la russe avec des fronces retenues sur le sous-pied, et agencées avec un morceau d'étoffe figurant une guêtre » (1).

Ce n'était déjà pas mal ; il y eut mieux.

« Enfin, pour la chambre, il y a des pantalons en mousseline, et, le dirai-je ? telle est la faveur de la dentelle noire, les pantalons sont garnis du bas par une petite ruche de dentelle de cette nuance » (2).

Le pantalon avec bordure de deuil.

La campagne, les parties d'âne... cette chanson déjà entendue n'eut pas plus de succès en 1833, que dix ans plutôt. Elle ne convainquit personne et c'est tout juste si, en 1837, on ne faisait pas cercle, à l'Opéra, autour d'une Anglaise coupable de n'avoir pas sacrifié ses culottes à la musique de Meyerbeer.

La toilette de la dame était d'ailleurs sensationnelle. Il y avait de la muse romantique dans sa coiffure et dans sa silhouette : « Les

(1) *Journal des Femmes*, 6 juillet 1833, p. 186.
(2) *Journal des Femmes*, 6 juillet 1833, p. 186.

cheveux en boucles flottantes sur ses épaules et tout autour de sa tête ; une robe de mousseline empesée et très écourtée, un large pantalon à deux rangs de garnitures.

« Cette dame prenait pour de l'admiration, ce qui n'était qu'une ironique curiosité de la part de toute cette foule » (1).

Loin de se vendre tout fait, par séries, le pantalon ne se confectionnait encore que sur mesure et des prudes, que, peut-être, l'objet tentait, étaient retenues par la crainte de laisser prendre les leurs. Cette opération ne permettrait-elle aux mains du couturier — ce caleçon semble en vérité tenir plus de la culotte que du pantalon — à des investigations particulièrement indiscrètes.

Aussi, l'un d'eux, le sieur G. Dartmann, « tailleur et professeur », de chercher à rassurer les hésitantes, en indiquant la « manière de prendre la mesure.

« Une des vertus qui caractérisent et embellissent le plus les femmes, c'est sans contredit la modestie : aussi la plupart d'entre elles, quelque soit d'ailleurs leur désir de posséder un caleçon s'effarouchent-elles à la seule idée d'en laisser prendre la mesure. Elles renoncent donc

(1) *Journal des Femmes*, 1837.

à porter ce vêtement commode dans la supposition où elles sont qu'on ne pourrait en prendre la mesure sans que leur pudeur n'eût à en souffrir.

« Il devient donc opportun ici de faire connaître par quel moyen entièrement rassurant pour les mœurs, nous arrivons promptement à prendre la mesure nécessaire à la confection de ce vêtement.

« D'abord on procède par-dessus la robe; à cet effet, on pose le bord de la mesure au-dessus des hanches, puis on la descend immédiatement jusqu'au dessous du genou ; dès lors c'est le jarret qui détermine la longueur du caleçon et c'est de l'étendue que prend la circonférence du jarret que doit sortir la division de la mesure.

« Comme on le voit, le moyen est prompt, assuré et conforme aux principes de la plus sévère bienséance ; il est en outre assez simple pour que la personne puisse elle-même prendre la mesure de son caleçon, et il n'y a rien, comme on voit, qui puisse alarmer la pudeur. » (1)

Après ces lignes rassurantes, le professeur a soin de célébrer comme sœur Véronique

(1) *Manuel du Tailleur.* — Paris, Hautecœur, 1837; in-8, p. 233.

et comme Mercier, les avantages du caleçon, particulièrement contre le froid :

« On ne saurait trop conseiller aux dames d'adopter le caleçon, les avantages qui s'y rattachent sont incalculables ; leur esprit est trop subtil pour qu'elles n'en devinent pas une partie ; mais n'y eût-il que l'avantage unique de les garantir de la rigueur du froid et de l'intempérie des saisons, ce serait ce nous semble raison suffisante pour en rendre l'usage général. » (1)

Malgré ces avantages incalculables, « les impures » même ne semblent pas avoir conservé à cette époque, le goût pour le pantalon qu'avait signalé La Mésangère et que devait noter Edmond Texier. Gavarni n'en fait porter à aucune de ses « lorettes » : elles sont, pourtant, demeurées charmantes avec leurs longues et larges chemises, si démodées, et qui datent pour nous d'un autre âge.

Une note de Balzac paraît, il est vrai, indiquer qu'il était resté cantonné dans le quart de monde, ou qu'il le cantonnait, si l'on préfère. La femme du monde, la femme comme il faut, n'en portait pas encore, ou les portait très simples et ne les laissait point voir :

« Elle ne porte ni couleurs éclatantes, ni bas

(1) *Manuel du Tailleur.* — P. 237.

à jour, ni boucle de ceinture trop travaillée, ni pantalons à manchettes brodées bouillonnant autour de la cheville » (1).

Les fillettes sont plus que jamais seules à en porter, et, passé dix ans, la plupart le suppriment. Le *Journal des Demoiselles*, dans la correspondance un peu bêbête qui faisait la joie de ses jeunes lectrices, considérait comme inconvenant à une première communiante d'en porter le jour où elle accomplissait « l'acte le plus auguste de la religion » :

« Si ta sœur fait sa première communion à Pâques, voilà comment je te conseillerai de l'habiller pour le plus beau jour de notre vie : une robe de gros de Naples blanc, etc. ; cette robe doit être longue. Maman n'approuve pas qu'une petite fille porte un pantalon le jour où elle devient une demoiselle, en faisant l'acte le plus auguste de la religion » (2).

Si du moins elles s'étaient bornées à le supprimer, ce jour-là, pour le reprendre ensuite? Mais, pas du tout, pour beaucoup la suppression était définitive. Je puise à nouveau dans la

(1) *Les Français peints par eux-mêmes : La Femme comme il faut.* — Paris, L. Curmer, 1840; in-8, t. I, p. 25.

(2) *Journal des Demoiselles,* 1838.

Correspondance du *Journal des Demoiselles* :

« Elles (les fillettes figurant sur une planche) ont un chapeau de feutre noir ou fauve, orné de galons, et un pantalon dans le cas où elles n'ont pas fait leur première communion... » (1)

Le pantalon, on le voit, semblait plutôt perdre du terrain. Cinq ans auparavant, les gravures du *Moniteur de la Mode* le faisaient encore tomber sous les jupes de fillettes déjà grandes qui avaient dejà fait leur communion.

En 1850, « les petites épouses », pour reprendre l'expression de Rimbaud, n'en portaient plus et le supprimaient à dater de ce jour.

Il fut un certain temps, d'ailleurs, à s'introduire dans les couvents et pensionnats religieux. En 1845, il ne figurait pas encore sur le trousseau des pensionnaires des Ursulines. Aujourd'hui même, il est interdit dans certains établissements, à la Providence, notamment.

Si au Sacré-Cœur et aux Ursulines — où les élèves en changent parcimonieusement : une fois par semaine (2) — la chose n'effraie plus et est même exigée, il n'en est pas de même du mot. L'objet que l'on doit passer sous son

(1) *Journal des Demoiselles*, 1850, p. 376.
(2) *Intermédiaire des Chercheurs*, XLI (1900), c. 488.

jupon, pour éviter de se montrer à ses compagnes de dortoir en pantalon s'appelle « tuyaux de modestie » ou « tiroirs ».

Quelles gentillesses, ma chère!

Aussi, aux environs de 1850, était-ce le rêve des fillettes de le quitter. Du fait, elles se croyaient jeunes filles, femmes presque.

« Dès qu'on a quitté les pantalons, édictait, en 1840, le *Journal des Jeunes Personnes*, on peut quitter les volants; à seize ans vous portez des robes de ville, semblables aux robes simples de vos mères ».

Et, seize ans plus tard, dans une nouvelle de H. Lesguillon, *Le Contrat n'est pas encore signé*, on entendait une fillette qui voudrait être une demoiselle, s'écrier d'une voix pathétique :

« Encore des pantalons, j'aurai donc toujours des pantalons! »

Au surplus, ces enfants avaient une excuse. Les pantalons que comprenaient leurs trousseaux étaient d'une laideur suffisante pour leur inspirer cette horreur. Mme Judith Gautier, dans cette chose délicieuse qu'est son *Collier des Jours*, a noté ce souvenir de son enfance. C'était odieux :

« Mon trousseau avait été confectionné sur des mesures approximatives et sans être essayé;

on m'en revêtit le lendemain. Il était hideux et me fit horreur.

« Un pantalon en finette grise, terminé par des bouts de jambes, de serge noire, en forme de pantalon d'homme!... une robe de serge noire, à gros plis, trop longue, et un tablier en lustrine noire, à manches boutonnées » (1).

(1) *Le Collier des Jours. Souvenirs de ma vie.* — Paris, Juven, s. d.; in-12, p. 14.



LA CRINOLINE

L'INDISPENSABLE

Prise en elle-même, au repos, suivant la pittoresque expression d'un vaudevilliste, la crinoline, loin d'accentuer les formes, enfermait le corps dans une sorte de cage de sûreté; malheureusement elle ballonnait, et ses balancements, plus ou moins gracieux à la marche, devenaient inquiétants lorsqu'il s'agissait de franchir un passage étroit.

N'est-ce pas elle qui compléta la toilette intime, en rendant les inexpressibles d'un usage général?

J. Grand-Carteret.





LA CRINOLINE

L'INDISPENSABLE

Les protagonistes du pantalon, n'avaient pas malgré le succès très relatif de leurs efforts abandonné la lutte. Dans certaines maisons, c'était comme un uniforme et cet uniforme a fourni à Paul de Kock le sujet d'un roman : *la Pucelle de Belleville*.

Cette nouveauté ne pouvait manquer de l'étonner un peu et d'exciter sa verve facile.

Adrienne, l'une des héroïnes, « ne porte pas de caleçons », à vrai dire, prétendant « qu'elle ne pourrait pas marcher avec cela, et qu'une femme ne doit point être mise comme un homme » (1).

(1) Paris, Jules Rouff, s. d.; in-12, p. 33.

Par contre, Virginie, la Pucelle, sa mère et même les bonnes de la maison, en portent, et en finette encore ! de par la volonté d'une vieille tante, dont on soigne l'héritage :

« Voilà ma fille ! C'est pur ! c'est intact ! c'est l'innocence avec une chemise et un jupon », déclare M. Troupeau qui a le défaut de vanter un peu trop sa progéniture.

— Est-ce qu'elle ne porte que cela ?

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, diable ! elle est élevée sur le pied de la plus scrupuleuse décence ! elle porte des caleçons.

— Des caleçons et dans quel but s'il vous plaît ?

— Mais, monsieur le comte, afin que si par hasard... Vous comprenez, dans la rue le pied peut glisser, ou bien un coup de vent perfide... cela s'est vu ! et ma tante prévoit tout ! D'ailleurs dans la famille de ma femme, on a toujours porté des caleçons. Sa tante ne les a jamais quittés, à ce qu'elle nous disait l'autre soir ; moi, j'en porte depuis notre mariage, notre femme de chambre et notre cuisinière en ont ; c'est-à-dire mon épouse vient de renvoyer sa femme de chambre, parce qu'elle s'est aperçue qu'elle se permettait parfois de n'en pas mettre pour sortir le dimanche... Une fille qui ôte son caleçon pour aller se promener dans la campagne ne

peut avoir que de mauvaises pensées, nous ne pouvions pas la garder » (1).

Cela rappelle un peu une maison bourgeoise où toute nouvelle bonne recevait à son entrée dans la place, une demi-douzaine de pantalons fermés, de la main de Madame... Ils étaient moins destinés à défendre sa problématique vertu contre la vigueur du garçon boucher et du commis-épicier que contre la sénilité de Monsieur. Ses soixante ans avaient un faible pour le tablier blanc et la cuisinière semblait avoir pour ce vieux gourmand un ragoût particulier.

Ah oui, ce nouveau vêtement étonnait Paul de Kock ! La *laitière de Montfermeil* ne l'avait point habitué à ce mensonge sous la jupe, lors de sa chute non moins sensationnelle que celle de Mlle Churchill.

— Oui ; mais... on peut tomber sans montrer... sans faire voir... C'est égal, vous êtes le premier qui l'ayez vu, toujours (2).

Petit à petit, quoiqu'on eût tenté, en 1844, de le supprimer aux fillettes, et l'exemple partait de haut, le pantalon commençait à s'infiltrer dans les mœurs, ou plutôt sous les jupes.

La reine des Belges avait bien essayé de n'en

(1) *La Pucelle de Belleville*, p. 23.
(2) Paris, Jules Rouff, s. d.; p. 16.

pas faire porter à sa petite fille, ainsi qu'en fait foi le *Moniteur de la Mode* :

« On adopte maintenant pour les enfants les robes courtes sans pantalons. C'est une mode très bonne à suivre dans l'intérêt de la grâce et du développement physique. Nous avons pour autorité et pour spécimen un portrait de la fille de la reine des Belges, par Wintherhalter » (1).

Mais l'intérêt des culbutes l'emporta et les fillettes continuèrent à porter des pantalons, d'autant plus que leurs mamans commençaient à en faire autant.

En mai 1843, pour la première fois, on le voit figurer sous la plume de Mme Popelin-Ducarre dans le trousseau d'une élégante :

« Le linge d'intérieur est depuis longtemps un luxe de prédilection pour les dames de Paris. C'est lui qu'elles recherchent avec le plus de soin et qu'elles placent bien au-dessus de la toilette extérieure. Les jupons, les pantalons, les camisoles, les bonnets de nuit, les taies d'oreillers forment par leur prix la partie la plus importante d'un trousseau bien entendu « (2).

Les pantalons des fillettes étaient tantôt blancs, tantôt en jaconas, tantôt en cachemire, garnis

(1) *Moniteur de la Mode*, 10 août 1844.
(2) *Moniteur de la Mode*, 20 mai 1843.

de dentelle, d'une broderie anglaise, d'une broderie en soutache, soit d'un feston. Ceux de leurs mères étaient plus simples.

Parlant d'une élégante, Mme de Renneville aura soin de noter « ses pantalons brodés, retenus par un poignet, au-dessus de ses bottines à élastiques » (1).

Les bottines à élastiques, oh! oui... et les pantalons de feutre, comme à Berlin!

Pantalon à poignets et bottines à élastiques, c'est bien ce que le caricaturiste Richard, dévêt, à Ostende, sous les jupes d'une pauvre dame, — une Anglaise, naturellement — que le vent vient de coiffer de ses jupes.

Le sujet n'est pas nouveau et a par la suite prêté à de fréquentes pochades. Mais, en 1844, il pouvait paraître nouveau dans l'*Illustration* (2), où la caricature de mœurs n'avait pas conservé la liberté du crayon de Carle Vernet et d'Isabey.

Un roman bizarre de l'époque, (3) déniché sur les quais, dans la boîte à vingt sous, en fait porter à son héroïne. Dans cette production

(1) *Moniteur de la Mode*, 10 juin 1845.

(2) *Les Bains de mer belges;* caricatures par Richard. L'*Illustration*, 28 septembre 1844.

(3) *Le Confessionnal des Jésuites*. — Paris, Paulin, 1845; in-12.

tenant à la fois du pamphlet et de l'autobiographie, se trouvent déjà des cris de colère et des rages à la Strindberg.

Ni Quérard, ni Barbier ne permettent de percer l'anonymat de l'auteur de ce *Confessionnal des Jésuites*. Trompé, il le fut évidemment, et, évoquant ses jalousies passées et les départs hâtifs de l'adultère pour quelque rendez-vous, il se remémore parmi les dessous de l'infidèle, ses pantalons. Il y a dans sa songerie à la fois de la délectation morose et plus encore de l'amertume. Les pantalons ne constituaient-ils pas surtout une défense contre lui ?

« Il y avait pour le blanchissage d'une semaine... une profusion de ces jolis pantalons garnis, qui font de nos femmes des pigeons pattus... tout cela pour une semaine » (1).

Le mari, épluchant, après l'accident, le linge sale et le livre de blanchissage de sa femme... mais, j'ai entendu parler de cela, jadis : à Lille, je crois. Je crois même qu'il encaissa de l'amant une gifle qu'il ne rendit pas... mais, tout cela est si vieux!

La dame du Confessionnal voyait moins, faut-il le dire, dans le pantalon, un piment pour les déshabillés des cinq à sept, qu'une défense,

(1) *Le Confessionnal des Jésuites*, p. 227.

la nuit, contre les entreprises de l'époux.

— Fermés, alors?

— Mais oui, Madame, et la nuit encore!

« Puis après avoir fait sa toilette de nuit avec précipitation, éteint les lumières au moindre bruit, Madame mettait un pantalon... vertugadin de nouvelle espèce contre les insolentes tentatives d'un mari; elle avait eu soin, pour ses courses du soir, de ne pas s'en embarrasser les jambes, cela eût gêné ses mouvements » (1).

— Tu parles! ajouterait Bossuet.

Mais c'est bien de la délectation morose, en même temps que de la jalousie : ces dessous flottent dans ses souvenirs.

« Ah! alors qu'elle se paraît, rien de trop beau, magnifiques cheveux d'emprunt, puis les bas de soie rose rayés à jour pour une dévote qui ne va plus dans le monde, puis cette profusion de petits fichus brodés pour cacher discrètement un sein qu'on ne voudrait pas montrer et pour cause, et ces jolis petits pantalons avec ces jolies petites garnitures de dentelles, qu'on sait ôter si prestement au besoin, mais qu'on garde comme une barrière aux entreprises du mari » (2)...

(1) *Le Confessionnal des Jésuites*, p. 281.
(2) *Le Confessionnal des Jésuites*, p. 384.

Il n'y a pas à dire, ils étaient fermés. Quant à leur joliesse et à leur petitesse, n'exagérons rien : non, pigeons pattus... enfin, si ça l'excitait cet homme!

Le pantalon est loin encore d'être entré dans les mœurs. Les trousseaux que publie, deux fois par an, le *Moniteur de la Mode* n'en comprennent point (1845-1850). Un trousseau, dont le devis manuscrit m'est tombé entre les mains, en compte une douzaine en madapolam, au prix de 5 francs pièce, soit un total de 60 francs (1846).

Peste, ce devait être une élégante.

Le trousseau de Mlle L. de B., publié en mai 1848, par le *Conseiller des Dames*, comptait « six douzaines de chemises, garnies d'une valencienne très petite », mais, pas un seul pantalon.

Les excursions de la Cour dans les Pyrénées font cependant comprendre l'utilité de cette cuirasse postérieure. Énumérant les toilettes des jeunes personnes qui accompagneront la duchesse de Nemours, Mme de Renneville décrit ainsi la lingerie :

« La lingerie destinée à compléter ce costume très simple était en mousseline suisse ou en batiste; les gants étaient en peau de Suède, et un petit pantalon fermé par un poignet au-dessus

de la bottine devenait indispensable pour gravir les collines et les montagnes » (1).

« Un petit pantalon » qui descend jusqu'à la bottine, non, merci !

Il est vrai que les amazones en portent à sous-pied large de 3 centimètres, fixé par des boutons » (2), tandis que le corset de couleur fait une timide et médiocrement heureuse apparition :

« Quelques femmes un peu économes ont voulu adopter la soie et la moire gris poussière; mais elles ont reconnu qu'un corset perdait de sa grâce et de sa coquetterie charmante, s'il n'était pas d'une blancheur éclatante » (3).

Si longs qu'ils soient, les pantalons commencent à s'orner :

« Les pantalons ont également un entre-deux au bas, posé au-dessus d'un petit volant qui termine le pantalon » (4).

En 1848, la *Lingère parisienne* commence à donner des patrons de « pantalons de dames » — et quels patrons — mais, les petites filles surtout en portent, c'est même par quoi leur

(1) *Le Moniteur de la Mode*, août 1846.
(2) *Moniteur de la Mode*, 30 août 1847.
(3) *Moniteur de la Mode*, 10 août 1845.
(4) *Moniteur de la Mode*, 30 mai 1848.

toilette continue à se différencier de celle des grandes personnes :

« La mode veut qu'on habille ces femmelettes en femmes, et sauf le pantalon qui est de rigueur, rien, dans leur toilette, ne diffère essentiellement de celle de leur sexe » (1).

Dans sa croisade en faveur du costume rationnel, (le mot n'était pas encore créé), Mme Dexter s'étonne de voir trouver inconvenant pour les femmes ce qui pour les fillettes semble de toute décence.

M. John Lemoine rend compte dans le *Journal des Débats*, de cette tentative et retient cet argument de Mme Dexter :

« J'en appelle à tout homme qui a eu l'occasion de marcher derrière une femme un jour de grand vent, et je lui demande si notre toilette actuelle a droit au monopole de la décence. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, le costume qu'on appelle immodeste est très bien porté, mais le lendemain on le trouve inconvenant » (2).

Laid plus encore qu'inconvenant, si l'on veut bien se souvenir de ce qu'était alors un pantalon de femme. Louis Sonnolet a évoqué, dans la

(1) *Moniteur de la Mode*, juillet 1851.

(2) Reproduit par le *Moniteur de la Mode*, octobre 1851.

Vie Parisienne, le spectre de ces laideurs : « Mieux que ça, on affuble les femmes et même les petites filles d'amples pantalons dont les deux jambes, empesées, rigides, rigoureusement cylindriques tombent jusqu'à l'escarpin à cordons de soie. C'est le règne du pantalon pour toutes, du pantalon disgracieux et austère qui a un faux air d'armure de chasteté » (1).

Tuyaux de modestie, tuyaux de cheminées, dont ce quatrain attribué au Maître, célébrait dignement l'horreur :

Que les femmes d'un âge épouvantable ornées
S'affublent de tuyaux comme les cheminées,
J'y consens... Mais, j'en jure par Apollon,
Je n'ai jamais compris Vénus en pantalon.

Le fiancé ne prévoyait guère ces voiles protecteurs qu'il devait par la suite ne pas aimer, quand dans une de ses lettres à Adèle Foucher, il lui reprochait de relever trop haut ses jupes dans la rue et de laisser voir ses jambes aux passants (2).

Ainsi que la politique, le pantalon fit des siennes et tenta son coup d'état, en décem-

(1) *Vie Parisienne*, 5 juin 1909.
(2) *Lettres à la Fiancée*, 4 mars 1822, Cf. : *Les Misérables; Marius*, Liv. VI.

bre 1851, en réclamant ses droits sous la « toilette de bal ou de grande soirée » :

« La jupe est en gaze blanche très ample ; elle a pour tout ornement, devant, trois chefs d'argent partant du milieu et s'éloignant du bas. Entre eux il y a un semis de pois d'argent. Un pantalon de gaze blanche unie et n'ayant que très peu d'ampleur est retenu au bas de la jambe par un chef en argent » (1).

Cette description ne ment pas à la réalité.

Sur la planche consacrée à ces splendeurs, la jeune personne ainsi accoutrée lève modestement de la main droite le bas de ses jupes, sous lesquelles apparaît, au-dessus de la bottine, le poignet du pantalon. A ce douloureux spectacle, une belle dame, dont le costume constitue une symphonie d'un vert grelottant, baisse vers elle l'attrition de son regard... On sent proches des compliments de condoléances.

Encore que ce ne fut guère joli, jamais tentative aussi sérieuse n'avait été faite pour faire accepter à la femme cet accessoire. C'était vouloir le faire passer de la toilette de villégiature, sous laquelle on le déclarait dès 1846, indispensable, dans la toilette habillée. Depuis les beaux jours de Catherine de Médicis et de Notre-Dame de Ther-

(1) *Moniteur de la Mode*, décembre 1851.

midor, jamais on n'avait eu semblable audace.

Certaines, entre autres la princesse de C... suivirent trop à la lettre la mode nouvelle, et ne craignirent pas de s'embarrasser d'un pantalon non pour une soirée, mais pour un rendez-vous. Lourde faute, car il était fermé.

Cela resssemblait à une mauvaise plaisanterie. La pauvre femme en fit l'expérienee et ne pardonna point à son soupirant de n'être pas un de ces vigoureux amants de Brantôme, qui, en un coin de fenêtre, savaient essarter les caleçons de leur dame s'ils avaient le mauvais goût d'être bridez :

« Après Mme P..., Mme la marquise de C..., a eu l'honneur de passer devant notre aréopage. C'est encore un *bas bleu* de première qualité, qui étudie les langues modernes et les guitares, jadis coquette et très maniérée; je l'ai connue fumant la cigarette chez la princesse M... Le pauvre E... M..., en était très épris, il eut d'elle un rendez-vous qui n'eut aucun résultat, parce qu'elle portait pour la circonstance des pantalons sans couture, que mon timide ami n'osa pas déchirer, ce qu'elle ne lui a point pardonné » (1).

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel sur le règne de Napoléon III*. T. I; p. 6.
Horace de Vieil-Castel cite des noms, j'ai cru devoir les remplacer par des points.

Cette idée aussi ! Comme on comprend après cela ce cri du cœur d'une honnête bourgeoise de Nancy qui, après avoir voyagé en tête à tête et de nuit avec un bel officier bleu, confessait le lendemain à une amie :

— Sotte que je suis ! pour une fois que j'ai eu une occasion, j'avais un pantalon fermé...

En janvier 1852, les premières lignes de la chronique du *Moniteur de la Mode* constataient le terrain gagné par le pantalon :

« Le pantalon, jadis toléré pour la demi-toilette, a fini, d'empiètement en empiètement, par avoir ses entrées au bal. On fait pour les soirées dansantes d'élégants pantalons bouffants et serrés à la cheville par un poignet formé d'un chef d'argent. Cette mode a pour objet de protéger la jambe contre les indiscrétions de la valse et de la polka.

« Quelque chose de charmant et qui s'harmonise à ravir avec les pantalons *à la sultane* (tel est le nom de cette importation asiatique), c'est un brodequin de satin blanc... » (1).

« Le pantalon jadis toléré pour la demi-toilette ». Que diraient de cela les belles dames ou

(1) *Moniteur de la Mode*, janvier 1852.

les fraîches demoiselles de chef-lieu de canton qui n'en portent, elles, que leurs jours de grande toilette? Le pantalon accompagne le chapeau à plumes, et quelles plumes !

Tantôt en percale, sans garniture d'aucune sorte, tantôt garnis d'une humble frivolité (1844) ou « en batiste très fine, bordé d'une toute petite valencienne » (juin 1851), couvrant la jambe et une partie de la bottine, ces pantalons dépassent sous les jupes des fillettes et des jeunes personnes. Les journaux de modes et les journaux illustrés en font vivre le souvenir et Violette ne les a point oubliés :

« Ces pantalons de percale voilant la jambe jusqu'à la cheville, très décents, mais affreusement laids et bourgeois, qui donnèrent aux jeunes filles d'il y a trente ans l'air de pigeons pattus » (1).

Lorsque les femmes se décidèrent à emprunter aux petites filles cette partie de leur toilette, l'hygiène aurait eu voix au chapitre autant que la prudence, ... je n'ose dire la pudeur. Edmond Texier accorde même plus d'importance à cette considération qu'à la crainte du vent et des chutes.

Pour ma part, je croirais volontiers plus encore

(1) *L'Art de la Toilette*, p. 41.

à la toute puissance de la mode. L'hygiène a bon dos, mais c'est une de ces voix que les femmes écoutent peu.

« De jour en jour, hommes et femmes accordent de plus en plus à l'hygiène. L'usage si répandu aujourd'hui de la flanelle sur la peau, des doubles chaussures contre l'humidité attestent des soins plus prudents. C'est aussi dans cette vue que les dames se sont définitivement mises en possession des pantalons » (1).

Ah non! faisant grâce à celles que nous aimons ou que nous désirons de la flanelle sur la peau et des doubles chaussures, voyons surtout dans le triomphe du pantalon une conséquence de la crinoline, qui n'allait pas tarder à en faire l' « indispensable ».

Le vent et les chutes, le froid et l'humidité, ce sont pourtant les deux facteurs que font valoir le *Conseiller des Dames* et la *Lingère parisienne* en donnant leurs premiers patrons de « pantalons » ou de « caleçons de dames ».

L'un envisage les excursions :

« A la demande des dames qui voyagent, nous donnons le patron d'un pantalon pour dames ou jeunes personnes » (2);

(1) *Tableau de Paris*, p. 332.
(2) *Conseiller des Dames*, 1853.

L'autre, les rigueurs de l'hiver, mais la formule ne change guère :

« A la demande d'un grand nombre de nos abonnées, nous donnons aujourd'hui, à l'entrée de la saison d'hiver, un excellent patron de pantalon de dames » (1).

Décidément, la poire était mûre et les femmes semblaient vouloir y mordre.

La note était la même dans le *Parterre des Dames et Demoiselles* (1857) et un petit conseil y était joint :

« Pantalon : vêtement que les femmes ne devraient jamais quitter, surtout en hiver ».

Eh ! eh ! la bulle contre les caleçons, qu'en faites-vous, M. l'Abbé ? car le jardinier de ce Parterre n'était autre que l'abbé C. M. ; un Parterre qui parfois tournait au « jardin secret ».

Cette fois, dans sa simplicité, le pantalon est admis et adopté par les élégantes. Les jupons sont garnis et les pantalons unis ; qu'importe, les voici bien près d'avoir conquis leur place parmi les dessous de la femme :

« Des ceintures pareilles à celles des jupons se posent aux pantalons que les dames adoptent généralement aujourd'hui. Mais

(1) *La Lingère parisienne*, octobre 1854.

ils sont aussi simples que les jupons sont riches » (1).

Ce triomphe aurait peut-être été long à venir si un allié, plus puissant que le froid, que le vent et que les chutes, ne l'avait assuré. La crinoline commençait à sévir et pendant plus de dix ans, encombrante, disgracieuse et ballonnante, elle allait éloigner du corps les jupes des femmes et rendre cet empantalonnement nécessaire.

« Subitement, voici apparaître de formidables barrières. Subitement, voici venir une de ces révolutions de la mode dont nous parlions à l'instant.

« Jusqu'alors, en effet, dans la toilette féminine, l'inexpressible, le pantalon, ce qu'on appelait — tant il se portait peu — *le caleçon des coquettes,* n'avait joué qu'un rôle secondaire. Or, avec le second Empire, avec la Crinoline, il devient l'*indispensable,* si bien que ce qui se relevait et se montrait si facilement, si naturellement, dès maintenant, va devenir plus fermé, plus caché.

« Finis désormais les Nus rayonnants et sans malice du premier Empire et de la Restauration, finis les visions engageantes, les aperçus de

(1) *La France élégante,* 1856.

cuisses avec lesquels l'imagerie de 1830 raccrochait les passants.

« Et alors va commencer — il faut savoir se contenter de ce que l'on a — le règne du mollet amené par le retroussage des jupes courtes sur la cage de fer, sur la crinoline.

« Le retroussage complet ne s'obtiendra plus que par les côtés, dans ces positions particulières nettement définies : *montée, entrée en omnibus*, *en voiture*, *en wagon*, et avec, comme vue de dessous, cette chose peu gracieuse, hideuse même ; la femme *empantalonnée*, la femme mise en sac dans le pantalon droit de l'époque. Regard oblique vers les bastilles de la toilette » (1).

Vieux Dupin, en vain tu fulmines
Dans ton petit livre à deux sous:
Tu tapes sur les crinolines,
Ne pouvant plus taper dessous...

Artistes et moralistes pouvaient, à défaut de lois somptuaires, railler et combattre la mode absurde des cages. Elles étaient maîtresses et reines : par leur bon plaisir, les femmes allaient être condamnées désormais à porter culotte.

(1) John Grand-Carteret : *Le Décolleté et le retroussé à travers les âges*. — Paris, E. Bernard, s. d.; in-8, obl. (Introduction).

Ce n'est pas à dire que toutes protestations aient cessé. Il s'en élevait et il devait s'en élever longtemps encore.

Pour certains, la femme ne pouvait que gagner à rester femme et par ces malencontreux pantalons elle achevait de se viriliser :

« Nous nous rapprochons du costume des hommes, nous portons les chapeaux ronds, les cols brisés, les manchettes mousquetaires; rien n'y manque, pas même les pantalons pour beaucoup d'entre nous. Je ne suis pas sûre que nous y gagnions, les femmes doivent rester femmes avant tout » (1).

Pas un historien du costume n'a négligé de noter cette petite révolution que les cerceaux des coquettes amenaient dans leurs dessous.

« C'est l'usage de la crinoline, écrivait Bertall (2), et de ses énormes cages de fer, dont l'effet était d'écarter au loin les jupes et les jupons des dames, qui a nécessité l'emploi de ces petits fourreaux de fine toile de lin ou de coton, qui sont chargés de garantir ce que les jupes et les jupons placés trop loin ne garantissent plus suffisamment.

« Depuis, les cages et les vastes jupons ont

(1) *La France élégante*, 1857.
(2) *La Comédie de notre Temps*, p. 130.

été supprimés, mais l'habitude du pantalon était prise et elle a persisté ».

A diverses reprises, M. John Grand-Carteret a signalé l'étroite alliance qui unissait le pantalon à la crinoline et qui devait, dans le *Gil Blas* fournir à Colombine le sujet d'une si jolie chronique.

« Prise en elle-même, *au repos*, suivant la pittoresque expression d'un vaudevilliste, la crinoline, loin d'accentuer les formes, enfermait le corps dans une sorte de cage de sûreté ; malheureusement elle ballonnait, et ses balancements, plus ou moins gracieux à la marche, devenaient inquiétants lorsqu'il s'agissait de franchir un passage étroit.

« N'est-ce pas elle qui compléta la toilette intime en rendant les inexpressibles d'un usage général ?

« Malgré tout, la femme qui montait un escalier n'aimait pas à se sentir quelqu'un derrière les talons, parce que, en ce mouvement ascendant, comme quand elle se penchait du reste, on voyait toujours de son individu, plus qu'il n'est pour habitude d'en montrer » (1).

Monter en voiture ou seulement s'asseoir

(1) *Les Mœurs et la Caricature en France.* — Paris, Librairie Illustrée, 1888 ; in-8, p. 344-345.

présentaient une difficulté et offraient un danger.

« L'entrée en voiture oblige au jeu le plus étourdissant de froissements, à des gestes pudiques rappelant celui de la Vénus accroupie. Si l'on s'assied en public, il faut prendre des temps et se contorsionner en de savantes manœuvres » (1).

« On dût inventer, ajoute Maurice Leloir, des caleçons bouffants dans le genre de ceux des Vénitiennes du XVI[e] siècle, vêtement de toute nécessité, car qui ne se souvient des indiscrétions des crinolines lorsqu'une élégante se prosternait à l'église ou simplement s'installait dans un omnibus » (2).

A parler franc, le pantalon des élégantes rappelait moins « la richesse des calessons de la signora Livia » que l'humble et populaire « coton » de Tullia d'Aragona et je doute que les belles dames et même les « biches » du Second Empire fréquentassent beaucoup les omnibus.

« L' chien n' mont' pas dans les omnibus », a constaté, non sans tristesse, Richepin dans sa

(1) H. Bouchot : *Les Élégances du Second Empire*. Paris, Librairie Illustrée, s. d.; in-12, p. 166.

(2) *Paniers et Crinolines. Bulletin de la Société de l'Histoire du Costume*, 2[e] livraison, p. 43.

Chanson des Gueux, cocottes et cocodettes n'y montaient sans doute pas davantage.

Mais, allez donc détruire une légende quand elle a pour elle les caricaturistes que le sujet avait séduits.

Le pantalon était devenu non pas nécessaire, mais « indispensable » avec la crinoline. C'est même sous ce vocable et sous celui d'inexpressible » que le désigneront celles que le mot effraira encore.

Que de chichis en vérité, alors que nos contemporaines disent tout simplement leur « culotte » !

On le voit, dès lors, figurer dans les trousseaux. Les journaux de modes ne se contentent plus d'en parler. Bravement, ils étalent l'objet dans leurs dessins, laid et disgracieux par la largeur et l'ampleur de ses jambes unies, entre lesquelles baîlle l'énormité de sa fente.

Les gazettes mondaines s'en emparent. Encore à ses débuts et ne soupçonnant pas le parti qu'elle devait en tirer plus tard, la *Vie Parisienne* se montre presque dure à l'égard de l'intrus.

Au-dessous d'un de ses dessins intitulé : *Longchamps*, *les modes*, Hadol laisse percer ce regret mélancolique :

« Autrefois, vous aviez les jolies jambes pour

vous consoler de la pluie, maintenant il ne nous reste plus que le macadam et les pantalons » (1863).

L'on peut maintenant tomber de carrosse soit à la campagne, soit à Epsom, sans que le soleil pense « retourner en arrière ». Les beaux temps de Voiture sont finis, Mlle Paulet porte un pantalon :

« Il y a des événements grotesques. Trois gentlemen et une jeune dame étaient sur leur voiture. Les chevaux font un mouvement, tout le monde tombe les jambes en l'air; mais tous avaient des pantalons » [Marcelin] (1).

C'est la mode du jour. Elle prête à de petits tableaux risqués dont la *Vie Parisienne* a soin de prôfiter. Des parties de campagne en fournissent le décor, de jeunes et aimables femmes le fond.

A âne, c'est « l'indiscrétion des jupes courtes et l'effronterie courageuse des jambes qui, rassurées par la présence du pantalon et de son — tu n'iras pas plus loin, — vous sautent aux yeux et vous rient au nez » (2).

Si une chute vient à se produire, l'inévitable chute chère à M. de Caylus et que la victime

(1) *Souvenirs d'Epsom.* — *Vie Parisienne*, 1864.
(2) *Vie Parisienne*, 8 août 1868.

demande si elle est bien tombée, au lieu des vers galants du comte, elle s'entendra répondre :

— Oh! admirablement, chérie! nous ne savions pas que vous ayez de si belles valenciennes! » (1).

Ces gentillesses vont jusqu'au conseil :

« Le déjeuner sur l'herbe... et sur une fourmilière, simple conseil aux dames : faire mettre une coulisse à leurs pantalons, on ne saurait croire jusqu'où va l'audace de ces bestioles » (2).

A la cour même, à Fontainebleau, pour une partie « en jupes courtes » proposée par Mme de Metternich, toutes ces dames, même celles qui, pour l'ordinaire n'en portaient pas, ont soin de s' « assurer » contre les dangers d'un accident :

« La plupart des femmes qui devaient être de la partie avaient également applaudi à l'idée des jupes courtes et toutes s'étaient munies en conséquence » (3).

Ces pantalons étaient blancs, immuablement blancs comme les jupons. La Parisienne de l'Empire ignorait ou feignait d'ignorer, non sans

(1) *Vie Parisienne*, 8 août 1868.

(2) *Vie Parisienne*, 14 août 1869.

(3) Pierre de Lano : *L'Impératrice Eugénie* (*Figaro littéraire*, 20 septembre 1890).

regret peut-être, le facile piment du linge de couleur. Il était abandonné aux femmes de théâtre ou de plaisir :

« Elle ne se servait guère que de linge blanc, rehaussé, il est vrai, par des dentelles merveilleuses; mais l'instinct suggestif des couleurs, dans sa lingerie intime, lui était inconnu.

« Ses bas, ses pantalons, ses chemises, ses jupons étaient blancs, et une femme de la société régulière eût provoqué un scandale inouï si elle se fût avisée de paraître dans un salon, avec des dessous de couleur » (1).

On ne s'ennuyait pas, paraît-il, dans les salons, et on n'avait pas attendu le tango pour y montrer ses dessous.

Des protestations s'élevaient bien encore çà et là contre le pantalon et contre les « petits tableaux risqués » auxquels il donnait lieu.

Les moralistes ont toujours été particulièrement chatouilleux :

« Des petits tableaux risqués, un pied qui fait deviner le reste, — un pantalon féminin qui n'entre pas, et qui amène la comparaison idalienne du gant dont le pouce est trop étroit. La

(1) Pierre de Lano : *L'Amour à Paris sous le Second Empire.* — Paris, Simonis Empis, 1896; in-12, p. 181.

scène se passe toujours entre maris et femmes. C'est libertin, mais moral » (1).

D'autres adversaires, étaient plus sérieux. C'étaient les amants de la femme qui ne lui pardonnaient pas ce déguisement qui les déroutait, et qui, pour peu que le pantalon fût fermé, paralysait leurs efforts.

Pour reprendre une jolie expression d'Albert Aurier, ils aimaient trop leur amie pour multiplier les obstacles entre sa chair et la leur (2).

Le pantalon leur inspirait à ceux-là, non de l'aversion, mais de la haine.

Ils la cachaient peu ; les puissants de ce monde n'ont guère à dissimuler leurs sentiments et une anecdote, si indiscrète soit-elle, a chance de ne pas pas se perdre, quand elle a eu pour théâtre le palais des Tuileries et pour héros le roi d'Italie.

La partenaire de Victor-Emmanuel était Mme de Malaret, femme d'un diplomate de l'époque. M. Pierre de Lano s'était borné à donner l'initiale de son nom et j'aurais imité cette discrétion, si M. Frédéric Lolliée ne l'avait, depuis, nommée tout au long.

(1) E. Texier : *Le Journal et les Journalistes*. — Paris, 1868; in-16, p. 104.

(2) G.-Albert Aurier : *Œuvres Posthumes*. Paris, Mercure de France, 1893; in-8, p. 24.

« Se trouvant dans une soirée aux Tuileries, devant Mme de M..., il l'arrêta et se mit à causer avec elle.

« Comment la conversation roula-t-elle tout à coup, sur la toilette des femmes, et comment le Roi devint-il, soudain, fort osé. C'est ce que nul ne saurait dire.

« Quoi qu'il en soit, Victor-Emmanuel adressa bientôt cette question à son interlocutrice :

— Que pensez-vous, madame, des femmes qui portent des... pantalons ?

« Et comme Mme de M... demeurait quelque peu interdite :

— Elles me font horreur, déclara le Roi.

« Puis reprenant son interrogation qui devenait trop significative :

Je parie, madame, que vous ne devez pas être de celles-là ?

« Mme de M... rougit, mais comme on écoutait autour d'elle, elle assura sa voix et, très haut, répondit :

— Vous vous trompez, Sire, je suis justement de celles-là.

« Alors, Victor-Emmanuel s'inclina et dit :

— Merci, Madame. Et mille excuses de vous avoir ainsi questionnée.

« Et dès lors, il ne parla plus à Mme de M... » (1).

M. Frédéric Lolliée, s'appuyant sur une lettre de la comtesse de Danrémont à l'ambassadeur Thouvenel, donne de l'anecdote une variante assez plaisante, suivant laquelle la haine du roi n'était que relative. Il en voulait au pantalon fermé des dames de Turin et non au « paradis ouvert » des Parisiennes :

« Au milieu d'un groupe il avisait une dame d'honneur de la souveraine, circonspecte et pincée, Mme de Malaret; et tout le monde écoutant, il lui déclarait qu'il aimait les Françaises parce qu'elles étaient aimables, parce qu'il s'était aperçu, depuis qu'il était à Paris, qu'elles ne portaient pas des pantalons comme les dames de Turin, et qu'avec elles, en vérité, c'est le paradis ouvert » (2).

Après un roi, un prince, un prince de la littérature, l'un des auteurs les plus fêtés et les plus aimés du Second Empire.

L'on connaît ses *Confessions*. Ce fut un de ces heureux de la vie dont la vieillesse n'a qu'à évoquer une suite ininterrompue d'aventures et

(1) Pierre de Lano : *La Cour de Napoléon III* (*Figaro littéraire*, 26 septembre 1891).

(2) Frédéric Lolliée : *Les Femmes du Second Empire*. Paris, Juven, s. d.; in-8, p. 8.

de liaisons amoureuses, pour se rendre compte du temps passé ; Casanova plus raffiné et avec plus de scrupules.

Pas plus que Victor Hugo, Arsène Houssaye — je vois d'autant moins d'inconvénient à le nommer, que l'aventure se renouvela souvent — n'aimait, ni n'admettait « Vénus en pantalon ».

Il ne posait pas la même question que Victor-Emmanuel; ses mains la posaient pour lui. Parmi les jolies femmes qui venaient, dans le fastueux décor de la maison pompéienne, effleurer de leurs lèvres la coupe d'Anacréon, malheur à celles qui, sacrifiant à la mode du jour, portaient, comme Mme de Malaret, des pantalons.

L'ardeur du poète s'éteignait. Le beau rêve commencé s'achevait en un réveil brutal, et, tandis que découragée, sa dextre retombait sous la crinoline où elle s'était égarée, l'audience prenait vite fin.

Il fallait qu'une femme fût bien jolie, mais bien jolie, pour que, la reconduisant à la porte, l'hôte des redoutes lui glissât à l'oreille, tout en gantant la main d'un baiser :

— Eh bien! revenez une autre fois... mais, pas de pantalon, n'est-ce pas ?... pas de pantalon!

L'horreur du maître pour cette inutile lingerie était connue de ses familières. Toutes ou presque

lui en avaient fait le sacrifice. Pour d'aucunes, ce put être tout d'abord une gêne, mais l'habitude n'a-t-elle pas tôt fait de devenir, elle aussi, un maître?

En dépit de quelques timides valenciennes, on en était encore à l'aphorisme de Balzac, aujourd'hui si désuet et si faux :

« Toute notre société est dans la jupe; — ôtez la jupe à la femme, adieu la coquetterie! plus de passions. Dans la jupe est la toute puissance: là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour ».

Octave Uzanne — toujours à citer quand il s'agit de la femme et de son élégance — s'est élevé comme il convenait et comme on pouvait s'y attendre, dans *Nos Contemporaines*, contre cet axiome du Tourangeau.

Ce qui pouvait sembler vrai, à son époque, ne l'est plus aujourd'hui, mais pas du tout :

« Vit-on jamais pareille méprise? — Si, en thèse générale, l'axiome se peut comprendre et soutenir, croyez bien que dans le sens même de la toilette de ce temps, l'hérésie est complète. Ne sentons-nous pas que le moraliste qui a ciselé cette pensée appartenait à l'époque où l'on se pâmait devant un bas bien tiré et à coins verts? Combien loin de nous nos honnêtes ancêtres!

— Là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour! — voyez-vous ça?

« C'est à la vue du pagne, au contraire, que l'amour s'exaspère aujourd'hui, et il appartiendra du moins à cette fin de siècle d'avoir inventé un art incomparablement exquis, subtil, adorable, qui est la dernière expression mythologique de la femme. Je veux parler de l'art des dessous vaporeux et *olympiens*, du suprême goût des déshabillés, de la chemise, des bas, du corset, des jarretières, pantalons, petits jupons et peignoirs.

« Jusqu'alors la femme n'avait point absolument affiné ses sensations du vêtement intime; il lui a fallu des siècles pour pousser dans le dernier galant le goût délicat de ses voiles de la pudeur... » (1)

Des pages entières seraient à reproduire, bornons-nous à en emprunter la conclusion :

« Il n'est point de spectacle qui puisse valoir aux yeux d'un mari amoureux ou d'un amant passionné, doué du sens des chiffons, le spectacle du déshabillage de la femme aimée. Tous

(1) *La Femme à Paris. — Nos Contemporaines. Notes successives sur les Parisiennes de ce temps dans leurs divers Milieux, États et Conditions.* Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1894; in-8, p. 33.



les mystères des Idoles antiques ne présentaient assurément pas dans leur symbole la troublante poésie des rites qui accompagnent le dévêtissement de nos élégantes divinités, à l'heure des apothéoses du désir, quand un à un tombent, légers comme de l'écume, les voiles qui froufroutaient autour d'elles » (1).

Certes, on n'en était pas là. Victor-Emmanuel très zouave, — ne lui avait-on pas décerné les galons honorifiques de caporal? — n'avait cure de la chanson des désirs et du poème des déshabillés. La possession lui suffisait, qui culbute et qui se repaît, les dessous lui importaient peu.

Encore que la chronique nous ait conservé le souvenir des « pantalons angulaires » de Cora Pearl, et que la photographie ait fixé sur la plaque sensible la silhouette non moins austère de « l'inexprimable » d'Alice la Provençale (2), nous savons peu de chose des demi ou quarts de mondaines du Second Empire.

Le « passage de l'inexprimable » (3) était bien

(1) *Nos Contemporaines*, p. 27.

(2) M. John Grand-Carteret en a donné une reproduction dans *le Décolleté et le Retroussé à travers les âges*.

(3) *Le Charivari*, 19 février 1869.

Certaines, parmi les héroïnes de Boutet tout au moins,

devenu une des heures de la toilette des dames. Nombre d'entre-elles, cependant, n'en portaient cependant pas encore, leurs braves femmes de mères ne les ayant pas habituées à ces complications.

Grévin qui a semé tant de pimpants croquis de Parisiennes en chemise et en corset — la chemise longue et le corset court — pas plus que Gavarni, n'a esquissé sa silhouette en pantalon. Affaire de goût, sans doute, de sa part, car ses petites femmes portaient, elles aussi, des pantalons, deux de ses légendes en témoignent.

L'une est placée au-dessous d'un couple de canotiers, ces êtres, hélas! préhistoriques.

— Déjà la brise du matin...

font mieux, de nos jours; la peinture est chargée de rendre et de conserver cette fugitive vision :

— Oh! ma chère, je viens de chez mon peintre; il me fait, pour mon cabinet de toilette, mon portrait au moment où je me pantalonne. C'est exquis! »

(*Autour d'Elles.* — T. III, *le Coucher;* Paris, Ollendorff, 1898; in-4).

Le contraire de la Germaine de Maurice Donnay, qui se plaint, elle, que son amant ne la croque jamais qu'en déshabillé :

— Et puis j'en ai assez de poser toujours en corset ou en jupon ou en pantalon... Quand me feras-tu tout habillée comme une femme du monde?

(*Dialogues des Courtisanes, Vie Parisienne,* 20 février 1892.

Soulève de Nini la jupe frémissan... an... ante.

— Oui... mais Nini a des culottes » (1).

L'autre corse ce dessin intitulé : *Un engagement.*

— Avez-vous du galbe ?

— Plaît-il ?

— Avez-vous des jambes ?

— ...Je vous ferai bien voir... plus haut, mais j'ai un pantalon » (2).

Avoir du galbe ou avoir des dispositions, cela se vaut dans la bouche des directeurs d'agences théâtrales, ce sont toujours les jambes... un peu plus haut. Plus récemment, « le regretté » G.-Albert-Aurier — ô Monna ! — a donné dans son roman de *Vieux* cette contre-partie à la légende de Grévin :

— Allons non... monsieur Thomas... non... pas de bêtises... allons, non, non, finissez... j'ai pas de pantalon, finissez... (3)

La crinoline avait imposé le pantalon. La cage disparaissant, saluée de quels quolibets son complément n'allait-il pas la suivre dans son hégire ?

(1) *Petit Journal pour rire*, 1866.
(2) *Paris-Caprice.*
(3) *Vieux;* Paris, Savine, 1891 ; in-12, p. 220.

Sous les jupes tombant droit, sans ballonner, son utilité devenait tout au plus relative. L'occasion pouvait sembler excellente aux femmes et aux jeunes personnes pour supprimer de leurs dessous cet objet qui avait eu tant de peine à faire accepter sa présence. Nombre d'entre elles le tenaient pour disgracieux ou gênant et il y en avait encore pour le juger indécent.

Il n'en fut rien.

Les mœurs n'avaient pas changé et n'étaient pas devenues meilleures. La simple vision d'un pantalon de femme suffirait à dissiper cette illusion. Mais, le pantalon lui-même avait changé et il devait moins le revirement dont il bénéficiait aux circonstances, dirai-je concomitantes, qu'à l'évolution qu'il avait subie.

Il avait dansé et avait plu.

De long et rébarbatif qu'il était quinze ans plus tôt, il était devenu presque court — je dis presque : aujourd'hui, il nous semblerait affreusement long — dépassant à peine le genou et avait gagné en élégance ce qu'il perdait en longueur et en largeur.

La percale et la batiste avaient remplacé le bazin et le madapolam, il ne finissait plus en tuyaux d'orgue et ses poignets commençaient à se garnir.

Bertall a ainsi décrit ce pantalon de la fin du Second Empire et des premières années de la République, ignorant encore, le plus souvent, des entre-deux et des valenciennes dont quelques rares élégantes appréciaient cependant déjà la saveur :

« Suivant que la dame qui porte le pantalon a la jambe plus ou moins heureusement tournée, le pantalon est plus ou moins long.

« Généralement, il s'arrête un peu au-dessous du genou.

« Celles qui possèdent une jambe bien faite, que dis-je? deux jambes bien faites, ornent avec plus de soin le bas du pantalon, soit d'une guipure, soit d'une broderie, soit de petits plis finement tuyautés. Il faut bien être prête pour les éventualités de la promenade, les ascensions ou les descentes de voiture, ou les fantaisies de la brise.

« Celles dont les jambes ne sont pas irréprochables donnent moins de piquant à la garniture du pantalon, afin de ne pas attirer les regards.

« Généralement elles mettent un soin méticuleux à laisser tomber les draperies de leur jupe, et l'on aperçoit le bord timide du pantalon que dans les circonstances exceptionnelles de

vent indompté ou d'orage ruisselant » (1).

Évidemment, ce n'était pas encore le fouillis de dentelle qu'est aujourd'hui le pantalon d'une jolie femme, toutefois, ce n'était déjà plus le rempart de jadis, rempart pour rire, car une large brèche en avait depuis longtemps réduit à néant le système de défense ?

Complice de toutes les coquetteries et les pires, impassible et inerte témoin de bien des abandons, pratiquant, avant la lettre, la libre doctrine du « laissez-faire, laissez-passer », de « l'inexpressible », de « l'inexprimable », de « l'indispensable », il était devenu tout bonnement le « pantalon », avant que de redevenir, pour nos coquettes la « culotte ».

De son indécence, il n'était plus question, mais de son élégance et de sa joliesse.

Il n'effrayait plus les amoureux, mais les excitait. Vieux et jeunes commençaient à connaître le charme et le pouvoir d' « une culotte ornée de dentelles » (2), le voile devenait piment et le roman et la caricature en attendant la photographie, n'allaient point tarder à s'en emparer.

La crinoline pouvait disparaître, le pantalon

(1) *La Comédie de notre Temps*, p. 130-131.

(2) Hugues Rebell : *La femme qui a connu l'Empereur*. (*Mercure de France*, avril 1898 ; p. 148).

lui survivrait et il aurait pour cela de bonnes raisons.

Outre l'habitude et la peur des chutes qui ne permettent pàs à beaucoup de les supprimer quand elles ont accoutumé d'en porter, outre l'hygiène, la crainte du froid et de la poussière, outre la pudeur, ou, si l'on préfère la prudence, la femme avait pour rester fidèle au pantalon — on a la fidélité que l'on peut — une raison meilleure que toutes, sa coquetterie.

Court, large et ouvert comme il est, cuirasse percée en son milieu, le pantalon n'arrête pas plus l'insolence des mains qui se glissent que l'indiscrétion de la brise ou des bestioles, mais il est de mode d'en porter, il complète les dessous et corse les déshabillés. La silhouette de la femme en pantalon, si le fâcheux embonpoint ne le gagne pas, est amusante et charmante, et vous auriez voulu qu'elle renonçât à en porter, sous prétexte qu'elle abandonnait ses cages ?

Le pantalon a été dans la toilette féminine non une révolution, mais une évolution, évolution qu'a chantée, sans en comprendre peut-être toute la grâce, un poète dont les qualités de sagace administrateur n'ont éteint ni la verve, ni l'esprit.

Les siècles passent, et la mode
Ajoute au costume commode
De nos ancêtres court-vêtus
Des complications fâcheuses
Et qui ne sont avantageuses
Que pour les marchands de tissus.

Le mollet féminin se glisse
Dans une enveloppe factice,
Bas de soie ou bas de coton ;
Lorsque la jupe se soulève,
La très pudique fille d'Ève
Ne montre plus qu'un pantalon (1).

Oui, mais... elle sait fort bien, l'impudique, le prix et le pouvoir de ce qu'elle montre et, pour le « suiveur » ravi, ce prix est inappréciable, quand il n'est pas honnêtement tarifé.

Aussi, loin de disparaître, l'usage du pantalon s'est-il, depuis le proconsulat de M. Jules Grévy, singulièrement généralisé, je dirais même démocratisé, si le vocable ne me semblait malséant.

A part les chauds juillet et les brûlants août où tant, et des plus honnêtes, les suppriment, à l'affût d'un peu de fraîcheur, il n'est petite des Modes et Confections qui n'en porte aujourd'hui. Que diriez-vous de cette lingerie biscornue, Mimi Pinson et, vous, Francine,

(1) *Les Dessous féminins. — Page d'histoire.*
Compte rendu de l'Association amicale des anciens élèves du Collège et du Lycée de Vendôme, 1894-1895 ; p. 26-27.

chères âmes qui jamais ne songeâtes à en compliquer vos dessous si sommaires.

Ils semblaient, dépassant à peine le genou, courts à Bertall; ils le sont devenus bien plus et l'on ne peut, — l'on doit cet hommage à la sainte Ligue — parler de la Parisienne, sans parler de ses dessous et de ses pantalons.

« Passons à l'inexpressible, écrivait, il y a trente ans, Violette. Celui-là, du moins, s'il n'est pas toujours gracieux a le mérite de sa personnalité. Ce n'est pas comme la chemise-pantalon un objet neutre et hermaphrodite.

« Le pantalon désormais ne descend pas au-dessous du genou. Qu'il soit orné par un ruban, de forme zouave avec un plissement de dentelle jabotant sur la jarretière ou bien tout droit, achevé par une neige de plis, d'entre-deux et de dentelle, sa longueur est marquée. Il doit être inapparent : à peine si le bord léger flotte sous le petit jupon court, le seul que l'on porte aujourd'hui » (1).

Mieux encore, Mlle Marguerite d'Aincourt semble en avoir apprécié la grâce et s'est efforcée de la rendre :

« Ce n'est plus l'horrible gaîne d'autrefois, on le fait adorable et coquet, pour qu'il ne trouble

(1) *L'Art de la Toilette*, p. 49.

pas d'un accord discordant le délicieux poème qui s'appelle la toilette intime de la femme et qui semble écrit par ce grand et incomparable poète : l'Amour. Il n'y a que les Anglaises gourmées qui n'osent parler du *pantalon Chérubin*, si joli avec sa jarretière de ruban qui se serre au genou, sous lequel s'agite et frissonne un long volant de dentelle.

« En voici un autre, qui aurait dû recevoir le baptême et que nous nommerons *le Charmeur*, de notre autorité privée. Vîtes-vous jamais chose plus gracieuse, que cette multitude de volants de dentelles dont il est formé, volants que relèvent et serrent les sept rangs de rubans étroits qui le garnissent en long.

« Vous voyez que cet objet de toilette correspond par son élégance, à toutes les autres parties de notre costume, et qu'il n'est plus besoin de lui assigner un coin caché dans les tiroirs » (1).

Pour clore ces citations par une prose d'une autre qualité, qu'il me soit permis de citer à nouveau Octave Uzanne.

Qui pouvait mieux chanter le secret de nos vierges en fleurs et chanter la louange de leurs pantalons « assortis aux chemises... non moins

(1) Marguerite d'Aincourt : *Études sur le Costume féminin.* — Paris, Rouveyre et Blond, s. d.; in-8, p. 16.

variés, jolis et ingénieusement combinés en pongis ou en étoffe de soie vaporeuse, avec des flots de dentelles aux genoux, des entre-deux sur la hanche et des enrubannements inexprimables » (1)?

« Les moralistes, conclut d'autre part Octave Uzanne dans *Nos Contemporaines*, qui ne sont aucunement des « féministes », et plus rarement encore des sensitifs et des artistes, s'élèveront encore contre le luxe effréné et scandaleux de la toilette; ils protesteront contre ces recherches dans la confection du corset, du jupon, de la nuageuse chemise, et contre cette préciosité des *tuyaux de modestie*, — ainsi que les demoiselles de couvent nomment leur pantalon; — mais ces sophistes ne seront point écoutés davantage aujourd'hui que naguère » (2).

En vérité, il faut savoir gré au pantalon des transformations successives qui, depuis plus de vingt ans, laissent la jambe, svelte ou forte, trop longtemps uniformément vêtue de noir, saillir dans l'harmonie de sa ligne, hors de la fallacieuse et illusoire batiste, sans quoi, mêlant ses regrets à ceux du Pont-Royal, il faudrait

(1) *L'Art et les Artifices de la Beauté.* — Paris, Juven, s. d.; in-12, p. 216.

(2) *Nos Contemporaines*, p. 38.

emprunter à Bertall un peu de sa cendre et regretter avec lui le temps passé :

« Le vent n'a plus de ces révélations indiscrètes dont s'amusaient nos pères, et dont les dessins d'Horace et de Carle Vernet nous ont conservé le souvenir. En ce temps, certains gourmets et curieux faisaient station sur le Pont-Royal à l'affût de quelque bourrasque révélatrice.

« L'introduction du pantalon féminin a supprimé définitivement cette source d'indiscrétions, il ne stationne plus de curieux *ad hoc* aux abords du Pont-Royal » (1).

O mélancolie des choses!

(1) *La Comédie de notre Temps*, p. 130.



TROTTINS ET MIDINETTES

Ah! l'exquise exibition
De pantalons blancs et de cottes,
De mollets et de bas à côtes,
Prenant jour sans ambition.

TH. HANNON



TROTTINS ET MIDINETTES

Ménagère ou paysanne, la femme du peuple ne porte généralement pas de pantalon.

Pendant longtemps, les fillettes le quittaient en même temps que l'école. Le dimanche seulement, il fait, à la campagne, une timide apparition sous les jupes des jeunes filles.

Il est ainsi devenu pour quelques-unes un accessoire qu'elles croient obligé, non de la demi, mais de la grande toilette. Il accompagne les chapeaux empanachés et les corsages criards des demoiselles de Bracieux ou de Nouan-le-Fuzelier.

— Ah! que j'ai-t-y du goût!

Laissons-là les culottes des pêcheuses des Sables-d'Olonne et d'Arcachon : elles sortent de notre cadre, et bornons-nous à constater qu'en

Bretagne, elles s'en passent le plus souvent.

Quant aux pantalons des Sablaises, professionnelles de la plaque sensible et de la carte illustrée, on ne le connaît que trop. Jambes croisées, parties d'âne ou de campagne, tout lui est bon pour être exhibé. Article d'exportation.

La fille de campagne ne porte guère de pantalon que lorsqu'elle l'a quittée pour la ville. Deux raisons semblent l'amener à adopter cet accoutrement : l'imitation de la dame chez qui elle sert et la galanterie.

La galanterie surtout, car, au dire des maîtresses de maison, auxquelles leur livre de blanchissage ouvre les yeux, combien parmi les bonnes n'en portent que leur jour de sortie.

Parfois même, il les gêne tellement, que, leur premier soin, une fois rentrées, est de le retirer, ce qui fait que survenant à l'improviste, le dimanche soir dans leur cuisine, on le trouve bouchonné dans un tiroir, voisinant avec les couteaux et les livres du boucher et de l'épicier.

Les bourgeoises économes veillent d'ailleurs à ce que leur domesticité ne salisse pas trop de linge : comme dans les couvents, elles ont droit à un pantalon par semaine, et Madame élève la voix quand Justine en a dû mettre deux au sale.



— Une fille qui porte des pantalons est une fille qui se conduit mal.

Ce fut un axiome longtemps admis et ne m'a-t-on pas cité cette phrase restrictive, jointe, il y a une cinquantaine d'années, par une brave bourgeoise, aux renseignements qu'elle fournissait sur une de ses anciennes bonnes :

« C'est une excellente et brave fille, que je crois honnête ; mais, je dois vous prévenir qu'elle porte des pantalons ».

Très, trop enjolivés même, souvent, au goût des vieilles dames de province restées fidèles aux tuyaux d'orgue et aux trois petits plis de leur jeunesse, les dentelles des pantalons de leurs femmes de chambre les scandalisent :

— De la dentelle, à des pantalons !

— Sans doute, Madame, et d'une domestique encore.

Si la maîtresse n'a pas atteint un âge canonique lui permettant de s'indigner de ces gentillesses et si elle partage ce faible pour la lingerie, on pourra, lors du départ brusque d'une soubrette qui a cessé de plaire, assister à cette scène amusante empruntée au *Fin de Siècle* :

« A la suite d'une observation non motivée qui lui a valu une riposte un peu vive, Madame a donné ses huit jours à Justine.

« Justine a accepté son congé sans sourciller. Le jour de son départ, elle range soigneusement sa malle, puis soudain observe :

— Il me manque encore trois pantalons! Je ne partirai point avant d'avoir visité l'armoire de Madame. »

Les rôles renversés, on n'est pas plus fin de sexe.

Pour quelques-unes, frileuses ou coquettes, le pantalon devient ainsi une habitude, mais c'est l'exception. Il en est de même dans le peuple.

— La femme honnête?... Mais, on la reconnaît à ce qu'elle a les genoux sales! me déclarait, un jour avec une brutalité toute médicale, un interne de mes amis.

Si ces constatations n'étaient par trop macabres, on n'aurait qu'à feuilleter les renseignements fournis par l'administration de la Morgue au lendemain des grandes catastrophes, pour se rendre compte de l'ignorance où la plupart vivent, dans le peuple, de ce vêtement.

Mais la Morgue ne saurait convenir à ces notes. A ces données posthumes, l'aventure de l'infortunée Élisa est préférable. Elle tenait du vaudeville et non du drame, ce qui n'empêcha la pauvre fille de donner aux gamins enchantés

une preuve frappée encore plus que frappante de son manque de pantalon.

Rue de Maubuée, Elisa avait rencontré un de ses anciens amants. Peu galant, celui-ci, avait tenu en dépit de la présence des badauds, à profiter de l'occasion qui s'offrait de régler avec elle un ancien compte resté en suspens : la troussant à pleines mains, il lui avait appliqué une de ces magistrales fessées qui font époque dans la vie d'une femme. Les passants amusés, sans oublier le mitron et le télégraphiste de rigueur, avaient fait cercle autour du groupe. Des agents survinrent, firent circuler, comme il convenait, dressèrent procès-verbal et invitèrent les deux champions du match à les suivre au poste.

M. Duranton présidait alors aux destinées du commissariat auquel ils furent amenés, et à la proposition assez inattendue de la victime de cette attaque brusquée, sut opposer une aimable fin de non recevoir. Le commissaire ne se contente pas d'être bon enfant, il est souvent galant homme :

« M. Duranton interrogea le sieur F..., qui avoua son *forfait*. Quant à la fille Élisa, pour accabler son indigne adversaire, elle offrit au commissaire de lui prouver qu'elle avait été bel

et bien *dévisagée* par le public, vu qu'elle ne portait pas de pantalon.

« M. Duranton a galamment refusé de faire la constatation demandée. Quant à F..., il a été gardé à sa disposition sous l'inculpation d'attentat à la morale publique » (1).

Renouvelé de l'Assommoir, spécifiait l'*Intransigeant*, en tête de ce filet que nous lui empruntons. Oui, au pantalon près, car la grande Virginie en portait : et Gervaise dut en débarrasser la fente pour lui administrer une correction aujourd'hui devenue aussi classique que le récit de Théramène :

« Dessous il y avait un pantalon. Elle passa la main dans la fente, l'arracha, montra tout, les cuisses nues, les fesses nues... » (2)

En faisant porter un pantalon à la grande Virginie, Zola ne s'est nullement écarté des données très exactes de son observation : c'est une fille bien plus qu'une ménagère. Il lui est familier ainsi qu'à ses semblables et semble faire partie de la profession.

C'est un des accessoires de leur trousseau par quoi s'avère les progrès de leur galanterie, elle

(1) *L'Intransigeant*, 8 avril 1888.

(2) Émile Zola : *L'Assommoir*, Paris, Charpentier, 1879; in-12, p. 34-35.

en marque pour ainsi dire les étapes. Non moins juste est cette observation de Jean Reibrach :

« A mesure, elle s'amusait, faisait des allusions, en femme tenue au courant des histoires par le luxe croissant des dessous depuis l'arrivée des officiers; les chemises s'affinant, gardant des parfums; les pantalons se garnissant de dentelles peu à peu » (1).

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir cette gobette de Luce, aussitôt qu'elle est entrée dans la voie du mâle, se faire offrir par son vieux malpropre des chemises et des pantalons Empire, dont elle fait les honneurs à Claudine, laissée, à vrai dire, assez indifférente par les splendeurs et les anachronismes de cette lingerie :

— ... As-tu vu mes chemises? viens voir mes chemises! J'en ai six en soie, et le reste Empire à rubans roses, et les pantalons pareils...

— Des pantalons Empire! Je crois qu'on n'en faisait pas une consommation effrénée, dans ce temps-là...

— Si dà, à preuve que la lingère me l'a dit qu'ils sont Empire!... (2).

(1) Jean Reibrach : *La Gamelle*. Paris, Charpentier, 1890; in-12, p. 153.

(2) Willy et Colette Willy : *Claudine à Paris*. Paris, Ollendorff, 1901; in-12, p. 194.

Plus heureuse qu'Elisa, certaine institutrice d'Olivet, près Orléans, (pépiniéristes, bal, fritures) en portait, et, comme Claudine même, les portait fermés, circonstance favorable auquel le pharmacien Veinard, ce nom prédestiné, dût de comparaître devant la justice de son pays pour le simple délit de voies de fait et non sous l'inculpation beaucoup plus grave d'outrage aux mœurs.

Le pantalon fermé de l'institutrice, la fessée qu'elle reçut et le procès qui suivit; l'aventure eut à l'époque son heure de vogue et de gaîté. *Le Figaro* même souleva les voiles, — les jupes seraient plus exactes, — de la demoiselle. Après avoir joliment conté la chose, M. de Rodays concluait en ces termes :

« Maintenant, notons un bien joli détail. Il faut avouer que M. Veinard a une certaine dose de chance. Le fait d'avoir frappé publiquement un adversaire au visage constitue le simple délit de voies de fait; mais le fait d'être allé chercher sa vengeance dans des profondeurs plus cachées, plus intimes, et sur un champ de bataille plus étendu, constitue le délit fort grave d'outrage aux mœurs.

« Or, admirez cette circonstance merveilleuse : la main irritée du pharmacien d'Olivet avait

rencontré un de ces vêtements que la pudeur anglaise empêcherait de nommer. Bref, l'institutrice portait... un pantalon. Ce qui fait que devant ce rempart de toile fine, tuyauté en bas, bien serré à la taille et hermétiquement clos de partout, les yeux indiscrets de l'assistance en furent absolument pour leurs frais.

« C'est à ce vêtement providentiel (1) que le prévenu a dû de n'être renvoyé devant le tribunal de son pays que pour simple délit de voies de fait et d'en être quitte à bon marché : une amende de deux cents francs » (2).

Il n'arrive pas tous les jours d'être fessée en public. Ces deux exemples n'auraient donc sans doute pas suffi à décider les hésitantes, si la coquetterie et les impériales d'omnibus — encore une source d'indiscrétions disparue — ne s'en étaient mêlés.

L'ouvrière d'un rang un peu plus élevé — robes, confections, modes, demoiselles de magasin, la rue de la Paix et le Métro de l'Opéra — semble, en effet, à ce point de vue, comme à d'autres, former une transition entre le peuple

(1) Et comment?... Un bienheureux Théophane Vénard figure sur le calendrier, dont la fête tombe le 2 février.

(2) *Le Figaro*, avril 1879.

d'où elle sort et le monde galant auquel, souvent, elle aboutit.

Nombre de ces enfants, mises avec un chic et une élégance qu'ignorait totalement Berthe à l'époque où elle filait, sont attendues à la sortie de l'atelier, par leur petit homme, quand ce n'est pas le fâcheux micheton, qui les emmènera dîner et passer la soirée à Montmartre. Menant parallèlement les travaux de l'aiguille et de l'amour, en attendant de sacrifier les premiers aux seconds, elles se trouvent amenées à soigner davantage leurs dessous.

Le pantalon reparaît — certaines n'en portaient plus — et se garnit; les chemises s'écourtent et se dentellent. Les déshabillés sont prévus et attendus.

Elles feront bien, pourtant, les chères gosses, si elles ne sont pas sûres de la discrétion de leur amant, ou si, au cours d'une visite au Louvre ou au Bon Marché, elles n'ont pas la force de résister à quelque tentation mauvaise, de ne pas cacher dans leur inexpressible le fruit de leurs économies ou de leurs larcins.

On ne saurait croire jusqu'où va l'indiscrétion de certains gigolos et des inspecteurs des grands magasins. On a appelé cette opération la fouille et le mot fait image.

Mlle Joséphine (avenue Jean-Jaurès) en fit la cruelle expérience, et tout comme le renard, jura mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus. Ayant imprudemment livré à un prévenant jeune homme, M. Maurice, la clef de son cœur et de sa chambre, elle s'aperçut au bout de quelques jours avec effroi, de la disparition de l'objet aimé et de ses économies.

« Elle les cachait dans la ceinture de son pantalon, mais elle avait commis l'imprudence de lui laisser deviner sa cachette » (1).

Le gentilhomme écaillé avait disparu entre deux eaux et les économies n'avaient pas dû faire long feu aux comptoirs des bars de Belleville.

Quant à Pauline H... et à Berthe L... deux comparses, des verseuses de bocks et d'illusions auxquelles Eros avait fait ceindre, jadis, le tablier blanc et la sacoche des brasseries, elles durent à une bien malheureuse distraction (deux mantilles et de la lingerie) de figurer dans les *Grands Bazars* de M. Pierre Giffard et sur les bancs de la Correctionnelle :

« Elles dissimulaient les objets volés dans leurs pantalons et entre les jambes. (Cette opération prudente se fait dans les cabinets d'aisances.) Quand on a voulu leur faire avouer le

(1) *L'Éclair*, 17 mars 1893.

vol, elles ne se doutaient pas qu'on allait les déshabiller, et elles ont nié jusqu'à ce qu'on les eût mises entièrement nues» (1).

La fillette déjà grande à laquelle sa mère aura l'inclémence de les faire porter fermés, fera bien, après se les être fait déchirer, dans les bois, de Saint-Cloud, par son compagnon de promenade devenu son ami de cœur, de ne pas le retirer pour le jeter dans un fourré.

L'objet retrouvé par un promeneur solitaire ne manquera pas de prêter aux plus déplorables suppositions. L'imagination fertile des reporters et le flair bien connu de la police feront le reste : nouveau scandale, nouveau satyre, nouveau Soleilland : tout cela pour un « pantalon blanc de fillette, très étroit, déchiré d'avant en arrière et sur lequel on remarque... de nombreuses taches suspectes » (2).

Cela jusqu'au jour où, mi-riant, mi-pleurant, deux pauvres gosses, Charles Cognand et Joséphine Dessers, viendront murmurer à mi-voix, sur un air connu, dans le cabinet du commissaire :

C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile,
C'est une idylle et voilà tout...

(1) Pierre Giffard : *Les Grands Bazars*. Paris, Havard, 1882 ; in-12, p. 174.
(2) *Le Matin,* 19 et 20 janvier 1909.

La Cour d'Assises avait vraiment d'autres... chiens à fouetter. Infortunée Joséphine, elle était assez punie pour ne pas avoir à répondre à la relative justice des hommes : au cours de cette escapade, n'avait-elle point perdu ses cheveux blonds, son pantalon... et sans doute quelque autre chose encore?

Avant que les temps fussent venus du benzol et des éclaboussures des autobus, les impériales d'omnibus, devenus accessibles aux femmes eurent leur part également dans la diffusion de l'usage du pantalon.

Nombre de jolies filles et de fines enfants du faubourg ne détestaient évidemment pas que l'on aperçut leurs jambes, si elles étaient bien faites, en descendant l'étroit escalier. Encore fallait-il que les Messieurs de la plate-forme, des voyageurs d'une espèce particulière, ne poussassent pas leurs investigations plus haut que le genou. D'où nécessité de se munir d'un pantalon, dont, timide, apparaissait parfois le poignet, à moins que la jupe s'étant accrochée, ce ne fût une soudaine exposition de blanc.

« Pas souvent suggestive, déclarait Vallet, la descente de *l'impériale*, bottines fatiguées, jupons d'alpaga, pantalons de flanelle rouge... à moins

qu'il n'y en ait pas » (1). Mais non, toutes les bottines n'étaient pas fatiguées, les pantalons de flanelle étaient heureusement l'exception, et quand il n'y en avait pas du tout, je me suis laissé dire que ça n'en était pas plus désagréable.

En Allemagne, où tout est sujet à règlements, on songea, paraît-il, lorsque l'impériale des omnibus fut, à Berlin, devenue accessible aux femmes, à rendre le pantalon obligatoire pour celles qui voulaient procéder à cette ascension.

C'était un nouveau poste et un nouveau mot composé à créer, inspecteur-des-pantalons-des-dames-des-impériales-d'omnibus; mais les difficultés du contrôle firent, sans doute, rejeter la proposition du docteur Hancke, tendant à ce que le « pantalon sous-jupe » fût imposé aux voyageuses de l'impériale et la police se borna à exiger que l'escalier fût large et masqué du côté du public (2).

La bousculade qui y sévit et les petits jeux qui s'y pratiquent, ne rendent pas non plus le pantalon tout à fait inutile dans le métro.

Écoutez plutôt la mère des demoiselles Jouarre :

— Oui, parlons-en ! c'est plein d'hommes qui

(1) *La Vie Parisienne : Par la Pluie,* 24 mars 1894.
(2) Cf : *Le Fin de Siècle,* 12 novembre 1896.

vous pelotent. Il n'y en a pas un pour céder sa place, et cinquante pour vous peloter les fesses! Croiriez-vous que pas plus tard qu'avant-hier, je me suis trouvée à côté d'un sale type, que si je n'avais pas eu de pantalon... (1)

Mais, une personne de votre éducation aurait-elle pu, chère Madame, n'en pas avoir?

La pluie, enfin, l'ennuyeuse pluie, qui rend les trottoirs gras et boueux et force tout ce petit monde à dévêtir sous les jupes haut relevées, la gamme des bas et la ligne amusante des jambes, n'est pas, certains jours du moins, sans faire passer un pantalon, en s'habillant, à d'aimables personnes, qui, s'il faisait soleil, s'en passeraient volontiers.

Le café-concert a chanté assez pauvrement ces brèves visions et sans s'attarder aux « petits vieux bien propres » auxquels sont familiers le trottoir de la rue de la Paix, je dirai un mot rétrospectif de cet objet aboli, la culotte cycliste.

Avant même que la bicyclette ait achevé de tourner au « bienfait social » et que la « petite reine » soit devenue la populaire bécane, la cu-

(1) Willy : *La Tournée du Petit Duc*. — Paris, Société d'éditions et de publications parisiennes, s. d.; in-12, p. 50..

lotte avait disparu, remplacée par la jupe-culotte, puis, par la jupe, plus élégante sans doute, mais beaucoup moins pratique.

Mais, que voulez-vous? la mode l'ordonnait ainsi.

La culotte zouave avait cependant un grave inconvénient, que partage, d'ailleurs, la culotte marquise portée sous la jupe : il y avait des moments où elle devenait terriblement gênante. Aussi, ne faut-il pas s'étonner qu'un tailleur intelligent ait un jour songé à donner à la culotte de nos petites camarades le quelque chose qui lui manquait pour en faire l'égale de nos pantalons « un rien ce quelque chose; mais un rien qui compte terriblement en de certaines minutes au cours des longues étapes cyclistes.

« Quelques cyclowemen, émues des souffrances de leurs sœurs, ont pensé qu'il y avait une révolution à tenter sur ce terrain et, résolument elles ont ouvert une brèche dans le préjugé de la culotte cycliste, — entr'ouvert serait mieux dire, et combien discrètement.

« C'est à cette généreuse tentative que nous devons la Culotte Petit-Pont ingénieuse autant que décente, et aussi commode qu'élégante » (1).

(1) *Le Journal*, 9 décembre 1897. — Se reporter aux catalogues de la Belle Jardinière de l'époque.

Je ne sais si la culotte petit-pont a survécu aux « longues étapes cyclistes », mais l'idée n'est pas morte avec elles. Plus récemment, un catalogue s'adressant au monde de l'automobile, me révélait l'existence, avec dessin à l'appui, pour les femmes pour lesquelles l'auto est un sport, de la « culotte à pont, se porte sous les jupes de sport, satin de Chine ou Jersey ».

Aux jours heureux et déjà lointains de la bicyclette, il y avait des débutantes qui ne cherchaient pas si loin et se contentaient, à la campagne, de retirer leur jupe et leurs jupons, pour enfourcher, en corsage clair et en pantalon, un cadre d'homme :

« Rencontré dimanche soir, près d'Auvers-sur-Oise, une très réaliste mais par trop shocking jeune femme qui pédalait en pantalon de batiste ... pas même fermé par une feuille de vigne.

« Ohé! Monsieur le sénateur! si vous enfourchiez votre bécane pour savoir son nom et son adresse ?

Ce filet emprunté au *Vélo* ne doit pas être étranger à l'amusante nouvelle que M. Carolus Brio publiait quelques mois plus tard dans le *Courrier Français*. Elle n'aurait pas fait mauvaise figure dans les *Tribunaux comiques* de

Jules Moinaux, et les motifs de la remise à huitaine par le juge de paix méritent d'être cités :

« Attendu que la nature de l'étoffe, si légère soit-elle, dont est fait le pantalon d'une bicycliste ne saurait constituer le délit d'outrage aux mœurs ;

« Qu'en l'espèce, il y a lieu de rechercher si le vêtement dont il s'agit offre des solutions de continuité, le rendant impropre à l'usage spécial qu'en fit la délinquante ;

« Qu'un supplément d'enquête par suite est nécessaire :

« Par ces motifs,

« Invitons Mme Laminette à soumettre à l'examen du tribunal le pantalon incriminé.

« Renvoyons la cause à huitaine pour les opérations d'expertise et de jugement » (1).

Par contre, si hostile que l'on puisse être à la culotte cycliste et même au pantalon en général, c'est pour une femme une grosse imprudence de monter à bicyclette sans pantalon. Il n'y a pas seulement à Paris de vieux messieurs pour veiller à la décence des rues et des music-hall : les farouches agents du préfet de police, ce tigre à face humaine, verbalisent, eux aussi, parfois,

(1) *Courrier Français*, 14 octobre 1894.

et une pauvre petite femme, Mlle Lanjallée, dut à un procès-verbal de ces sbires de comparaître non plus devant la justice de paix, mais devant la correctionnelle et de se voir octroyer huit jours de prison.

« La 8e Chambre correctionnelle a condamné hier à huit jours de prison, devant se compenser avec la prison préventive subie, Mlle Lanjallée poursuivie pour outrage public à la pudeur, dans des conditions toutes nouvelles : c'est l'application de la bicyclette au délit correctionnel, car cette jeune personne, dont la magnifique chevelure crêpée entoure la tête comme d'une auréole, n'avait rien trouvé de mieux à faire que de parcourir la distance qui sépare le quai Malaquais de la place Saint-Germain-des-Prés, juchée sur une bicyclette, les jupons retroussés, sans pantalon, avec aux jambes, de simples chaussettes.

« Me Lenoble, son défenseur, a plaidé que sur des plages et dans les bals privés, les femmes les plus honnêtes en montraient bien davantage. Mais cet argument n'a pas convaincu le tribunal » (1).

Huit jours de prison pour montrer ses jambes et un peu de ses cuisses, c'est cher, vraiment; et

(1) *L'Écho de Paris*, 10 octobre 1898.

quelques jours plus tard, M. A. Ménard pouvait écrire avec raison dans la *Lanterne* :

« Faut de la pudeur; pas trop n'en faut. Ou bien dressez des procès-verbaux aux statues du Luxembourg, aux danseuses en rupture de tutu, à tout ce qui montre un coin de peau, et fourrez six mois de prison à une infortunée qui, ayant bu un verre de cidre, se laissera aller à mettre au coin d'un mur sa lune en plein air » (1).

Qui vous dit, ô doux juges de la 8e Chambre, que cette enfant n'allait pas à un premier rendez-vous, et les casuistes sont d'accord pour juger que la femme pêche non moins gravement ce jour-là en s'affublant d'une culotte cycliste (*mortaliter peccant* ...), que si elle avait revêtu le pantalon fermé de la princesse C... :

« Non, mille fois non! Allez-y en voiture! La culotte de zouavette, c'est charmant, mais ça *n'est pas* un costume d'adultère à ses débuts. Combien de fois je l'ai maudite, cette jolie culotte de zouavette! Et encore elle était portée par des femmes qui ne faisaient pas de manières pour l'enlever. Croyez-m'en, madame, prenez votre voiture, mettez une robe, des jupons non empesés et un pantalon ouvert. Votre hôte sera

(1) *La Lanterne*, 13 octobre 1894. (*Le Nu à bicyclette.*)

très sensible à ces marques de courtoisie » (1).

La culotte cycliste ressemblait trop, d'ailleurs, aux vêtements de l'autre sexe pour que le *Dictionnaire des cas de conscience* ne lui fût point contraire.

(1) *Le Block-Notes de Falstaff : correspondance. Le Fin de Siècle*, 13 août 1896.



LE GRAND
ET LE PETIT TROTTOIR

SUZANNE

LINGERIE — TROUSSEAUX

On essaie.



LE GRAND
ET LE PETIT TROTTOIR

Par M. Paul Bourget, dont la prose et les pensées édifiantes, ne faisaient pas, à cette époque heureuse, concurrence à celles de M. Henry Bordeaux, nous connaissons depuis longtemps les corsets noirs de Mme Moraines.

Les bas noirs et le corset noir, ah oui! des souvenirs plus lointains encore que ceux de la bicyclette, et que gardera de l'oubli le crayon divin de Willette.

Mais, ne nous émotionnons pas; laissons à nos aînés le regret du bas blanc et de tout ce qui fit l'élégance des femmes de la Restauration et du Second Empire.

Poussant l'indiscrétion plus loin que l'auteur de *Mensonges*, enquérons-nous auprès des romanciers des dessous de la Parisienne.

Mondaines, quarts de mondaines, mannequins ou simples trottins, ils n'ont point manqué de déshabiller leurs héroïnes. Nous connaissons le tissu de leurs chemises et la forme de leurs pantalons ; la plupart en portent ; et si, d'aventure, elles n'en ont pas, nos maîtres n'auront garde d'omettre ce détail.

Brève revue du roman contemporain à laquelle manqueront la bousculade et les parlementaires de Longchamp — qui s'en plaindra?

Mon vieil ami Jean Ajalbert — l'ordre alphabétique l'ordonne — prendra la tête de défilé et j'en suis convaincu, saura ne pas perdre le point de direction.

Tout d'abord cette jolie fille, Marcelle, qui lui a fourni le thème d'un de ses meilleurs romans, *En Amour* :

« Il la hissa tout à fait sur ses genoux, la main aventureuse par les bas tièdes, les dentelles du pantalon... » (1)

Mais, crainte de faire rougir les roses de la Malmaison, passons à la fille de l'hôtesse des

(1) *En Amour*, Paris, Tresse et Stock, 1890; in-12, p. 12.

amoureux à Olivet, encore une qui, à Paris, a trop bien tourné :

« Ah! elle en avions des frusques, elle aussi, et des pantalons et des jupons et de la dentelle, et des ci et des là, comme sur c'te chaise... Et des chemises et des fines, sauf vot' respect, qu'on y voit l'cul à travers, comme j'y disais » (1).

D'un autre poète, Théodore Hannon, cette traversée, un jour de pluie, par les petites Bruxelloises, que n'avait point encore écrasées la botte prussienne :

> Ah ! l'exquise exhibition
> De pantalons blancs et de cottes,
> De mollets et de bas à côtes,
> Prenant jour, sans ambition (2).

Laissant à Mlle Lhomme ses « culottes de flanelle (3), restons fidèles au pantalon blanc et à son charme ambigu. Albert Tinchant et Léo Trézenik, deux disparus, dévêteront pour nous ces blancheurs secrètes.

« Cependant qu'il allumait deux bougies et tirait les verrous, elle s'était déshabillée, sans trouble, énigmatique, gardant encore, — une

(1) *En Amour*, p. 233.
(2) *Au Pays du Manneken-Pis*. Bruxelles, Kistemaeckers, 1883 ; in-8, p. 27-28.
(3) Léon Cladel : *L'Écho de Paris*, 7 mars 1891.

dernière révolte de pudeur, sans doute, — son corset clos et son pantalon très blanc sur ses bas noirs « (1).

Léo Trézenik s'est plu, lui, à rajeunir le sujet très vieux et familier aux estampes du XVIIIe siècle, de la jarretière défaite et qu'il faut rattacher.

« Puis, résolûment, comme pour en finir, elle troussa ses jupes, découvrant ses jambes jusqu'au feston du pantalon, et, posément, sans précipitation, en femme qui se sait comprise, elle tira son bas et boucla sa jarretière » (2).

Des modes, passons, si vous voulez, aux modèles. En ce qui les concerne, une distinction s'impose.

D'une part, l'Italienne ; un souillon généralement, ignorant, sous le clinquant de ses oripeaux, l'art des déshabillages. Ses vêtements enlevés en paquets, tout d'une pièce, elle retirera sa chemise par-dessus sa tête, sa nudité allant en remontant, des bas de coton à côtes aux seins trop lourds. Point de dessous ou, tout au plus, au cœur de l'hiver, le hideux emmaillottement d'un pantalon de flanelle rouge, ballon-

(1) Albert Tinchant : *Les Fautes*. — Paris, Piaget, 1887; in-12, p. 168.

(2) Léo Trézenik : *Les Gens qui s'amusent*. — Paris, Giraud, 1886; in-12, p. 233.

nant autour des cuisses et tombant à mi-jambes. L'exhibition brusque de son corps, la tenue de travail dans un métier dont, au dire de certaines, les repos sont surtout fatigants.

Ce sera le contraire de la Parisienne. Quelques soient ses origines et les contingences de la vie qui l'auront amenée à poser, elle restera femme avant tout.

Tandis que le déshabillé de la Transtévérine, vieille et déformée avant l'âge ,le plus souvent, chair vague condamnée à d'obscures besognes, chairs veules tôt dévêtues sur un signe du maître, aura quelque chose de celui d'un goujat ou d'un garçon boucher devant le conseil de révision, la Parisienne, que Montmartre ou que Montrouge aient souri à ses premiers ébats, n'aura point oublié et chantera, dans sa grâce et suivant le rite consacré, le poème divin des déshabillés.

Nulle hâte à se montrer nue, à faire, comme l'Italienne, valoir sa marchandise ; au lieu des nippes arrachées plutôt qu'enlevées, souplesse et rythme des mouvements, les gestes classiques et prévus de la femme qui, peu à peu se déshabille. Après le corsage brusquement retiré, la chute déjà plus lente de la jupe ; un jupon qui semble hésiter avant de laisser, en tombant,

apercevoir l'androgynat amusant du pantalon ; le manège compliqué de la femme, pour s'en dépétrer; les jarretelles dont il faut détacher les « pressions » ; le corset à dégrafer et dont la chute laisse apparaître, nue, l'orbe jolie des seins : tous ces riens charmants qui, pour les véritables amants de la femme, rendent certaines minutes particulièrement heureuses et sont comme une introduction écrite par quelque impérissable artiste, à la vision sacrée de son corps, au lotus apparu de son sexe.

Pudeur spéciale, tandis que le modèle ne songera pas à rougir de sa nudité, souvent, — rideau ou paravent, — il se cachera, tant pour se déshabiller que pour se rhabiller.

Son corps, soit, c'est son métier. Mais son déshabillé lui appartient, ou appartient à celui à qui elle a fait don de sa jeunesse et que de sa chair, que l'amour ou que la fantaisie la guident.

Les rapins les plus chevelus de Montmartre et les esthètes les plus largement cravatés de Montparnasse n'effraieront pas son nu triomphant, mais que le facies niais de Bouvart ou que le masque glabre de Pécuchet ne viennent pas s'encadrer au seuil de l'atelier. Quel cri d'oiselle effarouchée saluerait l'apparition de l'éternel prototype du mufle et comme elle aura

vite fait de disparaître on ne sait où, ou de couvrir, on ne sait de quoi, l'holocauste vivant de son corps.

Celle-là, généralement porte des pantalons. Un des meilleurs dessins de Boutet, nous les montre même très fanfreluchés, tandis que, arc-boutée, elle écoute, à la porte, vaticiner en descendant l'escalier un créancier impayé ou quelque représentant de la détestable et redoutable corporation des huissiers (1).

Parfois, même, on profite de la séance de pose pour les leur cacher, d'où, quand elle a pris fin, cette légitime protestation :

— Ah! vous pouvez bien rire tous les deux. N'empêche que ce n'est pas chic d'avoir caché mon pantalon » (2).

Il en fut même à les porter fermés ; elles furent sans doute l'exception. Enigmatique et bras ballants, Yvette Guilbert, non sans charme, chanta *le Petit Modèle* :

Ell' n'voulait pas avant l'mariage,
Quitter ses pantalons fermés ;
Ça vous prouv' bien qu'elle était sage,
Sa mère ayant su la former (3).

(1) *Autour d'Elles.* — T. II, *Les Modèles.* — Paris, Ollendorff, 1897 ; in-f°. (*Le Coup de sonnette*).
(2) Dessin et légende de Satan (*Chronique amusante*).
(3) Paroles de Cellarius (*Gil-Blas illustré*, 30 octobre 1892).

Il y en a toutefois à n'en pas porter. Les unes jeunes, les autres vieilles, — ou tôt vieillies, car les années de champagne comptent double : les chevaux de retour de la pose, ces malheureuses qui, malgré leur empâtement, ne peuvent se décider à l'abandonner, et qui, lamentables, s'en vont, par les ateliers, traîner à la recherche d'une ébauche longue à venir.

L'une d'elles a fourni à Paul Dollfus le récit de la séance improvisée, qui permit à la pauvre femme d'établir aux yeux d'un des maîtres du crayon combien ses dessous ignoraient la complication de l'empantalonnement.

Rebutée à droite et à gauche, d'atelier en atelier, elle finit par aller frapper chez le peintre Bayard, qui, lui avait assuré un fumiste, était, en ce moment, à la recherche de femmes, posant le dos et les reins.

Quel dos, quels reins, et, surtout, qu'elle chute de reins !

« Quand elle se présenta, il y avait plusieurs personnes dans l'atelier.

— Monsieur Bayard ? demanda-t-elle.

— C'est moi ! fit le peintre.

« Alors, sans mot dire, elle lui tourna le dos... puis soulevant ses jupes et sa chemise — elle

n'avait pas de pantalon — elle cambra la croupe, et, triomphante, s'écria :

— Comment trouvez-vous le bouillon ? (1).

Nous cotoyons le trottoir. L'hiver seul semble en chasser les tristes créatures, qui lasses, sans doute, d'avoir ouvert leurs draps aux hommes, viennent, dans la *Femme-Enfant*, mendier quelque emploi dans la figuration.

Non des théâtreuses possédant la tapageuse lingerie de Raymonde de Nevers ou de Christiane de Pontijou, mais le veule troupeau, qui jamais ne possèdera chignon sur rue ou place au prône, des vendeuses d'amour au rabais, celles qui, quand on leur dit de s'asseoir, se couchent ou s'agenouillent.

Quelques-unes se déshabillent pourtant, d'autres se contentent de trousser leurs jupes.

Leurs pantalons? « ceux que l'on met tous les jours, de flanelle ou de madapolam, serrés au jarret, non d'un ruban, de quelque cordon à double nœud, sans rosette » (2).

La flanelle toujours :

« Sous les jupes et les pantalons s'enflaient et ballottaient à l'aise des rondeurs proéminentes

(1) *Modèles d'artistes*. — Paris, Marpon et Flammarion, s. d.; in-12, p. 214.

(2) Catulle Mendès : *La Femme-Enfant*. — Paris, Charpentier, 1891; in-12, p. 25.

jusqu'à la difformité, ou s'effilaient sans mensonge de rembourrages ni d'étoffes bouffantes des éthicités de squelettes » (1).

Pas faite pour la montre cette « flanelle ballonnante du pantalon » (2) ni pour pimenter l'angoisse des déshabillés. Elle ne songe pas même à garantir la femme contre la folie des mains qui s'égarent, mais simplement à la protéger du froid.

Le bienfait social, sous une autre forme.

Pour d'autres, au contraire, costume de combat et de travail, cantharide autorisée dont elles connaissent les effets et escomptent les résultats.

« Arrivée à la chambre de l'amie, elle commence par faire asseoir son *miché*, elle ôte son chapeau, déroule ses cheveux, dégrafe sa robe, enlève son corset et ses jupons ; elle reste ainsi en pantalon très court et très décolletée, parce que, par un geste imperceptible elle a tiré la coulisse qui fermait sa chemise sur la poitrine ; elle s'assied près, bien près, quelquefois sur les genoux et entame une conversation ; l'homme la couve des yeux ; en femme habile elle suit sur sa physionomie la marche de ses désirs ; quand

(1) *La Femme-Enfant*, p. 25-26.
(2) *La Femme-Enfant*, p. 34.



elle le voit à point, elle aborde la question.

— Tu m'as donné dix francs (ou un louis), mais tu ne savais pas comme j'étais faite, comme j'étais fraîche ; allons, mon bébé, donne-moi dix francs (ou un louis) de plus, tu verras comme je serai bien gentille.

« C'est le coup de l'allumage » (1).

Le trousseau même des pensionnaires de M. Philibert comprend des pantalons en nombre restreint il est vrai, leur usage semblant dans ces derniers salons assez problématique.

Les *Comptes d'un Budget parisien : toilette et mobilier d'une élégante en 1869*, de Lorédan Larchey, ne prévoyaient pas cet accessoire dont l'usage était, cependant, devenu courant.

Le jugement du juge de paix d'Agen qui fit restituer son trousseau à Mlle Paméla comble cette lacune, et ajoute également un document assez curieux à l'histoire de nos mœurs.

« Les tenancières de maisons Tellier peuvent-elles retenir les effets de leurs pensionnaires, sous prétexte d'avances faites à ces dernières et non remboursées ? Le juge de paix du deuxième canton d'Agen vient de résoudre, dans le sens

(1) Charles Virmaître : *Paris-Galant*. — Paris, Genonceaux, 1890; in-12, p. 15.

(2) Paris, Frédéric Henry (1870), in-32.

de la négative, cette question qu'on ne saurait qualifier question de droit pratique à l'usage des familles.

« Mlle Paméla devait 200 fr. pour avances diverses à « sa » Mme Tellier. Celle-ci avait pensé être en droit de refuser à sa pensionnaire, avant paiement intégral de la somme de 200 francs, l'enlèvement des objets de son trousseau ainsi composé :

« 37 chemises décolletées, 7 jupons blancs et de couleur, 3 jupons de laine et flanelle et 3 corsages, 3 pantalons blancs, 11 paires de bas, 36 serviettes, 38 mouchoirs de poche, 6 mouchoirs de poche en soie de foulard, 3 flanelles, 6 costumes de ville, 1 peignoir en laine, 4 paires de chaussettes, 1 corsage en soie, 3 garnitures de jupon au crochet, 3 chapeaux, 1 collet d'hiver, 1 châle en laine, 1 parapluie, 1 fichu de soie et 1 tablier blanc.

« Comme nous l'avons dit, le juge de paix, saisi du différend, a donné gain de cause à Mlle Paméla, qui, sans bourse délier ou plutôt sans avoir besoin de fouiller dans ses onze paires de bas, est rentrée en possession de son trousseau de pensionnaire de la maison Tellier » (1).

(1) Le *Gil Blas*.

Trois pantalons pour vingt-sept chemises, la proportion est assez faible : Mlle Paméla n'avait guère à en user paraît-il, et les habitués de la maison n'étaient sans doute pas des cérébraux auxquels fût nécessaire l'excitation des dessous.

Si, au lieu d'être « en maison », la pauvre fille eût librement exercé la profession d' « insoumise » elle aurait eu chance de compléter sa demi-douzaine et même d'atteindre la douzaine, par quelques passes rémunératrices et suivies, chez l'intelligent hôtelier, dont le *Cri de Paris*, révélait, naguère, l'existence :

« Doué d'une ingéniosité exquise, un tenancier d'hôtel parisien a inauguré, ces temps derniers, un système de ticket-prime vraiment original.

« L'existence de ce ticket a été révélée au cours d'une poursuite correctionnelle. Le tenancier avait à répondre, devant la 9e Chambre, du délit d'excitation de mineures à la débauche.

« Afin d'attirer la clientèle des filles galantes, ce commerçant avisé remettait à chacune de ses clientes, lors de son passage dans une chambre de son hôtel, un ticket-prime.

« Vingt de ces tickets donnaient droit à « un pantalon madapolam, avec broderie anglaise »

et cinquante tickets à « une chemise de nuit nansouk garnie entre-deux et broderie anglaise. »

« L'adroit tenancier a été condamné à mille francs d'amende » (1).

Toutes, en sachant la puissance, savent mettre à profit la grâce ambiguë du pantalon pour porter aux désirs du mâle le coup décisif.

Là où auront échoué le plus frais sourire et les plus beaux yeux du monde, le charme des déshabillés et le piment des blancheurs apparues triompheront.

Combien d'Hippolytes seraient rentrés chez eux, farouches et solitaires, si, sur leur chemin, les dentelles révélées par le retroussis discret des jupes n'avaient éveillé leurs sens et fait appareiller vers Cythère leur curiosité.

Les dessous, mais, c'est à la fois un art et une préoccupation. Jean Richepin et Léo Trézenik nous ont dépeint abondamment, aux carrefours et aux bureaux d'omnibus, « l'amateur de mollets » ce survivant du Pont-Royal, et n'est-ce pas un peu lui-même que portraicturait le pauvre Jean Lorrain, dans ce rêveur traversant le Jardin de Paris ou le Moulin-Rouge « en somnambule, sans rien voir, uniquement préoccupé des jambes des danseuses ou des des-

(1) *Le Cri de Paris*, 15 juin 1913.

sous des promeneuses, plus ou moins montrés dans un geste qui retrousse » (1).

C'était un art également, après avoir su voir, de savoir décrire pour « les maîtres de l'archet subtil et titillant dans l'art de bien exciter et bien dire »(2), que se disputèrent les quotidiens, avant que ne sévit la pudibonderie auxquels ils doivent aujourd'hui un ennui non moins austère que le devoir.

Du *Gil Blas*, ils passèrent à l'*Echo de Paris*, puis de *l'Echo* — *quanto mutatus* — au *Journal*... Hélas! que tout cela est loin. Les contes de Silvestre, les nouvelles de Mendès et de Lorrain, les chroniques de Laurent Taillhade, existe-t-il au monde assez de cendre pour que l'*Echo de Paris* puisse s'en couvrir et expier ses erreurs anciennes.

Quant aux pécheresses dont les caprices faisaient la loi... et la mode, comment leur en vouloir de leurs dessous capiteux, dont la description seule suffirait à scandaliser l'hypocrite province?

Ne doit-on pas, au contraire, ainsi que l'indi-

(1) *Croquis parisiens.* (*Courrier Français*, 2 décembre 1888).

(2) Jean Lorrain : *Où viole-t-on?* (*Courrier Français*, 14 septembre 1890).

quait A. Tisserand, leur savoir un gré infini « de leur dessous ultra-soignés, de leurs pantalons et de leurs chemises de vingt-cinq louis, de leur gai minois, de leurs dents blanches, de leurs frisons fous, bref de tout le charme qu'elles répandent dans la vie parisienne (1) » ?

Qu'elles ne se contentent pas de laisser exposés chez leur lingère où Tout-Paris les aura admirés durant huit jours, les pantalons à cent louis pièces que leur aura offert le vieux banquier Michès.

« Le retroussé est le costume national des Françaises » a écrit Pierre Louys (2). Qu'elles n'oublient point cet aphorisme et ne craignent point de laisser froisser et au besoin déchirer cette lingerie coûteuse. De tels payeurs ont leur amour-propre et ne voudraient pas qu'on puisse croire qu'ils paient des culottes de deux mille francs à leurs maîtresses seulement pour le dimanche (3).

Tout le monde ne peut pas collectionner les souvenirs napoléoniens. A défaut d'un petit cha-

(1) *Closmesnil à l'encan.* (*L'Événement*, 14 novembre 1887).

(2) *Les Aventures du roi Pausole;* édition Fayard, s. d. in-8; p. 80.

(3) Cf : Paul Dollfus : *Conseils aux premières communiantes.* (*L'Événement*, 1er juin 1892).

peau, c'était au pantalon de l'une des interprètes de *Ferdinand le Noceur*, Mlle Giverny, qu'un millionnaire russe avait jeté son dévolu, et il fit offrir 2.000 francs à l'artiste pour qu'elle lui cédât cette partie de sa garde-robe.

L'actrice refusa modestement. Ce boyard était un rapiat et pour ses cent louis comptait se payer le contenant et le contenu. Ce n'était plus de la collection, mais du marchandage (1).

A moins que ce ne fut tout bonnement un « fétichiste » et que le pantalon de l'artiste dût, plus tard, figurer parmi les reliques laissées par le Slave, comme, jadis, on avait retrouvé, derrière le lit de mort de Brillat-Savarin, le violon de l'écrivain, un exemplaire d'Horace et... un pantalon de femme.

Le modèle ne devait pas en être affolant, — l'auteur de la *Physiologie du Goût* n'est-il pas mort en 1826? — Mais, cela prouve au moins que son amie avait été parmi les audacieuses, qui, les premières, avaient souscrit à la mode nouvelle et qu'il en avait, lui-même, compris tout le charme.

« Horace, un violon et un pantalon féminin », ajoutait *Comœdia* qui nous fournit cet écho, « ces trois objets ne sont-ils pas le symbole de

(1) Cf: *Gil Blas* (Échos et Nouvelles), 25 janvier 1891.

l'esprit de gourmand voluptueux et très artiste que fut Brillat-Savarin » (1).

Mlle Giverny! les théâtreuses! Nul ne saurait, mieux que ne l'a fait Montorgueil, exprimer l'importance et dire le rôle que jouent dans leurs succès les entre-deux de leurs pantalons, pour tant de jolies filles qui, au café-concert, font, à défaut de talent, applaudir la désinvolture de leurs retroussés et la somptuosité de leur lingerie.

« La trépidation excitante a surtout gagné les femmes. On sait leur passion pour les exercices violents : elles la satisfont au café-concert, où elles ont transporté la balançoire hygiénique. Ce qu'elles chantent ne s'y prête pas toujours, mais c'est toujours leur plaisir. C'est parfois aussi le nôtre. Au hasard des turlutaines, sur une musique toute en borborygmes — *tra la la la la la la*!... — la pétulante Duclerc exhibe des dessous. Oh! ces dessous. Ami, n'as-tu pas rêvé? Elle est reine du chahut à cette heure, et avec Nini-patte-en-l'air fait école. Beauté à l'ail, piquante et relevée du Midi — té, mon bon — comme la Rosière de Marseille, son émule, dans sa gamme, la note la plus élevée est de la lingère. « Peste, ma chère, tu as donc fait un héri-

(1) *Comœdia*, 22 juin 1913.

tage pour porter des pantalons pareils?... » Les litiges parfois publics entre ces artistes et leurs couturières nous ont révélé le prix d'un talent qui s'applique à combiner la pauvreté des rimes avec la richesse des entre-deux. Le procès de Mme Aymard fut un des plus indiscrets. Nous avons appris que la chanteuse avait des chemises de foulard et des pantalons de surah onéreux. Elle avait jusqu'à « un moine céleste » facturé dix louis, qui intrigua les impertinents. Le moine était-il chartreux, capucin ou carme? Jamais plus beau linge propre ne s'étala en police correctionnelle. On visita sa garde-robe. « Monsieur, aurait-elle pu dire avec fierté, c'est mon répertoire! » Dans la revue, cette année-là, précisément, elle était en plage normande et c'était elle — ô ironie! — qui chantait les « petits trous pas chers! »

« Cette lingerie est une nécessité. Connaissent-elles au cours d'un couplet, quelle position elles prendront? Elles sont comme ces femmes prudentes qui craignent les accidents de voiture ou autres et qui s'habillent en se disant : « Sait-on jamais ce qui peut nous arriver? » Elles sont si stupéfiantes, si inattendues! Et quelles poses clownesques! Cette sensation qu'elles tiennent du clown est si nette qu'elles-

mêmes, volontiers, adoptent pour coiffure le toupet du comique de la piste (1) ».

La lingère parisienne ne se contente pas de fabriquer, comme sœur Véronique, des culottes à tant pour la main-d'œuvre. Pour mieux bander son arc, elle y a ajouté une nouvelle corde, et, moyennant trois louis, les essaie et les laisse déchirer. Métier inconnu même de Privat d'Anglemont et que révéla Georges Brandimbourg dans le *Courrier Français* (2).

C'est, en effet, une manie chez certaines, de conserver cette frêle et illusoire batiste aux minutes suprêmes, alors qu'elles en ont le moins besoin. Elle n'empêche rien, c'est possible, mais à quoi bon voiler d'un nuage, si léger soit-il, la roseur désirée de la chair.

Au nom de tous les véritables amants de la femme, les poètes Armand Silvestre et Catulle Mendès ont protesté contre cette erreur cent fois condamnable. Il faut laisser aux femmes pressées qui n'ont pas le temps de se déshabiller ou aux banales initiatrices aux premiers frissons « cet

(1) Georges Montorgueil : *Le Café-Concert.* — Dessins de H.-G. Ibels et de H. de Toulouse-Lautrec. *Echo de Paris* (supplément, 9 décembre 1893).

(2) *La Traite des filles. — La Procureuse.* (*Courrier français*, 21 août 1890).

accoutrement viril, ce travesti sous la jupe, qui trouble, désoriente » (1).

« Rien n'habille aussi bien que le nu », les bas noirs et le pantalon sont trop longtemps restés en notre doux pays de France comme un uniforme. Il serait bon que la femme dans sa nudité, ne continuât pas à représenter, aux yeux simplistes de la foule, la Vérité sortant du puits perdu de la politique.

L'ironie de M. Pierre Louys est toujours délicieuse.

« L'uniforme des courtisanes c'est le corset noir et les bas noirs avec ou sans pantalon; autrefois, cela se gardait même au lit, disent les bons auteurs : maintenant cela ne se porte plus qu'à la chambre, et voilà un point de gagné, mais le public des petits théâtres le sait-il? Pour lui, toutes les femmes nues représentent la même personne, la seule qu'il ait jamais vue dans les journaux illustrés : c'est la Vérité sur M. Dreyfus. Si on la faisait revenir en scène, il y aurait des manifestations » (2).

La couleur des bas et du corset a pu changer, la vogue du pantalon est demeurée entière, quand

(1) CATULLE MENDÈS : *Robe montante*. — Paris, Piaget, 1887; in-12.

(2) *Les Aventures du roi Pausole*, p. 81.

la proximité du lit ne permet pas un déshabillage complet, et, faut-il le dire, la femme ne pêche, dans ce cas, que véniellement.

Au cours d'une partie de campagne, lorsque l'ombre tutélaire d'un bois offre à deux fantaisies sa complicité, le petit plaisir est si fugitif qu'elle ne peut guère songer à se dévêtir.

L'homme ne saurait lui infliger le ridicule d'avoir à retirer sous ses jupes son pantalon, avant de lui accorder la joie de son corps. Le geste serait inesthétique et en plus dangereux. Un pantalon oublié et accroché aux ailes d'un moulin où il avait remplacé les bonnets de jadis, mais, il n'en faut pas plus pour corser un procès et faire la joie des adversaires d'un homme d'État! Puis, si la dame le porte sous le corset, avec ça que c'est facile de retirer l'un, sans enlever l'autre?

C'est pourquoi, ajouteront les moralistes, la femme doit les porter ouverts et je suis, pour une fois, tout à fait de leur avis.

Le roman ne pouvait, bien entendu, négliger ce détail de toilette qui a pris tant d'importance parmi les dessous des petites amies de nos auteurs les plus réputés. On n'a que l'embarras du choix pour ouvrir un rayon de blanc à faire pâlir l'ombre de la Reine Blanche.

Tout d'abord, évocation du quartier latin d'il

y a trente ans, alors qu'y florissaient les brasseries de femmes et que le nom de Palmyre ne couvrait pas seulement des ruines, cette silhouette de petite grue :

« Et de suite, elle enfila sa chemise...

« Alors, Alphonsine mit son corset, un corset noir avec des éventails en soie jaune, et ses bas, de grands bas couleur chair lui collant au mollet. Dans l'armoire à glace elle prit un corsage de drap rouge garni d'un marabout, et une jupe de même couleur avec quatre rangées d'un petit liseré d'or. Adrienne lui disant de se dépêcher, elle culotta son pantalon, en s'appuyant au bord du lit et posant le pied sur une chaise. Il était garni d'un entre-deux et d'une broderie et resserré par une faveur. Ensuite elle s'attacha la tournure sur le derrière et revêtit un petit jupon en flanelle bleue, ayant une large dentelle et, par-dessus un second jupon en moire, garni de velours » (1).

Que de jupons! et un peu dame de province le jupon de moire garni de velours; mais l'observation du mouvement pour enfiler le pantalon est jolie et la tournure, ce « cul de Paris », disaient nos aïeux, donne à cette citation une date certaine.

(1) Tabarant : *Virus d'Amour*. — Bruxelles, Kistemaeckers, 1886; in-12, p. 25-26.

De Jean Reibrach, non plus une habituée du Pantagruel et du Bas-Rhin, mais une fille de la rive droite, un peu dépaysée dans le populacier Belleville où elle est montée chercher un peu de jeunesse et de vigueur :

« .... Presque aussitôt Martiny vint ouvrir. Il était en caleçon et au milieu de la chambre à coucher, ils trouvèrent Sabotine à demi dévêtue, en corset, avec un pantalon très large bouffant drôlement autour d'elle et qu'une dentelle serrait sur ses bas noirs. Elle était furieuse, le visage flambant sous des cheveux rouges. Ils tombaient en pleine querelle, une histoire de jalousie » (1).

C'est gai! Mais, Sabotine, faut-il le dire? la chaleur aidant, supprimait volontiers ce pantalon si « large » fût-il, et oubliait même trop facilement qu'elle n'en avait pas.

Plus moderne, plus Montmartre, évoquant la bouche pâteuse des lendemains de noces et les fâcheux copeaux de palissandre que guette le réparateur vin blanc-citron, ce lever, de Montfermeil, emprunté au rez-de-chaussée de l'*Eclair* :

« Rose, jetant loin d'elle le bout éteint de sa cigarette, repoussait des pieds les draps et les couvertures, et s'asseyant sur le bord du lit :

(1) *La Gamelle*, p. 43.

— Dis-donc, mon gros, fit-elle, illuminée ... qu'est-ce que tu paierais si je te fournissais le moyen de faire flanquer Nika à la porte par le prince?

— Vous dites? cria-t-il.

— Donne-moi mes bas, dit-elle fiévreusement.

— Vos bas?

— Oui ... Ils doivent être par terre...

— Les voici.

— Et les jarretières, cherche!

— Mais, dites-moi!

— Tu vas voir... C'est une idée... une idée épatante... Passe-moi mon pantalon... Là... comment, tu ne le vois pas?... Sur le dossier de cette chaise?

— Je vous en supplie, dit Boiscervoise en apportant le pantalon ... Quelle est cette idée? » (1).

Mais vous n'avez cure de Nika, — moi non plus, d'ailleurs — les « pantalons à manchettes » de Fanny Legrand (2) et le « pantalon tuyauté » de telle femme d'amis de Courteline (3), vous paraîtront bien bourgeois et bien pot-au-feu :

(1) Montfermeil : *Le Dégoût.*

(2) A. Daudet : *Sapho.* — Paris, Charpentier, 1884; in-12, p. 48.

(3) *Les Femmes d'Amis.* — Paris, Marpon et Flammarion, 1886; in-12, p. 267.

restons plutôt sur la butte. Une montmartroise, et des plus notoires, l'amusante *Echalote,* de Jeanne Landre nous y invite.

C'est l'heure à laquelle, devant son déshabillé, son vieux, conforme à ses habitudes, lui découvre pour le chant et le café-concert, des dispositions qui réclament instamment des chaussettes et des jupes courtes :

— Chante voir un peu, dit-il à Echalote, un matin que celle-ci vaquait à sa toilette et arpentait l'appartement, vêtue d'un pantalon et d'une chemise dont le pan, non rentré, lui chatouillait les mollets » (1).

— Voyons, la gosse, veux-tu bien rentrer ça! se serait écrié M. de la Rochefoucauld qui sut jadis élever la feuille de vigne à la hauteur d'une maxime. Mais, M. de la Rochefoucauld ne fréquente guère Montmartre depuis que le Bal des Quat-z-Arts ne l'y appelle plus en service commandé, et c'est à peine si quelques revues du Moulin-Rouge, avant son incendie, éveillaient encore le rut auquel il a prêté son nom.

Leurs dessous! cette lingerie si nécessaire pour aguicher le client et lui donner l'illusion d'un peu de luxe, quelle place n'occupent-ils

(1) Jeanne Landre : *Échalote et ses amants.* — Paris, Louis Michaud, s. d.; in-12, p. 96.



pas dans les palabres que tiennent entre elles les petites courtisanes, durant l'inaction et la paresse des après-midi.

« A une autre table s'expliquent des choses très compliquées; il s'agit d'une robe qu'on voudrait acheter ou plutôt qu'on a l'intention de faire soi-même. Il faudrait acheter de la dentelle noire et de l'étoffe. On en aurait pour six francs et on pourrait faire une toilette qui paraîtrait avoir coûté plus de dix louis. C'est comme pour le linge et les dessous, si on avait le temps de les faire soi-même, et puis aussi la patience ... mais on ne l'a jamais, et puis c'est si facile de se faire acheter des affaires, ainsi ce pantalon... La bonne grosse fille qui, candide, émet cette vérité, pose son talon sur le bord de la table et tire sa jupe pour montrer ses dessous outrageusement enrubannés de rouge, un peu de chair s'entr'aperçoit au-dessus du bas; une autre déclare qu'elle porte des chaussettes et pour le prouver, elle allonge ses jambes nues sur une chaise » (1).

Elles ignorent ces enfants, les préjugés bêtas et les fausses pudibonderies de l'éducation bourgeoise et sont charmantes d'impudeur.

« Les gens qui sont près du groupe qu'elles for-

(1) André Warnod : *Bals, Cafés et Cabarets.* — Paris, Figuière, 1913; in-12, p. 39-40.

ment au bal ou au café sont bientôt initiés aux mystères de leurs dessous et peuvent constater *de visu* quelle est la couleur de leurs jarretières, si elles portent des chaussettes ou pas de pantalons » (1).

Nous sommes loin des « pantalons angulaires » de la plus petite des *Demoiselles Goubert.* Ils sentent trop le magasin de confection de la rive gauche : les demoiselles de la Butte connaissent certainement et semblent suivre à l'envi ce conseil digne d'une mère de Forain :

— Avec de jolis dessous, mon enfant, une fille peut se trouver mal partout.

Un pantalon qui va mal, un corset défraîchi, il n'en faut pas davantage souvent pour expliquer des rigueurs plutôt imprévues. En cas de chute, quel désastre, si ces menus détails n'offrent point l'élégance et l'harmonie voulues.

« Je crie; on accourt. Malgré moi je porte la main ... où ça me fait mal. On veut voir pour me secourir, mais je résiste en dépit de la douleur.

— Tu m'étonnes, Léonie !

— Parce qu'il y avait des dames ?

— Non ! un vrai guignon ! Mon pantalon était sale » (2).

(1) André Warnod : *Bals, Cafés et Cabarets,* p. 24.

(2) La Jolie Fille : *Femmes à la mer.* — Paris, Monnier, 1887 ; in-12, p. 183.

Sa place, alors, ô Léonie, était au blanchissage et non sous vos jupes. Elles ne convenaient pas plus à cette lingerie défraîchie que le portemanteau d'un cuirassier, un jour d'inspection :

« O découverte lamentable!... le général aperçoit un ravissant pantalon de femme, tout petit, tout mignon, tout coquet, orné de dentelles et de faveurs roses, encore parfumé malgré la profanation dont il était l'objet, et gardant, pour ainsi dire, quelque chose des séductions qu'il avait pour but de voiler.

« En faisant son porte-manteau, Chapendart, sans y prendre garde, s'était approprié l'indispensable d'Ida de Beaucontour » (1).

Après tout, j'ai bien connu un lieutenant aviateur, qui, au grand scandale de l'inspection aéronautique, portait, fixé à la cabane de son monoplan comme « mascotte » un fragment du pantalon d'une de ses petites amies, une qu'on ne s'attendait guère à voir jouer les mascottes!

Pourtant, parmi les pécheresses dont s'enorgueillit notre Paris et que lui envient les deux mondes, il en est qui, soit par goût, soit par habitude, sont restées rébarbatives à l'usage du pantalon et n'en portent jamais ou presque.

(1) Théo-Critt : *Le treizième Cuirassiers*. — Paris, Ollendorff, 1884; in-12, p. 123.

Mlle Emilienne d'Alençon serait du nombre, avança jadis cette mauvaise langue de Falstaff. Je n'en veux rien croire et je dois humblement avouer que ce n'est pas elle qui me répondit un jour avec la franchise d'un soldat :

— C'est trop commun : toutes les ... catins en portent et dit-elle bien catins, la chère enfant?

Augustine racontant son passé, ne se montrait pas moins franche, et confessait :

— Des jours, je battais les mains en riant, mais d'autres, je pissais dans mes jupes, car je n'ai jamais porté de culottes... » (1).

D'autres seront moins brutales, mais leur aveu sera tout aussi dépouillé d'artifice :

— J'admets encore les soies de couleur pour les jupons, mais pour le reste non ... Quant aux pantalons, je n'en porte jamais. C'est encore une vieille habitude, une manie, si vous voulez; maman n'en portait point; elle m'a élevée à n'en point porter et je ne pouvais pas me décider à en mettre ... Pourtant, si vous le désirez...

— Pourquoi vous demanderai-je de multiplier les obstacles entre votre chair et la mienne? (2).

C'est un peu la réponse d'un païen mystique.

(1) MAURICE MONTÉGUT : *Le passé d'Augustine.* (*Le Fin de Siècle*, 5 juillet 1896).

(2) G.-ALBERT AURIER : *Œuvres posthumes*, p. 24.

Ce n'est d'ailleurs point la seule des héroïnes d'Albert Aurier à n'en point point porter. La plupart des étoiles du beuglant de Châteauroux, qui, dans son roman de *Vieux*, représentent le chœur antique, sont dans ce cas, et, au cours de la partie de campagne où elles s'ébattent librement, le prouvent jusqu'à l'évidence :

« Immédiatement toutes ces dames voulurent imiter les acrobaties du facétieux voyageur. Et ce fut tout à coup d'échevelées culbutes, des envolements de jupes, des surgissements de jambes en l'air, de comiques apparitions de lingeries, voire même, la plupart ignorant les raffinements pudiques de l'empantalonnement, de brusques et désopilants étalements de nudités généralement secrètes » (1).

Bertha, elle-même, ne semblait pas en porter plus qu'au jour déjà lointain de son premier engagement, cette nuit de souper, où, « sans remarquer l'abjecte et ridicule posture de l'aimée ... debout, ... les jambes écartées ... sur le trottoir », le père Godeau, n'ayant plus sa tête, lui confessait passionnément un désir qui devenait de l'amour, « sans daigner entendre le rythmique clapotement des ignobles cascades qui, railleur accompagnement pour sa chanson

(1) *Vieux*, p. 321.

sentimentale, pleuraient, ruisselaient, gargouillaient sous les jupons de la fille » (1).

La gêne d'un pantalon ne lui eût point permis cette hardiesse, et l'eût forcée à prendre une posture plus conforme à son sexe.

Voulant prouver à l'ingénieur de Valenciennes qu'elle n'avait point auparavant figuré dans la Terre, Mlle Bénédicksen, lui laisse constater, sans plus d'embarras, en relevant ses jupes, qu'elle « porte des chaussettes, ensuite qu'elle a le mollet nerveux et maigre, enfin qu'elle se dispense de pantalon » (2).

Enfin, je ne parle pas, car elles sont légion, de celles qui, pour plus de fraîcheur, suppriment l'été leur pantalon. Il n'est, en effet, mauvaise société qui ne se quitte, et nous aurons occasion de voir de très respectables et honnêtes femmes — jusqu'à preuve du contraire — en faire autant et l'avouer non moins ingénûment.

(1) *Vieux*, p. 158.
(2) Willy : *En Bombe*. — Paris, Per Lamm, s. d.; in-12, p. 83.



VIERGES ET DEMI-VIERGES

Est-ce qu'une fille bien élevée ne porte pas toujours des pantalons !

CHARLES AUBERT.



VIERGES ET DEMI-VIERGES

Après avoir tenté, en 1804, de suppléer au manque de jupons ou à leur insuffisance, le pantalon fut, suivant La Mésangère, importé d'Angleterre en France, et vint dès lors compliquer la toilette des petites filles.

Durant près de cinquante ans, elles en eurent, pour ainsi dire, le monopole, et demeurèrent à peu près seules à en porter.

Il fait partie intégrante de leur costume, et il n'y a guère que les gosses du faubourg, dont Alfred Machard nous a si joliment conté l'épopée, pour n'en point avoir.

— Moi, j'irai à cheval... comme un gas.

« Tique, narquois, ricana :

— Penses-tu, on verrait tes guibolles !

— Quèq' t'en sais ?

— Je l' sais, va, qu' t'as pas d' pantalon (1).

Elles sont pourtant l'exception, et en province même, les garçons ont tôt fait de remarquer quand leurs petites camarades en sont dépourvues. Arthur Rimbaud devait ainsi se souvenir d'une de ses voisines de Charleville, dont il aimait à mordre les fesses, se saoulant de sa chair nue :

Quand venait l'œil brun, folle en robes d'indiennes,
— Huit ans, — la fille des ouvriers d'à côté,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalons ;
— Et par elle meurtri des poings et des talons
Rapportait les saveurs de sa peau dans sa chambre (2).

En dehors de ces cas isolés, son usage est absolument général, que ce soient les « petits pantalons brodés » de Virginie (3), « ce pantalon qu'une main brutale avait arraché » et sur qui s'apitoyait la femme Testou (4), ou encore celui

(1) *L'Épopée du Faubourg* (*Mercure de France*, 16 août 1911).

(2) Arthur Rimbaud : *Reliquaire* (*Le poète de sept ans*). Paris, Genonceaux, 1891 ; in-16, p. 74-75.

(3) Gustave Flaubert : *Trois Contes*, p. 18.

(4) J.-K. Huysmans : *Les Sœurs Vatard*. — Paris, Charpentier, 1879 ; in-12, p. 43.

de la petite Alice Fessard. Des cambrioleurs avaient pénétré chez sa grand'mère, à Créteil, et l'un d'eux, soigneux, avait eu la délicate attention, de déposer sur une chaise le pantalon de la gamine, pour ne pas salir, en montant dessus, la tapisserie de la rentière.

Devant la Cour d'assises de la Seine, la vieille dame dépose :

« C'est alors que le troisième a fait signe de fouiller dans le baldaquin du lit. Le garçon à côté de moi ramassa sur un fauteuil le pantalon de ma petite-fille et le mit sur une chaise... Vous savez, j'ai des chaises en tapisserie qui sont déhoussées. Et, pour ne pas abîmer la chaise, il mit le pied sur le pantalon placé sur la chaise, et atteignit ainsi le baldaquin » (1).

On a vu, certes, des acquittements plus scandaleux; la bonne dame plaidait presque les circonstances atténuantes pour le malandrin qui avait respecté sa tapisserie. S'il fut condamné, il put, à sa sortie de Fresnes, être engagé de confiance par une maison de déménagement : de semblables références sont rares.

Ces pantalons de gamines, on les connaît, laissant, comme celui d'Augusta, apercevoir par leur fente, quand ils ne sont pas fermés, « sous

(1) *Le Matin,* 30 novembre 1906.

un pan de chemisette mutinement retroussé, des choses grasses, rondes, fraîches comme des pommes » (1).

La fillette grandissant et les jupes s'allongeant, le pantalon demeure la règle, sauf à la campagne où il disparaît tôt. Dans les pensions, il est obligatoire. Établissements laïcs ou congréganistes, le trousseau des élèves en comprend une douzaine ou deux, « les blancs unis », spécifient les règlements.

C'est le « pantalon de pensionnaire » (2), que plus tard les coquettes ont en horreur pour sa simplicité, le pantalon des élèves des Dames Blanches, auquel un pauvre abbé dut son surnom, en raison du malin plaisir qu'une division de rhétoriciens, trouva, en promenade, à le faire s'égarer parmi les cordes supportant la dernière lessive des Dames Blanches, uniquement, ce jour-là, composée de pantalons :

« Ils étaient accrochés par la ceinture ; la brise douce leur gonflait le ventre et les jambes, les agitait d'avant en arrière, d'arrière en avant, élargissait, puis rétrécissait leur ouverture,

(1) Marc Stéphane : *A toute volée.* — Paris, Savine, 1891 ; in-12, p. 37-38.

(2) H. Rochefort : *Farces amères.* — Paris, Havard, 1886; in-12, p. 88.

et par cette fente mobile, on voyait le ciel bleu » (1).

Pas toujours si unis que cela, cependant, car, parmi ces fillettes, il en est qui n'attendent pas leur sortie du couvent, pour attacher à cette lingerie un prix tout particulier. Écoutez plutôt, au parloir, les doléances que présente à sa mère Mlle de Clavelin :

« Jeanne garda un silence mystérieux... puis soudain :

— Maman, j'ai à te dire que mes pantalons sont dans un état que c'est une horreur. Tu sais le linge ça n'a jamais été ta préoccupation dominante. Je ne t'en fais pas un reproche; on est pour le linge, ou pour les robes, ou pour les bijoux.

« Toi, maman, tu es pour les bijoux. Moi, je suis pour le linge » (2).

Toutefois, si la mère est également « pour le linge », la fille fera bien de ne pas lui emprunter, comme modèle, un spécimen trop garni de rubans ou d'entre-deux. Dans un couvent bien tenu, il risquerait de faire scandale. Les bonnes sœurs semblent avoir conservé certains préjugés sur

(1) Marcel Prévost : *L'abbé Pantalon*. (*Gil Blas*, 24 décembre 1890).

(2) Anatole France : *Le Mannequin d'osier*. — Paris, Calmann Lévy, s. d.; in-12, p. 269.

ce que doit être le pantalon d'une « mère chrétienne ».

A nouveau, la scène se passe au parloir. Le frère est venu voir sa sœur :

JEANNE. — Tu ne remarques donc pas qu'on m'a retiré, hier, ma croix de corsage ? La plus grave punition, mon vieux !

PIERRE. — Qu'as-tu fait, Seigneur ? un pied de nez à la Mère générale ?

JEANNE. — Non. Je me suis emportée à la classe d'aiguille. Une colère bleue, à cause du pantalon de maman.

PIERRE. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

JEANNE. — Tu ne sais pas ? A la dernière sortie, j'avais chipé à la maison un pantalon à mère, parce qu'il y avait, dans le bas, un très joli entre-deux en guipure que je voulais apprendre à faire au crochet. Hier, à la classe d'aiguille, j'avais le pantalon dans ma poche. La Mère Violette s'en est aperçue : « Qu'est-ce que vous avez là, mon enfant ? » — « Mais rien, ma mère ! » — « Vous mentez, mon enfant. Sortez tout de suite ce paquet que vous cachez ». Elle est venue à moi, elle a exhibé le pantalon. Et dame ! quand elle l'a eu déplié et qu'elle a vu les entre-deux et les rubans roses... elle est

devenue cramoisie, noire; j'ai cru qu'elle allait éclater raide, sans les secours de la religion. « Qu'est-ce que c'est ? Dites ce que c'est ? » J'avais beau lui répéter : « C'est un pantalon à maman. » — « Vous mentez ! Jamais une mère chrétienne... « Alors, dame ! j'ai pris la défense de maman, moi, j'ai perdu la tête, et certainement j'ai dit des choses très vilaines. La Mère Violette m'a retiré ma croix, et elle a rédigé un rapport, mon cher, où elle a écrit que j'étais « diabolique ».

Pierre. — Et le pantalon ?

Jeanne. — Il est confisqué à l'économat, chez la Mère Antigone (1).

Léon Lavedan, après Marcel Prévost et Anatole France, en attendant Maurice Donnay, en vérité, toute l'Académie Française y passera.

Laissant là, cependant, l'attente vaine — pourquoi pas Loti ? — d'un prix de vertu, préférons-lui l'entente cordiale, et tournant momentanément le dos à l'Institut, émigrons des bords de la Seine, mes chères brebis, vers ceux de la Tamise.

Le pantalon n'est pas moins la règle, bien entendu, dans les pensionnats d'Outre-Manche

(1) Henri Lavedan : *Leurs Sœurs*. — Paris, Alphonse Lemerre, s. d.; in-12, p. 48-50.

que dans les bals, music-hall et couvents parisiens. Contrairement à sa gorge que chanta Donnay, ils en, ou plutôt elles en ont bien en Angleterre, à moins qu'il ne soit remplacé par la combination. La « vieille cinglade britannique » — joli cadeau à faire à une enfant — prête, en la matière, à de singulières et cinglantes révélations.

La flagellation — et avec ça, Monsieur, saignante ou baveuse ? — ne cause pas un plaisir extrême seulement aux aimables petits vieux auxquelles sont familières ces gentillesses. Les maîtresses et sous-maîtresses de pensions anglaises partageant à son endroit (?) les goûts de Catherine de Médicis et même de Catherine II, prennent volontiers part à ces fêtes intimes. Le rite n'en change guère, des filles déjà grandes doivent, sous leurs jupes relevées, dévêtir leurs pantalons, puis les baisser, découvrant sous la chemise, à son tour relevée, leur arrière-train déjà puissant.

Non pas Anatole, mais Hector France, a été, avec la complicité d'un rideau — une tournée de grand duc en mieux — témoin d'une de ces exécutions. Il a conté la scène avec trop de verve et de charme, pour que je ne me fasse pas un devoir de reproduire ces pages si vivantes.



Miss Nelly, l'héroïne de cet humble drame, a seize ans. « Grassouillette comme une caille en juin », elle fait paraître plus haïssables encore la sécheresse et la laideur de Miss Rabbit, la directrice de pension, qui, sans se laisser attendrir par ses larmes et ses supplications, vient de prendre, dans un coin de la chambre, une baguette de bouleau, et lui a ordonné de « relever ses jupes et de dégrafer son inexpressible ».

« Ai-je bien entendu ?

« Hein ! Dégrafer... et pourquoi faire ? Ne serait-ce donc pas sur ces belles joues roses qu'elle va appliquer des gifles ? Ce n'est donc pas ses oreilles qu'elle va *boxer ?* J'en restais frappé de stupeur. Le *Times* et ses annonces m'échappèrent des mains. Je ne songeais plus à me ménager une retraite rapide et, oubliant toute prudence, je collai l'autre œil à la vitre de la porte.

« Oui, tant pis. Dussé-je être découvert et chassé de l'école comme un frère ignorantin, il me faut voir le pantalon de Miss Nelly. Mes idées d'intervention s'étaient évanouies. Après tout, cette jeune personne avait sans doute mérité une punition exemplaire. Pourquoi serais-je intervenu. Entre l'arbre et l'écorce... Vous savez le proverbe. Du moment que la

digne Miss Rabbit, femme sévère, mais juste, lui ordonnait d'ôter ses culottes, il valait mieux laisser la justice suivre son cours.

« Et je vis son inexpressible, un pantalon comme tous les autres, blanc, en fin calicot, avec une petite bordure de fausse dentelle au bas. Il cachait la jarretière, mais laissait découvert un mollet bien dodu, tout habillé de bleu. Un drôle de petit tire-bouchon, comme aux polissons qui vont à l'école, frémissait par derrière.

« Certes, si Miss Nelly eût soupçonné que des regards indiscrets s'arrêtaient sur son inexpressible, elle eût rentré bien vite ce bout de vêtement intime; mais tout entière à sa douleur, elle ne savait que sangloter et dire : — Madame ! oh madame ! je vous en prie, ma chère dame.

— *Be quick !* faites vite, répondit sèchement Madame, vous vous lamenterez après, à votre aise.

« Ce que c'est que l'énergie ! Cependant, je ne sais pas si je me serais laissé attendrir; je crois que, comme Miss Rabbit, j'aurais été impitoyable. Décidément, c'est une femme de tête. Elle a raison, après tout. Allons, petite Nelly, je vous aime bien, j'aime à vous entendre conjuguer le prétérit du verbe être, mais il faut obéir

et dégrafer votre culotte. *Be quick ! Be quick!* On a beau être gentille, quand on a mérité un châtiment, on doit le recevoir. Je ne connais que cela, moi !

« C'est *in petto*, bien entendu, que je me disais ces paroles; mais les eussé-je exprimées tout haut, Miss Rabbit ne les eût pas entendues. La colère la rendait sourde. Lèvres pincées, œil en feu, et face blême, elle répéta :

— *Be quick ! Be quick !*

« A la vérité, cette petite Nelly était bien longue à se dégrafer.

« Alors, voici que d'un autre bout de la chambre s'élève une voix aigrelette. Lentement et sentencieusement, elle semble réciter un passage de l'Evangile :

— Les branches mauvaises de l'arbre malade doivent être coupées pour donner plus de force à la sève, et elles sont jetées au feu pour chauffer le bûcheron; ainsi la grâce de Notre-Seigneur Jésus, sève sainte, ne peut pénétrer dans l'âme malade qu'à condition qu'elle ait été, au préalable, amputée de ses branches mortes, qui sont les vices, par le glaive tranchant de l'humiliation, lesquels vices sont passés au feu de la honte. Madame, ne pensez-vous pas que plus profitable serait le châtiment, s'il était infligé

devant la classe réunie, comme cela se pratique encore dans l'école où j'avais l'honneur d'appartenir avant d'être sous-maîtresse ici.

— Miss Gopsel, répliqua sèchement la directrice, je sais ce que j'ai à faire; seulement nous n'en finirons plus, avec ces pleurnicheries, si vous ne mettez vous-même la main à la besogne.

« Miss Gopsel s'inclina avec respect et s'avança, d'un pas ferme et délibéré, comme un soldat qui défile la parade. Grande, étroite, osseuse avec son long cou, son front énorme et ses cheveux coupés courts un peu au-dessous de la nuque, elle avait l'aspect d'un pommeau de canne sortant d'un fourreau de parapluie.

« Il était facile de voir que, même aux jours les plus plantureux du printemps de sa vie, la couturière n'avait jamais eu besoin d'élargir le devant de son corsage.

« Mettre la main à la besogne, ce fut bientôt fait. Elle n'eut qu'à poser la dextre sur l'épaule de la victime qui, demi-morte de peur, plia comme un roseau sous le poids d'une grue; et en moins d'une seconde, le pantalon avait glissé jusqu'aux chevilles, tandis que jupes et chemise remontées par dessus la tête laissaient exposé au regard ce que de nos jours on ne montre même plus à M. Diafoirus.

« Sans s'attarder à un spectacle dépourvu pour elle d'intérêt, Miss Rabbit brandissait, d'une façon terrible, une baguette flexible que six fois elle leva et baissa avec force et méthode, marbrant les grasses chairs de cette belle fille de six longues rayures rouges » (1).

Hector France ne s'en est pas tenu là. Le pauvre La Cécilia lui avait raconté déjà avoir entendu, en traversant un corridor de l'école où il donnait des leçons de français, le bruit d'une fessée donnée à une des plus grandes élèves, — une superbe Irlandaise de dix-sept ans, mais en paraissant bien vingt, — et ce n'était là qu'une petite fessée, *little whipping*, confessa une sous-maîtresse.

Le *Town-Talk*, dans les campagnes qu'il a menées contre les fessées scolaires, non qu'elles n'aient « du bon », mais qui ne devraient pas être données « en public », lui a apporté bien d'autres révélations.

Les correspondants même du journal, — la plupart partisans du fouet, souvent anciennes directrices de pensionnats — avaient, par leurs lettres, fourni les principaux éléments de cette enquête *à posteriori*.

(1) Hector France : *La pudique Albion. — Les Nuits de Londres.* — Paris, Charpentier, 1885 ; in-12, p. 198-202.

Dans sa *Pudique Albion*, Hector France a traduit quelques-unes de ces lettres, non sans en atténuer la forme quand il était besoin, car le latin n'est pas seul à braver l'honnêteté. C'est toujours la même cérémonie, et le rite n'en varie guère : la patiente, quelle que soit la pension, reçoit l'ordre soit d'ôter sa robe et son pantalon (1), soit de retirer ses pantalons (2), la séance ayant régulièrement lieu « jupes troussées et pantalon bas » (3).

C'est ce qui nous importe : aussi, sans fouler plus longtemps les plates-bandes de Jean de Villiot, reprenons le bateau de Southampton qui, au Havre, nous déposera devant l'Hôtel de l'Amirauté.

J'ai nommé Jean de Villiot, pourquoi ne le citerai-je pas ? Ne confesse-t-il pas, dans la *Maison de Verveine*, ressentir parfois un plaisir analogue à la gêne de l'abbé Pantalon devant la lessive des Dames Blanches ?

Je ne puis « m'empêcher de trouver des plus suggestifs, avoue-t-il, le spectacle qui m'est parfois offert quand je regarde des fenêtres d'un wagon les jardins de banlieue et que je vois,

(1) *La pudique Albion*, p. 209.
(2) *La pudique Albion*, p. 241.
(3) *La pudique Albion*, p. 209.

flottant au vent ou étalés sur le gazon, les linges blancs de femmes que mon imagination remplit.

« Et je pense alors, s'ils pouvaient causer, ils révèleraient des mystères comme « le chêne qui parle », de Tennyson » (1).

Ah ! oui, quelque chose comme *l'Odyssée d'un pantalon*... la librairie belge a publié cela, et ce n'est pas fameux.

A la ville comme à la pension, le pantalon est la règle.

— Quelle folie ! Est-ce qu'une fille bien élevée ne porte pas toujours des pantalons ! s'écrie non sans raison une acariâtre bourgeoise de Charles Aubert (2).

Sans doute, mais ce qui est vrai à Paris et au nord de la Loire, cesse de l'être quand on descend dans le Midi. Dans la meilleure bourgeoisie, me suis-je laissé dire — la *Vie Parisienne* l'affirme (3), — bon nombre de femmes et de jeunes filles n'en portent point et ne s'en portent pas plus mal.

Barytons à l'Opéra et au beuglant législatif, la

(1) *La Maison de Verveine.* — Paris, Carrington, 1901 ; in-8, p. 33.
(2) *Nouvelles amoureuses.* — Paris, Arnould, 1882-1885 ; in-12 (*Le cas de Mlle Suzanne*).
(3) *Études sur la Toilette : les Pantalons*, février 1891.

terre « ministrable » fournit également des « sans culottes » femmes. Sans passer son p'tit Loupillon, comme M. Fallières, et sans posséder les nombreux millions de M. Laygues, la Bérengère *Trois Chansons* devait être du Lot-et-Garonne : c'était là son excuse, à moins que son saint patron ne l'ait, par indulgence spéciale, dispensée de ce voile protecteur ?

« Il faut croire que Bérengère convoitait surtout les cerises des branches les plus éloignées, car elle grimpa encore le long de l'échelle tremblottante ; et il y eut un grand coup de vent ; et comme elle n'était pas de celles qui déshonorent par des accoutrements virils les intimités de la toilette féminine, l'amoureux eut la vision de presque toute une nymphe dans un éclair de neige rose » (1).

Pour qui ne passe pas dans le Midi le beau temps des cerises — et des crises — de pareils spectacles sont rares. Aussi, malgré quelques indiscrétions dues, au tennis, à l'envolée brusque des jupes, ou à quelques petits blanchissages imprudemment abandonnés sur une corde, en serai-je réduit, comme toi lecteur, à l'incongrue portion des hypothèses, si le rieur troupeau

(1) Catulle Mendès : *Les Trois Chansons*. — Paris, Frinzine, 1886 ; in-12, p. 31.

des demi-vierges ne s'en était mêlé... et il s'en est mêlé.

En un coin de Bretagne alors perdu, et où sévissent aujourd'hui des Anglaises de tout âge et les chansons de Botrel, elles étaient trois, emplissant de leur rire et de leur gaîté, l'auberge où subsistait, vivace, le souvenir de Paul Gauguin, et la petite plage où, la marée aidant, l'on descendait se baigner.

Vous en souvenez-vous, Jules Bois, qui portraicturates l'une d'elles dans votre *Douleur d'aimer ?* (1).

Pas de cabines, naturellement. Méprisant l'illusoire abri d'un tas de goëmon ou d'une roche, sans embarras et sans fausse pruderie, elles se déshabillaient, chuchotantes, se sentant regardées, et quand, garçonnières elles apparaissaient en pantalon, ou toutes blanches, en chemise, leur fol amusement au déclic brusque d'un kodak ou d'un vérascope :

— Vous m'en donn'rez une, c'pas ?

Et au Pouldu, donc, à l'indignation grande des époux Feyssard et de leur demoiselle, leurs dégringolades, les jupes envolées, sur les falaises

(1) *La Douleur d'aimer*. — Paris, Ollendorff, 1896; in-12. (*Le petit Lapin blanc*).

de sable, ce pendant que, en bas, les guettait l'indiscrétion d'un Zeiss.

Deux d'entre elles portaient, je m'empresse de l'ajouter, des pantalons — et fermés, encore! — mais la troisième, comme Bérengère, n'en avait d'aucune sorte.

— Cela l'eut gênée... confessait-elle ingénûment, et c'était, très rose, au-dessus de la ligne noire des bas, le nu de ses cuisses sveltes encore d'adolescente...

Cela arrive à d'autres, d'ailleurs, de n'en pas avoir. A quoi tiennent un gros succès d'une pièce et un gros succès d'argent ! Que la blonde enfant eût eu, ce jour-là, un pantalon, et surtout qu'il eût été fermé, et c'en était fait de *Miss Helyett* et de l'homme de la montagne... En vérité, que notre poussière est peu de chose.

La mode des expositions de trousseaux — elle tend, semble-t-il, à disparaître — prêtait, elle aussi, à de menues indiscrétions, qui, pour moins savoureuses qu'elles fussent, ne laissaient pas d'être parfois gênantes.

Entre femmes, cela n'a pas d'importance, dira-t-on. Oui et non. Il y en a qui sont, sur ce point, particulièrement délicates, et que froisse l'étalage de toute cette lingerie intime.

« Cela parut à la fiancée comme une profana-

tion. Elle se persuada que ces rieuses et malicieuses personnes devinaient ses formes d'après les courbes des intimes vêtements. Une contrariété » (1).

C'est pis lorsque la curiosité des beaux messieurs inspecte ces dessous, et prête entre l'un d'eux et des élégantes à ce dialogue :

— Je vous avouerai que les exhibitions de corbeilles et de trousseaux m'amusent comme une pensionnaire.

— Pourquoi cela ?

— Je suis très content de savoir comment sont confectionnés les chemises et les pantalons de mes danseuses. Ainsi, il y a des trousseaux qui me déplaisent souverainement ; et quand je vois celles auxquelles ils appartiennent, je me dis : Toi, tu as des pantalons avec des plissés bêtes... toi, des chemises à lourde broderie...

— Voulez-vous bien vous taire ! (2).

Le choix d'un trousseau Pierre Giffard, avant d'être l'homme du « bienfait social », en avait tracé un joli croquis dans ses *Grands Bazars :*

« La mère et la fille parisiennes, ou rompues

(1) Paul Adam : *Soi.* — Paris, Tresse et Stock, 1886 ; in-12, p. 57.

(2) Ange Bénigne : *La Comédie parisienne.* — Paris, Plon, 1878 ; in-12, p. 22.

au mouvement de Paris, achètent le trousseau après réflexion, après examen, après une rêverie interminable et charmante sur les chemises, sur les bas brodés, sur les pantalons, sur le linge qu'on tient entre ses doigts, rêverie qui est le propre de la femme et que notre sexe est incapable de comprendre ou d'analyser. Mais enfin, il n'y a pas d'excès dans leur manière d'agir.

« La mère provinciale, au contraire, accompagnée de sa fille qui l'est également, et de son futur gendre, qui l'est encore davantage, proteste, s'exclame, s'enfle, fait de gros yeux et parle toujours d'argent.

« Elle ne cesse de jeter sur l'amour des deux jeunes gens, si toutefois amour il y a, les déclarations les plus saugrenues, l'argent qu'elle dépense pour sa fille, la valeur extrême des culottes qu'on vient de choisir, les qualités des camisoles et des chemises de nuit... » (1).

Que le futur gendre ne s'en mêle pas surtou t!

« Mais quand je le vois qui s'en mêle, oh ! alors, mes nerfs s'excitent, et pour un rien j'interviendrais dans la mêlée ! Il conteste la qualité des pantalons et des draps ! Il ne veut pas des camisoles sans broderies ! Il veut que les che-

(1) *Les Grands Bazars*, p. 256-257.

mises de nuit soient à jour, lui pas bête, tandis que la belle-mère trouve cette confidente de la nuit trop *shocking!* » (1).

Si dans le peuple la femme honnête se reconnaît à ce qu'elle a les genoux sales, ajouterai-je, pour tenir la balance égale, que dans la bourgeoisie, les dessous laissent autant à désirer comme propreté.

« Sur cent femmes, confessait une essayeuse d'un grand magasin, je vous certifie qu'il n'y en a pas quinze qui aient une chemise propre, un corset propre et un pantalon de même » (2).

D'où un moraliste conclucrait, sans doute, que la femme n'a souci de ses dessous que lorsqu'elle a un amant devant lequel il lui faudra se déshabiller. Je ne me refuse pas à le croire; mais je ne suis pas un moraliste.

A propreté douteuse, pudeur relative. La pudeur du pantalon... le bon billet ! Dans un amusant croquis, le *Charivari* a crevé la baudruche de ce préjugé, mais il a, ainsi que ses semblables et que l'empereur d'Autriche, la vie dure.

Ce pendant que, derrière le comptoir d'un de nos bazars les plus réputés, un calicot étale des

(1) *Les Grands Bazars*, p. 257.
(2) *Les Grands Bazars*, p. 269.

deux mains, devant une bourgeoise et sa demoiselle, un pantalon outrageusement ouvert, M. Benoît emmène à l'écart l'inévitable futur gendre, le bénêt avec lequel on dînera le soir chez Duval, avant que d'aller se gargariser à l'Opéra-Comique d'une infusion bien française :

— Mon futur gendre, éloignez-vous ; ces dames en sont à une partie du trousseau où votre présence gênerait la pudeur de ma fille » (1).

Pharisiens, sépulcres blanchis ! que préférables à cette solennelle imbécillité, la gauloiserie et le bon sens natifs de cette brave femme, plus ou moins cousine de Mme Cardinal, douairière, ou de Mme Manchaballe, sa belle-sœur :

« Une Dieppoise entre dans un magasin de bonneterie avec une jeune fille, à qui l'on peut donner comme âge, entre dix-huit et vingt ans. Elle demande des pantalons.

— Pour vous ? lui demande un commis.

— Non, pour la petite qui va se marier.

— Ah !... Et quelle ouverture ?

— Une bonne main d'homme » (2).

(1) *Le Charivari*, 21 mai 1885.
(2) *Le Diable boîteux* (*Gil-Blas*, 29 octobre 1891).



CES DAMES

Je me méfie toujours des femmes qui portent des caleçons : c'est la pudeur avec une enseigne.

COMMERSON.

La première femme qui mit un pantalon fut tenue pour immodeste; l'immodestie, de notre temps, consisterait à s'en passer.

ANGÈLE HÉRAUD.





CES DAMES

Général pour les jeunes filles de la bourgeoisie, l'usage du pantalon ne l'est pas moins pour les femmes.

Quelques-unes, cependant, une fois mariées, le supprimeront avec plus ou moins de facilité, soit l'été, soit en toutes saisons : affaire d'habitude et de latitude.

Enfin, pendant longtemps, il fut des vieilles dames qui, n'en ayant pas porté dans leur jeunesse, ne purent jamais se faire à en porter, et moururent sans avoir sacrifié à cette mode.

Qu'elles reposent en paix.

La lingère parisienne ne se contente plus d'en donner des patrons au commencement de l'hiver ou de la saison des excursions ; sœur Véro-

nique et le sieur Pantalon ne sont plus seuls à en fabriquer. Le pantalon est devenu un rayon florissant de nos bazars parisiens. Certaines même de nos lingères se sont spécialisées dans sa confection. Le pantalon n'est pas seulement un art et une arme, il constitue aussi une industrie, — une industrie qui a, elle aussi, ses chevaliers. — Mais c'est, comme celui de Joseph Prud'homme, un sabre à deux tranchants, auquel la loi du « repos hebdomadaire » a parfois fourni à de joyeux quiproquos, telle cette enseigne relevée par le *Mercure de France,* rue de Châteaudun :

LINGERIE, CORSAGES, CHEMISES, PANTALONS.
FERMÉ LE DIMANCHE (1).

Ces deux lignes du « Sottisier » ont inspiré à Léonnec, dans le *Sourire*, un de ses plus joyeux dessins (2).

Suivant les quartiers, le pantalon s'étale plus ou moins à la devanture des lingères et des blanchisseuses de fin. Plus on monte vers Montmartre, plus son élégance croît et plus, comme un tableau de maître, il occupe la cimaise. L'on sent le voisinage de Tabarin et des restaurants

(1) *Mercure de France (Sottisier)*, 1er décembre 1906.
(2) *Le Sourire*, 14 mars 1908.

où l'on soupe et où l'on danse : il en est de tout en dentelles, dont la fermeture trahit le côté professionnel. Ici, l'on vend des « cousus » pour un prix des plus abordables, là, ils sont ouverts, mais blancs ou roses, avec leurs volants et leurs dentelles, ils ne sont pas du tout pantalons de mères de famille, nullement « mère chrétienne ».

Des pages entières des catalogues des magasins de nouveautés leur sont consacrées. Ce serait à croire que l'usage en est devenu absolument général, et que toute femme peut dire, comme Mme Claire de Chancenay : « Après le corset lacé selon les principes, nous avons d'abord à mettre notre pantalon, comme les Messieurs... » (1).

Non pourtant, en dépit de la mode, de la science, des amoureux et des hygiénistes, il est encore des femmes à n'en pas porter et combien, et des plus honnêtes, suppriment, l'été, « ces objets-là », les jugeant « chauds et encombrants ».

Il n'y a pas trente ans, Ris-Paquot, dans son *Livre de la femme d'intérieur*, croyait devoir insister encore sur l'utilité du pantalon... et sur son peu de grâce :

« Le pantalon, pour les femmes, est un objet

(1) *Figaro-Graphic*, 28 novembre 1891.

de lingerie de première utilité, et quelque laid et peu gracieux qu'il soit, il n'en rend pas moins de précieux services.

« Qu'il soit en madapolam l'été, et en flanelle l'hiver, outre qu'il tient chaud, il est d'une utilité incontestable » (1).

C'est faire bon marché de la coquetterie — madapolam et flanelle « non, merci ! » — et se ranger carrément du côté des médecins. Ceux-ci sont unanimes et intraitables.

Dès 1816, conformément à l'avis des Drs Desessartz et de Saint-Ursin, le *Dictionnaire des Sciences médicales* croyait devoir recommander, à l'article « fille » : « l'emploi des caleçons par les temps froids » (2). Mais cet emploi est long à se généraliser, en 1845, le Manuel d'Hygiène du docteur Foy signale seulement, à titre d'exception : l'usage du caleçon, en cela d'accord avec le *Dictionnaire* de Napoléon Landais, qui, cette même année, le décrit ainsi :

« Vêtement en forme de culotte, ordinairement d'étoffe légère, que les hommes portent sous le pantalon et quelquefois les femmes sous leurs jupons » (3). Bescherelle exagérait donc

(1) Paris, Laurens, s. d.; in-8, p. 204-206.
(2) Tome XV (1816); p. 509, art. : fille.
(3) Paris, Didier, 1840; in-8, t. I, p. 297.

quelque peu en ajoutant : « en France beaucoup de femmes ont adopté l'usage du caleçon (1).

Ce qui était vrai lorsque Littré publia son Dictionnaire ne l'était pas encore lors de la première édition du Bescherelle, et Littré, citant Montaigne, se borne à évoquer la « richesse des calessons de la signora Livia » (2), sans entrer dans de plus amples détails.

Le premier Larousse, généralisant l'affirmation de Bescherelle définissait ainsi le pantalon féminin : « Vêtement que les femmes portent sous leurs jupons, et qui est analogue au pantalon des hommes, mais plus court » (3), tandis que le *Nouveau Larousse* se montre descriptif : « Culotte de lingerie ou de flanelle, fendue ou se boutonnant sur les côtés, que les femmes portent sous leurs jupons » (4).

La *Grande Encyclopédie*, par contre dans le long et consciencieux article qu'elle consacre au *Costume* (Tome XII, p. 1151-1170) fait à peine allusion aux « chausses désignées sous le nom

(1) *Dictionnaire national de la Langue française*, Paris, Simon, 1845 ; t. I, p. 315.

(2) *Dictionnaire de la Langue française*. — Paris, Hachette, 1863 ; t. I, p. 458.

(3) *Grand Dictionnaire universel du* XIXe *siècle*. — Paris, Larousse. T. XII (1874), p. 125.

(4) *Nouveau Larousse illustré*, t. VI, p. 646.

de caleçon » (1) des contemporaines de... Charles IX et ne souffle pas un mot du pantalon actuel.

Les médecins n'avaient pas désarmé, cependant. En 1877, tout en ne sachant trop « recommander aux femmes l'usage des caleçons de toiles, le Dr Becquerel constatait avec plaisir que cet usage « commence très heureusement à se répandre et même à se généraliser » (2).

Ce qui n'empêchait pas, quinze ans plus tard, le Dr de Soyre d'écrire avec mélancolie :

« Je sais bien que de nos jours l'habitude est prise par beaucoup de dames de porter des pantalons ; mais, comme j'en connais encore qui n'ont pas souscrit à cette nouvelle mode, je suis obligé de déclarer que toute femme en temps ordinaire comme pendant sa grossesse, devrait toujours porter un pantalon » (3).

Ces médecins sont de terribles hommes. Il ne leur suffit pas d'ordonner aux femmes de porter un pantalon, encore faut-il qu'il soit en flanelle (4)

(1) Tome XII, Paris, H. Lamirault, s. d. ; p. 165.

(2) *Manuel elémentaire d'Hygiène privée et publique*, 6e édition, Paris, Germer-Baillère, 1877 ; in-8, p. 499.

(3) *Hygiène de la femme enceinte.* — Paris, 1892 ; in-12, p. 110-112.

(4) Drs de Soyre et Emmet : *Hygiène de la femme enceinte.* Paris, Lecrosnier et Babé, 1891 ; in-8.

ou en futaine, ou encore « en tissu anglais, laine et coton » (1) : à cette condition seule, ils lui permettront d' « être fendu largement, comme le pantalon; seulement comme il s'applique étroitement sur la peau, il maintient la chemise bien croisée en avant » (2).

Sans quoi, tout en constatant que la « plupart des femmes, au moins celles des villes, portent aujourd'hui des pantalons » (3), ils voudraient, aussi bien le Dr de Soyre que le Dr Olivier ou qu'Ernest Monin (4), que ceux-ci soient fermés. Les pantalons tels qu'ils sont portés, « étant très largement ouverts, laissent passer l'air et les nombreux microbes qu'il contient » (5).

L'air n'est pas seul à contenir des microbes. Vous aussi, vous en contenez, chères âmes, et ce qui est pis, vous en répandez. Les chimistes, ces gens-là sont, comme les médecins, sans pitié, ont étudié les microbes que contenait un pantalon de femme, après avoir été porté. Ils sont innomblables et redoutables. Ceux qui cons-

(1) A. Olivier : *Hygiène de la grossesse.* — Paris, Ballière, 1891;

(2) Dr Olivier : *Hygiène de la grossesse.*

(3) Dr Olivier : *Hygiène de la grossesse.*

(4) Dr Monin : *Hygiène des sexes.* Paris, Doin, 1890; in-12, p. 53-54.

(5) Dr Olivier : *Hygiène de la grossesse.*

tituent les poisons les plus violents ne viennent pas de l'air, mais de vous, Mesdames.

Lisez plutôt cette chronique documentaire d'Émile Gautier. Je lui en laisse toute la responsabilité :

« N'allez pas croire que ce soit là (le poison sudural) le triste apanage de la plus vilaine moitié du genre humain! Vous même, sauf votre respect, charmante lectrice, dont la peau fraîche, élastique et veloutée semble un poème d'ivresse et d'extases, vous logez, sans vous en douter, à non moins scabreuse enseigne.

« Quelqu'un s'est procuré, sans doute à prix d'or, non pas le gilet de flanelle, mais... comment dire cela? — mais... la lingerie la plus intime... le pantalon (ça y est!) d'une jeune et jolie personne, retour du bal. Eh bien! mis à tremper, encore tièdes et humides, dans l'eau bouillie, ces capiteux « dessous » ont donné des produits terribles, qu'on a essayés — non sans rosserie — sur des lapins. Les lapins en sont morts tout comme le chien du professeur Arloing, mais leur agonie fut différente. Au lieu de la dépression comateuse constatée chez le chien, les lapins furent en proie à une sorte de névrose hystérique, avec contorsions, satyriasis, danse de Saint-Guy, tout le saint tremblement,

bientôt résorbé dans le suprême effondrement de la paralysie générale.

« Ce qui tendrait à établir que l'*odor di femina* se caractérise par quelque chose de convulsivant et de tétanique.

« N'insistons pas de peur de dire des bêtises et de glisser sur la planche savonnée de l'inconvenance » (1).

Bref, la vengeance du pantalon sur le « lapin », et quel admirable moyen pour les femmes implacables et jalouses de se débarrasser de leur seigneur et maître : ni arsenic, ni bouillon d'allumettes, mais un bon bouillon de pantalon, et ce sera la paralysie générale après une nuit d'amour, une de ces nuits sensationnelles qu'une femme n'oublie pas.

Tandis que le pantalon rencontrait en Europe de telles résistances, il est amusant de constater l'enjouement enfantin dont il a été, au contraire, parfois l'objet, sous d'autres latitudes.

Ainsi, dans ses *Souvenirs de Birmanie*, lady Dufferin, marquise d'Ava, femme de l'ancien vice-roi des Indes, qui fut quelque temps ambassadeur à Paris, note ce souvenir d'un des caprices de la reine Soopaya Lât, épouse du roi Theebaw :

(1) *Le Journal*, 24 juin 1907.

« Ces dames (des religieuses françaises) travaillaient aussi beaucoup à l'aiguille pour la reine. Elle découvrit, par exemple, que le pantalon est un vêtement indispensable dans la toilette d'une femme : aussitôt les sœurs se mettaient à l'ouvrage et confectionnaient des pantalons pour toutes les dames de la Cour » (1).

A Madagascar, il y eut mieux : les femmes howas « n'ont jamais dû voir de pantalons d'européennes, car elles n'en portent pas », disait, dans une conférence M. Landeroin, l'un des frères de l'ancien interprète de la Mission Marchand (2)... Pas du tout! m'a affirmé un officier supérieur, longtemps attaché à l'état-major du général Galliéni, elles en portent, de finement dentelés, même, et dont elles ne se séparent jamais, pas même la nuit car, ouverts, ou fermés, ils ne les gênent en rien, seulement, ...ils sont tatoués.

Malgré l'appui sérieux que lui a apporté le clan des hygiénistes, le pantalon n'a cependant pas vu en France désarmer tous ses adversaires.

« Je me méfie toujours des femmes qui portent des caleçons : c'est la pudeur avec une

(1) *Dans le palais du roi Theebaw.* (*Revue politique et littéraire*, 26 avril 1896, t. XLV, p. 517).

(2) *Bulletin de la Société amicale du Loir-et-Cher*, 1912.

enseigne », écrivait Commerson (1), pour qui la chose était nouvelle encore.

Sans aller aussi loin, c'était, pour le pauvre Dubut de Laforest « l'odieux inexpressible qui donne à nos Parisiennes des airs de maternité... honteuse (2) et n'était-ce pas le procès du pantalon que le journal *le Sport*, — oui, mais... Suzanne se déshabille mieux — citait à sa barre :

« Le pantalon a parfois sa raison d'être dans l'ordonnance d'une toilette de femme, mais il n'y saurait entrer à titre d'élégance. Il est nécessaire, mais il n'est jamais gracieux...

« En voyage, c'est un détail d'habillement presque indispensable. Il peut l'être aussi au point de vue hygiénique. Le choix de l'étoffe dont il est fait est alors subordonné au goût de la personne elle-même ou à une appréciation thérapeutique. Au bal, le pantalon est utile pour une femme lorsqu'elle aime la valse à trois temps, la belle et poétique valse à trois temps, et qu'elle s'y livre, parce qu'alors, on le sait, les longues robes, dans l'emportement rapide du mouvement de rotation qui leur est imprimé, finissent par perdre de leur aplomb ; elles se relèvent, laissant

(1) A. Ricard : *Les Femmes, l'amour et le mariage*. — Paris, Garnier, 1862, in-12, p. 453.

(2) *Documents humains*. Paris, Dentu, 1888; in-12, p. 272.

dans certains élans, la presque totalité de la jambe à découvert ».

Non, mais, le journal le *Sport* aurait-il spécialement étudié la valse à la Galette, chez l'ami Debray, ou à la salle Wagram? Ce n'est pas « la belle et poétique valse à trois temps », qu'il évoque, mais le spectre décharné de Mélanie Waldor :

Quand Madame Waldor à Paul Foucher s'accroche,
Montrant le tartre de ses dents
Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,
S'incruste à ses membres ardents;
Quand sous ses longs cheveux flagellant sa pommette,
De son épine osseuse elle crispe les nœuds,
Coudoyant les valseurs, pareille à la comète
Heurtant les astres dans les cieux...

Les éditeurs des œuvres complètes d'Alfred de Musset n'ont pas recueilli cette rosserie et ont eu tort. Pour revenir au *Sport* :

« Le pantalon, en un mot, concluait-il, est un vêtement d'homme de même que le gilet, et, à cause de cela, les femmes qui ont la véritable intuition de l'élégance de leur sexe s'en abstiendront toujours ».

S'il ne se montrait pas moins catégorique, M. Ernest d'Hervilly avait le mérite d'être moins dogmatique et plus drôle :

« Je ne parle pas des pantalons, je les hais.

« C'est utile, je le sais bien. La poussière, etc. C'est égal, c'est hideux.

« N'en mettez jamais à la campagne. Les femmes s'imaginent que tous les insectes en veulent à leurs charmes. Elles ont tort : leurs charmes n'ont pas une valeur entre-insectes.

« Et un pantalon... oh! que c'est terrible! n'est-ce pas Messieurs? Le madapolam est une frontière.

« Plus de douanes! » (1)

Enfin, Colombine, — c'était, je crois, M. Henry Fouquier — a publié dans le *Gil-Blas* un réquisitoire d'une trop jolie venue pour que, malgré sa longueur apparente, je ne croie devoir le reproduire dans son entier. Partisans et adversaires de cette coquette inutilité m'en sauront gré.

PANIERS ET PANTALONS

« Ma spirituelle confrère Etincelle qui possède, comme eût dit Eugène Chapus, *la compétence vestimentaire*, vient d'annoncer une nouvelle qui, pour nous autres femmes, a une importance capitale.

« Au risque de plonger dans le désespoir mon

(1) *Timbale d'histoires à la parisienne.* — Paris, Marpon et Flammarion, 1883; in-12, p. 241-242.

excellent ami J.-J. Weiss, dit-elle, je lui apprendrai qu'on va reporter des paniers.

« Pour celles d'entre nous qui ne sauraient pas ce que vient faire dans la question le docte normalien, le sous-secrétaire d'Etat d'Emile Olivier, l'ancien conseiller d'État et le directeur politique de Gambetta, nous leur apprendrons qu'il n'a pas toujours été l'ermite d'aujourd'hui, le philosophe retiré dans sa bibliothèque de Fontainebleau.

« Il y a quelques années, J.-J. Weiss était un mondain, il fréquentait le salon de la princesse de Brancovan ; il était assidu des fameux mardis de la baronne Caruel de Saint-Martin et des samedis de la duchesse de Bellune. Là, entouré de jolies femmes qui buvaient ses paroles, il regardait de ses petits yeux, un peu clignotants, le défilé de nos modes.

« Or, son idéal, au point de vue de l'esthétique, était le style grec. Une tunique drapée toute simple et à plis tombant droit, laissant le torse libre et accusant les hanches, lui paraissait le costume le mieux fait pour mettre en valeur toutes nos séductions plastiques.

« Et voilà pourquoi les paniers vont le désoler, les paniers qui coupent la ligne, défigurent le chef-d'œuvre du Créateur, refont des torses

artificiels et, qui sait, nous ramèneront peut-être par des gradations successives à la crinoline, la terrible crinoline de 1860.

« Et c'est alors que surgit à nouveau, fatale et inexorable, la question de cet objet de toilette, appelé par nos voisines pudibondes un *inexpressible*, et par nous autres, — plus souples et moins prudes — un pantalon.

« Nos arrière-grand'mères, ces aimables vieilles, qui firent les beaux jours de l'Empire, même nos aïeules — ces sexagénaires d'aujourd'hui — ignoraient absolument l'usage du pantalon. Dans ce temps, les jupes tombaient toutes simples sans ficelles, sans complications ; il ne fallait pas hérisser d'obstacles la voie devant des héros qui n'accordaient à l'amour que quelques minutes entre deux campagnes et n'avaient que le temps de passer et de vaincre.

« Mais avec la crinoline, avec tout l'imprévu des coups de vent, des montées en voiture, des chutes possibles, etc., il fallut forcément protéger notre... pudeur contre les regards trop indiscrets ; et les maris, goguenards après avoir vu leur épouse se barder de fer, se palissader de baleines et de tissus indéchirables, se mirent à rire dans leur barbe en pensant qu'ils avaient peut-être un peu défendu leur front.

« Et ce n'était pas tant l'obstacle matériel qui décourageait les impertinents, mais la suggestion morale n'y était plus. Comme me l'expliquait un jour M. Nisard — encore un directeur politique — autrefois quand on apercevait, ne fut-ce que la cheville d'une femme, l'imagination grimpait le long de cette cheville jusque dans les réduits mystérieux et touffus où se célèbrent les sacrifices chers à la blonde déesse ; mais alors même qu'on apercevrait la jambe jusqu'au genou, si l'on sait que ce bas bien tiré aboutit à un entonnoir de batiste, l'inspiration s'envole à tire d'aile.

« Je sais bien que nous avions fini par réduire ce pantalon au strict minimum, tellement qu'il n'était plus pour ainsi dire... qu'une expression géographique. Descendant à peine sur la cuisse, formé de tissus délicats et diaphanes, partagé en deux sections par une de ces larges voies stratégiques qui permettent le régime du laissez-faire et du laissez-passer (je ne sais si je me fais bien comprendre), le pantalon était devenu plutôt un ornement qu'une défense proprement dite.

« Et pourtant celles d'entre nous qui ont étudié le dix-huitième siècle, qui connaissent *l'Embarquement pour Cythère*, de Watteau, *l'Escarpolette*, de Fragonard, avec son envole-

ment de jupes zinzolin et ses aperçus polissons, savent bien le charme étrangement attractif produit sur les nerfs exacerbés du mâle par la vue de belles jambes, émergeant blanches et satinées à travers les froufroutements des linons et des dentelles, se profilant au hasard des renversements imprévus, nues et sans obstacle, l'envers du jupon en satin rose, avec une ligne coupée seulement par quelque jarretière franfreluchée.

« Celles-là étaient dans le vrai ; aussi profitant des modes dernières, des costumes tailleurs, collants et tout simples, des robes fourreaux, beaucoup d'entre nous avaient carrément supprimé le pantalon, au moins du 1er avril au 1er octobre, époque légale pendant laquelle on ne fait pas de feu dans les bureaux des ministères. Cette suppression pouvait indiquer la saison et la température, absolument comme les moines barométriques annoncent le temps probable en coiffant ou en supprimant leur capuchon.

« Quelques arriérées pourtant tenaient bon même en été, donnant des raisons d'hygiène, de poussière, de chaleur... comme si la bonne eau du bon Dieu n'était pas la grande purificatrice, arguant de promenades en mails avec obligation de monter sur l'échelle de Jacob ; mais la masse intelligente — j'en étais — avait bravement

aboli cette partie du costume au moins inutile, ce pantalon qui n'empêche pas grand'chose, je le concède, mais qui n'aide à rien, ce qui est déjà un grand tort.

« Or, si Étincelle a raison — et Étincelle a toujours raison — si les paniers reviennent à la mode, malgré le désespoir de J.-J. Weiss, le pantalon doit rentrer en triomphateur, comme un accompagnement indispensable ; ceci amène cela, et en songeant à l'hospitalité écossaise, nous pouvons dire : ceci tuera cela, car si l'hospitalité écossaise jouit d'une renommée spéciale, c'est qu'en Ecosse le pantalon est aussi inconnu que les brosses à dents en Bretagne ou, pour être plus poétique, que les éperons à Venise.

« Je ne sais si nos maris et nos amants sont précisément, en cette fin de siècle, à une de ces époques héroïques où, comme Guzman, on ne connaît pas d'obstacle. Je ne sais s'il est intelligent, s'il est politique de notre part d'accumuler les difficultés, de revenir aux anciennes entraves et de remplacer par le système protecteur celui du libre-échange, qui semblait donner d'excellents résultats. Et cela précisément au moment où M. Lagneau constate, par des rapports éplorés, que la population diminue dans une inquiétante proportion. Ne serait-ce pas au

contraire le moment de faire feu sinon des quatre pieds, du moins... des deux jambes et de réveiller les sens endormis par une recrudescence de séductions et d'aperçus cantharidés, par une exhibition suggestive rappelant la belle phrase du divin prophète : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

« La femme est charmante en chemise, — on me l'a souvent dit et à vous aussi, mesdames? Regardez plutôt au musée du Louvre la statue de la jeune Lacédémonienne, vêtue seulement d'un tissu transparent commençant sous les seins et laissant les jambes entièrement découvertes. Elle conserve, dans ce costume primitif et biblique, toutes les grâces provocantes de son sexe. Un bas à passer, la chevelure à relever, une épingle à ramasser motivent immédiatement des mouvements de Diane au bain, évoquent le souvenir des Muses de Raphaël, des Aurores du Guide, des Grâces de Jean Goujon ou des Nymphes de Carrache. En pantalon, au contraire, la vraie femme, celle qui n'a rien de commun avec la poupée de Jeanneton, qui, en un mot, a des rondeurs, des saillants et des rentrants, paraît toujours basse sur pattes et ridiculement callypige. Le pantalon est difficile à enlever, compliqué à remettre, et, posé sur un

fauteuil, produit l'effet le plus piteux. Il faut donc absolument le condamner avant, pendant et après.

« Et, quant à moi, je ne serai satisfaite que quand J.-J. Weiss pourra chanter triomphalement à Étincelle :

Adieu paniers, vendanges sont faites,

air auquel je répondrai par ce simple vers d'un opéra connu :

Bonsoir, monsieur Pantalon! » (1)

L'on ne saurait mieux dire.

Le *Journal des Demoiselles* trouvait jadis le pantalon inconvenant pour une première communiante. Il en est de même — mais les raisons diffèrent — pour une femme, quand elle porte des chaussettes.

« Les jours où on met les chaussettes, édicte Jo, (ce ou plutôt cette Jo ne fut jamais ministre que de nos plaisirs), ces jours-là, petite Lo, on ne met pas de pantalons » (2).

La chaussette est en effet bien masculine, le pantalon exagérerait le travestissement. Jo était dans le vrai et la jeune américaine qui refusait

(1) *Le Gil-Blas*, 13 octobre 1890.
(2) Catulle Mendès : *Les Boudoirs de verre*. — Paris, Ollendorff, 1884; in-12, p. 4.

au cher Alphonse Allais de bostonner avec lui le « Washington Post », la « new dance » qui allait faire fureur, partageait cette théorie et la pratiquait :

— Et vous, miss, vous ne dansez pas ce soir?

— Non, pas ce soir.

— Pourquoi cela, miss?

— Parce que j'ai des chaussettes et pas de pantalon.

— Quelle blague!

— Voyez plutôt, répondit-elle en souriant (1).

Sans aller jusqu'aux chaussettes qu'une connaissance imparfaite de la langue fait prendre à d'aimables enfants que la comparaison effraie, pour le féminin de chausson, combien, et tout ce qu'il y a d'honnêtes, ne portent pas de pantalon l'été, simplement parce que c'est trop chaud et qu'elles éprouvent un bien-être indicible à n'en pas avoir.

C'est l'Évangile de Colombine mis en pratique et ses disciples sont innombrables.

« Il y a tant de Parisiennes, en cette saison, déclarait le *Fin de Siècle*, qui se passent de pantalon » (2).

(1) *En Ribouledinguant.* — Paris, Ollendorff, s. d.; in-8, p. 100.

(2) Bouguenais. (*Le Fin de Siècle*, 24 juin 1891).

Ce qui était vrai au déclin du XIXe siècle, ne l'est pas moins au XXe. Conteurs et romanciers ne pouvaient omettre ce détail nouveau de nos mœurs et ont eu soin de le noter.

« Eliane, qui était une personne vertueuse, portait toujours des pantalons, de jolis pantalons en toile fine avec un frémissement de dentelles sur le rose des jarretières. Mais, ma foi, elle était chez elle, et il faisait une chaleur si étouffante, vraiment, qu'elle avait cru pouvoir supprimer sans inconvénient ce vêtement intime » (1).

Mme de Ponticello, une héroïne de Richard Cantinelli est dans le même cas. Seulement elle n'est pas chez elle, comme Eliane, mais à la campagne, où elle suit à la lettre, la chaleur aidant, les conseils d'Ernest d'Hervilly, et offre ainsi à l'innocent Pamphile un tableau d'une simplicité antique :

« Le bruit de ses pas était assourdi par le tapis continu dont les aiguilles tombées des pins couvraient le sol. Il crut entendre un léger murmure de source, il se pencha, regarda et vit rose. Jamais fut-ce à Bruxelles, jamais artiste n'avait imaginé un aussi audacieux, réjouissant et troublant motif de fontaine. Mme de Ponticello, qui

(1) ARMAND SILVESTRE : *Dieu vous bénisse.*

ce jour-là, à cause de la chaleur n'avait pas de pantalon, sentit ce regard ardent sur sa nudité d'une minute. Elle tourna la tête, aperçut Pamphile... » (1)

Il n'est jusqu'à cette bête de Marie Belhomme, qui, à l'école, à Montigny, l'été, « ne portait pas de pantalon, pour sentir ses cuisses faire doux en marchant ».

Au courant de cette particularité, ses « gobettes » d'amies, pour rompre l'ennui pesant d'un lourd après-midi, lui jouent la « méchante farce » de lui faire prouver jusqu'à l'évidence que ... le capucin n'avait pas son capuchon :

« Nous étions quatre, une après-midi, assises sur un banc, dans l'ordre que voici :

Marie, Anaïs, Luce, Claudine.

« Après s'être fait dûment expliquer mon plan, tout bas, mes deux voisines se lèvent pour se laver les mains, et le milieu du banc reste vide, Marie à un bout, moi à l'autre. Elle dort à moitié sur son arithmétique. Je me lève brusquement; le banc bascule. Marie, réveillée en sursaut, tombe les jambes en l'air, avec un de ces cris de poule égorgée dont elle a le secret, et

(1) *Pamphile ou l'Été voluptueux.* (*Mercure de France*, t. XLI, p. 369).

nous montre ... qu'effectivement elle ne porte pas de pantalon. Des huées, des rires énormes éclatent; la Directrice veut tonner et ne peut pas, prise elle-même d'un fou rire; et Aimée Lanthenay préfère s'en aller, pour ne pas offrir à ses élèves le spectacle de ses tortillements de chatte empoisonnée » (1).

Ce serait pour certaines, un véritable bien-être que de pouvoir passer la journée chez elles sans pantalon, un bien-être dont on rêve :

« On assure que l'eau du bain est parfumée et qu'en sortant elle pourra s'étendre sur un canapé de soie brochée, en peignoir de soie et sans pantalon, bien à l'aise enfin... » (2)

Et en chemin de fer, donc, quand il faut passer la nuit en wagon. S'il en est qui ne perdent pas de vue la sonnette d'alarme, d'autres ne songent qu'à retirer leur pantalon, sans que les tentent en rien l'imprévu et les dangers d'une passade par trop brève :

« Ces dames, durant ce temps-là, avaient pour moi des regards obliques, lesquels voulaient dire certainement : sans cet animal-là, comme nous retirerions nos pantalons! » (3)

(1) *Claudine à l'école*, p. 264.

(2) Ange Bénigne : *A Demi-mot*. — Paris, Monnier, 1885; in-8, p. 95.

(3) Armand Silvestre : *Chemin faisant*.

« Le pantalon, a dit justement Colombine, est difficile à enlever (et) difficile à remettre ». Gauche et un peu embarrassée, une débutante aura peine à ne pas cotoyer le ridicule — sans compter celui du pan de chemise que laissera souvent échapper la fente — tandis que la femme qui n'en est pas à son premier déshabillé, saura trouver les gestes qui conviennent et leur prêter sa grâce.

Qui sait si cet intrus, qui, quand on le retire, vient toujours à l'envers et qu'il faut ensuite retourner avant d'en réintégrer la batiste, n'a pas maintenu dans l'étroit sentier de la vertu des hésitantes qui « sans l'ennui humiliant de sortir en détail de ses pantalons » se seraient volontiers attardées à grapiller les églantines du chemin, pour prendre goût ensuite au porto blanc des garçonnières?

Nous cotoyons là les bords fleuris et le tabac blond de l'adultère, revenons aux pantoufles et au scaferlati ordinaire du mariage. Il est également sujet à surprises et change bien des choses. C'est beaucoup de savoir plaire à l'époux et de savoir flatter ses goûts, aussi en verra-t-on se plier à la gêne du pantalon, qui, jusque-là n'en avaient pas porté, alors que d'autres en feront le sacrifice à leur initiateur, s'il a contre cette lingerie

les préjugés et les préventions d'une autre époque.

Laissant à Mme Desnou et aux dames de Chauny ou de Villers-Cotteret de n'en porter que leurs jours de grande toilette, « aux grandes fêtes et au jour du saint patron de *leur* mari » (1) : en général la femme de la bourgeoisie en porte et elle ne laissera jàmais apercevoir, pour une raison ou pour une autre un peu haut ses jambes, sans qu'apparaisse timide le poignet ou le sabot du pantalon.

A Trouville, c'était la pêche aux équilles. Elle fournissait aux contemporaines de Bertall une excellente occasion de montrer leurs jambes si elles étaient bien faites et elles ne s'en privaient pas :

« La pêche aux équilles est la pêche favorite sur les plages de sable. C'est une pêche qui prépare adroitement les autres, et qu'affectionnent particulièrement les belles pêcheresses, auxquelles les équilles servent de prétexte pour exhiber sous les yeux de jeunes pécheurs, et de pécheurs endurcis, les fines bottines à barette, à talons d'argent, les fins bas de soie à broderies de couleur, et les dentelles affriolantes des jupes

(1) Henri Beauclair : *Le Pantalon de Mme Desnou*. — Paris, Tresse et Stock, 1886; in-16, p. 5-6.

nuageuses et des prestigieux pantalons » (1).

Je ne sais si ce sont des équilles que l'on cherche aujourd'hui aux Roches-Noires, mais la qualité des pécheresses semble avoir terriblement baissé. Plus de dentelles affriolantes, de jupes nuageuses, ni de prestigieux pantalons, oh! nullement prestigieux, par contre, ils sont ouverts et leur fente bâille parfois bien indiscrètement.

Edmond de Goncourt a noté d'autre part ce dîner à la campagne, précédant une partie de pêche aux écrevisses, qu'il devait utiliser dans *Chérie* (2) :

(1878) « Samedi 3 août. — Mon cousin Marin a invité les femmes de la magistrature d'ici (Bar-sur-Seine) à une pêche aux écrevisses, à la tombée de la nuit. On doit pêcher au-dessus de Polisot, et la pêche est le prétexte d'un dîner-souper en plein air. On monte en voiture par une pluie battante, et, au bout d'une heure, on est à destination et on se met à table.

« La nuit est venue. Huit torches, fixées à huit piquets, sont allumées, éclairant le repas de leurs lueurs balayées et fuyantes. Un grand

(1) *La Vie hors de chez soi* (*Comédie de notre temps*). — Paris, E. Plon et Cie, 1876; in-8, p. 522.

(2) Paris, Charpentier, 1884; in-12, p. 169.

feu flambe au milieu du pré, où, de temps en temps, les trois femmes vont sécher les semelles de leurs bottines mouillées, montrant des bas écossais et des pantalons brodés, en se soutenant par la taille, avec des gestes de caresse; groupe au milieu fait par la charmante Mme G..., dans une de ces blanches toilettes anglaises, que Gravelot donne, en ses vignettes, à ses héroïnes de romans » (1).

La femme ne pêche pas, en effet, qu'aux flambeaux. Supprimez l'adultère et vous supprimerez du coup le roman contemporain. L'électricité remplace, pour l'ordinaire, les torches de Bar-sur-Seine, mais le rôle du pantalon n'est pas moindre, au contraire. Les déshabillés extra-conjugaux ne sauraient se passer de ce piment. Les soigneuses, comme Mme de Gromance le plient, après l'avoir retiré; les impulsives le laissent, elles, traîner, à demi retourné, où il est tombé : un de ces riens par lesquels se trahit la femme.

Celui-ci une fois enfilé et attaché sur une agrafe du corset de soie « en pantalon de foulard rose à fleurs, elle allait, se baissant, se levant, se baissant, encore agile et prompte, par la

(1) *Journal des Goncourt*, t. VI, Charpentier, 1892 in-12, p. 29.

chambre, à la recherche de son jupon perdu dans la chiffonnerie de ses vêtements épars » (1).

Ce spectacle donne au jeune mâle satisfait de graves pensées guère coutumières à sa cervelle d'oiseau.

Il a allumé une cigarette et se souvient :

« Après avoir longuement noué sa cravate devant la glace et allumé une cigarette, il s'amusait à suivre des yeux les mouvements de Mme de Gromance, dans ce costume qui exagérait joliment tout le féminin de ce corps de femme. Il ne savait pas si c'était gracieux ou ridicule. Il ne savait pas s'il fallait trouver ces aspects-là vraiment pas beaux, ou en éprouver une toute petite joie d'art. Sa perplexité venait de ce qu'il se rappelait une longue discussion soulevée à ce sujet, l'hiver précédent, chez son père, un après-dîner, au fumoir, par deux vieux connaisseurs, M. de Terremondre qui ne savait rien de plus adorable qu'une jolie femme en corset et en pantalon, et Paul Flin qui plaignait au contraire la disgrâce d'une dame à ce point précis de sa toilette. Philippe avait suivi la dispute qui était amusante. Il ne savait à qui donner raison. Terremondre avait de l'expé-

(1) Anatole France : *L'Anneau d'améthyste*. — Paris, Calmann Lévy, s. d.; in-12, p. 307.

rience, mais il était vieux jeu et trop artiste; Paul Flin, passait pour un peu bête, mais très chic. Philippe inclinait, par malveillance naturelle et affinités électives, au sentiment de Paul Flin, quand Mme de Gromance mit son jupon rose à fleurs roses » (1).

Drame ou comédie, que le quatrième acte tourne au Bernstein ou au Courteline, il n'est jusqu'à la table des pièces à conviction — Thémis, à toi la pose! — où le pantalon féminin ne vienne jeter sa blancheur tragique ou comique.

Ainsi, au lendemain du drame fameux qui par delà l'azur de la Méditerrannée passionna à un si haut point l'opinion publique et dont M. Paul Bourget ne sut tirer qu'un médiocre parti, put-on voir les dessous de Mme G., chemise, corset et pantalon, livrés aux regards du public et aux mains pataudes des jurés (2).

Pauvre femme, n'aurait-on pu lui éviter cette suprême honte?... et Henri Chambige fut condamné : il coûte moins cher d'aller vider son browning à bout portant sur un journaliste sans défense, dont le seul tort fut de recevoir, par galanterie, une femme venue pour tuer.

(1) *L'Anneau d'améthyste*, p. 308-309.

(2) Voir les comptes rendus d'Albert Bataille (*Figaro*, 2, 9, 10 novembre 1888).

Le vaudeville n'est pas moins révélateur. Qui se souvient de l'affaire Humbert, cette gigantesque escroquerie, à laquelle notre jobardise nationale dut d'être une fois de plus citée comme exemple.

Pourtant tout ce joli monde, la grande, ou plutôt la grosse Thérèse, son frère Raymond Daurignac, la sœur Maria, aussi effacée que le mari, et la fille Ève, défila devant un tribunal auquel on n'était pas parvenu à le soustraire, et l'on rit jusqu'aux larmes. L'épargne française avait bu un bouillon sérieux, mais, en revanche, on lui offrait une pinte de bon sang plutôt tassée.

Après tout le linge sale du ménage lavé en public, ce fut le tour du linge propre d'être vendu à l'hôtel Drouot, défroques dont quelques pièces avaient « un caractère fort suggestif, pantalons de dentelles à entre-deux, chemises de soie à jour, etc. » (1). Thérèse ne prévoyant pas le très sommaire trousseau de la maison centrale, en vérité se mettait bien.

La vente eut un succès à la fois d'argent et de gaîté. Les enchères furent poussées, les chemises se vendirent bien et les pantalons se tinrent fermes. J'emprunte au *Journal des Débats*

(1) *Journal des Débats*, 12 novembre 1902.

ces détails oubliés. Que tout cela semble déjà loin de nous :

« L'on attendait avec impatience la mise aux enchères de la lingerie et ce furent de francs éclats de rire, quand apparurent les chemises et les pantalons. Tout le monde voulut voir et toucher ces reliques intimes. Consciencieusement le commissaire étalait les dessous de formes et de tailles diverses.

« Notons quelques chiffres. Sept chemises en dentelles, 465 fr. ; sept matinées, 347 fr.; un pantalon, une chemise, 294 fr.; etc. » (1).

Ce fut pour Abel Faivre l'occasion d'un bien amusant croquis dans le *Journal*.

Toutefois, les pantalons sont, loin de fournir à la Préfecture de Police (bureau des objets perdus), un contingent aussi considérable que les corsets. Si en taxi, ces Cythères roulantes, « garnis » des petites bourgeoises qu'effraient, à leurs débuts, l'hôtel et le sourire obséquieux et sournois du garçon, ces dames retirent volontiers leur corset, elles conservent pour l'ordinaire leur pantalon. Plus ou moins froissé ou mis à mal, c'est toujours autant de sauvé.

Pourtant, cela peut arriver de perdre son

(1) *Journal des Débats*, 13 novembre 1902.



pantalon, même en plein concours hippique — n'est-ce pas Nelly? (1) — voire sur le warf de Tanger la bleue, sans que l'on puisse attribuer aux frères Manessmann ou au champion de Mamers cette rupture de cordons, ou même à une première de Romain Coolus au Théâtre Antoine.

Deux faits divers; ils ont leur saveur :

« Une jeune femme, sans rêve, sans passion, une bonne petite bourgeoise d'épouse débarque à Tanger. A son premier pas un crac significatif lui annonce une avarie (oh! Madame!) dans une partie de sa toilette, et soudain sur ses bottines, son pantalon vient choir. Que faire? Le remettre en plein warf, il ne fallait pas y songer. Marcher tout de même? Cela risquait de devenir grotesque. D'un geste sec, la jeune femme arracha la légère batiste et l'envoya par-dessus bord » (2).

Une façon de jeter son bonnet par-dessus les moulins à laquelle n'avait certainement pas songé Mimi Pinson.

Cela n'explique pas le mystère du Théâtre Antoine : il n'y avait pas de pas au plafond, mais un pantalon de femme oublié aux fauteuils d'orchestre. A quels tripatouillages, ô Caliban,

(1) *Gil Blas*, 17 avril 1894. — Lettre de Mlle Nelly de Byre relatant cet accident.
(2) *Le Gil Blas*.

avait donc donné lieu la pièce nouvelle de Coolus?

Sous la plume de Palémon, le *Figaro* a gaîment conté ce menu fait de la vie parisienne :

« Un incident des plus singuliers et des plus inattendus a donné à la première représentation de la nouvelle pièce de M. Romain Coolus, au théâtre Antoine-Gémier, une note comique infiniment pittoresque, et qui d'ailleurs n'a nui en rien à cette belle œuvre, puisque le fait se produisit après le baisser du rideau.

« Tandis que la salle se vidait lentement, un spectateur découvrit devant un fauteuil d'orchestre un chiffon d'élégante lingerie finement brodée, délicatement ajourée, un de ces vêtements légers qui semblent se faire gloire d'être inutiles. Un mouchoir? Non pas. Une écharpe? Pas davantage. Une mantille? Point du tout.

« C'était ... il me faudrait pour nommer ce coquet accessoire de l'ajustement féminin les ressources du lyrisme le plus discret et de la poésie la plus intime... c'était... ce vêtement auquel l'un des plus célèbres personnages de la comédie italienne a donné son nom... c'était... mon Dieu, il faut bien l'appeler par son nom... c'était un pantalon.

« Ce fut dans la salle un immense éclat de

rire et tous les spectateurs qui venaient d'être violemment émus par les belles situations de *Cœur à cœur* connurent là quelques instants de gaieté folle... irrésistible...

« D'où venait ce sournois, cet imprévu, cet incroyable pantalon? comment était-il là? quelle main irrévérencieuse ou maladroite l'avait jeté à cette place? Distraction? fumisterie? On ne sait... ne le saura jamais. Il y a ainsi de petits mystères qui ne seront jamais éclaircis. Celui-ci est parmi les plus irritants. Les ouvreuses interrogées ne purent donner aucun renseignement; ce genre d'objets ne relève point de leur vestiaire.

« Je sais bien que Béranger, considérant le pantalon comme l'un des signes du développement de l'esprit républicain en France, s'écriait au lendemain d'un événement réactionnaire :

Les anciens préjugés renaissent,
On va quitter les pantalons.

« Mais il ne semble point que ces deux vers d'une médiocre envolée, puissent ici trouver leur application.

— Et dire, soupirait un spectateur, qu'elles ne veulent pas retirer leur chapeau! » (1)

(1) Palémon : *Petites Histoires* (*Le Figaro*, 24 novembre 1907).

Un bouton, sans doute, qui avait sauté ou un cordon qui avait craqué,... à moins que la défaillance due à une émotion trop vive, ait fait craindre à une pauvre dame de s'enrhumer, si elle conservait sur elle le témoin bon à tordre, ou plutôt la victime, d'un oubli de quelques secondes.

Dans un cas comme dans l'autre, il faut admirer l'adresse et les ruses dont on avait su user une femme pour dépétrer, en pleine salle de théâtre, ses jambes de l'importune lingerie et la retirer.

Mauvais présage d'autre part, pour une jeune mariée de sentir, le jour de la cérémonie, craquer son pantalon, en montant les marches de l'église. Le ménage est appelé à craquer, lui aussi. « Petite superstition française » a soin d'ajouter Maurice Donnay, dont *Le retour de Jérusalem* nous a révélé ce détail de mœurs assez ignoré — des hommes, tout au moins :

— J'ai une amie, le jour de son mariage également, en montant les marches de la Trinité, son pantalon a craqué. Elle s'est dit : Ça y est, je tromperai mon mari (1).

Non moins mauvais pour une pauvre petite femme venue dans un ministère pour y appuyer

(1) *Le Retour de Jérusalem.* — Paris, Charpentier, 1904; in-12, p. 96.

le Mérite Agricole ou les Palmes de son époux, d'oublier dans le cabinet du chef du bureau compétent, son pantalon que l'examen attentif des titres du candidat lui aura pu faire retirer. Les hommes sont si mufles que, quelques jours plus tard, le mari pourra le recevoir avec, épinglés, la carte du bureaucrate et un compliment de sa façon.

Il n'en faut pas plus pour jeter le trouble dans un ménage parfaitement uni : les hommes comprennent si rarement le dévouement de l'épouse.

Il vaut mieux qu'il soit perdu tout à fait en voyage de noces. La jeune femme n'en est pas à cela près, puis cela a si peu d'importance au milieu des roucoulements de la première semaine.

Après un long arrêt qu'ils ont mis à profit pour dîner en cabinet particulier, les tourtereaux sont remontés en wagon. Monsieur semble fatigué, presque triste, et Madame est encore très rouge. Le train vient de repartir. (Auteur du scénario : Auguste Germain) :

M. Omer (*très tendre*). — Cette fois, j'espère que tu n'as rien oublié?

Alexandrine. — Oh! non!

M. Omer. — Tu n'avais plus rien à perdre, d'ailleurs.

Alexandrine. — Oui.

M. Omer. — Tes cartons à chapeaux sont à Paris; ton sac, ton ombrelle et ton parapluie à Chartres. Notre voyage se finira tranquillement.

Alexandrine. — Oui.

Mais tout à coup elle s'agite, blêmit, ses yeux deviennent hagards, ses mains tremblent.

M. Omer. — Qu'est-ce que tu as?

Alexandrine. — Dans le restaurant, à Saintes.

M. Omer. — Quoi?

Alexandrine. — J'ai oublié mon pantalon (1).

(1) Auguste Germain : *Distraite.* (*L'Écho de Paris*, 6 septembre 1895).



A TRAVERS LE ROMAN CONTEMPORAIN

Les maîtres de l'archet subtil et titillant dans l'art de bien exciter et bien dire.

JEAN LORRAIN.



A TRAVERS LE ROMAN CONTEMPORAIN

« Le coude sur la longue planche où elle repassait, il considérait avidement toutes ses affaires de femmes étalées autour de lui, les jupons de basin, les fichus, les collerettes, et les pantalons à coulisses, vastes de hanches et qui se rétrécissaient par le bas » (1).

Cette vision des pantalons d'Emma Bovary et la délectation morose du petit Justin devant ces intimités féminines tout à coup révélées à sa jeune curiosité, semblent, après *la Pucelle de Belleville* et *le Confessionnal des Jésuites*, cons-

(1) *Madame Bovary*. — Paris, Michel Lévy, 1857; in-12, p. 265.

tituer les débuts du pantalon dans le roman contemporain.

Depuis, on en a abondamment usé, abusé même.

Accessoires nécessaires des déshabillages prévus, « difforme pantalon blanc » ou « pantalons hospitaliers » (1), parfois il a fourni prétexte à nouvelles, sinon à roman.

Trois nouvelles de Carolus Brio lui sont consacrées : *Flagrand délit*, (2). *Leurs sales bicyclettes*, (3) et *Le pantalon de Luce* (4).

L'excellent sociétaire de la Comédie-Française M. Maurice de Féraudy a fait jouer *le Pantalon de la Baronne* et qu'elle place n'occupe-t-il pas dans l'œuvre diverse et documentée autant que pimentée de Willy ?

Que Suzette remette le sien dans le décor connu du home de la rue de Courcelles, la « frissonnière » de Maugis, dont tant ont fait volontiers leur « petit home », ou que, chez la Triple Veuve, elle le retire, déchiré et tombé dans ses jambes, elle aura eu le temps dans

(1) Pierre Louys : *Les aventures du roi Pausole*, p. 21, 55.

(2) *Courrier français*, 9 juin 1889.

(3) *Courrier français*, 14 octobre 1894.

(4) *Courrier français*, 5 octobre 1892.

l'intervalle, de chercher à « lâcher » l'obèse, chauve, libidineux et spirituel philosophe (1).

Willy en est un, à sa manière, et entre le pantalon dont on noue les cordons et celui que l'on quitte, il y a bien place pour une tranche de vie.

Avec *le Pantalon de Mme Desnou*, d'Henri Beauclair, c'est le roman à la fois bourgeois et ancillaire, toute la lyre! Enfin, la Jeanne d'Adoré Floupette a sur d'autres la supériorité d'avouer et même de démontrer péremptoirement au tribunal qu'elle porte sous ses jupes le pantalon de la notairesse (2).

Il n'en était pas de même à Solignac (Haute-Vienne) dont la châsse et mon homonyme l'antiquaire Dufay ont révélé à beaucoup l'existence. En présence des dénégations de la délinquante, une des servantes de l'auberge, la mère de la plaignante, se vit élever par le brigadier de gendarmerie — sans pitié, mais non sans pudeur — à la dignité de matrone et dut faire sous les jupes de la fille les recherches qui amenèrent la découverte de la flanelle populacière et peu close de sa progéniture.

(1) WILLY : *Suzette veut me lâcher*. — Paris, Per Lamm, s. d.; in-12.

(2) *Le Pantalon de Mme Desnou*. — Paris, Tresse et Stock, 1886; in-16, p. 121-122.

Quand on n'est pas couvert par l'autorité de ce corps d'élite, c'est une plaisanterie assez risquée de vouloir, avec nos humoristes nationaux, constater à un dîner de noces, si la mariée a ou n'a pas un pantalon. (1)

Mieux valent — hantise des dessous — les « souvenirs » ou « visions » du *Gaga*, par lui crayonnés à foison : « corsets », « pantalons blancs », « chemises même » (2). Ce sont des petits jeux qui ne font de mal à personne, en attendant que la paralysie générale y mette un terme.

Cette hantise, pas un de nos romanciers ne semble y échapper.

Afféteries poudrerizées, réalisme brutal, élégances perverses, cantharides et piments, fruits verts ou déjà presque blets, c'est, blanche et rose, ou bleue, la chanson des dessous ; « ce sont les secrets des dames » non plus « défendus à révéler », mais que l'on se fait gloire d'étaler abondamment aux yeux.

L'auteur y prend autant de plaisir que le lecteur. Avec la machine à écrire, on n'a pas à

(1) X... Roman impromptu, par George Auriol, Tristan Bernard, Georges Courteline, Jules Renard, Pierre Veber. — Paris, Flammarion, s. d.; in-12, p. 274.

(2) Dubut de Laforest : *Le Gaga*. — Paris, Dentu 1885 ; in-12.

tenir le papier : on peut écrire d'une main.

Certes, dans ce dialogue à la manière de Droz et dans le ton de la *Vie Parisienne*, on ne prévoit guère les puissantes hardiesses du *Mâle* et du *Happe-Chair*. Camille Lemonnier, alors à ses débuts, signa pourtant ce tableautin et rien n'est plus convenable. La scène se passe entre mari et femme, les amusements tolérés des oarystis, les bagatelles de l'alcôve :

« Ma femme (*riant*). — Devant ! Tu as des idées vraiment... Devant ! tu n'y penses pas, on aurait l'air... Tiens, prends mes jupons... mais certainement l'air... Attends : je vais te passer mes pantalons... Ah, mon Dieu ! voilà ma jambe qui ne veut pas sortir... (*Elle me jette ses pantalons*) Enfin ! Attrape ! (1) »

Bien bourgeois, bien honnête, bien Second Empire, ce déshabillage, ce devait être du madapolam et nous n'en sommes pas encore aux pantalons de *Mme Lupar*, ces « pantalons de transparente batiste, une ondée laiteuse, qui coulait par-dessus le rose des cuisses jusqu'à l'agrafe d'or de la jarretière » (2)

(1) *Derrière le rideau.* — Paris, Casimir Pont, 1875; in-12, p. 66.

(2) Camille Lemonnier : *Madame Lupar.* — Paris, Charpentier, 1888; in-12, p. 38-39.

D'Ernest Leblanc, le causeur charmant, si plein d'anecdotes et de souvenirs, ce joli déshabillé nuptial dans sa *Dépravée*.

« Elle enleva complètement le corsage, tandis que le murmure de la soie accompagnait chaque mouvement de ses bras renversés. Et elle apparut droite, la poitrine en avant, avec ses bras nus et ses épaules superbes qu'encadraient, un peu bas, les fantaisies capricieuses et transparentes de la Valenciennes.

« Puis ce fut le tour des jupes. Il y eut un grand froufrou. Gaëtan ferma à demi les yeux et détourna la tête. Décidément, l'idole allait apparaître.

« A peine eut-il repris courage qu'il se retourna vers elle. Il crut à quelque transfiguration.

« Du flot des jupes entassées émergeait, avec mille ondulations charmantes, une sorte de jeune garçon, un peu replet d'ici et là, dont le costume ressemblait à ses costumes d'été lorsqu'il était enfant et qu'il portait des pantalons brodés. Il n'osait plus lever les yeux. Il était embarrassé. Il se sentait rougir » (1).

L'élégance du pantalon s'est affirmée et

(1) Ernest Leblanc : *Dépravée*. — Paris, Charpentier, 1882 ; in-12, p. 271-273.

affinée en effet. Foin du madapolam, des jambes droites et des trois plis bêtes : c'est, au lendemain d'un bal, traînant sur le tapis, la batiste chiffonnée et froissée, « avec sa multitude de volants serrés par les rubans étroits en soie mauve qui se festonnent dans sa longueur » (1).

Si cette batiste contient des microbes, elle conserve plus encore des parfums, « corrompus, riches et triomphants ». L'atmosphère est tiède et irritante, une odeur forte de blonde à laquelle les muscs des dessous mêlent leur gamme, y persiste et monte à la tête. Il y a de quoi vraiment troubler la virilité d'un adolescent.

« Mme Brière ajouta après une courte hésitation :

— Tu peux entrer.

« Louis poussa la porte; et sitôt dans la chambre, dont les deux fenêtres étaient fermées ainsi que la porte qui communiquait au dortoir des garçons, il fut pris au cervelet par l'odeur de femelle qui se concentrait dans la pièce ainsi hermétiquement close. Une odeur âpre de blonde, aiguisée du mélange des parfums irritants dont Gabrielle, depuis quelques semaines,

(1) ROBERT CAZE : *La Semaine d'Ursule*. — Paris, Tresse, 1885; in-12, p. 256.

aromatisait ses dessous. Et ces dessous faisaient des tas pêle-mêle; les bas par ci à côté de la chemise qui affaissait son rond blanc sur le parquet, très chiffonnée de mille petits plis fins et mouillée sous les bras, avec un recroquevillement de la dentelle, sur laquelle la robe avait déteint en plusieurs couleurs; la jupe par là, avec les jupons au centre encore à moitié ballonnés, et le pantalon dégonflé aplatissant ses jambes fripées » (1).

Cette page de Trézenik est d'une bonne écriture naturaliste. L'observation est exacte et ne fait grâce d'aucun détail, pas même l'arc-en-ciel laissé sur la chemise par l'humidité alcaline des aisselles. Mais, Huysmans, qui ne songeait guère alors à la *Cathédrale*, n'a-t-il pas consacré au « Gousset » un véritable poème en prose (2) ?

Chez Maizeroy, la phrase elle-même semble devenir une caresse. Romancier des amants, comme nul autre, il sait peindre leurs jalousies et leurs angoisses. Il sait le pouvoir de ce linge qu'a porté la bien-aimée, il en sait le pouvoir, comme il en dit l'élégance :

(1) Léo Trézenik : *Cocquebins*. — Paris, Monnier, 1887; in-12, p. 56.

(2) J.-K. Huysmans : *Croquis Parisiens*. — Paris, Henri Vaton, 1880; in-8, p. 105-108.

« Au travers du lit, sur la courte-pointe d'un vieux rose éteint, se détache tout chiffonné le pantalon de batiste qu'elle a porté, si léger, si court avec des flots de valenciennes, des fanfreluches de ruban, un de ces pantalons qui ne dépassent pas les jarretières de dentelles, qui affolent un amant mieux que l'étal impudique de la nudité » (1).

Et l'amant se jette sur ces voiles abandonnés, les déplie et les inspecte, cherche à y retrouver le parfum qui l'affole et à leur arracher l'aveu de la faute :

« Je me suis jeté sur le pantalon, sur la chemise avec des mains raidies qui vacillaient, je les ai dépliés, je les ai respirés, j'ai cherché dans leurs dentelles, dans leurs radieuses blancheurs une déchirure, le griffonnement des doigts qui s'accrochent, une tache, un indice qui atteste la faute plus qu'un aveu » (2).

Ou c'est, dans *P'tit Mi*, au milieu des greniers de la préfecture, la silhouette dont on a abusé du « gamin effronté et vicieux ». C'était gentil aux environs de 1889, lorsque les vers de M. Jean Rameau portaient encore sur les belles dames que le snobisme faisait monter au

(1) *L'Adorée*. — Paris, Havard, 1887; in-12, p. 119.
(2) *L'Adorée*, p. 121.

Chat Noir et feindre de s'intéresser à la chose littéraire. Aujourd'hui, il semble terriblement vieux et rococo le gamin vicieux — pourquoi pas les pantalons de clergyman de Mme Dieulafoy ? M. Henri Bordeaux lui-même n'oserait pas l'employer, si sa belle âme daignait s'abaisser à de pareils tableaux et il n'est échappée de couvent qui vous en fasse grâce avant de consentir à le retirer.

« C'était autour de ce corps souple et onduleux dont la grâce féline, les contours indécis d'une affolante sensualité eussent ravi quelque artiste décadent, la tombée successive du peignoir, du corset délacé, des pantalons fanfreluchés qui, un instant, lui donnaient l'air d'un gamin effronté et vicieux » (1).

C'est encore Minne, grande et mariée, conservant, dans ses essais d'adultère, à la poursuite d'un frisson lent à venir, ses dessous simples et démodés de pensionnaire :

« Il voyait Minne en pantalon, et qui continuait son déshabillage tranquille. Pas assez de croupe pour évoquer la p'tite femme de Willette, pas assez de mollet non plus. Une pensionnaire fourvoyée, plutôt, à cause de la simplicité

(1) René Maizeroy : *P'tit Mi.* — Paris, Havard, 1889 ; in-12, p. 196.

des gestes, de la raideur élégante, et aussi à cause du pantalon à jarretière qui méprisait la mode, pantalon étroit qui précisait le genou sec et fin » (1).

Le décor change, mais Minne reste la même. Avec son impudeur ingénue et tranquille, elle se déshabille, offrant à Maugis, soudain devenu paternel, le royal provin de sa chair jeune et souple (2).

C'est aussi Flory Bruno, la fine diseuse, se rhabillant dans sa loge, devant son gigolo Georges Bonnard, sans se soucier de ce que la fente de ses culottes bâille peut-être plus qu'il ne convient :

« Bien qu'elle n'eût encore revêtu ni jupon, ni jupe, ni corsage, et qu'un petit bout de chemise s'évadât par la fente de son pantalon, Flory, la tête redressée, le bras tendu, les sourcils froncés, rayonnait d'une telle autorité que Georges, docilement, répondit... » (3).

Ah, l'amour!

Non, vraiment, on ne peut pas reprocher à Willy d'être égoïste. Il nous fait assister avec

(1) WILLY : *Les Égarements de Minne.* — Paris, Ollendorff, 1905; in-12, p. 8.

(2) *Les Égarements de Minne;* p. 187.

(3) WILLY : *Le Roman d'un jeune homme beau.* — Paris, Bibliothèque des Auteurs modernes, s. d.; in-12, p. 201.

une bonne grâce charmante aux déshabillages de ses héroïnes. Rézi se rhabille aussi vite qu'elle se dévêt, que ce soit bien pour Renaud ou pour Claudine. Ses gestes sont exempts de tout embarras :

« Ah! je savais bien Rézi est là, elle est là, pardi, qui se rhabille ... En corset, en pantalon, son jupon de linon et de dentelle sur le bras, le chapeau sur la tête, comme pour moi » (1).

Pauvre gobette, elle avait joué avec le feu, et ignorait cette confession d'une jolie femme à qui ces fantaisies n'étaient pas tout à fait inconnues :

— Moi, c'est curieux,... après... c'est toujours du mari que j'ai envie!

Il n'est jusqu'à Claudine elle-même qui n'apparaisse en pantalon et, devant « cette petite en pantalon », son grand mari de voir rose :

— ... Faites donc comme si vous étiez mon amant.

« Mon Dieu, il me prend au mot! Parce que je viens de relever, d'un pied leste, mon jupon de soie mauve tombé à terre, mon grand mari se mobilise, féru de la double Claudine réfléchie dans la glace.

(1) Willy (et Colette Willy) : *Claudine en ménage*. — Paris, Mercure de France, 1902 ; in-12, p. 255.

— Otez-vous de là, Renaud! Ce Monsieur en habit noir, cette petite en pantalon, fi! Ça fait Marcel Prévost dans ses chapitres du grand libertinage (1).

Et ce qu'il prête, le misérable, avec ses dentelles et la complicité de sa fente, aux jeux, — pas si vilains que prétend le proverbe — de la main et du hasard.

C'est un peu au bois de la Gruerie que nous entraîne Jean Reibrach et je suis convaincu qu'il y aurait fait bonne besogne à la tête de sa compagnie :

« Elle riait, montrant, les deux pieds réunis dans des mules de satin, avec, au-dessus, des bas de soie rose.

— Ah! ça c'est gentil, dit Martiny.

« Sur le mollet une flèche noire, s'élançait perdue sous la broderie du peignoir. Martiny s'approcha. Sisine laissa tomber le peignoir, les jambes vite ramassées sous le canapé... Puis elle avoua que Vermelin faisait bien les choses. Elle alla à l'armoire à glace, montra des chemises, des pantalons. Un moment elle s'attarda, cherchant un pantalon de satin crême, le plus joli, pour lui faire voir; et tout à coup, elle parut se rappeler, éclata de rire :

(1) *Claudine en ménage*, p. 97.

— Suis-je bête? Je l'ai sur moi.

— Ça ne fait rien! dit Martiny, montrez tout de même!

« Elle se tordit de rire, devenue rose, refusant obstinément.

« Martiny, après une taquinerie sans but n'insista pas. De nouveau, il se déclara vanné, bâilla, puis se levant :

— Au revoir! Je vais faire un somme.

— Déjà!

« Elle l'accompagna jusqu'à la porte, lentement, attardée dans l'entre-bâillement. Comme il descendait, elle le rappela :

— Ecoutez!

— Quoi?

— Venez voir mon pantalon.

— Ah! je veux bien.

« Tous deux rentrèrent :

— Vous ne me toucherez pas, par exemple! Je vais vous montrer la dentelle. Asseyez-vous là! Soyez sage!

« Pourtant elle ne montrait rien, l'air craintif, tout à coup enfermée dans une pudeur. Il dut insister, finit par soulever le peignoir :

— Voyons! Je n'y toucherai pas! Rien que la dentelle!

« Comme il approchait la main, elle prit un air

de bouderie, se ramassa sur elle-même. Non, elle ne voulait pas; il n'était pas gentil; pas de ces choses-là.

— Mais je ne vous touche pas, se récria Martiny.

« Il pesa sur son épaule légèrement pour lui faire lever la tête; alors comme si elle cédait à une violence, elle se laissa aller en arrière, se renversa sur le canapé, les bras sur le visage :

— Oh! non, geignait-elle; c'est mal! c'est très mal! Si Vermelin le savait!

— S'il savait quoi? Oh! non, ça vous pouvez être tranquille. La femme d'un camarade, jamais!

« Sisine rouvrit les yeux, abasourdie. Son imagination avait trotté; et elle le trouva debout, l'air très calme. D'un bond, elle se releva, hors d'elle :

— Alors qu'est-ce que vous faites à me renverser là-dessus? Vous mériteriez que je le dise à Vermelin. Comme si vous n'aviez pas assez de vos saloperies de femmes! (1)

En attendant les jeux de mains meilleurs promis par la bienfaisante Anarchie, « Déesse aux yeux si doux », cela s'appelle l'*Occasion manquée* et ne se pardonne guère.

(1) Jean Reibrach : *La Gamelle*, p. 190-192.

La femme ne prévoit pas en général ces pannes d'allumage, aussi tient-elle à conserver le souvenir des dessous qu'elle avait pour un premier adultère, du pantalon principalement, ce parvis du temple, condamné souvent au rôle de témoin, quand il n'est pas la première victime d'un sacrifice parfois trop hâtif.

« Notons bien, pour me le rappeler plus tard, quelle était la toilette de mon adultère :

« Ma simple petite robe de drap vert ... parce que le corsage en est divinement réussi... et des dessous à m'en émotionner moi-même, une mousse de dentelles embaumées ! Je m'amusai à me regarder longtemps dans ma glace, en simple pantalon, avant de passer le reste, et ceux qui disent qu'une femme n'est pas charmante en pantalon sont des imbéciles ... Je les invite à venir se rendre compte ! Pauvre petit pantalon !... léger, léger, tout court, presque tout en dentelles, avec ses hautes échancrures liées par trois flots de ruban, pauvre petit pantalon si joli... il est tout déchiré maintenant » (1).

Sans arriver à ces accidents suprêmes, l'amusante Floche du *Voluptueux Voyage*, nous initie à l'économie de ses lingeries les plus intimes, de

(1) *La Vie Parisienne*, 28 juillet 1894.

ses genoux et de son carnet de blanchissage :

« Quelles pensées avaient pu absorber la comtesse Floche? Elle, si causante d'ordinaire, regardait devant elle d'un air préoccupé. Elle songeait à ses malles, à son linge, à son blanchissage sans doute, car son premier mot, en sortant, fut :

— Mon pauvre pantalon! Je le sens chiffonné, poussiéreux... Pourtant je n'ai pas à me plaindre. Il faut vraiment venir à Venise pour ses dessous. Imaginez qu'ici mon pantalon de huit jours est propre! A Paris, je suis obligée d'en changer deux fois par semaine pour le moins, car, comme je les porte fermés et que je suis cagneuse, c'est tout noir entre les genoux » (1).

Peut-être ne saisira-t-on pas très bien pourquoi, fermés, ils se salissent davantage entre les genoux? Enfin ... Une Bruxelloise faisait, d'ailleurs, un jour, devant moi, le même reproche aux pantalons ouverts ; à Paris, les bords de la fente devenaient tout de suite « noirs », tandis que, là-bas, chez elle, un pantalon lui faisait facilement huit jours.

Non plus un *Voluptueux Voyage*, mais un départ précipité, celui de l'institutrice Irma —

(1) Ginko-Biloba : *Le Voluptueux Voyage* (Mercure de France, 1er septembre 1906, p. 75-76).

les voilà bien les progrès de l'instruction primaire ! — à qui la posture fâcheuse dans laquelle elle s'est laissée surprendre avec le vicaire du lieu, a rendu la situation impossible dans le patelin où elle étalait ces élégances :

« Les armoires dénudées bâillaient mélancoliquement, éventrées d'un tas de nippes qui s'éparpillaient sur le parquet : des bas roulés en poings, des pantalons comme des cuisses aplaties aux hanches bouffantes, des taies d'oreiller, des carrés de mouchoirs... » (1)

Hélas ! que sont les cuisses de ces pantalons, quand, par leur finesse même, ils exagèrent ces redoutables amoncellements de chairs, l'arrière-train des dames trop mûres.

Jean Lorrain, dont l'observation était exacte et cruelle, a tracé cette silhouette de *Mme Monpalou* en corset et en pantalon. C'est plutôt un épouvantail :

« La scène se passait dans une grande chambre au premier de l'hôtel des Trois-Fontaines. Madame Monpalou l'arpentait à grands pas, les épaules nues, en pantalon et en corset ; sa formidable croupe ballonnant sous la batiste d'une lingerie de luxe, sa forte taille embastionnée

(1) Fèvre-Desprez : *Autour d'un clocher*. — Bruxelles, Kistemaeckers, s. d. ; in-12, p. 386.

dans un « Léoty » de satin ponceau de la même nuance que la chair de ses joues, de sa poitrine et de ses bras» (1).

Le musée des horreurs! Aussi conçoit-on l'effroi d'un brave bourgeois de Pont-sur-Yonne à voir les charmes blets de son épouse arborer ces coûteuses et voyantes lingeries :

— Comment !... sa femme faisait faire pour deux mille francs de pantalons et autres balançoires ?... C'était raide !... (2)

Des fantaisistes ont, je le sais — ces êtres-là sont adorables — chanté le los de la grosse dame en pantalon, et ce qui est pis, en pantalon de flanelle. Le paradoxe est amusant et mérite d'être reproduit :

— Oh ! me disait un jour un de ces sincères amis du beau, quel inoubliable moment que celui où l'un après l'autre, sont tombés les voiles ! Ses bras énormes avaient un air bon enfant sous la chemise de toile commune. Elle négligeait ces recherches des femmes habituées aux aventures. Tout chez elle était naturel et sincère, jusqu'aux vêtements de dessous. Sous le genou

(1) *Heures de Villes d'eaux. Madame Monpalou.* Paris, Ollendorff, 1906; in-12, p. 23.

(2) Gyp : *Balancez vos Dames.* — Paris, Per Lamm, s. d.; in-12, p. 215.

de tendres jarretières bleues à boucles d'acier les plus larges qu'ait jamais vendues le magasin de Pygmalion, faisaient pour ne pas éclater un effort désespéré. Enfin, quand enveloppé dans le pantalon de flanelle rouge, m'apparut l'énorme développement de ses formes, ce fut une vision de poète oriental ! » (1)

L'esprit excuse tout et *la Vie Parisienne* en a assez pour qu'on ait tôt fait de lui pardonner cet étrange plaidoyer ; mais, éloignez de nous, Seigneur, ce calice et chassez loin aussi l'ombre falote de Mme Péruwels, la « chaleureuse Belge » de l'Hôtel de Fontenoy et ce « truculent pantalon de flanelle rouge qu'elle porte du 15 octobre au 20 mars, jour du marronnier ».

L'excellente femme aime à le « dévoiler comme par hasard », le matin, dans la chambre de ses locataires : « Ça la débarbouille... » (2) Elle n'est point notre hôtesse et nous n'avons souci de ses ablutions, si intimes soient-elles.

Les romanciers étrangers, dans le Nord s'entend, où l'usage du pantalon est constant, n'ont pas plus que les nôtres, échappé à la contagion

(1) Glim : *Paradoxes sur les femmes.* (*Vie Parisienne*, 23 mars 1889).

(2) Willy : *La Maîtresse du Prince Jean.* — Paris, Albin Michel, 1903 ; in-12, p. 87.

et ont eu soin d'en faire porter à leurs héroïnes.

Dans sa douloureuse autobiographie, *le Plaidoyer d'un fou*, Strindberg a peint, lui aussi, un départ, un départ qui est en même temps une rupture et une femme ne rompt pas sans compter et emporter son linge :

« Dans le salon tout annonce la dissolution du ménage. Du linge traîne sur les meubles, des robes, des jupons, des habits. Sur le piano, là j'aperçois des chemisettes à entre-deux que je connais si bien. Sur le bureau s'élève toute une pile de pantalons de femmes et des bas, mon rêve de naguère, mon dégoût d'aujourd'hui. Elle va et vient, remuant, pliant, comptant, sans vergogne, sans honte.

— Est-ce moi qui l'ai en si peu de temps corrompue ? me dis-je en contemplant cette exhibition des dessous d'une femme honnête.

« Elle examine les hardes et met de côté ce qui peut encore aller au raccommodage. Elle prend un pantalon dont les cordons sont arrachés et le pose à part. Tout cela avec un calme parfait. »(1)

Au cours d'une nouvelle de Peter Nansen,

(1) *Le Plaidoyer d'un fou ;* adaptation Georges Loiseau, Paris, Albert Laugen, 1895 ; in-12, p. 228-229.

Marie, dont M. Gaudard de Vinci, a publié la traduction dans la *Revue Blanche*, c'est un déshabillage et sa psychologie. J'en détache ces lignes :

« Les rubans se dénouent et se dégrafent des agrafes, les jupons glissent et le corset sur le plancher. D'où vient cette gentille personne en pantalons se blottir sur ma poitrine.

« Qu'elle est petite en petit garçon, la grande jeune fille de tout à l'heure » (1)

Le « petit garçon » n'est pas tout à fait un inconnu, toutefois, il marque moins que le « gamin vicieux » et il faut savoir gré à M. Peter Nansen de nous avoir évité cette redite.

Encore que le pantalon lui soit à la fois un objet d'horreur et d'envie, il n'est jusqu'à Armand Silvestre qui ne lui ait consacré une nouvelle entière : *le Pantalon d'Héloïse.*

Puis, c'est, à la garden-party offerte par Mme Hackel-Cadosch, l'accident qui, sous ses jupes, embarrasse fort Suzanne de Lizery et auquel l'infortunée cherchait à remédier, lorsque survinrent le fâcheux Napoléon-Démosthène et Rebecca elle-même.

— Oh ! mon vieux Maugis, soupira Mme de

(1) *La Revue Blanche*, 1er mai 1897, p. 495.

Lizery... Ne vous moquez pas de moi... Il m'arrive la plus terrible chose qui puisse arriver à une femme, surtout dans le costume que je porte.

— Le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme ?... Vous perdez votre pantalon ? dit Maugis avec une sombre certitude.

— Vous l'avez dit ! Que faire, mon Dieu... je ne puis pourtant pas le laisser glisser et s'abattre à mes pieds...

— C'est bien dommage... Mais ne nous frappons pas, Suzette ! Nous voici près du perron. Franchissez-le et gagnez le cabinet de toilette de Mme Hackel-Cadosch... Courez, patinez-vous ! Kouropatkinez-vous même... je couvrirai votre retraite.

« Mme de Lizery se hâta de suivre ce sage conseil. Quand elle parvint dans le cabinet de toilette il était temps... ou plutôt il n'était plus temps. Malgré tous les efforts qu'elle faisait pour la maintenir à deux mains à travers sa robe, l'enveloppe intime, où tenait le bonheur de quelques aimables gentlemen, glissa le long de ses jambes et tomba sur ses bottines blanches.

« Les chevilles empêtrées dans cette entrave de dentelles, Suzette s'activait à la recherche des

indispensables épingles, tout en maugréant contre la trahison de ses dessous... » (1)

(1) WILLY : *Suzette veut me lâcher* (Tropical Gigolo). — Paris, Per Lamm, s. d. ; in-12, p. 242.





CES DEMOISELLES DE LA DANSE

L'introduction du pantalon dans la toilette féminine a révolutionné la chorégraphie parisienne.

BERTALL.



CES DEMOISELLES DE LA DANSE

VIENS au bal ce soir? Qu'est-ce qui te manque?

— Un pantalon (1).

Mais le temps des débardeurs est passé et le bal Gavarni que donna le Moulin Rouge ne l'a pas fait revenir.

Le manque de pantalon ne saurait donc être pour beaucoup un empêchement d'aller au bal, ni même d'y lever la jambe, si elles l'ont agile.

D'ailleurs, à quoi serviraient sans cela *le Père la Pudeur* — le vrai, ou mieux ses successeurs — et les gardes municipaux.

C'est leur principale raison d'être dans les

(1) GAVARNI : *Masques et Visages.* — Paris, Paulin et Lechevalier, 1857; in-12, p. 59.

bals que l'Europe encombre, si elle ne les envie pas. C'est peut-être la seule.

Il s'agit bien entendu des bals où règne le chahut. Dans les autres, la garde ne veille pas aux barrières des jupons des danseuses. Le pantalon peut également y paraître utile en cas de chute, mais il n'est nullement indispensable, et femmes honnêtes, grues, midinettes ou gigolettes, son absence n'empêchera aucune d'entre elles de bostonner une valse, ou plus prosaïquement d'« en suer une », si le cœur ou l'occasion lui en disent.

Quant à ce qu'il fut jadis convenu d'appeler le quadrille naturaliste, le pantalon est pour celles que guette ce genre d'épilepsie, un accessoire obligatoire. La prudence et la pudeur en conseillent l'usage; la préfecture de police l'ordonne.

Cette prescription draconnienne semble relativement récente. Le pantalon n'était pas encore entré dans les mœurs aux beaux temps de la Chaumière et de la Closerie des Lilas : on n'aurait donc su exiger des célébrités de ces deux temples de se montrer plus royalistes qu'on ne l'était généralement aux Tuileries.

La plupart de ces dames n'avaient pas de pantalon et n'en levaient pas moins la jambe. La

pudeur pouvait ne pas y gagner, mais la grâce de la danse y gagnait certainement : le chahut était alors une danse gaie, chacune cherchait à s'amuser et donnait libre cours à sa fantaisie. Ce n'était pas cet exercice à la prussienne, semblant commandé au sifflet, où le grand écart lui-même semble appartenir au maniement d'armes et où il s'agit de montrer le plus possible de blancheurs parfois douteuses.

Il en fut longtemps ainsi à Bullier. En dehors de quelques tristes professionnelles, auxquelles faisait pour l'ordinaire vis-à-vis un homme déjà vieux, que des générations successives avaient baptisé « mon oncle », avant que cette appellation fut devenue la propriété exclusive de Francisque Sarcey, l'oncle incarné, le pantalon des danseuses, quand elles en avaient, était un pantalon de ville, comme on le peut croire, nullement clos. D'autres n'en avaient pas du tout.

Aussi, quand on errait aux alentours d'un quadrille, alors que l'orchestre en attaquait les premières notes, pouvait-on entendre de ces phrases :

— J'peux pas : j'ai pas d'pantalon !

Ou, plus explicitement :

— Non, j'peux pas : j'ai un pantalon ouvert !

Au fond, ce n'était pas une raison. Les

timides se rassuraient et les hésitantes ne tardaient guère à se décider. Le cercle n'en était que plus serré autour des délinquantes dont le pantalon brillait par son absence ou dont la fente baîllait par trop. Étudiants à peine inscrits aux cours de première année, boutiquiers des environs venus là, pour voir, avec leurs épouses, provinciaux et étrangers, c'était un genre très particulier de badauds. Nul ne songeait à s'indigner, des rires s'élevaient et des faces se congestionnaient : une blonde venait de laisser apercevoir que la chanson ne mentait qu'à moitié.

Après avoir montré en gigotant, « troussée jusqu'au ventre,.... sous le blanc madapolam de ses culottes », le nu de ses cuisses, une d'entre elles éprouvait parfois le besoin de remettre un peu d'ordre dans l'économie de ses dessous, et c'était, en un coin, ce tableau entrevu par Huysmans à la Brasserie européenne :

« A l'écart, Ninie rattachait avec des épingles son pantalon dont la fente baîllait, et de larges plaques de sueur couraient sous ses dessous de bras et gagnaient la gorge » (1).

Temps heureux! âge d'or des pas de caractère et des cavaliers seuls hasardés. Les pantalons

(1) *Croquis Parisiens*, p. 30 et 41.

d'Alice la Provençale, dont M. Grand-Carteret a exhumé pour notre instruction, la longueur et la largeur, (1) avaient vécu et ce n'était pas encore la tapageuse lingerie, que la Goulue aimait à dépouiller, quand elle le pouvait faire et qui, à Tabarin, constitue le grand équipement de ces dames.

« A Bullier, le prix de la danse c'est le plaisir; danse qui veut, et qui s'estime à ce compte assez payé. Il s'en suit que les danseuses ont de pauvres dessous; misère que les audacieuses cachent en supprimant les dessous tout à fait » (2).

Il en était sensiblement de même dans les bals de Montmartre. De jolies filles se contentaient — cela se faisait encore naguère au Moulin — de ramasser et de ramener leurs jupes entre leurs cuisses, pour apporter ainsi, lorsqu'elles levaient la jambe, un complément à l'insuffisance de leurs culottes.

C'est alors qu'intervenait, parfois, l'épingle traîtresse, l'épingle fixant à la ceinture le bas des jupes. Mais, il est des confidents trompeurs, et c'est au moment où elle aurait dû tenir le mieux, que l'épingle se détachait, donnant à la galerie

(1) *Rire et Galanterie*, N° 27, 19 décembre 1903; p. 321.
(2) *L'Éclair*, 8 mars 1895.

une vision de nu, à faire rêver toute une classe de rhétoriciens.

Une des habituées de l'ancienne Reine Blanche, — de Castille, non! — Nini la belle-en-cuisses, dut même à cet accident le surnom sous lequel elle était connue.

Charles Virmaître, que l'on pille souvent et que l'on cite rarement, a raconté tout au long l'aventure. Le mieux est de la lui emprunter :

« Une des filles les plus en réputation de *la Reine Blanche* était Nini, la belle en cuisses; elle n'avait pas de rivale pour marcher sur les mains. Quoique pas républicaine, elle était sans culottes; aussi, pour ne pas offenser la pudeur du municipal, chargé nonobstant de faire respecter la morale, elle ramassait ses jupons entre ses jambes, les fixait à la ceinture avec une épingle, et en avant deux.

« Un soir, les jupons, mal attachés, tombèrent; elle ne s'en aperçut pas et fit la culbute. Oh! ... le municipal, qui n'en perdit pas une bouchée, ne put s'empêcher de crier : — N... de D... les belles cuisses!

« Le nom lui resta » (1).

Comme pour les bourgeoises du temps, c'était presque, pour une danseuse, se faire remarquer,

(1) *Paris-oublié*, Paris, Dentu, 1886; in-12, p. 205.

que d'avoir un pantalon. Thomas Graindorge, — le futur académicien M. Taine — entraîné par ses amusantes *Notes sur Paris* dans un bal public, croyait, quelques années plus tard, utile de faire remarquer, à deux reprises, que Mlle Mariette, l'étoile du lieu, portait ce qu'il appelait des caleçons :

« Teint bistré, une grosse taille, maigre pourtant, mais tout en muscles... elle danse en relevant ses jupes à pleine poignée. (J'ai déjà dit qu'elle avait des caleçons, mais j'ai besoin de le redire) » (1).

Sans nous fixer sur ce point de doctrine, les Goncourt ont consacré une jolie page à la notation d'un de ces bals. Elle complète heureusement les impressions de Thomas Graindorge.

« Contre l'orchestre s'est formé un quadrille, que de suite entoure tout le monde, attiré par la vue de la seule jolie femme du bal, une Juive, une jeune Hérodiade, une fleur de la perversion parisienne, un merveilleux type de ces fillettes éhontées qui vendent du papier à lettres dans les rues à la brume. Et pendant qu'elle levait toute droite la jambe et que l'on voyait, un instant, à

(1) *La Vie Parisienne*, 4 avril 1863. Cf, : H. TAINE : *Notes sur Paris. — Vie et opinion des M. Frédéric Thomas Graindorge.* — Paris, G. Crès et Cie, 1914; in-12, p. 43.

la hauteur des têtes, une pointe de bottine recourbée et un bas de mollet dans un bas rose, son danseur faisait apparaître, en un cancan forcené, toute la crapulerie de la plèbe du dix-neuvième siècle » (1).

A cet « œil juif et cerné », à cette crapulerie, à ce cancan forcené, vite opposons la merveille des yeux de Mlle Polaire et la grâce troublante de sa danse. Ceci fera oublier cela.

« Polaire, ça vous représente d'immenses yeux fous dans un teint d'épi mûr, une taille invisible, des mollets dans un bouillonnement de dentelles, de la poésie de café-concert ou de la prose de *Claudine à Paris*.

« Oui, par le caractère de sa beauté qui n'est qu'à elle et qu'elle semble avoir inventée, cette petite femme symbolise toutes nos joies et nos rosseries, nos langueurs, nos désirs, nos nostalgies même » (2).

Les danseuses du bal de Solférino, au camp de Châlons n'en symbolisaient pas tant. Par contre, elles levaient volontiers la jambe dans des quadrilles où elles avaient pour vis-à-vis la fine fleur de nos cavaliers, et à défaut d'un « flocon-

(1) *Journal des Goncourt*, t. II, p. 87 (9 février 1863).
(2) Willy : *Danseuses*. — Paris, Albert Méricant, s. d. ; in-12, p. 297.

nement de dentelles », elles laissaient apercevoir sous leurs jupes troussées les jambes unies et longues de pantalons qui, pour se livrer à cet exercice, commençaient à devenir obligatoires.

Dans une de ses planches consacrées au camp de Châlons, le dessinateur Randon a, en effet, relevé cet avis amusant :

Au Bal de Solférino

Messieurs les cavaliers sont priés de ne pas fumer en dansant et de moucheter leurs éperons.	Les dames qui n'ont pas de pantalons sont priées de ne pas lever la jambe plus haut que la ceinture (1).

Ne me sentant aucun goût pour la profession assez décriée d'expert en écriture, je n'aurai garde de certifier l'authenticité de ce document, me bornant à constater que, même en dehors du Bal de Solférino, le pantalon entrait pour tout de bon dans les mœurs du camp de Châlons. Tels que les représente Randon, ils n'étaient pas jolis, jolis..., mais c'était la mode du jour.

Les quadrilles auxquels ces dames prêtaient la folie de leurs jambes devaient se ressentir de l'assurance que leur apportait la présence d'un pantalon sous leurs jupes : un an plus tard, alors que l'exposition de 1867 battait son plein, Bertall

(1) *Journal amusant*, 11 août 1866.

pouvait écrire avec justesse dans la *Vie Parisienne* :

« L'introduction du pantaton dans la toilette féminine a révolutionné la chorégraphie parisienne; il y en a de toutes espèces : brodés, soutachés, à guipures, à dentelles, ils n'ont jamais de sous-pieds (1).

N'exagérons rien : ils n'avaient plus de sous-pieds, ils en avaient eu.

Voici donc la pudeur sauvegardée et le fâcheux délit d'outrage à la morale publique évité. La danse est toutefois devenue plus osée, bientôt les grincheux pourront se demander si ce vêtement protecteur qui voile plus qu'il ne cache, n'a pas ajouté quelque chose à la hardiesse des entrechats. Par ses dentelles, par sa transparence à travers laquelle apparaît le rose de la chair, n'est-ce pas un nouveau piment offert au palais blasé des curieux?

Ces blancheurs apparues, si professionnellement soient-elles dévêtues, attroupent, autour de la pastourelle, à laquelle se livrent, faisant les petites folles, des femmes pas toujours jeunes, bien des regards, que le pantalon et son contenu

(1) *Ce que voient MM. les étrangers à Mabille et au Jardin des Fleurs.* (*Vie Parisienne*, 31 août 1867).

semblent plus intéresser que la danse elle-même.

> Vrillant tous les yeux au défaut
> De leur pantalon hermétique (1).

Chez ces voyeurs circulaires, il y a un peu de la Bretonne regardant gambiller avec étonnement la *Môme Picrate*, et plus ardemment, ils prévoient sans doute et attendent l'accident possible :

— C'est-y possible de danser ainsi, si son linge venait à s'dachirer on y voirait sa nature ! » (2)

Les septuagénaires auxquels sont, en principe, destinées ces exhibitions, n'en demandent pas tant il est vrai. Beaucoup de linge et un peu de chair leur suffisent.

« Dans les classes inférieures, la femme exprime sa déférence envers l'homme âgé en levant son pied à la hauteur de son œil. Ce geste est généralement accompagné d'une exclamation ironique ou injurieuse : mais le septuagénaire est enchanté. Si la scène se passe dans un bal public, la police et la tradition veulent que la

(1) JEAN AJALBERT : *Paysages de femmes*. — Paris, Vanier, 1887 ; in-8, p. 69.
(2) WILLY : *La Môme Picrate*. — Paris, Albin Michel, s. d. ; in-12, p, 348.

femme montre en même temps des dessous multiples, beaucoup de fausses dentelles et de madapolams sales. L'habitué du Moulin Rouge ou du Casino de Paris n'aime que l'élégance de la cuisse, et il distingue assez mal le linon de la cotonnade : plus il y a de linge, plus il est content. Si, au contraire, nous sommes au cabaret, ou dans la rue le soir, ou dans les familles simples, il ne faut porter de linge nulle part pour ravir le septuagénaire par ce salut de bas en haut. Les ethnologues constatent, sans les expliquer, ces contradictions du goût français » (1).

A la décharge de ces septuagénaires, il est bon d'ajouter qu'ils sont souvent étrangers et il n'était pas rare qu'ils portassent les lunettes d'or du herr professor : le herr professor, mis en goût par les croquis de Lossow, est très friand de ce genre de spectacles.

Les danseuses ne furent bientôt plus seules à montrer le plus qu'elles purent de leur linge, les chanteuses s'en mêlèrent et complétèrent avec entrain cette exposition. L'une d'entre elles, la rieuse Valti, s'attira même les foudres légères du *Courrier Français*, auquel ce rôle moralisateur convenait à merveille :

« Valti, par exemple — fi l'effrontée ! n'en

(1) Pierre Louÿs : *Les Aventures du roi Pausole*, p. 81.

craint point et ne craint rien. Elle se trousse avec un élan d'habitude; et si haut, si haut relève ses jupes, que l'on aperçoit les attaches, à la taille, du rose pantalon. Paysage de femme, dirait Jean Ajalbert » (1).

Tout cela est bien loin et, devenue, peut-être, dame patronesse, Valti, ne songe sans doute plus guère, au fond de quelque province, à laisser voir aussi généreusement les boutons du fouillis de dentelles qu'étaient ses culottes.

La moralité du pantalon?... Le bon billet! Pilules d'Hercule, dragées des fakirs, ce sont tout au plus les cantharides autorisées pour donner aux provinciaux en bombe la passagère illusion d'un désir, qui, un instant les fera croire au réveil de leur virilité à jamais endormie.

— Que voulez-vous, il faut que vieillesse se passe! disait spirituellement une de ces aimables guêtres blanches que le boulevard dégoûte aujourd'hui, avec sa cohue de gens pressés courant à leurs affaires. A travers ces rimes joyeuses de Ponchon, on sent bien arder autour de ces transparences les sens ranimés des vieux :

Après un long réquisitoire,
Maître Lagasse éloquement
Parla bien quatre heures sans boire
Et demanda l'acquittement.

(1) Jean d'Arc (*Courrier Français*, 22 février 1891).

Sans pénétrer dans l'atmosphère
De ces messieurs; quand brusquement,
Il entrevit la scène à faire ;
Il la fit, et voici comment :

Il prit la coupable guenille
A conviction ; — « mets-moi ça » —
Dit-il à cette pauvre fille.
Et la pauvre fille mit ça.

Ça c'était un peu de dentelle
Et de batiste, un souffle, un rien...
— « C'est un *pantalon* », — disait-elle,
Ah ! l'effet sûr, le voilà bien.

L'effet sûr ! Sitôt qu'ils la virent,
La mignonne en son pantalon,
Voici que les vieux tressaillirent
Du cheveu jusques au talon.

Le gros surtout était en fête,
Il en bavait, il en fumait;
Les yeux lui sortaient de la tête,
Il poussait des cris, s'enrhumait.

Il disait : « Mais elle est divine !
Voyez donc, on ne voit plus rien.
Et cependant tout se devine.
Dites ? N'est-ce pas que c'est bien ?

Quant à moi, Dieu! qu'elle m'excite !
Il faut nous dépêcher, messieurs,
De déclarer le port licite
De ce *pantalon* gracieux (1).

(1) *Le Pantalon*. (*Courrier Français*, 29 avril 1894).

« Les vieux, les vieux, sont des gens heureux! » chanta ou à peu près M. Béranger, l'autre : il suffit de peu pour les satisfaire. Il en est de même pour les très jeunes. Roquentins et cocquebins font cercle autour de ce souffle de dentelle et de ce rien de batiste. Pour un peu, ils feraient la ronde et chercheraient le furet.

Cette exhibition était à sa place à l'Élysée-Montmartre ou au Moulin Rouge, où elle ne pouvait choquer personne : le public était venu pour ça et se réjouissait d'en avoir pour son argent. Par contre, le spectacle put paraître un peu exagéré, quand, un jour de Mi-Carême, un industriel avisé le fit donner, l'après-midi durant, aux parisiens attroupés, par la Goulue, sur un char réclame.

C'était un peu dépasser la note; non sans justesse, le *Gil Blas* put adresser par la suite, ce petit bleu à la danseuse :

A la Goulue,

« Je vous avouërai (comme il y a du monde, je ne me sers pas du tutoiement que vous avez assez facile) que je n'étais pas parmi ceux qui, une après-midi de mi-carême, se précipitaient auprès d'un char, gueulant vive la Goulue, chaque fois que vous leur montriez un bout de

pantalon bien endentelé; j'étais même parmi ceux qui trouvaient ce spectacle un peu écœurant et surtout très attristant...

« Il n'y a plus d'erreur possible avec ce système-là, et les Anglais des deux sexes, qui ne trouvent jamais, au Jardin de Paris, les jambes assez levées et les pantalons assez ouverts, sauront où aller, quand ils verront briller sur votre tête les lettres de votre nom » (1).

Le pauvre et cher Jouy, dont la verve ne laissait échapper aucune actualité, avait, d'ailleurs, consacré dans le *Paris*, sa chanson du lendemain à cette exhibition.

J'en détacherai ces deux couplets. Un gosse « fin de siècle » parle :

Tout le jour avec les copains,
J'ai suivi d'Montmartre à Montrouge
L'char où c'te dompteuse de lapins
L'vait la jamb', comme au Moulin Rouge.
La pauvr' fill'! Vrai, c'est épatant
Ce que l'soir a d'vait êtr' moulue!
C'est égal, je suis rien content :
J'ai vu l'pantalon d'la Goulue.

Enfin! j'suis donc un homm' complet!
La bonne à papa, Joséphine,
Pour voir s'il y reste du lait,
Ne m'pinc'ra plus l'nez d'sa main fine.

(1) *Le Gil Blas*, 24 août 1891.

Du curieux livre d'Amour,
La premièr' page je l'ai lue.
Aux femmes j'm'en vais faire la cour :
J'ai vu l'pantalon d'la Goulue (1).

Jules Jouy a fait beaucoup mieux, certes, et je n'aurais pas cité ces vers, s'ils n'avaient pas eu un véritable intérêt documentaire.

La Goulue! Son nom, ses cheveux blonds et sa chair superbe de flamande, les audaces de sa danse et le tortionnement de ses déhanchements, l'admirable bête d'amour! et comme elle incarnait bien, entre le bal où elle dansait et l'Américain où elle aimait à souper, la fête et la vie parisiennes telles que se l'imaginent les étrangers, tous ceux qui ne connaissent de Paris que le champagne des restaurants de nuit, et ignorent tout du « vieillard laborieux », de ses « travaux » et de ses « outils ».

Félicien Champsaur en a tracé, dans son *Amant des Danseuses*, un crayon d'un réalisme peut-être outré (2). Je préfère lui opposer les demi-tons atténués de cette esquisse du *Gil Blas*. Puis, elle a l'avantage de ne pas se montrer dure pour une femme dont la danse nous a réjouis, les uns et les autres et qui, depuis, a su

(1) *Le Pantalon de la Goulue*. — *Paris*, 15 mars 1890.
(2) Paris, Dentn, 1888; in-12.

se montrer brave devant le danger et dans l'adversité.

« Le piment des Rops comme le charme des Willette réside évidemment dans ces demi-mesures ; la Colombine retroussée est plus aguichante que si son anatomie ne disparaissait pas, mystérieuse et inatteinte, sous un fouillis de dentelles, et ce fut aussi la raison du succès jadis de cette désirable créature qui avait un nom bien réaliste : la Goulue ; les yeux s'allumaient quand, d'un geste rapide de faucheuse, elle ramassait ses jupes et dansait en pantalon, le décolletage de sa gorge attirait moins les regards que l'entre-deux cousu et marqué de sueur. »(1).

Ou c'est, sous la plume de Georges Montorgueil, ce très joli portrait de Louise Weber. Ne fut-elle pas, dans son genre, mêlée de très près à *la Vie à Montmartre*?

« On a voulu que Louise Weber ait été repasseuse : elle n'a guère que passé et repassé devant les bastringues jusqu'au jour où, gamine effrontée, à l'âge équivoque et sans sexe, elle osa en franchir le seuil. Quel fruit de belle santé ! Appétissante et vermeille, blonde d'un blond soyeux, et la toison abondante. Le regard libre, la bouche petite et bien dessinée, le nez un peu

(1) Santillane : *Demi-Pudeur* (*Gil Blas*, 4 février 1898).

épaté, mais aux ailes mobiles des voluptueuses et des sensuelles. Provocante et hardie, splendide de chair, évocatrice des flamandes de Rubens, dont la kermesse met le corps en folie, elle n'attendit pas d'être femme pour exprimer la synthèse de la bête de luxure et de plaisir. Elle fut bacchante du premier jour où la musique éveilla la lascivité de ses pas. Ivre de cadence, elle dansa, effrénée, par une obscène intuition du rythme. Ses hanches se tortionnaient comme si la brûlaient les tisons des stupres. Elle était populaire et canaille, ordurière même, quand son esprit s'arrêtait à mi-corps, et qu'elle tendait nue, dans l'audace d'un violent retroussis, sa croupe de nerveuse et blanche cavale » (1).

Si le gosse de Jouy avait vu le pantalon de la Goulue, d'autres plus heureux, la virent, en effet, danser sans pantalon et ses efforts pour dépouiller cette ... culotte de Nessus, ou pour la détacher au moment propice ne se comptent pas.

Auprès du Père la Pudeur qui intervenait et morigénait, elle s'excusait balbutiante, avec humilité presque :

(1) *La Vie à Montmartre.* — Paris, G. Boudet, s. d.; in-8, p. 234-235.

— Mais je te dis, mon petit Père la Pudeur, que c'est un accident (1).

Au premier bal des Quat-z'Arts, trouvant d'un insuffisant ragoût le triomphant cortège auquel Sarah Brown prêtait sa beauté et sa quasi-nudité, n'offrit-elle pas aux organisateurs, pour corser le spectacle, sûre, elle aussi, de ses formes, de « laisser tomber son pantalon? » (2)

Des quadrilles où elle brilla et dont elle fut pour ainsi dire l'âme, les descriptions foisonnent. Crainte de me répéter, je n'ose emprunter au *Courrier Français* l'abondante moisson qu'il me pourrait fournir, cette page de M. Rodriguez me paraît préférable. Elle est bien venue et rend bien une vision qui fut jadis à beaucoup familière :

« Ses bras se lèvent, insoucieux des indiscrétions de la bretelle tenant lieu de manche, les jambes fléchissent, bringueballent, battent l'air, menacent les chapeaux, entraînant sous les jupons les regards; ces regards voleurs, qui cherchent là l'entrebaîllement espéré, mais toujours fuyant, du pantalon brodé.

« Suivant la progression des figures du qua-

(1) Edmond Leroy : *Le Père la Pudeur et le Théâtre réaliste.* — (*Le Gil Blas*, 1891).

(2) *Courrier Français*, 25 juin 1893.

drille, aux provocantes saillies de son ventre, succèdent les déhanchements lascifs de ses reins ; ses bouillonnés, lestement enlevés, dévoilent l'écartement des jambes à travers la mousse des plissés, soulignant, en la chute rapide des valenciennes, au-dessus de la jarretière, un petit coin de vraie peau nue. Et de ce morceau de chair vermeille jaillit, jusqu'aux spectateurs haletants, un rayonnement torride d'acier en fusion. Alors, dans une feinte de délire canaille, la bacchante du ruisseau, brusquement troussée jusqu'au ventre, offre en pâture, au cercle qui s'est resserré sur elle, l'apparition de ses rondeurs si peu voilées par la transparence des entre-deux de dentelles, qu'à certain point se révèle, par une tache sombre, la plus intime efflorescence. » (1)

Tout finit en France par des fonctions, sinon par des chansons. La surveillance de ces dessous chaque soir dévêtus, souvent fautifs et parfois absents, devait donc donner lieu à la création d'un emploi nouveau. Aux gardes municipaux de service fut adjoint un inspecteur spécial.

Les habitués de l'Elysée-Montmartre — et non du Luxembourg — eurent tôt fait de lui descer-

(1) *Les Excentricités de la Danse.* (*Gil Blas*, numéro spécial, 10 mai 1891).

ner un surnom sous lequel il ne tarda pas à être universellement connu. Ce fut le Père la Pudeur.

Brave homme, « avec ses yeux en boules de loto et ses cheveux blancs, une tête de gendarme terrible et soiffeur (1), il s'appelait Durocher de son vrai nom, comme le barde breton, et, à ses moments de liberté exerçait la profession de photographe.

Il eut son heure de célébrité et il lui dut de ne pas échapper à l'interview qui guette nos plus notoires contemporains, quand ils ne le font pas éclore. Sur la vie, il avait les aperçus d'un vieillard qui a beaucoup vu, son verbe était empreint d'une certaine tolérance et sur la seule question du pantalon ses aphorismes étaient sans pitié.

Influence du bord plat de Maugis souvent entrevu, c'est tout juste si au commerce de la plaque sensible il ne joignait pas celui des à peu près. Interrogé par *l'Éclair* au lendemain de la fermeture de l'Elysée-Montmartre, philosophe indulgent, il saluait, par ce mot de la fin, celle du bal où tant d'irréductibles avaient longtemps redouté son œil investigateur :

(1) Jules Roques. — *Courrier Français*, 13 novembre 1887.

« Chaque époque a l'Elysée qu'il mérite. Nous étions joyeux et simples, nous ne jetions pas de bombes, nous avions l'Elysée-Montmartre : nos fils sont mornes et compliqués, ils préparent des mélanges détonants dans des marmites, et ils ont l'Elysée Reclus » (1).

En vérité, l'appréciation par Laurent Tailhade du geste de Vaillant témoignait de plus culture et d'un autre courage : mais, le Père la Pudeur se souciait peu de la beauté du geste, pourvu que le pantalon fut fermé.

Le Père la Pudeur ne sévissait pas seulement à Montmartre, sous la forme du vieil inspecteur à la « tête de gendarme terrible et soiffeur » : la Ligue, à laquelle nous devons tant de manifestations et de poursuites ridicules et odieuses, avait, elle aussi, ses inspecteurs et, si bénévoles fussent-ils, ce n'étaient pas les moins redoutables.

Un jour, un de ces oisifs ne s'avisa-t-il pas de remarquer que quatre petites blanchisseuses de Vaugirard, Mlles Vaux, Picard, Pierre et Gibert, qui n'avaient pu résister, rue de la Convention, à la tentation d'esquisser un quadrille des plus enlevés, n'étaient pas munies du fameux pantalon cher aux habitués des grands bastringues.

(1) *L'Eclair*, 5 avril 1894.

Elles en blanchissaient, mais n'en portaient pas. Le vieux zieuta ces cuisses jeunes, un petit frisson fit tressaillir ses derniers cheveux, haletant, il s'essuya le front, racola comme témoin un gosse qui se trouvait là et n'avait pas perdu une miette du spectacle et incontinent fut quérir un agent et lui fit dresser procès-verbal.

En foi de quoi les pauvrettes furent traduites devant les tribunaux que tant d'ingénuité ne fut pas sans attendrir (1).

Comme le Président leur reprochait de ne pas porter de pantalons pour se livrer à cet exercice :

— Oh! Monsieur le Président, ça coûte trop cher, répondirent-elles, rougissantes, en chœur.

Malgré la déposition de l'indésirable avorton qui, conformément à la déposition qui lui avait été soufflée, déclara qu'il leur avait « tout vu », — mes compliments à sa famille! — le tribunal, comme le commissaire se montra bon enfant, et condamna seulement les quatre écervelées à un mois de prison,... avec application de la loi Bérenger.

Naturellement.

En vérité, la dame au cabas, dure pour ses

(1) *Figaro*, *Gil Blas*, *Libre Parole, Temps*, *France,* des 21, 22 et 23 juillet 1895.

semblables et bonne pour les animaux, est moins dangereuse. Les charretiers contre qui elle fait verbaliser sont si peu intéressants !

Là-haut, sur les hauteurs sacrées, la vigilance du Père la Pudeur, était pourtant, au dire des meilleurs auteurs, parfois en défaut.

Non pas le gendarme, mais les courtiers en danseuses ou réputés tels — encore une profession dont Privat d'Anglemont n'avait point prévu l'exercice et les bars — pouvaient en sachant s'y prendre, juger *de visu*. S'ils avaient eu des écailles jusque sur les yeux, elles seraient du coup tombées.

« Mais une ne veut pas lever ses jupes, elle rit à en sangloter et les autres se tordent autour d'elle. Ce n'est pas la pudeur qui la retient, c'est plutôt le Père la Pudeur. Vous comprenez elle n'en a pas... et profitant d'une seconde où elle ne se sent pas surveillée, d'un mouvement vif elle se trousse...

— Oh ! s'écrie le courtier ébloui » (1).

A la Galette, sous l'ombre tutélaire du Blute-Fin, aux ailes duquel le brave Debray paya de sa vie, en 1814, la belle résistance qu'il avait opposée aux alliés (2), les choses se passaient

(1) *Courrier Français*, 2 novembre 1890.

(2) Cf: *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, LXIX (1914, c. 283, 359.

plus simplement et nul, pas même Rodolphe Darzens, ne songeait à s'en formaliser :

« C'est pourquoi, jalouses de ces pures gloires, des gamines en cheveux, aussi vicieuses déjà que leurs sœurs aînées, y rivalisent entre elles, lèvent la jambe, montrent, dans le retroussis des jupes, le plus qu'elles peuvent de chair blanche, ombrée à l'aine d'un duvet un instant entrevu... (1) »

Frère, que l'espérance de cette chair blanche et de ce duvet un instant entrevus ne te fassent pas seule monter rue Lepic, tu risquerais d'être déçu : ces excentricités ne sont plus de mise à la Galette, par contre, tu y verras de jolies filles, jeunes, dansant pour leur plaisir et sans souci du levage à faire. La gaîté y règne et est contagieuse ; l'Argentin n'y sévit pas et le Brésilien y est rare, puis on jouit sur Paris, malgré l'insolente escalade des gratte-ciel environnants, d'une vue admirable.

Sans être de ces vicieuses, il peut arriver à une femme d'oublier qu'elle n'a pas de pantalon et entraînée par le démon de la danse, plus dangereux évidemment que celui de Socrate, de laisser constater le nu de ses cuisses, dans un

(1) RODOLPHE DARZENS : *Nuits à Paris.* — Paris, Dentu, 1889, in-16, p. 59-60.

cavalier seul auprès duquel la pyrrhique n'était qu'un très petit hydromel.

Ce fut le cas de la Sabotine de Jean Reibrach et il fallut l'arrivée du municipal au milieu des rires et des huées que soulevait la simplicité de ses dessous pour la rappeler à la réalité et la faire souvenir que, dans les fêtes foraines, certains musées sont visibles pour les hommes seulement !

« Un rire formidable s'éleva, courut la galerie de proche en proche. Sabotine n'avait pas de pantalon ; dans sa fureur de danser elle l'avait oublié, lorsque le garde républicain de service se montra, gesticulant, sans pouvoir se faire comprendre. Elle comprit, s'éclipsa subitement » (1).

Sans aller jusqu'au laisser aller lourd et canaille des chahuteuses berlinoises de Lossow, ce sont les restaurants de nuit, où succède au quadrille officiel les entrechats des intimités.

Le Père la Pudeur n'a guère voix au chapitre une fois que le Moulin et que Tabarin ont fermé leurs portes. Les pantalons peuvent ne plus l'être, ou même ne plus être du tout. Si la pudeur n'y gagne pas, les étrangers pour lesquels le cham-

(1) *La Gamelle*, p. 181.

pagne des boîtes de nuit n'est jamais assez sec ne songent pas à se plaindre, et, curieusement regardent et notent :

« Les danseuses de haute marque, — qui, tout à l'heure, au bal, m'ont appris, par leur trémoussement et leur mimique qus le cancan et le chahut ont été rejoindre les vieilles lunes et m'ont montré — des lunes nouvelles... les danseuses sont presque toutes en possession d'un Sigisbé dont elles semblent peu se soucier. Elles entament des colloques d'un bout de la salle à l'autre ; ou bien, prises d'un vertige, elles quittent subitement leur chaise et recommencent leur pas, leur fameux pas, que l'Europe civilisée nous envie, ce pas qui consiste à tenir d'une main le gros orteil de leur jambe droite, tandis qu'elles sautent en cadence sur le pied de la jambe gauche. Elles tournent ainsi sur place à la façon des derviches, exhibant le fouillis de leurs dessous de batiste... Je remarque que certaines pour ménager les valenciennes authentiques de leurs pantalons *officiels*, en ont passé un autre et que *proh pudor* ! cet autre est ouvert ! Enfin, il en est qui n'ont pas de pantalon du tout et le prouvent jusqu'à l'évidence !!! J'en demeure consterné. Mon étonnement étonne mes voisins qui me prennent sûrement pour un provincial.

« A mes côtés, un ménage anglais — un vrai — regarde la scène. Ce cabaret leur a été indiqué par le gérant de leur hôtel, comme un des dix endroits curieux de Paris. Aussi les solides jambes et les pantalons absents ne les effarouchent pas. L'Anglais sourit aux pyrrhiques réalistes; l'Anglaise les contemple sérieusement avec son face-à-main... *Shoking perhaps, but amusing certainly* » (1).

Depuis, le bal Tabarin, qu'illuminent de leur gaîté les panneaux de Willette, le peintre par excellence de la Montmartroise en pantalon, semble avoir rénové l'art de la danse. La valse lente y règne en maîtresse, mimée plutôt que dansée. La mattsiche y triompha, puis vinrent le tango et la furlana...

Les temps de la Goulue ne sont plus. Pourtant le quadrille naturaliste a subsisté et sévit encore. Fidèles à la tradition, les directeurs n'ont osé rompre avec le passé et sacrifier ce laissé pour compte de l'ancien Élysée-Montmartre, où, du moins, les danseuses semblaient prendre quelque plaisir à cette gymnastique et oublier qu'elles gagnaient leur cachet.

Elles avaient pour elles le sourire de la jeu-

(1) Francueil, *le Figaro*, 1er décembre 1890.

nesse. La Goulue restait gracieuse dans ses pires audaces et Rayon d'Or n'était pas sans charme.

On faisait cercle, alors, autour du quadrille et les premiers accords en étaient bienvenus. Aujourd'hui, les étrangers et les provinciaux sont seuls sensibles à ces expositions de lingerie faites pour la montre. Ces bouillonnements de dentelles et de jupons paraissent dater d'une autre époque.

Des dames que leur âge et que leur corpulence devraient rendre respectables, sous l'aveuglante lumière des projecteurs électriques manœuvrés par les pompiers de l'établissement, tournent, sautent, se troussent et automatiquement lèvent la jambe. Numéro vieilli, dont l'attrait semble depuis longtemps disparu, et qui a perdu tout imprévu et tout charme, c'est moins de la danse que du maniement d'armes.

Cela tient à la fois de la progression et du dernier salon où l'on... passe. On s'attend à entendre tomber les crosses et claquer les bretelles de fusils; on attend, aigrelet, le bruit d'un timbre.

De ce quadrille à son agonie, André Warnod a gravé une eau forte très poussée. C'est une véritable épreuve d'amateur. Qu'il veuille bien



me permettre de la reproduire comme un document précieux pour l'histoire de ce temps :

« Mais un timbre électrique résonne, assourdissant. A cette sonnerie, les grosses femmes, en robe de soie de couleur vive et en corsage de lingerie, s'agitent, se lèvent, secouent leurs jupons.

« Le chef d'orchestre a levé son bâton et l'orchestre qui, tout à l'heure, dévidait l'interminable écheveau des airs langoureux d'une valse viennoise, éclate de rire, fuse en feu d'artifice, et commence un refrain gaillard du grand Offenbach. Une projection électrique descend et trace un rond lumineux sur le plancher du bal... Comme des goélettes fendant les lames, les femmes du quadrille, toutes voiles dehors dans un bruissement de dessous éblouissants, fendent la foule houleuse.

« Les voici debout, chacune à leur place. Leurs jupes déjà s'agitent, on dirait que les dessous qu'elles retiennent captifs ont hâte de se déployer et ne veulent plus attendre. La grosse Nini tire la jarretière rouge qui retient son bas blanc; un peu de chair grasse et blonde apparaît entre ce bas et les dentelles du pantalon ; une autre frotte la semelle de ses souliers sur la planche à colophane. Mais voilà qu'en avalanches,

en roulements de tambour, en ronflements des cuivres, en appels stridents des trompettes, le quadrille commence, et tout change. Les grosses dames de tout à l'heure retrouvent une agilité dont elles ne semblaient pas capables ; elles vont, viennent, tournent, tourbillonnent comme des toupies, lèvent la jambe plus haut que la tête et bondissent, comme fouettées par les rafales des cuivres qui éclatent, là-haut sur le balcon de l'orchestre.

« Elles sont à présent toutes les quatre sur la même ligne ; leurs dessous déployés orgueilleusement ne font plus qu'une seule et même chose, qui semble animée d'une seule et même vie : les mouvements crapuleux des torses, des croupes et des hanches qui roulent mettent en mouvement toute cette masse de batiste et de dentelle, qui moutonne, frissonne, s'agite, s'enfle et s'amplifie. Les projecteurs électriques dardent leurs flots de lumière qui exagèrent cette blancheur, colorent les ombres de bleu et de mauve ; les rubans des jupons montrent leurs couleurs vives, rouges ou vertes, et toute cette blancheur est soutenue par le rose de la chair, qui apparaît, chaude et dorée, toute baignée de lumière et voilée par les dentelles qui se retroussent aux mouvements de la danse.

« Ce sont les dessous magnifiques qui vivent et non plus les danseuses. On ne les voit plus, elles n'existent plus ; on n'a plus devant soi que de grandes fleurs ardentes, fleurs de linge intime, qui s'étale impudiquement, avec, au centre, comme un pistil provocant, une jambe qui s'agite éperdument, jambe gaînée de blanc, de rose ou de vert, avec la jarretière éclatante, ou bien une jambe toute nue jusqu'à la chaussette noire, et toutes ces jambes dans un mouvement qui devient hallucinant, tournent, s'agitent et battent l'air, comme affolées par la musique infernale des cuivres et de la grosse caisse qui scande et marque la mesure.

« Maintenant il n'y a plus qu'une danseuse toute seule dans la lumière brutale. Un grand chapeau rouge, empanaché et lourd, couvre ses cheveux jaunes, et son abondante poitrine qu'aucun corset ne soutient, suit les mouvements de la danse. Avec ses yeux peints et son sourire trop rouge, avec sa chair fatiguée et ses hanches de robuste gaillarde, elle évoque toute, les crapuleuses luxures.

« Elle a des bas noirs et des jarretières rouges, les pas qu'elle fait sont d'abord menus, sautillants, timides. La jupe est ramassée comme par un geste de pudeur, et puis, tout à coup,

les dessous se déploient comme un étendard, la femme se renverse en arrière, et, la jambe dressée, commence sa danse éperdue, libérée de toute entrave, hors d'un pantalon trop court qui remonte pour qu'on voie de la chair nue... Et puis, dans un écroulement, le pied pointé tout droit se lance en avant et la femme s'abat dans un grand écart qui semble l'écarteler, tandis qu'autour d'elle les dessous frissonnent encore avant de s'apaiser.

« C'est fini, l'orchestre se tait. La danseuse se relève et, par une dernière impudeur, tourne le dos au public, se penche en avant et relève ses jupes par-dessus sa tête (1) ».

Le geste n'est pas nouveau. Il était familier à la Goulue, qui, sous la transparente batiste de son pantalon, avait accoutumé de faire ainsi saillir le double globe de ses fesses. Il était connu des habitués de l'Élysée et un dessin de Heidbrinck le célébra dans le *Courrier Français* (2).

Ces exhibitions eurent à subir, durant deux

(1) André Warnod : *Bals, Cafés et Cabarets*, p. 60-64.

(2) Pour tout ce qui concerne la Goulue et l'Élysée Montmartre, se reporter à l'intéressante monographie de M. Maurice Artus : *L'Élysée Montmartre, 1807-1900*. (Bulletin de la Société *Le Vieux Montmartre*, IV, 1906-1910 ; p. 269-332. Tirage à part ; Paris, 1910 ; in-8).

ou trois hivers une rude concurrence. Aux retroussis de la danse, le music-hall, malin, avait opposé les *déshabillés*. Ils firent fureur et il n'y eut bientôt pas concert, dont une des pensionnaires, ne laissât, chaque soir, pour l'édification et la joie du public, tomber ses jupes, pour apparaître ensuite en pantalon, puis en chemise, à moins que ce ne fut le contraire. Le scénario variait peu.

On me voit d'abord en chemise
Puis m'vêtir sans plus de façon.
Si vous saviez comm' je suis mise
Et comme ce spectacle grise
Le public un peu... polisson (1).

Le public s'en grisa si bien même qu'il ne tarda pas à s'en fatiguer, puis, vint le dégoût.

Avec son sens aigu et si vivant de l'actualité, Georges Montorgueil a consacré aux *Déshabillés au Théâtre* un de ces délicieux volumes qui déjà font prime dans le monde des bibliophiles et que plus tard se disputeront les chercheurs et les curieux (2).

La *Revue déshabillée*, jouée en 1894 aux

(1) Revue de la Pépinière : *Les Cabotins de l'année.* (*Courrier Français*, 16 décembre 1894).

(2) GEORGES MONTORGUEIL : *L'Année féminine. — Les Déshabillés au Théâtre.* — Paris, Floury, 1896 ; pet. in-8.

Ambassadeurs, avait permis à M. Clémenceau, chez qui le journaliste n'est pas inférieur à l'orateur, de faire joliment, dans *le Grand Pan* (1), le procès de ces amusements. Mais, pour qui veut étudier cette phase de notre décadence dramatique, l'étude de G. Montorgueil constitue un document sans pareil, auquel on ne peut pas ne pas se reporter. C'est une page amusante et pimentée à joindre à l'histoire des petits théâtres, des très petits théâtres, moins du boulevard que de Montmartre, car la petite fête avait commencé sur la butte, et, après un court hégire sur les scènes plus somptueuses des boulevards, elle vint y finir, comme toute fête qui se respecte.

Mlle Cavelli avait inauguré à Lyon ce genre de spectacle, puis, encouragée par le succès, elle vint le reprendre, rue des Martyrs, chez les époux Verdelet, les successeurs de Jehan Sarrazin au Divan Japonais.

La scène était simple, les dessous plus simples encore.

« Un piano joua à l'orchestre et une dame en toilette de ville, le chapeau sur la tête, silencieuse, entra. Sans une parole, avec une lenteur calculée, elle ôta son chapeau, dénoua sa voilette, se déganta. Elle regarda un portrait

(1) *Le Grand Pan.* — Paris, Fasquelle, 1896; in-12.

d'homme au mur, soupira, et sa pensée s'arrêta sur son corsage qu'elle dégrafa, pour le complètement retirer. Elle apparut en corset...

« A présent, elle enlevait son jupon, et, sans gêne, par le théâtre, allait et venait en pantalon, grimpait sur une chaise, griffonnait un petit billet.

« La lingerie n'était point de fantaisie; la chemise était tout bonnement une chemise; le corset servait tous les jours, et le pantalon était celui que Mlle Cavelli avait mis pour venir à la répétition...

« L'action se développait suivant des règles très anciennes qui existaient déjà peut-être avant Aristote : la belle enfant ôtait son pantalon, et comme il est d'usage, une jambe d'abord, l'autre ensuite. Elle empoigna l'armature du corset qui lâcha prise et délivra la taille. Elle eut le geste traditionnel, sous les seins, qui caresse l'épiderme affranchi.

« Elle était en chemise, maintenant; là, comme chez elle, sans plus de façons, sans une excuse d'art, sans une recherche de costume, sans un fanfreluchage conventionnel; sans rien qui atténuât la vulgarité de son dévêtement. Il lui restait ses bas; elle s'en défit, chaussa de petites mules et, contre une chemise de nuit, tro-

qua ouvertement sa chemise de jour. Ainsi parée, fit quelques mines, agacée, violenta l'oreiller, souffla la bougie, et la toile tomba... » (1)

Perplexe et un peu troublé, un censeur avait assisté à la répétition. Le lendemain, à la première, la voix un peu cassée d'un voyou prit soin de rappeler à l'artiste, avant qu'elle se couchât, un détail omis :

— Et pipi ?

Mlle Cavelli fit mine de ne point entendre.

La qualité des dessous ne changea guère sous le proconsulat de Maxime Lisbonne. Mais, tout Paris étant monté à Montmartre pour assister au *Coucher d'Yvette,* le Coucher — une politesse en vaut une autre — à son tour descendit à Paris.

A l'Alcazar, Mlle Holda, une brune, puis Mlle Lidia, une blonde, se déshabillèrent en plein air, sous les regards allumés du public qu'enchantait une pareille aubaine.

Des adolescents frissonnaient et de vieux messieurs ruminaient des stupres.

C'était toujours le *Coucher d'Yvette,* mais ce n'était plus l'honnête lingerie de petite bourgeoise dont le mari fait ses vingt-huit jours, de Mlle Cavelli.

(1) *Les Déshabillés au Théâtre*, p. 11-13.

Effrayée par le naturalisme du linge exact, la Censure, cette péronnelle, avait imposé aux jolies déshabillées le mensonge du linge de soie, ses plis lourds et cassants.

Qui dira jamais les torts de la rime ?

Ceux du linge de soie ont été dits, et souvent.

Déjà, dans le *Courrier Français* que cette enquête amusait, — et nous donc — Mlles Valti et Camille Stephani, avaient déclaré lui préférer « la batiste avec des dentelles » (1), « du linge léger, fin, blanc, mais pas excentrique, *honnête* » (2) ; Yvette Guilbert avait spécifié le tissu de ses pantalons : « les mêmes toujours, en toute saison, de la batiste » (3) tandis que Mlle Léonie Gallay avait pour la soie un mot d'une amusante brutalité :

— C'est bon pour les femmes qui ne se lavent pas ! (4)

M. Georges Montorgueil a provoqué, de la part des plus spirituelles déshabillées de l'époque, des confessions non moins piquantes. Les résultats de l'enquête restèrent les mêmes, la

(1) *Courrier Français*, 5 avril 1891.
(2) *Courrier Français*, 25 octobre 1891.
(3) *Courrier Français*, 14 décembre 1890.
(4) *Courrier Français*, 12 avril 1891.

condamnation du linge de soie au profit de la batiste.

Non vouée encore aux mystères de la carburation et à la protection des pures amours — on se gare comme on peut — Mme Bob Walter, dont le pauvre Lorrain connut surtout le trousseau de clefs, livrait ainsi la clef de son trousseau :

« Monsieur,

« J'aime la chemise et le pantalon en fine batiste avec entredeux et volants de valenciennes bien teintée dans la nuance ivoire, avec, sur les épaules et au bas du pantalon, des nœuds assortis au jupon qui devra être de même étoffe que le corset; beaucoup de froufrous sous le jupon que je trouve joli en taffetas Louis XV avec des volants en mousseline de soie et le corset garni de dentelle très écrue, avec des troutrous dans lesquels on passe de la comète qui forme au haut du corset un chou très léger et gracieux.

« Pour compléter la Parisienne, chaussez et gantez-la d'une façon irréprochable, jetez-lui une robe de rien du tout qui la moulera et... laissez-la marcher comme elle seule en a le secret.

« C'est le bijou que le monde nous envie.

« Ainsi soit-il.

« Bob Walter. »

« La réponse, aux nuances près, fut de tous côtés identique. La batiste et le linon réunirent les suffrages à l'unanimité contre la soie dans la chemise. « Du linge de fille », m'écrivit Renée de Presles, dont le mépris s'afficha en termes, il m'en souvient, encore plus colorés. Elle spécialisait ses habitudes dans le pli qui ajuste la chemise et dans l'échancrure du « pantalon à « jabot » son triomphe.

« Linge fin, souple et blanc, répondit Suzanne Derval; le transparent n'est pas pour me déplaire. Mais entendez ce transparent qui simplement se rose au contact, comme si timide, il rougissait des frôlements voluptueux. Les rubans dans les bleus éteints mouraient avec grâce, m'a-t-on dit, dans le fouillis discret de mon déshabillé, et Chaplin, pour ses Rêves, mettait à mon cou, quand ma gorge était nue, la largeur d'un collier de satin.

« Mais Angèle Héraud s'étonne de cette question :

« Une formule? Il y en a donc? Ce qui est chose de mode est vrai ce soir. Sera-ce vrai demain? Je n'aurais pas le temps de vous dire la couleur de mon jupon que ma coquetterie, obéissant à je ne sais quelles lois inconstantes, sa couleur en sera déjà changée. J'ai l'horreur

des bas blancs mais parce qu'on porte des bas noirs. Si l'on portait des bas blancs, j'aurais horreur des bas noirs.

« Mes chemises sont de façon berthe, c'est que j'ai la gorge évasée; — ce n'est pas un axiome de toilette, ce n'est qu'une application. Et du reste, suivant mon goût qui est mobile, il ne me déplaît pas que l'ensemble apparaisse honnête, encore que l'embarras soit grand d'y sûrement arriver.

« La première femme qui mit un pantalon fut tenue pour immodeste : l'immodestie de notre temps consisterait à s'en passer. La puce qui m'obligea une centaine de fois à un déshabillé sommaire a livré tout le secret de mes dessous. Ils trahissaient mon état d'âme autant que la dominante de la mode; les jours de chagrin, vous ne me feriez pas mettre une chemise rose pour tout l'or du Transvaal. Quant à mes jarretières, elles ont leur langage : mais c'est un langage chiffré dont je ne donne pas, Monsieur, la clef à tout le monde.

« Angèle Héraud » (1).

Et les déshabillés se succédèrent. Aux Folies-Bergère, Mlle Renée de Presles, cette jolie fille,

(1) *Les Déshabillés au Théâre*, p. 84-87.

morte, un jour de juillet, de la poitrine, comme une grisette sentimentale, une sentimentale grisette de jadis, incarna le *Lever de la Parisienne.*

Une légère interversion : elle s'habillait.

Louise Willy — un nom qui porte bonheur — la fit se baigner et mérita, dans le *Coucher de la Parisienne*, d'être donnée, par un digne ecclésiastique, comme exemple de modestie à ses pénitentes.

« Elle conçut en pensionnaire qui joue aux Oiseaux ces scènes légères et plut par le piquant de ce contraste. Ambitieuse de jouer le Chérubin du *Mariage de Figaro*, dont elle avait la physionomie vive et délurée, elle était d'une chasteté mutine dans son coucher d'épouse.

« L'œil n'allait pas aux avant-scènes quêter le loyer du nu dont elle n'était au reste que peu prodigue, industrieuse à retirer sa chemise, sans maillot de corps, les seins libres, et pourtant si discrète qu'elle se laissa conter — et ce fut la satisfaction la plus heureuse qu'elle éprouva — qu'un curé d'une paroisse mondaine conseillait à ses jeunes pénitentes d'aller à l'Olympia prendre auprès d'elle des leçons de modestie.

« Elle avait envisagé toutes les nuances de ce rôle divers. Trop froide, on eût crié au *Maître*

de Forges ; trop amoureuse, son impatience n'aurait pu qu'être blessante. Elle choisit un moyen terme qu'elle définit par cette nuance paradoxale : « Je me déshabillais, dit-elle, comme pour un mari (1). »

L'atelier du peintre devait fournir également excellent prétexte à ces exhibitions. *On demande un modèle*, à Trianon, et *Le choix du modèle*, aux Décadents, eurent leur heure de vogue. A son tour, Suzanne Derval fut applaudie dans le *Portrait*, et, et à la recherche de sa *Puce*, Angèle Héraud se révéla parisienne jusqu'aux jarretières.

En attendant que s'en mêlât le bas commerce des cartes illustrées — elles n'avaient même plus à être transparentes — et des cinématographes de poche, au *Coucher de la mariée*, ce titre fleurant bon le XVIIIe siècle et ses polissonneries à la bergamote, succédèrent celui de la *Môme* et la brutalité de son réalisme.

Ce n'était plus la femme du monde qu'aurait voulu être Holda à l'Alcazar, point davantage la parisienne incarnée par Renée de Presles aux Folies-Bergère, point même la petite bourgeoise, corsetée au Géant des Mers et empantalonnée à Pygmalion ou à la place Monge, que,

(1) *Les Déshabillés au Théâtre*, p. 72-73.

sur ces mêmes planches avait été Mlle Cavelli.

Lamentable, minable, pitoyable; fleur de chlorose, fleur de fortifs; puberté à peine éclose et déjà fanée, au hasard des accouplements vagues; fille du trottoir et du faubourg; gigolette dont les lèvres, gercées sous le badigeon du rouge qui les ensanglantait, évoquait la mélancolie d'un refrain d'Eugénie Buffet : parée du nom joli et prétentieux à la fois de Myrtil, elle semblait synthétiser, pâlotte silhouette qui s'affalait, les rancœurs de la faim, l'odeur rance des garnis, un relent d'évier et de cuvette, toutes les détresses de la Ville, refluant du ruisseau débordé jusqu'à la rampe, qui, comme à regret, éclairait ces pauvretés.

Le luxe était aboli des surahs et des dessous aguicheurs. Ni soie joyeuse des jupons, ni froufrous soyeux des pantalons. Lorsque tombait la jupe de mérinos élimée par l'usage et lavée par la pluie et que la Môme apparaissait, en son impudeur tranquille de vendeuse de spasmes au rabais — sa fonction de toutes les heures — une indicible tristesse poignait et serrait le cœur.

Hors de la chemise, brûlée par l'eau de Javel des lessives, et du corset, lâche et déformé, dont, par places, la satinette, brillante d'usure, laissait apercevoir les baleines, les seins saillaient,

jeunes encore et déjà blets, mous et incapables de se tenir.

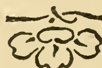
Tout ce corps trahissait la fatigue, l'éreintement professionnel; le ventre semblait las, la croupe harassée.

Des bas troués, l'article des déballages, vrillonnaient autour des jambes maigres. Aux genoux cagneux, une faveur déteinte accoutumée à accrocher le regard de l'éventuel client, plaquait de sa tache les poignets du pantalon trop long, fripé et souvent porté, dont, mal close, la fente baîllait.

Ce n'étaient plus la débauche aimable et les somptueuses lingeries des arrivées de l'amour, mais, son prolétariat dans ce qu'il avait de plus navrant et de plus angoissant, un coin subitement dévoilé du Crime social.

Pour une fois, l'outrecuidance de Lisbonne porta juste et eut cette vertu : guéri de ces spectacles, le couple Prudhomme cessa d'y mener sa progéniture.

Des inquiétudes lui étaient venues pour ses fils quand ils auraient... trois francs.





LE TUTU

Un petit jupon de batiste ou de mousseline cousu au milieu pour détacher les jambes : hauteur 30 centimètres, pas de garniture.

La Vie Parisienne.



LE TUTU

Le mot est amusant et drôle. Il flatte l'oreille et éveille la curiosité.

Pour le gros public, il a l'attrait de quelque chose de mystérieux — il ne sait au juste quoi — touchant de près les danseuses et les protégeant contre l'insuffisance et les indiscrétions du maillot.

Souvent on le confond avec les jupes de gaze qui le recouvrent. Le Larousse, trop hâtivement consulté, autorise cette confusion et saurait-on demander aux journalistes d'en savoir plus long que le Larousse?

Citons d'abord la Loi et tâchons de ne pas tomber dans les erreurs de ses prophètes :

« Garniture de mousseline qui se faufile en haut du maillot des danseuses, de manière à

leur former une sorte de caleçon bouffant. — Se dit aussi, par extension des jupes de gaze, courtes et flottantes des danseuses » (1).

Bertall, avec raison, donnait de l'objet une définition plus précise et avait le bon goût de ne pas étendre le sens du vocable :

« Les danseuses portent en outre par-dessus le maillot, pour servir d'intermédiaire à la jupe de dessus, un autre petit pantalon, très court, excessivement léger, en délicate mousseline, qui est destiné à tromper le regard et à nuager délicatement les formes au moment des effets de pied et des vertigineuses pirouettes.

« Ce pantalon se nomme un *tutu* » (2).

Ou un *cousu* (mais le mot est moins drôle). C'est moins, à vrai dire, un pantalon qu' « un petit jupon de batiste ou de mousseline cousu au milieu pour détacher les jambes : hauteur, 30 centimètres, pas de garniture » (3).

Ernest Feydeau a même consacré au *Cousu* une nouvelle à laquelle ne semble pas étranger le souvenir de la Nina et du comte Ricla. J'en détache cette définition de ce petit vêtement bizarre qu'à coup sûr ne portait pas la *demoiselle*

(1) *Nouveau Larousse illustré*, t. VII.
(2) *La Comédie de notre temps*, p. 132.
(3) *La Vie parisienne. Études sur la Toilette. Les Pantalons.*

de bonne famille dont il a, sur le tard, rédigé les mémoires :

« Les ordonnances de police, très sévères en ce qui concerne le personnel féminin de l'Opéra, exigent que toute danseuse, en entrant en scène, quel que soit d'ailleurs son costume, porte sous sa courte jupe d'étoffe quatre jupons superposés en mousseline blanche, dont le premier doit être cousu entre les cuisses, d'où le nom de *cousu* que lui donnent les demoiselles du corps de ballet, pour le distinguer des trois autres.

« Cette précaution, qui est appliquée même aux premiers sujets de la danse, est prise pour éviter que les accidents qui peuvent arriver au pantalon de soie couleur de chair qui s'attache autour de la taille de la danseuse, et dont la couture passe entre ses jambes, n'exposent les charmes les plus intimes de celle-ci à la curiosité du public ».

Evidemment, ce n'est pas de la prose de Flaubert. Mais au souvenir de Casanova se mêle un parfum à peine atténué de la phraséologie de Sébastien Mercier. On y reconnaît comme de vieilles connaissances, dont le pantalon couleur de chair n'est pas la moins marquante. On ne retrouve pas davantage dans ces vers consacrés au *tutu* par M. Maurice Magnier la superbe de

M. José-Maria de Hérédia ou la manière de Mallarmé.

Tutu de mousseline blanche,
Ajusté plus bas que la hanche
Pour ne rien perdre du contour
De la taille ou de la poitrine,
Tu viens voiler, je m'en chagrine,
Bien des charmes vus tour à tour (1)

Tutu, tutu pan-pan; tambourin ou mirliton, cela peut continuer longtemps ainsi, et dire qu'il y a des utopistes, après Louis XIV, pour prétendre qu'il n'y a plus de périnés.

C'est même pour les masquer qu'a été créé le tutu et son utulité est bien moins contestable que celle du pantalon proprement dit. A moins de revenir aux véritables caleçons dont le vertueux Sosthène de La Rochefoucauld (2) tenta

(1) *La Danseuse*, dessins de Guillaumot fils. — Paris, Marpon et Flammarion, 1885; in-8, p. 31-32.

(2) Les caleçons, non des contemporaines de M. de La Rochefoucauld, mais des ballerines du XVIIIe siècle; *l'Académie royale de Musique* d'Emile Campardon me fournit, alors que je corrige les épreuves de ce volume, deux notes dont il serait coupable de ne pas tenir compte.

Tout d'abord, la confirmation par la Camargo elle-même, de l'usage qu'elle avait importé des caleçons au théâtre :

« Il s'éleva au XVIIIe siècle une controverse curieuse au sujet de Mlle de Camargo. Les uns prétendaient u'elle n'avait jamais porté de caleçons et que sa danse

d'affubler les ballerines, le maillot peut craquer — au bon endroit, toujours — et révéler les plus secrètes efflorescences, auprès desquelles la mousse des aisselles, quand l'épileuse n'y a pas mis bon ordre, semblerait à peine le persil de

était tellement décente qu'elle n'en avait pas eu besoin ; d'autres, au contraire, soutenaient qu'elle en avait toujours porté. Un pari s'engagea à ce sujet et c'est à la danseuse elle-même que l'on s'adressa pour résoudre cette question importante. Elle vivait alors fort retirée, et on la trouva entourée d'une demi-douzaine de chiens. Elle répondit que non seulement elle avait toujours porté des caleçons, mais encore que leur établissement au théâtre datait de ses plus brillants succès. »
(Paris, Berger-Levrault, 1884; 2 in-8. — I, p. 88.)

D'autre part, si le carnet de blanchissage de la demoiselle Eulalie Lalanne, dite Audinot, produit en 1788, devant le tribunal consulaire, ne contenait pas trace de pantalons, l'inventaire dressé le 5 janvier 1760, des « objets ayant appartenu à Mlle Louise Dalisse, dite Chevrier, et trouvés après son décès dans le domicile qu'elle occupait », mentionne, à côté de vingt chemises de toile de Hollande non garnies, de trois corsets de basin rayé garnis de mousseline, de six paires de bas de soie blanche, contre deux seulement de coton : « huit caleçons ». (I, p. 129.)

La demoiselle Chevrier avait débuté vers 1747 à l'Académie royale de musique, où on la vit figurer dans nombre de ballets et mourut, rue Sainte-Anne, le 29 décembre 1759.

Les rapports de police la faisaient souper, le 7 février 1754 chez M. de La Poupelinière, la victime de la cheminée, qui lui aurait offert un louis... pour son dérangement (Camille Piton : *Paris sous Louis XV. — Rapports des inspecteurs de police au roi.* Paris, Mercure de France, 1914 ; p. 314.)

Jenny l'ouvrière. Le public a des curiosités qu'il ne faut pas satisfaire et il n'est pas bon d'aller vérifier sur une scène subventionnée le bien fondé d'un axiome souvent chanté. Puis, sans aller jusqu'à célébrer, comme le trompette de garde la couleur des charmes de la cantinière, le maillot peut trop plaquer, faire des plis et, nonobstant la chemise très spéciale des danseuses, — non la demi, mais le quart de chemise — dessiner des sinuosités, avoir, en un mot, la hardiesse qu'eut Houdon en modelant sa Diane..., encore un méfait de M. de La Rochefoucauld (1) !

Ces messieurs de l'orchestre ne se plaindraient pas, c'est évident, mais la Morale, la fameuse Morale, avec un grand M, y trouverait, oserai-je dire, un cheveu.

Le tutu peut donc sembler un complément nécessaire du maillot.

(1). Sur la Diane de Houdon et sa cicatrice que crut faire devoir boucher ce bon M. de La Rochefoucauld. Cf : *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* : T.G.431, XLVIII : 228, 376, 434, 589, 645, 825, 929, 991 ; XLIX : 59, 144, 206, 259, 316, 485, 521 ; LV : 809; LVI : 690; LIX : 772 ; LX : 227, 929.

Le musée de Tours possède un bel exemplaire en bronze de la Diane de Houdon auquel, M. de La Rochefoucauld n'a pas eu le loisir de faire subir l'outrage de sa sénilité.

Il fait partie de cet ensemble qui constitue le costume de danse classique, ces jupons de gaze qui ne sont pas sans donner à celles qui les portent un faux air d'abat-jour.

Les étoiles peuvent y tenir — la dignité de leur Art (également avec une majuscule) l'exige, paraît-il. On n'en saurait dire autant des yeux. C'est banal et vieillot : on songe à de vieilles lithographies, la Taglioni et Fanny Essler ; on se sent contemporain de gens très éloignés, on cherche la loge infernale et les élégances désuètes de la rue Le Peletier, pour ne contempler que les épaules d'Israël et que les diamants de Juda.

Ah ! préférables combien, ayant supprimé ces garnitures de côtelettes ou de manches à gigot, les costumes de caractère des ballets modernes et le corps de ballet de l'ancien Eden donc ! avec ses pantalons blancs et fanfreluchés et la ligne presque géométrique des bas noirs, cette innovation qui fit fureur et ne dura pas.

L'Art et la Pudeur, avec un non moins grand P, sont d'ailleurs des facteurs bien amusants et semble-t-il, souvent opposés. Ce sont les suprêmes arguments qu'emploient ces demoiselles, quand elles éprouvent l'irrésistible besoin de ne pas jouer un rôle, auquel se joint le non

moins légitime désir de ne pas payer le dédit stipulé.

L'affaire vient devant les tribunaux et nos doux juges, s'ils ne s'embêtent pas, doivent être parfois bien perplexes.

Une ancienne pensionnaire des frères Isola, Mlle Sarcy, menacée dans son maillot et dans son tutu, plaida ainsi contre ses directeurs et obtint gain de cause, faisant proclamer par la justice le droit d'un premier sujet de la danse à ces accessoires.

Côté Art.

Par contre, une danseuse engagée au théâtre du Havre pour interpréter le rôle de *Phryné* ne s'avisa-t-elle pas, de rompre son engagement, parce que son directeur trop exigeant avait voulu lui faire troquer son pantalon contre un maillot?

Côté Pudeur.

Évidemment, on est un peu comme le père Hugo et l'on ne voit guère Phryné en pantalon : mais si la dignité d'un premier sujet de la danse réclamait la batiste de ces fourreaux flottants, alors que celle d'une étoile de la danse exigeait la soie d'un maillot et la mousseline d'un tutu?

Et l'on plaida.

Amusé, l'*Eclair* prit soin d'éclairer et de cor-

ser le débat par quelques interviews qui ne furent pas sans saveur.

L'inoubliable créatrice du rôle, Mlle Sybil Sanderson, morte depuis si tristement, Mlle Jane Harding qui le reprit, Mlle Jeanne Andrée qui le joua à Toulouse et Mlle Subra furent interrogées. Toutes rirent et haussèrent les épaules aux prétentions extra-pudibondes de la Phryné normande.

— Faut de la pudeur, pas trop n'en faut, déclarait Mlle Jeanne Andrée et Mlle Harding, résumant cette affaire de maillot, ajoutait avec un triomphant sourire:

— Toutes les femmes ne sauraient le porter. Il ne supporte pas les maigres (1).

C'était là sans doute le vrai dessous de cette question de dessous. Mieux que le maillot, le pantalon se prêtait aux « petits coissins bien molets et délicats » que célébrait Brantôme.

A quoi tient la Pudeur!

Aux répétitions, la question ne se serait pas posée : le costume de répétition, mi de scène, mi de ville, ne comporte ni maillot, ni tutu : sous de courts jupons ballonnants, le tutu se trouve remplacé par un pantalon, rentré dans les bas.

(1) *L'Éclair*, 21 avril 1894.

Sa claustration à part, il ne diffère pas beaucoup des pantalons ordinaires.

Dès 1844, Albéric Second le décrivait ainsi dans ses *Petits Mystères de l'Opéra :*

« Le costume des danseurs et des danseuses à la classe ressemble beaucoup à celui de Paul et Virginie, tels du moins que je les ai vus représentés à l'Ambigu-Comique par M. Albert et par Mlle Eugénie Prosper. Les femmes sont coiffées en cheveux et décolletées; elles ont les bras nus, leur taille est emprisonnée dans un étroit corsage. Un jupon, très court, très bouffant, soit en gaze, soit en mousseline rayée, leur descend jusqu'au genou. Leurs cuisses se dissimulent chastement sous un large caleçon de calicot impénétrable comme un secret d'Etat (1) ».

Pas si impénétrables que cela, les secrets d'Etat : il y a des dossiers qui circulent et dont il ne fait pas bon à un journaliste d'avoir la copie en mains, surtout s'il est de l'opposition.

Ce pantalon est d'ailleurs envié par les figurantes qui croient s'élever à la dignité de danseuses en le revêtant. Le docteur Véron, qui était payé pour bien connaître le personnel de l'Académie de musique et de danse, a signalé cette

(1) *Les Petits Mysteres de l'Opéra.* — Paris, Kugelmann et Bernard Lotte, 1844; in-8, p. 180.

faiblesse de ces dames de la figuration et l'a agréablement raillée.

« Pour peu qu'une figurante ait des prétentions à un avenir de danseuse et qu'elle soit dans une brillante position, elle a même, comme les premiers sujets, un costume de danse, caleçon en percale, tombant au-dessus du genou, bas de soie blancs, chaussons blancs ou couleur de chair, petite veste d'une coupe élégante en piqué blanc (1) ».

Malgré que les pantalons aient perdu de leur largeur, le costume de répétition n'a cependant guère changé. Il apparaît sous la plume de Richard O'Monroy, encore à peu près tel que l'avait décrit Albéric Second :

« Dès neuf heures, Mlle Adelina Théodore commence sa leçon sous la coupole au neuvième étage. Les petites sont en tenue de travail : corsage de nansouk blanc, trois jupons de tarlatane blanche, ceinture en satin bleu, rose ou mauve, suivant la fantaisie de la fillette. Pantalon de percale roulé dans les jarretières pour bien laisser voir les genoux ; bas et souliers roses » (2).

La fillette peut grandir et passer d'une classe

(1) *Mémoires d'un Bourgeois de Paris.* — Paris, Librairie Nouvelle, 1856; in-12, t. III, p. 219.

(2) *La Journée d'une Danseuse.* — *Revue Illustrée*, 1er décembre 1893.

dans une autre, le pantalon reste le même. N'ayant plus rien de l'enfant, ces demoiselles le conservent, quelle que soit leur hiérarchie dans le quadrille. Les planches du maître aqua-fortiste Renouard nous l'ont rendu familier, les illustrés en ont souvent esquissé la silhouette et, dans deux nouvelles, Carolus, Brio s'est plu à en évoquer le souvenir (1).

Sur des scènes moins officielles, le pantalon reste de mise pour les répétitions, mais la fantaisie de chacune peut en varier la couleur. Celui de Mlle Casciani, de la Gaîté-Rochechouart, était vert, mais sa fraîcheur laissait, paraît-il, à désirer, et ce fut l'objet d'un de ces petits procès que, dans le *Figaro*, Albert Bataille contait avec tant d'esprit.

On répétait la revue de l'année : *Tout à la Gaîté*.

« Tout à coup, une des artistes, Mlle Casciani, fait irruption sur la scène, en criant :

— C'est insupportable ! On a encore fait des méchancetés à mon pantalon. Un pantalon de soie vert qui vaut 30 francs ! Le voilà tout déchiré !

(1) *A huis-Clos*. — Paris, Rouveyre et Blond, 1882 ; in-12, p. 21. — *Miss Farfadet* (*Courrier Français*, 26 août 1888).

« Chœur des petites camarades de loge de Mlle Casciani :

— Votre pantalon! Ah! il est joli, votre pantalon! Il est tout usé, tout effiloqué, il a traîné partout. Nous y avons piqué une rose et nous l'avons exposé dans la loge pour nous faire rire.

« La querelle s'envenima. Mlle Nelly, dite Déméah, une toute petite femme pas plus haute que ça, que Mlle Casciani semblait prendre plus particulièrement à partie, riposta en traitant sa camarade de grande comtesse de la rue sans le sou! » (1).

Bref, cela finit par une de ces crépées de chignons qu'aurait chantée Homère et dont la butte sacrée semble avoir conservé le monopole. Mme Varlet, directrice de la Gaîté, dut intervenir; il fallut toute son autorité pour faire expulser la toute petite demoiselle Déméah, que la colère avait grandie à la hauteur de feue Hermione.

L'expulsion fut vive : l'enfant ne reçut point deux balles dans la tête, mais quelques bleus sur diverses parties du corps, dont elle offrit au tribunal de faire la preuve, en réclamant à son indigne directrice 2.000 francs de dommages-intérêts.

(1) *Le Figaro*, 17 janvier 1894.

Hélas! nous ne sommes plus aux temps divins de Phryné. La onzième chambre n'offre que de lointains rapports avec le tribunal sacré des Héliastes. Mlle Démeah ne put se montrer, comme la Vérité, toute nue, et faute d'avoir pu produire cet argument, se vit condamner à payer à sa directrice l'amende qui lui avait été infligée. Le tribunal peu galant y joignit les frais du procès.

Moralité : il n'est pas bon de piquer le pantalon d'une femme, même avec une rose, et il convient encore moins de prêter à une de ses petites camarades une lignée qui ne descend pas même des mansardes.

Ces dames de la Porte Saint-Martin auraient été bien embarrassées, certain soir de la saison 1841-1842, de piquer quoi que ce soit au maillot de Lola Montès. Préludant à ses excentricités bavaroises et aux coups de cravache qui la rendirent fameuse au pays de Louis II, l'artiste ne s'était-elle pas avisée, ce soir-là, de danser sans maillot.

Outre que c'était une manière délicate d'imposer son nom et sa personnalité — point rebelle à la réclame — au Tout-Paris de l'époque, Lola avait vu là un moyen de « réduire

au désespoir un amant qui, le matin, avait rompu avec elle » (1).

Je ne sais si le volage se consola de cette rosserie qui aurait pu surtout être une roseraie, mais ce fut pour Alfred Delvau l'occasion, vingt-cinq ans plus tard, d'un accès de pruderie assez inattendu.

Que diable, au *Théâtre de la rue de la Santé* (2), dont il a passé pour l'historiographe (3), la feuille de vigne n'existait guère qu'à l'état de légende et son *Dictionnaire de la Langue érotique* semblait plutôt célébrer la feuille à l'envers.

Triste, égrotant ou simplement vieilli, Delvau, revenu des dialogues assez audacieux de l'*Enfer de Joseph Prud'homme* du bon Monnier écrivait donc, en 1867, dans ses *Lions du Jour* :

« L'année 1841-1842 ne fut pas précisément

(1) Drs Witkowski et Nass : *Le Nu au Théâtre*, p. 140.

(2) Partout et nulle part (Bruxelles, Poulet Malassis), 1864 ; 2 in-8.

(3) C'est à tort, semble-t-il, que l'*Histoire du Théâtre érotique de la rue de la Santé*, qui précède le recueil, a été attribuée à Delvau. La signature de l'Illustre Brizacier désigne clairement non Delvau, mais le poète Albert Glatigny, et son biographe Job-Lazare n'hésite pas à donner l'historique du curieux petit théâtre et les notices de chacune des pièces qui en composaient le répertoire, comme dues à la collaboration de Glatigny et de Poulet Malassis (*Albert Glatigny, sa vie, son œuvre*. — Paris, H. Bécus, 1878; in-16, p. 110).

une année calme : de grosses tempêtes politiques la bouleversèrent d'un bout à l'autre et empêchèrent qu'on ne prit au fretin des événements l'intérêt qu'on a l'habitude d'y prendre à Paris, où les petites choses occupent plus que les grandes, où l'on s'occupe plus de l'apparition d'un clown que d'une déclaration de guerre à l'Autriche. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'accueil relativement tiède que les Parisiens de cette époque firent à une danseuse excentrique de la Porte Saint-Martin, — dont l'excentricité consistait surtout à danser sans maillot.

« Sans maillot ! *Proh pudor !* O dieux immortels ! Qu'aurait dit le très vertueux M. de La Rochefoucauld, lui qui faisait rallonger d'un pied les jupes des danseuses de l'Opéra ? (1) Ce

(1) Le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld s'était signalé, dès 1814, en proposant d'abattre la statue de Napoléon placée sur la colonne de la place Vendôme et avait pris part à l'exécution de cette mesure. Appelé, en 1824, à la direction des beaux-arts, il s'y rendit à jamais célèbre, par les feuilles de vigne qu'il imposa aux statues du Louvre et par l'allongement qu'il fit subir aux jupons des danseuses de l'Opéra.

M. de La Rochefoucauld qui, sans doute, avait une bien belle âme, s'était voué au ridicule et ces demoiselles de l'Opéra n'eurent pas longtemps à se plaindre de cette tracasserie à laquelle la *Congrégation* ne devait pas être étrangère. Avant même la Révolution de Juillet, leurs jupes s'étaient raccourcies et elles se raccourcirent bien plus encore, sous le règne du Roi-citoyen, témoin ce

qu'il aurait dit, je n'en sais rien; d'ailleurs, s'il avait été directeur de l'Opéra, il n'était pas directeur de la Porte Saint-Martin, — et c'est à la Porte Saint-Martin qu'avait eu lieu cette contravention aux réglements de police et aux plus simples lois de la décence » (1).

Lola semblait, au surplus, avoir atteint le but qu'elle poursuivait. On parla d'elle.

« On parla pendant quelques jours de cette révolutionnaire du corps de ballet, on se passionna pour et contre elle, tant et si bien que son nom, inconnu la veille, franchit la rampe, puis la salle, et rebondit comme un volant sur toutes les raquettes du boulevard. C'était sans doute tout ce que voulait Mlle Lola Montès » (2).

Eh bien! non, M. Sosthène de La Roche-

passage d'une lettre écrite, le 4 janvier 1834, par Mme de Souza à son vieil ami le Roi :

« Mon fils (Charles de Flahaut, le père du duc de Morny) m'a menée hier à l'Opéra. Mon cher, j'ai été frappée du raccourci des jupons. Mais ces demoiselles montrent leurs jambes jusqu'à l'épaule! et on applaudit! Il y a bien des années que je n'avais vu tout cela. La jeunesse actuelle me fait croire que j'ai un ou deux siècles et, sans doute, elle le croit encore plus que moi ».

(Cf : Baron de Maricourt : *Mme de Souza et sa famille*. Paris, Émile-Paul, 1907; in-8, p. 387).

(1) *Les Lions du Jour. Physionomies parisiennes.* — Paris, Dentu, 1867; in-12, p. 306-307.

(2) *Les Lions du Jour*, p. 307.

foucauld, s'il avait encore eu voix au chapitre, n'aurait rien dit, ou plutôt aurait souri d'aise, car ce n'était là que du « chiqué », comme on dit dans les derniers promenoirs où la boxe éveille encore quelques frissons. Si Lola n'avait pas de maillot, elle avait, me suis-je laissé dire, un pantalon... Le prédécesseur de M. Bérenger et de M. Dujardin-Beaumetz n'en demandait pas davantage, c'était même exactement ce qu'il avait prescrit.



QUESTIONS DE FORMES

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

A. de Musset.



QUESTIONS DE FORMES

Soudain, harmonieuse et plaintive comme la vibration chevrotante d'une chanterelle qui se brise, une voix murmura :

— J'étais la pudeur des femmes et la sauvegarde des maris qui savaient leur honneur suffisamment cadenassé dans la prison de ma batiste. Toutes les agaceries des bas chavireurs de vertu et des jupons semeurs de désirs venaient piteusement échouer devant le « tu n'iras pas plus loin » de ma citadelle inexpugnable. Le canapé lui-même ne pouvait rien contre moi. Il fallait la complicité du Lit pour me vaincre. Le Lit c'est-à-dire la chute préméditée et résolue, c'est-à-dire cette décision qui n'habite jamais l'esprit flottant des femmes *la première fois*. Mais, un jour, une perverse survint qui, d'un

large coup de ciseaux, troua mon bouclier.

« Et la femme fut perdue.

— Qui donc es-tu, toi qui te lamentes? s'enquit le Canapé qui ne ricanait plus...

« Et la voix répondit, plaintive et mélodieuse, comme la vibration chevrotante d'une chanterelle qui se brise :

— Je suis l'âme du pantalon fermé (1). »

Cette légende, contée par Léo Trézenik, est charmante, comme toutes les légendes; mais, ce n'est qu'une légende, et il n'y faut point chercher quelque chose ressemblant, même de loin, à la Vérité. La Vérité n'a jamais porté de pantalons et la femme les a rarement portés fermés.

Sans remonter aux « caleçons de toile d'or et d'argent » du règne de Charles IX et au maillot de Notre-Dame de Thermidor, le pàntalon, tel que l'imposa la crinoline, semble avoir été généralement ouvert. Les patrons de la *Lingère parisienne* et les dessins de la *Mode illustrée* indiquent même qu'il l'était terriblement.

Les petites fentes latérales permettant d'en limiter la fente et, au besoin, de les porter fermés, n'apparurent que plus tard. A ses débuts, sous le Second Empire, le pantalon était

(1) Léo Trézenik : *Proses décadentes.* — Paris, Giraud, 1886; in-16, p. 13-15.

entièrement ouvert par derrière. C'était, au surplus, sa seule ressemblance avec celui de nos contemporaines.

La princesse de C... se rendant à un rendez-vous avec un pantalon fermé fut et restera heureusement l'exception.

L' « inexpressible » avait déjà assez de peine à se faire admettre dans la toilette des dames, pour ne pas aller les indisposer davantage encore contre lui par les inconvénients résultant de sa claustration.

Bien peu eussent alors consenti à s'embarrasser de la gêne d'un pantalon fermé. De nos jours même, combien préféreraient s'en passer, plutôt que d'en supporter la tyrannie?

Il peut être utile — et de règle dans certains couvents — sous les jupes courtes des fillettes, mais, le plus généralement, il disparaît, à mesure que s'allongent les jupes.

Le jour où il s'ouvrira, comme ceux de la mère et des sœurs aînées, n'est pas attendu avec moins d'impatience que, jadis, le jour où on devait le quitter. Ce jour-là, la gamine se sent presque femme : c'est pour elle un peu la robe prétexte, et que d'excellents prétextes pour les porter ouverts.

Même enfants, beaucoup les ont toujours

portés ainsi. Il y a cinquante ans, *la Mode illustrée*, ne les prévoyait pas autrement pour les fillettes. Le pantalon fermé ne vint que plus tard et la bourgeoisie seule en a adopté l'usage.

Si sa claustration est parfois obligatoire, il y a bien des pensionnats où cette règle draconnienne est inconnue : la plupart des élèves, quel que soit leur âge, les portent fendus, et les curieuses — je n'ose écrire les vicieuses — profitent de ce « large coup de ciseau » pour se livrer entre elles à de menues comparaisons et à de petits concours, que la morale ne saurait pleinement approuver.

A Montmartre qui, cependant, oublie vite, on se souvient encore de Pierrette Fleury, cette jolie fille, qui trouva dans l'éther le suprême sommeil, et dont Antonin Reschal avait fait le prototype de son héroïne. Pierrette confesse, dans le roman, à son père ce détail de mœurs et lui demande de substituer à ses culottes ouvertes des pantalons fermés. Ces jeux de l'école ne lui disent rien encore :

« J'ai eu aujourd'hui la visite de papa. Cela m'a rendu de belle humeur. Il y a si longtemps qu'il n'était venu. Il avait ses poches pleines de bonbons et de chocolats qui vont faire notre bonheur, à Eve surtout, pendant au moins ...

quarante-huit heures. A un moment il m'a demandé avec tendresse, en me prenant sur ses genoux, si je ne manquais de rien, ne désirais aucune autre chose... Aussitôt, je lui répondis, car je l'aurais oublié :

— Oh! si mon petit père, je voudrais bien que tu m'envoies des pantalons fermés.

— ???

— Oui, papa chéri, ai-je continué, parce que quand nous jouons avec mes petites camarades, dans le jardin ou en promenade, à faire des dessins sur le sol ou autres amusements, groupées en rond, elles montrent toutes leur « petit Jésus » sans rougir, se regardent et se jettent du sable dessus. N'est-ce pas que c'est sale? Et puis encore lorsqu'elles vont au petit endroit, toujours par deux ou trois, elles s'alignent le long d'un mur ou d'une haie, les jupes relevées, et c'est à celles qui enverront le jet d'eau le plus loin (1)...

(1) Voir l'amusant dessin de Carlègle : *Sports interscolaires : championnat mixte* :

— Hein! tu vois! Je vais bien plus loin que toi... s'écrie, triomphalement, au sortir de l'école, un bambin de la classe la plus enfantine qu'on puisse imaginer.

Et la gosse, déjà plus grande, de répondre, tout en reboutonnant, sous sa jupe relevée, son pantalon qu'elle vient de remonter :

— Tu parles ! C'est pas malin, toi, tu as un tuyau !

(*Le Sourire*, 27 juin 1908.)

« En me couvrant de baisers, il m'a promis de m'envoyer six pantalons hermétiquement clos. » (1)

Dans le peuple et à la campagne, où elles sont seules à en porter, les gamines ignorent la gêne du pantalon fermé, et c'en est une fameuse, me suis-je laissé dire, par d'aimables femmes, qui, moins heureuses, y avaient été longtemps assujetties.

Incommode jusqu'à quinze ou seize ans, le pantalon fermé, dont elles ont conservé le plus désagréable souvenir, n'est pas tolérable pour une femme. Le rendez-vous hâtif, la folie qu'il ne faut pas contenir des mains qui s'égarent, l'occasion, la mousse des bois ou la profondeur des divans, la femme ne saurait les porter ainsi. Puis, comme disait une autre, non sans sourire, avant que de fausser compagnie à son cavalier, à la lisière d'un petit bois, où, preste, elle disparut : « la nature a certains besoins, n'est-ce pas? »

Délicieuse enfant, elle tenait le milieu, peut-être plus juste que sage, entre le libre parler de Mmes de Choisy et de Cavoye (2) et la cou-

(1) Antonin Reschal : *Pierrette en pension*. — Paris, Albin Michel, s. d.; in-8; p. 80-81.

(2) Si connues qu'elles soient, je ne puis me dispenser de reproduire en note l'aventure de Mme de Cavoye et

pable pruderie de certaines jeunes femmes, qui préfèrent souffrir et risquer la gêne et l'ennui d' « un accident », plutôt que de confesser une

celle de M[me] de Choisy. Je cite Tallemant des Réaux, ce sera là mon excuse :

« Elle (M[me] de Cavoye) est fort libre. Un jour, un garçon, c'est l'abbé Testu, l'aîné, la menoit chez M[me] de Chavigny : « mon pauvre abbé, lui dit-elle en passant dans une grande salle, tourne la tête ». Et après elle se met à pisser dans une cuvette ».

(Les *Historiettes*, 2[e] édition; Paris, H. L. Delloye, 1840; in-12, t. VII, p. 18).

Chez M[me] de Choisy, le verbe, sinon le geste, était plus libre encore :

« Elle disoit familièrement à M. de Candale : « Mais allez au moins faire un tour dans l'antichambre. Croyez-vous qu'on n'ait point envie de pisser? »

(*Historiettes*, t. II, p. 164).

Qu'on ne s'étonne pas de la brutalité de l'expression. M[me] de Montglat, gouvernante du jeune Louis XIII, n'en employait pas d'autre, même en présence du Dauphin, qui, ce matin-là, refusait de s'habiller :

« Je m'en vais chausser; si vous n'êtes peigné quand je reviendrai, vous aurez le fouet. » Elle revint, ce n'était pas fait; elle lui dit encore : « Je m'en vais pisser; si vous n'êtes pas peigné et coiffé quand je reviendrai, vous aurez le fouet. » Il dit tout bas : « Ah! qu'elle est vilaine. Elle dit devant tout le monde qu'elle va pisser. Voilà qui est bien honnête, fi! »

(*Journal sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII*, 1601-1628. — Paris, Didot, 1868; 2 in-8, t. I, p. 242).

Le médecin Héroard auquel on doit cette anecdote fut un fort honnête homme, qui, en dehors de ses Mémoires, rédigea l'inscription qui se lisait, à Saint-Cosme, sur la tombe de Ronsard.

Quant à la Palatine dont la correspondance est si curieuse et fourmille de détails précieux sur l'agonie du

de ces faiblesses dont l'amante la plus irréprochable n'est pas exempte.

Et quel ennui d'avoir à relever ses jupes on ne sait jusqu'où — quand elles étaient entravées, c'était même quasi-impossible — pour aller chercher les boutons du pantalon et avoir à

règne de Louis XIV, employant et écrivant crûment le mot, elle aussi, elle raconte sans embarras, dans une de ses lettres à la princesse Louise, le contre-temps dont elle fut victime à la chasse et comment elle fut surprise dans une position, à laquelle il manquait la chaise du duc de Vendôme pour être protocolaire :

« Il m'est arrivé avant-hier une drôle d'aventure qu'il faut que je vous raconte. Comme nous étions arrivées au rendez-vous, il me prit une horrible envie de pisser; je me fis conduire d'un autre côté de la forêt, et je me mis derrière une haie épaisse; mais le diable voulait faire des siennes. J'avais à peine commencé à pisser qu'il envoie le cerf droit où j'étais; cela fut d'autant plus fâcheux pour moi que tous les chasseurs suivaient; et il me fallut remonter bien vite dans la calèche... » (11 novembre 1714).

Dans le *Voyage sentimental* de Sterne, Mme de Rambouillet y met encore moins de formes et ne cherche pas même à se cacher.

Ce n'est pas un accident de chasse, comme pour la mère du Régent, mais simplement un incident d'une promenade en carosse à la campagne :

« En revenant elle me pria de tirer le cordon. — Je lui demandai si elle avait besoin de quelque chose. — *Rien que de pisser*, répondit-elle.

« Ne vous alarmez pas, voyageur pudibond; laissez p.ss.. Mme de Rambouillet. Et vous, nymphes mystérieuses, allez cueillir vos roses et jonchez-en le sentier où vous vous arrêtez. Mme de Rambouillet ne fit rien

le baisser ensuite! C'était là un terrible embarras, sinon un danger : la femme peut être « pressée » et il y en a qui attendent toujours la catastrophe imminente pour se décider à obéir aux lois de la nature.

Au reste, si la pudeur semble conseiller aux

autre chose. Je lui donnai la main pour l'aider à descendre...; et j'eusse été le prêtre de la chaste Castalie qu'il m'eut été impossible d'apporter plus de recueillement et de respect auprès de sa fontaine... »

Traduction Moreau-Christophe; Paris, J.-G. Dentu, 1828; in-12, p. 164-165.

Dans une note intéressante (p. 349-350), M. Paulin-Crassous, après avoir dit la délicatesse particulière des anglaises sur ce point — d'où l'étonnement de Sterne en présence d'un pareil sans-gêne — explique l'origine de l'expression « aller cueillir une rose », qui justifie les « nymphes mystérieuses » et le titre même de ce chapitre : « la Rose ».

Il est des femmes des plus honnêtes qui ne peuvent aller à la campagne sans succomber à la tentation d'improviser dans l'herbe ou dans les feuilles mortes un murmure de source.

Ce retour à la nature les réjouit. Le sous-bois leur paraît préférable au ridicule de la porcelaine ou au confortable douteux de l'auberge. Elles sont de l'école de Mme Roland :

« On m'a souvent rappelé ma répugnance à me servir de ce qu'on appelle proprement un pot de chambre, parce que je ne connaissais qu'un coin de jardin pour certain usage, et l'air de moquerie avec lequel je demandais si les saladiers et les soupières que je montrais du doigt étaient faits aussi pour cela » (*Mémoires*, édition de 1823, p. 9. Cf. A. FRANKLIN : *La Civilité, la mode, et le bon ton du* XIIIe *au* XIXe *siècle*. — 2e édition. Paris, Émile-Paul, 1908; 2 in-8. II, appendice, p. 54.)

fillettes l'usage du pantalon fermé, pour éviter d'en laisser trop voir, dans leurs jeux, sous leurs jupes courtes, on peut se demander si l'hygiène et la pudeur marchent de pair à ce point de vue?

Aux inconvénients qu'on lui connaît, le pantalon fermé en joindrait, paraît-il, un autre, qui ne serait pas sans rappeler les caleçons de laine et les esprits vitaux du recueil de Corona.

Moraliste plus qu'on s'y devrait attendre, Jean de Villiot signale cette particularité dans sa *Maison de Verveine :*

« Le contact, on le sait, est le plus grand ennemi de la chasteté de la femme.

« Qu'elle porte des vêtements amples et son tempérament restera calme.

« Les religieuses ne portent point de pantalons (1).

« Les paysannes, qui sont en somme assez chastes, n'en portent pas non plus, et quand elles se penchent on voit leurs cuisses nues par dessus leurs bas sans jarretières (2).

« Au contraire, toutes les femmes de plaisir

(1) Dans certains ordres ils sont autorisés.

(2) Sans jarretières n'exagérons rien. Toute cette théorie prête, d'ailleurs, aux plus extrêmes réserves. Je me suis laissé confesser, au contraire, la sensation peut être agréable, mais nullement recommandable, qui résulterait, pour certaines, du manque de pantalon.

— professionnelles ou autrement — portent des pantalons et les plus élégants qui soient, tandis que la vieille fille prude, les plus hideux possible, et souvent n'en a pas.

« Je connais une dame qui non seulement ne veut pas de ce vêtement pour elle, mais encore ne permet pas à ses filles d'en porter.

— C'est immodeste, dit-elle.

« Cela rapproche la femme par certains côtés du sexe contraire (1).

« Quand le pantalon est fait de toile et fendu, il est ainsi féminisé, si je puis dire, à un point qui neutralise les dangers auxquels je fais allusion » (2).

Les médecins et les hygiénistes s'élèvent au contraire contre les dangers et les méfaits des pantalons ouverts et conseillent sans pitié à la femme la claustration absolue de ses charmes secrets, pour lutter contre l'indiscrétion et l'invasion des microbes (3).

La doctoresse Schultz qui est femme, connaissant les inconvénients du pantalon fermé, en conseille bien l'usage, mais a trouvé une solution

(1) Toujours le cas de conscience posé par les casuistes et l'immodestie flétrie, dans les couvents de la pensionnaire en pantalon, « en garçon ».

(2) *Les Mystères de la Maison de Verveine,* p. 32-33.

(3) Voir : *supra,* p. 327.

élégante qui consiste à les porter ... ouverts :

« Question de décence chez les petites filles, à robe courte, c'est pour les femmes adultes une question d'hygiène : les pantalons fermés seuls protègent les parties intimes du corps contre les poussières soulevées par les jupes et les jupons.

« En hiver, ils tiennent plus chauds.

« Mais les pantalons fermés boutonnés sur le côté ne sont pas très commodes pour les femmes, gênées dans leurs mouvements par le poids et la longueur de leurs jupes et jupons.

« Dans ces cas, on peut adopter un pantalon fermé, mais à dispositif différent du modèle courant; par exemple, *un pantalon à fermeture croisée* » (1).

Mme Schultz donne en note la description de ce pantalon, et, à la lire avec un peu d'attention, on a tôt fait de s'apercevoir que ce n'est autre chose qu'un pantalon ouvert, d'un modèle un peu différent, voilà tout :

« Ce pantalon fermé sur les côtés et aussi dans sa partie supérieure en avant, est ouvert en bas et en arrière. Les deux côtés de l'ouverture sont assez amples pour pouvoir se croiser

(1) Dresse M. Schultz : *Hygiène générale de la Femme*. Préface du Professeur Pouchet. — Paris, O. Doin, 1902; in-12, p. 185-186.

l'un sur l'autre et, de la sorte, se superposer.

« Pour ouvrir le pantalon sans le défaire, il suffit de faire glisser le fond du derrière sur la coulisse, en amenant le bord vers la hanche de son côté ».

C'est-à-dire que, par devant, la fente ne commence qu'à environ 16 centimètres du biais formant ceinture, alors qu'elle s'en ouvre généralement à 3 ou 4 centimètres, quelquefois moins, laissant les jambes presque indépendantes l'une de l'autre, tandis que, par derrière, elle se continue jusqu'à la coulisse.

Ce pantalon peut donner, par devant, l'illusion d'être fermé, mais il est parfaitement ouvert. Des jeunes femmes qui les portaient ainsi n'ont jamais, que je sache, songé à en nier l'ouverture et cherchaient par le croisement des bords de la fente, non à éviter les microbes, dont elles se souciaient peu, mais à empêcher, ce dont elles se souciaient beaucoup, la chemise de s'échapper par derrière et de former pan.

C'était, confessèrent quelques-unes, l'unique moyen qu'elles eussent trouvé d'éviter cet « horrible pan » et elles n'y étaient jamais arrivées avant de porter des pantalons entièrement

ouverts, dont les bords de la fente pussent croiser par derrière.

« Le pantalon, écrivait Bertall, s'attache sur le corset, soit à l'aide d'un ruban-ceinture, soit à l'aide de boutons disposés pour cela » (1).

Longtemps, il n'en fut plus ainsi.

Espérant s'amincir et se faire la taille plus fine, beaucoup de femmes se mirent à les porter non *sur* le corset, mais *sous* le corset. Ce fut un genre. Puis, à certains moments, il leur semblait appréciable de pouvoir enlever leur corset, sans avoir à défaire leur pantalon.

Un corset dans lequel on étouffe ou une barbe de la veille chez le partenaire, il n'en faut souvent pas davantage pour gâter le plaisir le plus fugitif et enlever tout son charme à la fantaisie d'une jolie femme?

Il y eut mieux : d'autres, pour éviter de chiffonner leur « chemise garnie », enfilèrent le pantalon, non seulement sous le corset, mais sous la chemise. Des théâtreuses et des professionnelles de déshabillés lancèrent cette mode; les femmes du monde n'eurent garde de ne pas la suivre et, si éphémère qu'elle ait pu être, des spécialistes des dessous, comme Mlle Marguerite d'Aincourt, préconisèrent ce « soin qu'il ne

(1) *La Comédie de notre Temps*, t. I, p. 130.

faut pas négliger et que prennent toutes les femmes de goût » (1).

Qu'il fût porté sous le corset ou sous la chemise, comment eut-on voulu qu'un pantalon fut fermé?

Une indiscrétion me fit connaître l'embarras d'une Pierrette qui, à un bal travesti, avait cru devoir revêtir sous ses jupes courtes un pantalon fermé et avait eu l'imprudence de le mettre sous le corset : il fut terrible. La pauvre femme dansa pour oublier. Put-elle ne pas s'oublier?

Et ce fut la mode des corsets longs et des jupes collantes, quand elles n'étaient pas entravées. Le pantalon reprit d'autant plus la place que lui assignait Bertall que souvent, le plus souvent même, il tint lieu de jupon. Mais, monté sur biais, n'ayant plus de ceinture, « les fentes de côté, les boutons, les boutonnières sont supprimés » (2), le pantalon n'en restait pas moins ouvert.

La femme, parfois forcée de s'y reprendre à plusieurs reprises, avait déjà assez de peine, à relever sa jupe, quand il était nécessaire, pour ne pas affronter la gymnastique qu'exigerait

(1) *Études sur le Costume féminin*, p. 16.
(2) *La Mode pratique*, mai 1893.

dans ces conditions, un pantalon fermé pour le baisser et pour le remonter.

Elle n'est pas un athlète complet; nous ne songeons guère à le lui demander, puis, aurions-nous, nous-mêmes, la force et la fougue désirables pour « essarter », en un coin de fenêtre ou ailleurs, ses culottes, si, comme la Môme Picrate, elle avait le mauvais goût de les porter fermées?

« Mais à peine dans la chambre, il s'anime, et miraculeusement rajeuni, fond sur la danseuse, l'enlace, la culbute :

« — Môme adorée!

« — Tiens! y a qu'une minute, t'étais pas si pressé. Mon pantalon? Attends. Attends donc! Tu vas l'dachirer, et on me voira ma nature » (1).

Le pantalon est donc forcément ouvert et nul, au surplus, ne se fait illusion.

L'*Intermédiaire*, toujours curieux, s'est demandé si la vertu avait quelque chose à gagner à la vogue du pantalon et, très sagement, a conclu à la négative :

« Est-ce un retour à la vertu? Je voudrais le croire, mais j'en doute, et notre questionneur me paraît bien ignorant de la forme de ces pantalons, s'il croit qu'ils apportent le moindre obs-

(1) Willy : *La Môme Picrate*, p. 357.

tacle aux surprises des sens; les porteuses y ont mis bon ordre, car (comme disait à cette occasion certaine grande dame) on ne sait pas ce qui peut arriver » (1).

Ou plutôt, on le sait très bien et on ne veut pas qu'une barrière, si légère soit-elle, se puisse opposer à cette déesse fantasque qu'il faut toujours saisir par où l'on peut : l'occasion.

A la devanture des lingères et des blanchisseuses de fin, ce sont, accueillants et rieurs, les « pantalons de femme en faisceaux légers, demi-transparents, si drôles avec leur longue, longue fente qui n'en finit plus » (2).

A la sortie du lycée, des potaches déjà grands regardent et songent au lendemain, cependant que des hommes, dont les cheveux grisonnent, évoquent, mélancoliques, le passé.

Il en était de même, il y a cinquante ans. A part un dessin marquant les débuts — ou plutôt le retour — des pantalons ouvrant sur les côtés par de petites fentes latérales, la *Mode Illustrée* ne donne pas, de 1860 à 1863, un seul modèle de pantalon fermé.

Ils étaient même terriblement ouverts, comme

(1) *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 25 mars 1879.

(2) F. Haulnoi : *La Chaussette* (*Le Chat Noir*, 24 novembre 1888).

ceux que portaient sous leurs jupons courts les « jeunes bergères d'Arcadie » de la « Brasserie du Divorce » (1), comme ceux de la petite Augusta (2), de la grande Virginie (3), lors de la fessée classique de l'*Assommoir* ou comme celui de Nana, avec le naturalisme qui sembla à l'époque constituer une audace sans nom, de la chemise qu'en laissait, par derrière, échapper la fente : « par derrière, son pantalon laissait passer encore un bout de sa chemise » (4).

Ah ! oui, le pan, ce « fameux pan », si difficile — impossible même, confessèrent quelques-unes — à éviter, qui semble, pour beaucoup une conséquence forcée de l'ouverture du pantalon. Amusant parfois, amusant et impertinent, quand il se montre à peine pour être aussitôt rentré d'un geste familier, il est le plus souvent ridicule et gâte facilement un ensemble qui, sans lui, serait charmant.

Il est lié de très près, ce pan, à l'iconographie de la femme en pantalon et les caricaturistes en ont volontiers abusé.

(1) Albert Bataille : *Le Figaro,* février 1891. Jean Lorrain : *Vingt Femmes*, Paris, Per Lamm, s. d., in-12, p. 115.
(2) Marc Stéphane : *A toute volée*, passim.
(3) *L'Assommoir*, p. 34-35.
(4) E. Zola : *Nana.* — Paris, Charpentier, 1880. in-12, p. 154.

Elles font bien ce qu'elles peuvent, les pauvres, pour tâcher de le retenir, mais peu y parviennent. On a beau ramener et croiser la chemise entre les cuisses, croiser par derrière, comme le préconise Mme Schultz, les bords de la fente, au besoin, si la chemise est garnie, en fixer la dentelle, au risque de la déchirer, à l'agrafe du corset, il n'y a pas moyen de retenir le fugitif. Ou c'est, chez de très rares, la traîtresse épingle anglaise : mais elle est dangereuse et gênante.

Cela tient, à peu près, quand on vient de s'habiller : aussitôt qu'on a marché, descendu ou monté un escalier, c'en est fait de cette harmonie si péniblement obtenue. La chemise commence par pointer, puis ne tarde pas à pendre en plein.

Pour d'aucunes, c'est une préoccupation. Il en est que la crainte de ce maudit pan empêchera, plus que toute autre considération, de se laisser voir en pantalon. D'autres ne se déshabilleront pas avant d'avoir remis subrepticement un peu d'ordre dans leurs dessous et fait réintégrer à la chemise la prison trop ouverte du pantalon. Ce sont les soigneuses, celles qu'intimident ou qu'effraient le rire du mari ou le sourire de l'amant.

De plus nombreuses, hélas! par une négligence coupable, semblent ne pas avoir cure de ces contingences. Leur chemise pend, elles la laissent pendre, sans même la rentrer et chercher à l'emprisonner, quand elles en ont occasion.

Certaines, même, convaincues qu'elle s'échappera aussitôt, négligent, en s'habillant, de rentrer dans la batiste du pantalon le pan, qu'en l'enfilant, aura laisser tomber la complicité de la fente.

— Que voulez-vous? c'est forcé..., répondront-elles avec une petite moue drôle, si on les plaisante. Et, pour peu qu'on insiste, elles ajouteront, philosophes, en manière de consolation :

— Bah! avec ça que ça ne pend pas à toutes?

Sans doute... Il en est même, qui, sans chercher plus loin, le laissent pendre, ce pan, pour rien, pour le plaisir, parce qu'elles le trouvent amusant. Ça leur donne un air gamin qui ne leur déplaît pas.

Prenez garde, Mesdames : je sais bien que vous ne commencez pas à grossir, mais souvenez-vous de ce couplet au gros sel, adressé aux Fédéralistes, qui eut son heure de vogue dans les salons de la Restauration :

Renfermez dans vos culottes
Le bout d' chemis' qui vous pend;
Qu'on n' dis' pas qu' les patriotes
Ont arboré l' drapeau blanc (1).

Les « duchesses les plus délicates et les plus charmantes femmes du monde » (2) chantonnèrent ces méchants vers et en rirent aux larmes. Si misérable fut-elle, au moins elles avaient une excuse : ne portant pas de pantalons, elles n'avaient point à craindre semblable accident.

Que la fente soit ou ne soit pas close et que la chemise apparaisse plus ou moins, les heures sont courtes et passagères qui permettent de répondre à une grande fillette que sa mère veut empêcher de faire des « tourniboiles » sur l'herbe, comme les garçons :

— Mais maman, on ne verra rien, j'ai un pantalon fermé (3).

Laissez quelques rares jeunes femmes s'entêter à les porter ainsi, prétendant, la bouche pincée, que « c'est plus intime », qu' « on est mieux chez soi » et soyez convaincues qu'elles sont l'exception, l'exception, ajouterait la sagesse

(1) Victor Hugo : *Les Misérables*, 3e partie, Marius, livre III, chap. 1er.

(2) Frantz Funck-Brentano : *La mort de la Reine*. — Paris, Hachette et Cie, 1902 ; in-12, p. 224-225.

(3) Léo Trézenik : *Cocquebins*. — p. 24.

des nations, qui confirme les règles. Toutes les autres, effrayées par la gêne du pantalon fermé, les portent ouverts. Celles même qui, à la scène, se voient forcées, dans certains rôles, d'affronter l'ennui du pantalon officiel, s'empressent, à la ville, de le troquer contre son frère plus conforme aux lois de la nature. D'où cette anecdote dont Louise Balthy fut l'héroïne et que Jean Lorrain contait dans l'*Echo de Paris*, avec tout son esprit.

Dans un salon du faubourg Saint-Germain, malgré l'insistance de tous, elle refusait « de dire la fameuse ronde du *Moulino de la Galettas*, cette cachucha chantée où l'artiste se révéla si impayable; à quoi la chanteuse, requise tout à trac :

— Mon pas espagnol, ici, impossible, mon p'tit; j' n'ai pas de pantalon fermé (1).

Qu'un trop timide amoureux ne s'effraie donc pas trop si, sous les jupes de l'aimée, ses mains viennent à rencontrer, ce qu'il devait prévoir, la batiste tiède d'un pantalon et surtout qu'il n'ait pas une exclamation de désappointement et de mauvaise humeur. C'est là un passage et non un obstacle, et toutes les femmes n'ont pas pour

(1) *Écho de Paris*, 28 février 1895.

tant d'innocence, la suprême indulgence de Marguerite :

« On entendit un léger bruit étouffé presque aussitôt; le nom de Raoul prononcé plusieurs fois, puis cette énergique exclamation :

— Ah! sacrebleu! un pantalon!

« Un silence suivit... une petite voix le rompit en murmurant ces mots :

— Il est fendu! (1)

Bien que Maugis ait prétendu, à un thé, — à qui se fier, vraiment? — qu'elle les portait fermés, celui de Marthe Payet n'était pas moins ouvert, au cours du petit raid intime qui, à Bayreuth, la fit surprendre par sa belle-sœur à califourchon sur les genoux du critique.

« ...Mais qui donc parle dans la chambre de Marthe?

« Ce murmure qui ne cesse pas, ponctué d'un rire tranchant ou d'une exclamation de ma belle-sœur... Une étrange conversation à coup sûr.

« Soudain! un cri. Une voix d'homme profère un juron, puis la voix de Marthe irritée :

— Tu ne pouvais pas caler ton pied? Un peu plus je me blessais!...

(1) Louis B. Richardière : *Les Péchés de Marguerite.* — Paris, Arnould, 1887; in-12, p. 62.

« J'ai saisi le loquet. J'ouvre, je pousse le battant de toutes mes forces, un bras devant le visage comme si je craignais un coup...

« J'aperçois, sans comprendre tout de suite, le dos laiteux de Marthe, ses épaules rondes jaillies de la chemise. Je vois aussi ses petits pieds vernis, qui pointent à droite et à gauche, écartés comme ceux d'un homme qui monte sans étriers... Elle est... elle est... assise sur les genoux de Maugis, de Maugis rouge, affalé sur une chaise, et tout habillé, je crois..... Marthe crie, bondit, saute à terre et démasque le désordre de l'affreux individu. Une espèce de plainte — sanglot ? nausée ? — m'échappe ; et je détourne les yeux de ma belle-sœur.

« Campée, debout, devant moi, en pantalon de linon à jambes larges et juponnées, elle évoque irrésistiblement, sous son chignon roux qui oscille, l'idée d'une clownesse débraillée de mi-carême. Mais quelle tragique clownesse, plus pâle que la farine traditionnelle, les yeux agrandis et meurtriers... Je reste là sans pouvoir parler.

« La voix de Maugis s'élève, ignoblement gouailleuse :

— Dis donc, Marthe, maintenant que la môme

nous a zieutés, si qu'on finirait cette petite fête... Qu'est-ce qu'on risque ? (1)

Ce brave Maugis, il ne doute de rien. C'est presque la réplique de la phrase connue du commissaire, après le constat d'adultère, la femme en larmes et en chemise et le complice, un peu gêné, trouvant qu'il y a, dans la vie, des petites comédies qui se terminent bien mal :

— Maintenant, continuez !... si vous pouvez.

Ah ! Marthon, combien préférables les soirs de villes d'eaux, où, les petits chevaux aidant, il vous était loisible de retirer votre pantalon et où nul incident fâcheux ne venait vicier l'arrivée :

« Elle est venue dans ma chambre, toute gaie ; il lui a suffi de retirer son pantalon pour oublier la culotte qu'elle venait de prendre » (2).

Lucie, fille perdue et criminelle, assiste, de sa cachette, à une reprise de manège très analogue à celle de Bayreuth. Le cadre seul diffère, quoique il ne soit pas davantage noir. Là encore, contrairement à la légende de la gravure des petits pieds, « tout (ne) se passa (pas) à l'ordinaire ».

(1) Willy (et Colette Willy) : *Claudine s'en va*. — Paris, Ollendorff, 1903 ; in-12, p. 226-229.

(2) Willy : *Maugis amoureux*. — Paris, Albin Michel, s. d.; in-12, p. 179.

Naturellement, le pantalon d'outre-rein était ouvert, lui aussi :

« ...Ils en étaient passés à l'action! Et Maucroix tenait la duchesse sur ses genoux, la duchesse qui avait jeté tous ses vêtements, et qui, grasse, en pantalon, les fesses débordantes dans un balancement, toute la peau à nu presque, écrasait ses belles chairs laiteuses contre cet homme, lequel commençait à frémir, à s'énerver, à tâter de tout cela d'un air éperdu » (1).

Ouvert également le pantalon de Virginie Chômel, dont les dentelles avaient choqué, peu de temps auparavant, la receveuse des postes, une femme à principes, qui s'était trouvée « seule avec elle dans un endroit intime ».

Cette fois, l'enfant s'est laissé surprendre dans le cabinet de toilette de M. Le Vergier des Combes; elle n'est pas sur les genoux, mais aux genoux du vieil homme, qui semble n'avoir rien perdu de sa dignité. Son attitude est presque patriarcale :

« Je n'ai, d'abord, vu que de jolis petits pieds chaussés de bas à côte et ajourés qui montraient des talons hauts et des semelles fines, posés

(1) Saint-Georges de Bouhélier : *Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle.* — Paris, Fasquelle, 1902; in-12, p. 214.



gentiment, comme à confesse, dans un énorme encadrement de chemises, de jupes bordées de dentelles et de culottes, bâillant juste assez pour offrir à l'air un double croissant de peau rose, le le tout coiffé, couronné de cheveux châtains répandus en boucles, en mèches, en touffes, en queue, — crinière de cavale plutôt que chevelure de fille, sur laquelle une main sèche et autoritaire comme un sceptre s'appuyait avec autorité » (1).

La congestion menaçante et, sans avoir été Maurice de Saxe, c'est ainsi que finit le beau rêve que fut la vie pour certains privilégiés.

A la scène même, et en court, Mossieu! combien d'autres que Nana les portent ouverts. C'était le cas de Pimprenette, et, dans le beuglant de province où elle débutait, elle eut, pour faire... face au chahut qui, de l'orchestre, montait vers elle, le geste de mépris auquel la Mouquette dut le plus clair de sa réputation. Il est vrai que la pauvre fille n'en portait d'aucune sorte.

« Sur quoi, Pimprenette exaspérée eut un de ces gestes qui déchaînent les révolutions... Elle se retourna prestement et, d'un geste canaille, troussant jusqu'aux reins sa jupe déjà si courte,

(1) Hugues Rebell : *La Femme qui a connu l'Empereur*. (*Mercure de France*, t. XXV, 1898, p. 194-195).

ne permit à personne d'ignorer qu'elle portait un pantalon fendu » (1).

Allons, ne vous excitez pas, pâle voyeur. Vous ne vous figurez pas que je vais vous introduire dans la loge de Pimprenette de Folligny, en passe (un mot qui lui convient très bien) de devenir une des étoiles de nos plus éphémères music-hall. Vous ne verrez rien, mais il vous sera permis d'écouter ce dialogue aussi suggestif qu'un film non visé par la censure et n'y revenez pas :

— Ah ! zut ! Et mon pantalon ! c'est ça qui va m'enlever mon blanc ! Faut-il que je sois bête ! Comme si je n'aurais pas dû y penser.

— Ben, n'en mets pas, voilà tout.

— Non ! mais tu ne voudrais pas, tout de même ! Pense donc que je n'ai qu'un sarreau d'écolière et pas de maillot... Ma vieille, ça serait un coup à se faire emboîter !

— C'est bien ça les hommes, grommela Hortense, philosophiquement, ils ne viennent que pour voir de la peau, et quand on leur en montre, ils gueulent ! Enfin... je vais te le tenir tout ouvert, tu n'auras qu'à glisser les jambes sans frôler... (2)

(1) WILLY : *Un petit Vieux bien propre*. — Paris, Bibliothèque des Auteurs modernes, s. d. ; in-12, p. 31-32.
(2) *Un petit Vieux bien propre*, p. 106-107.

Si ouvert qu'il lui fût présenté, le pantalon de Pimprenette ne devait pas être « fendu », ce soir-là.

La combinaison, cet objet bâtard, tenant à la fois de la chemise et du pantalon qui nous est revenu d'Amérique affublé de ce nouveau nom, est non moins ouverte et... c'est forcé.

Déjà, en 1863, la *Mode illustrée* dont l'initiative en matière de dessous ne fut pas toujours heureuse, avait soumis à ses abonnées un bien singulier modèle de pantalon. Par devant, un tablier retombait sur la fente pour la masquer. Cela devait donner à celles qui le portaient — si jamais aucune en porta — un faux air de Vénus hottentote, tandis que, par derrière, la fente se boutonnait, comme une brayette (1).

C'était hideux et mille fois plus inconvenant que le pantalon, malgré l'énormité d'une solution de continuité qui aurait fait fuir bien loin le petit diable de Papefiguière.

En 1866, elle fit mieux, et bravement, sans songer à lui infliger un baptême et le « patent » d'une importation des U. S., lança un modèle de chemise-pantalon, auquel était jointe cette glose :

(1) *Mode illustrée*, 31 mars 1863, ce numéro porte par erreur la date de 1862.

« Nous cherchons toujours à donner à nos abonnées, outre les objets pour ainsi dire *classiques*, ceux qui nous semblent concilier le progrès avec l'utilité. Nous plaçons par conséquent sur notre planche, consacrée au linge et à la lingerie, un modèle encore inconnu, mais destiné à obtenir, croyons-nous, un véritable succès ; nous l'appelons la chemise-pantalon, parce qu'il *résume* ces deux objets, jusqu'ici distincts l'un de l'autre » (1).

Chemise et pantalon n'étaient guère jolis à cette époque — une bonne à tout faire refuserait de s'en affubler, aujourd'hui, ses jours de sortie, pour aller... cueillir la violette avec le pompier de ses rêves — leur résumé ne l'est pas davantage naturellement. Il est difficile de concevoir quelque chose de plus laid que la grand'mère de la combinaison.

Mise en goût par cette création, la *Mode illustrée* le conçut, cependant : ce fut la chemise de nuit-pantalon.

Pourquoi pas la chemise à trou ?

Je doute que l'objet ait obtenu, à l'époque, le succès qui lui était prédit. Il fallait, pour qu'il l'obtînt, beaucoup plus tard, qu'il eut, comme le pantalon et comme la chemise, singulière-

(1) *Mode illustrée*, 4 mars 1866.

ment modifié sa forme et que les Américaines s'en soient mêlées.

Américaines et Anglaises professent volontiers, en effet, contre la chemise, les préventions des Merveilleuses du Directoire. Ses plis sont « ondulants et maladroits. Voilà plus de deux mille ans que les femmes portent des chemises, cela était d'une vétusté à périr » (1).

La chemise ne remonte pàs, à vrai dire, aussi haut dans l'histoire de nos mœurs; ce ne fut pas une raison, quand vint la mode des jupes collantes, pour ne point la supprimer, grâce à la *combinaison*, le nouveau nom de la chemise-pantalon, qui, pour reprendre le mot de la *Mode illustrée*, résumait les deux articles.

La vogue de la combinaison fut grande et immédiate. Elle sévit jusque dans les pensionnats de jeunes filles; en Angleterre, paraît-il, les jeunes filles qui en portaient auraient seules été longtemps dispensées d'avoir à baisser leur pantalon pour recevoir la vieille cinglade britannique.

Si la combinaison sévit encore, je veux croire, en ces temps d'entente cordiale, que la cinglade,

(1) Paris, décembre 1796; (RACINET, *France, dix-huitième siècle*. — Types de la mode à l'époque du Directoire).

malgré son antiquité, a cessé de sévir, si elle a jamais sévi autrement que dans l'imagination d'Hector France, qui fut un fantaisiste aimable, et des collaborateurs anonymes dont le pseudonyme de Jean de Villiot couvrait le... fonds social.

En France, la combinaison ne fut pas cependant sans rencontrer, tout d'abord, des résistances analogues à celles qu'avait rencontrées le pantalon lui-même.

Toutefois, elles durèrent moins longtemps.

En 1885, dans son *Art de la Toilette*, Violette croyait pouvoir porter contre elle un jugement sans appel :

« Je n'ai point voulu parler de cette sorte de maillot de batiste qui réunit en une seule pièce la chemise et le pantalon, sous prétexte de ne point grossir la taille sous le corset. On a tenté cela ; mais échoué dans le quart de monde, ce ballon mort-né, frappé à l'avance d'une piqûre fatale, n'a pu s'élever dans les sphères d'une élégance plus pure : cela manquait à la fois de grâce et de chasteté » (1).

Il est peu de jugements qui ne soient sujets à révision. Je ne sais si la combinaison argua d'un « fait nouveau » pour faire casser l'arrêt

(1) *L'Art de la Toilette*, p. 48-49.

de Violette, mais il semble, sans avoir eu à subir les conclusions de Maître Labori, avoir eu devant la cour suprême que composent nos contemporaines, tous les honneurs de la cassation.

La Parisienne a fait, il est vrai, une concession aux chers usages auxquels nous devons les gestes jolis et classiques de la femme qui se déshabille. Le plus souvent, elle n'a pas sacrifié la chemise à la mode nouvelle : la combinaison, portée sur le corset, tient lieu de cache-corset et de pantalon, ou de cache-corset et de jupon. Dans ce dernier cas, on l'a affublée d'un nouveau nom : c'est la *combinaison-marquise*.

Les catalogues des magasins de nouveautés et les étalages des lingères suffiraient, s'il en était besoin, à marquer la place qu'a prise en France, depuis trente ans, la combinaison. La concurrence de la « petite culotte Louis XV » (1) et du « pantalon-cuirasse », dont Mme Claire de Chancenay vantait, en 1891, les avantages aux lectrices du *Figaro* (2), n'ont rien pu contre sa vogue chaque jour grandissante. Les journaux de modes, comme les femmes, se sont prononcés pour la combinaison et il n'est jus-

(1) *Vie Parisienne*, 23 octobre 1897.
(2) *Figaro-Graphic*, 28 novembre 1891.

qu'à la *Mode pratique* qui n'en ait célébré les bienfaits.

Dans un article trop long pour être reproduit, Mme de Broutelles va jusqu'à faire ressortir l'économie de blanchissage que représente la combinaison (1). Le linge sale demande à être lavé en famille; préférons-lui, plutôt, ces indiscrétions assez amusantes touchant les Américaines et leur manière de porter la chemise... quand elles en portent :

« Les Américaines qui ont voyagé en Europe portent assez volontiers une chemise, mais sans renoncer pour cela à leur petit tricot qu'elles appellent en français un *veston*. Celui-ci se porte directement sur la peau, par-dessus elles agrafent directement leur corset, mettent leur pantalon, et c'est après tout cela qu'elles endossent une chemise, qui tient lieu à la fois de corsage de dessous et de petit jupon; une chemise qui est une sorte de robe de dessous » (2).

D'autres que les Transatlantiques ont porté, nous l'avons vu, le pantalon sous la chemise, mais cette chemise qui tient lieu à la fois de corsage et de jupon ressemble bien plus à la combinaison qu'à la chemise. C'est, dans

(1) *La Mode pratique*, 11 décembre 1897.
(2) *La Mode pratique*, 11 décembre 1897.

toute sa simplicité, la combinaison-marquise.

La *Mode pratique* avait bourgeoisement vanté les économies de blanchissage que permettait de réaliser la combinaison. La *Nouvelle Mode*, elle, leur substitua les avantages que la mode nouvelle présentait au point de vue de l'hygiène (1).

Je n'insisterai pas et j'en aurais fini avec la combinaison, à laquelle, pour être franc, j'avouerai préférer, comme Violette, le pantalon, si, à ce sujet, l'Allemagne ne nous fournissait quelques mots composés de la plus belle venue.

On ne peut pas toujours composer des mélanges asphyxiants, rédiger de fausses dépêches, bombarder des cathédrales ou mutiler des femmes et des enfants : il faut alors se rejeter sur les mots composés, ce qui, comme on sait, remplacent, sur les bords de la Sprée, les chansons à Montmartre.

Sans avoir eu, le plus souvent, la mauvaise curiosité d'aller y voir, on connaît l'inélégance des dessous de la femme allemande :

« Des jupons de flanelle, des pantalons de flanelle rouge, des corsets en coutil mal faits, des chemises bien hautes en grosse toile, des bas

(1) *La Nouvelle Mode*, 9 janvier 1898.

tricotés bien courts, finissant au-dessous du genou » (1).

M. Grand-Carteret a beau, après cette citation, crier à l'exagération — ce n'est pas « moche » c'est « boche » — cette description ne semble pas mentir à la réalité. Une aimable femme, que son commerce a fait séjourner à Berlin, a bien voulu me donner à ce sujet des détails amusants et y a même joint des catalogues et des échantillons à leur manière suggestifs.

En dehors des clientes de l'abbé Kneipp, auxquelles l'hygiène interdit de porter des pantalons ; dans la classe moyenne, la plupart des femmes n'en portent pas davantage, l'été. Uniquement destiné à tenir chaud, long et large, tombant à mi-mollet, caleçon plutôt que pantalon féminin, il n'est guère en usage que l'hiver et alors apparaissent sous les jupes des femmes et des filles des herr professor, outre le classique madapolam, le croisé, le molleton, la flanelle, rouge parfois et plus souvent grise — c'est moins salissant.

La bourgeoise n'a pas besoin de posséder dans son armoire un jeu complet de pantalons. Elle n'en porte que l'hiver et en change rarement. Deux ou trois, et même moins, suffisent.

(1) *La Femme en Allemagne*, p. 60.

Le feutre noir est particulièrement apprécié. Un pantalon de feutre se porte toute la saison. En avril ou en mai seulement, on l'envoie chez le dégraisseur, pour ne le reprendre qu'au commencement de l'hiver suivant.

Pouah! voilà qui peut satisfaire la louable économie domestique de l'Allemande; mais ces détails suffiraient sans doute à assagir les mains de nos « poilus » les plus entreprenants et les moins raffinés.

Ce sont pourtant les modèles de « Damen-Beinkleider — ne traduisez pas par caleçons de bain pour dames — les plus courants.

Dans le grand monde et dans le demi — ils se touchent toujours de très près et en matière de dessous et de déshabillés sont généralement tangents — le haut persil berlinois enfile, il est vrai, sous la jupe tailleur, une « culotte abbé Louis XV » de satin ou de surah noirs, doublée de liberty clair, qui, collante des hanches, est serrée au genou par une boucle d'acier ou d'argent.

Ce fut là, ces dernières années, le dernier bateau pour les grandes élégantes. Cette culotte tenait lieu de jupons. Puis, dans l'entourage du Kronprinz-Monseigneur, où l'on passait pour ne pas mépriser les hommes de la garde, quel ragoût devaient avoir les plus notoires déshabil-

lées, quand leurs jupes tombées, elles apparaissaient travesties de la sorte.

On obéissait ainsi aux lois de la nature, tout en satisfaisant certains goûts que la Correctionnelle apprécie assez sévèrement et auxquels le Mauric's-bar a dû son éphémère réputation.

Mais il n'est pas donné à toutes les femmes de donner à leur époux, à leur amant ou à leur client, l'illusion d'un « Jésus-la-Caille ». A côté des « Damen-beinkleider » et de la « culotte abbé Louis XV », il y a place pour différents systèmes de pantalons, que la langue allemande a différemment baptisés.

Tout d'abord, le « système normal » — breveté et contrefait combien ! — du docteur Joeger.

Fait en tricot, l'objet descend jusqu'aux pieds, et affecte la forme soit d'un pantalon, soit d'une combinaison. La bottine à élastiques et à tirettes se met par dessus.

Ce n'est pas mal, mais, en fait de combinaisons, il y a mieux et il faut vraiment que l'on ait recours à la bêtise de 93 intellectuels allemands pour leur trouver des noms, des noms à coucher sous les ponts ou à finir dans un camp de concentration, et sans les retirer, encore !

On a ainsi le « Hemd-Rock-Beinkleid » (chemise-jupon-pantalon) ; le « Hemd-Beinkleid »

(chemise-pantalon, la combinaison proprement dite); et l' « Untertaille-Rock u. Beinkleid » (cache-corset-jupon et pantalon).

Ces différents objets sont, on le voit, aussi composés que les mots qui les désignent.. Les catalogues des maisons de confection allemandes en offrent divers modèles et ils se font en plusieurs qualités.

La qualité supérieure ne se contente pas d'être plus fine de tissu, plus soignée, plus élégante et plus courte de jambes. Un perfectionnement lui a été apporté, qui mérite d'être noté.

Moins que toute autre, la femme allemande ne peut songer à porter des pantalons et moins encore des combinaisons fermés. Les chopes de bière qu'elle ingurgite volontiers à la brasserie, à côté de son seigneur et maître, le lui interdisent formellement. Elle a, toutefois, une pudeur, ou mieux une pudibonderie relative et, pour pallier aux inconvénients de la fente généralement aussi béante que le sourire de l'héritier du trône d'Allemagne, elle a trouvé quelque chose, dont aucune Parisienne ne voudrait jamais, sans doute, affronter le ridicule.

La combinaison d'un modèle soigné est *à pont*.

Ce détail est très scrupuleusement représenté sur la figure du catalogue. C'est à la fois gro-

tesque et inconvenant. L'on ne peut songer sans rire à la gymnastique à laquelle sont contraintes les malheureuses qui portent cette lingerie. Oh honte ! au lieu de Bacchus ivre ou de Danaé surprise, Dorothée en train de baisser son pont ou Charlotte occupée à remonter le sien !

Et à l'heure des abandons, lors des petits jeux qui, dans la chambre tiède, où stagne le mélange cher du chypre et du tabac blond, — plus blond et plus savoureux que toi, Gretchen ! — précèdent les soupirs et les mots entrecoupés de la bien-aimée, avoir à déboutonner le pont de sa combinaison, à moins qu'elle ne préfère le faire elle-même :

— Attends, chéri, que j'défasse mon pont.

Voilà qui, dans la langue du grand siècle, doit singulièrement vous monter le bourrichon !

C'est comme pour les armements. L'Allemagne ne pouvait naturellement s'arrêter en aussi belle voie. Les dessous de la femme allemande sont, ainsi que ses appas, de l'artillerie lourde. Le « Hemd-Rock-Beinkleid » représentant sur sa Krupp le 320 autrichien, quoi d'étonnant à ce qu'elle y ait joint un « kolossal » 420, sous la forme des « Reformbeinkleider ».

Dans ce pays de la Réforme, où cependant

l'on semble réformer si peu, quelque docteur à court de mélanges détonnants ou de torpilles sensationnelles — avec tous ses défauts, bien préférable la Môme! — devait songer à réformer le pantalon féminin. Il est vrai que, malheureusement, cela ne dut faire de mal à personne et bien peu gêner les plantureux séants qui, huit mois de l'année, ignorent totalement l'usage des pantalons.

Ils ne se sont d'ailleurs pas fatigué les méninges, les intellectuels allemands, pour trouver ça : il y a vingt-cinq ans, bien des petites femmes, dont les agents de M. Lépine eurent peine à endiguer la rage réformatrice, en avaient fait autant. Les « Reformbeinkleider », c'est tout bêtement la culotte de bicyclette, sans bicyclette. Seulement, la ménagère allemande qui est à la fois économe et pudique à sa façon, la porte en flanelle, toujours pour économiser les frais de blanchissage et passe par-dessus une jupe. Elle est ainsi vêtue et protégée contre les surprises du froid, je ne parle pas de celles des sens. Pour elle, ils comptent peu. L'accouplement est pour l'Allemande une fonction plus qu'un plaisir et elle ignore généralement, malgré son penchant pour les bocks, « la froide majesté de la femme stérile ».

Ce molleton ou cette flanelle se boutonnent sur les côtés par de petites fentes latérales et un élastique passé dans un coulisse les serrent autour du genou.

Non, vrai, on comprend, quand on a contemplé ces pauvretés, le rut qui, lorsqu'ils sont à Paris, pousse les représentants des diverses classes de la grande Allemagne à se ruer — *turba ruit ou ruunt* — vers Montmartre et vers les divers établissements où d'aimables enfants, ignorant, elles, l'infamie des molletons et des flanelles, montrent, pour aguicher ces clients de passage, beaucoup du blanc de leurs dessous et un peu du rose de leur chair.

Semblables au faucon désencapuchonné du divin Arétin, les verres de leurs lunettes d'or couvertes de buée, le visage rouge et la nuque guettée par la congestion proche, ils halètent de luxure. Un prurit leur monte au cerveau qui, à la sortie du music-hall, leur fera accompagner dans un garni voisin quelque pauvre fille, qui, à juste titre méfiante, aura soin de se faire baillller son petit cadeau, avant de livrer au Werther en vadrouille ou à l'Herman en goguette, son jardin cependant si peu secret.

Que Mercure, qui passe pour réparer les méfaits de Cupidon, soit propice à l'homme aux

lunettes! Parfois, cela s'est vu, la fille profitera du sommeil du rustre pour soulager son portefeuille crasseux de quelques billets et il ira, le matin, tout penaud, las d'avoir marché dans son rêve entôlé, raconter sa mésaventure au commissaire de police.

Cet honorable foncionnaire classera la plainte, comme il convient, et, à son tour, la laissera dormir. Quant à plaindre le professeur Knatschké plus souvent! il n'avait qu'à ne pas tromper madame son épouse ou sa fiancée aux cheveux de chanvre avec la première venue — hein! on est moral ou on ne l'est pas? — puis, c'est toujours autant de repris sur le bandit de grand chemin que cache tout Allemand.

Des « chiffons de papier, » après tout! Allons-nous leur accorder plus d'importance que M. le Chancelier lui-même?

Vraiment, ça sent mauvais. Ces gens-là laissent derrière eux un fâcheux relent de brôme et de chlore. Vite, brûlons du sucre et parlons de la Parisienne, la vraie, que la nécessité de payer sa logeuse et d'assurer la maigre pitance du lendemain, ne force pas à « marcher » avec tous les infidèles qui viennent chercher à Montmartre le paradis de Mahomet qu'Enver-Pacha, malgré ce

nom prédestiné, est incapable de leur fournir.

Non moins que la professionnelle de la butte, elle ignore l'emmaillottement des molletons et des flanelles; malgré la méchante concurrence que lui fit, un moment, l'inesthétique culotte de jersey, le pantalon est resté pour elle un objet de première nécessité, dont elle aime à soigner particulièrement l'agencement.

C'est un peu le voile sacré qui, loin de cacher sa nudité attendue, se contente de la voiler et la rend plus désirable. Elle sait la toute puissance des dessous, si réduits soient-ils, et connaît l'entêtante griserie des déshabillés.

Aussi, les pantalons sont-ils, dans son trousseau, l'objet de soins tout spéciaux. Ils la touchent de trop près pour que l'étoffe, ô Tartuffe, n'en soit pas, plus que toute autre, moelleuse. Il n'est pas pour eux, de dentelles trop belles, ni d'entre-deux trop aguichants. La Parisienne connaît l'art des transitions : l'écrin, en s'entrouvrant, laissera apercevoir la radieuse nudité de son corps et la « consolante harmonie » de son ventre. Il faut donc qu'il soit digne de l'éternelle fleur de lotus, vers laquelle appareillent sans trêve les désirs des hommes.

Fût-il très simple, blanc et uni, honnête et

bourgeois, à peine orné d'un feston ou d'un volant, il aura encore pour un amoureux tout son charme et même ce parfum de mystère que comporte la cueillaison du rêve que l'on va cueillir. Sous son sabot se détache, au-dessus du bas, en une ligne rose et lisse, la chair des cuisses, et voici, que plus haut, dans l'« envergure harmonieuse » que chanta comme nul autre le bon Théophile Gautier, germe, à travers la fente béante de la batiste ou de la percale

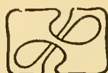
..... la mousse blonde ou noire
Dont Cypris tapisse ses monts.

Les pudibonderies bêtes de jadis sont abolies. Foin de l' « inexpressible », de l' « indispensable » ou de l' « innomable », la Parisienne n'a pas plus peur du mot que de la chose. Elle dit simplement, sans songer à mal, son « pantalon » et le vocable évoque aussitôt à l'esprit quelque chose de très féminin et de très charmant. La forme peut varier : pantalon-jupon ou jupon-pantalon ; ces orphelins, vêtus de blanc ou de rose, se ressembleront comme des frères. Parfois, conséquence des jupes étroites de ces dernières années, ils affectèrent une forme plus masculine, et plus bravement encore, celles

qui les portaient disaient, amusées, leur « culotte ».

Les magasins de blanc avaient même lancé un moment un mot et un objet nouveaux qui, d'ailleurs, ne firent pas fortune ; le pantalon « couche-culotte ».

Chères gosses !



LE PANTALON
ET LA CARICATURE

Finis désormais les nus rayonnants et sans malice du premier Empire et de la Restauration, finis les visions engageantes, les aperçus de cuisses avec lesquels l'imagerie de 1830 raccrochait les passants.

J. Grand-Carteret.



LE PANTALON ET LA CARICATURE

Il y aurait là, semble-t-il, matière à un chapitre assez amusant à ajouter à l'histoire du pantalon féminin. Des caricatures anglaises dans lesquelles le pantalon apparut sous les jupes des premières ferventes, non de la pédale, — elle n'existait pas encore — mais de la draisienne, aux suggestives combinaisons de Fabiano, ce serait rappeler, par le dessin et par les légendes qui l'accompagnent, les étapes du pantalon.

En même temps que son usage se généralisait et s'imposait, la hardiesse des dessinateurs croissait et ne tardait pas à en indiquer les moindres détails. Au lieu de sa silhouette esquissée à grands traits, ils ne reculent plus maintenant devant le réalisme de sa fente et devant la note

gamine du pan de la chemise qui s'échappe, quand ce n'est pas un coin de chair qui apparaît.

La Parisienne en corset — le corset noir de Mme Moraines — et en pantalon : n'est-ce pas un peu la Montmartroise de Willette, cet être exquis, chiffonné et charmant, destiné à révéler à nos neveux une Butte sacrée qui déjà n'existe plus, si jamais elle a existé. Le talent et l'imagination de l'artiste a, en effet, poétisé et synthétisé toutes ces échappées du Moulin de la Galette et de tous les moulins où l'on danse, pour en faire sa Colombine, chantant, mieux que toute autre, la bonne chanson des vingt ans et des libres amours. Le prisme de Pierrot leur a prêté les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mais, laissons cela. Cette petite femme en pantalon, qu'elle soit de Boutet, de Forain, de Gerbault, de Préjelan, de Guillaume, de la Nézière ou de Vallet, nous entraînerait trop loin. Maison de rendez-vous, hôtel garni ou garçonnière, l'aventure, pour amusante qu'elle puisse paraître, ne laisserait pas d'être banale et se terminerait à la manière accoutumée.

Fantaisies, épidermes, phrases dépourvues de suite, brusque sursaut hors du lit, eau tiède, animal triste... ou gai : gardons-nous d'« évoquer les minutes heureuses » et bornons-nous à

étudier la place prise par le pantalon dans les légendes des caricaturistes.

Pour éviter l'ennui d'une redite, je ne reviendrai pas sur les légendes de Hadol, de Randon, de Bertall ou de Grévin, qui ont trouvé place dans les chapitres précédents.

Le pantalon est un objet dont il n'est pas bon pour une débutante de s'embarrasser, quand elle va soumettre à un directeur ses « dispositions », ou du moins, faut-il qu'il soit très court et très... ouvert.

La scène est prévue d'ailleurs. Elles relèvent leurs jupes avec la facilité que d'autres mettent à se coucher ou à s'agenouiller. Le négrier en blanc devant lequel elles montrent le plus possible de leurs jambes vise parfois à l'esprit et joint à sa rosserie celle du mot.

— Je vois ce que c'est... tu auras du succès dans les levers de rideau, fait dire à l'un d'eux, J. Wély, dans un de ses dessins du *Rire* (29 février 1908).

Les dessous de leurs pensionnaires les intéressent, il est vrai, bien plus que leurs couplets. On connaît cette réponse faite à une artiste et que nota Ibels dans sa *Traite des Chanteuses*, par le directeur d'une de ces agences où le chantage semblait se pratiquer plus que le chant :

— Hé! je me fous pas mal de vos chansons, c'est votre répertoire de pantalons qu'il me faut! (1).

Depuis une vingtaine d'années surtout, — conséquence probable de la campagne de la ligue contre la licence des grues, — le pantalon a pris autant de place, sinon plus, dans la légende des dessins, que sous les jupes de celles qui les portent.

Nos humoristes ont fait bon marché (rayon de blanc) de la pudibonderie bébête qui, longtemps, avait imposé son p'tit cadenas à leur crayon et à leur plume. Le pantalon apparaît dans leurs légendes et dans leurs dessins, depuis le moment où on l'achète jusqu'à celui où on les quitte.

L'ordre semble on ne peut plus logique. Pourquoi ne le point suivre?

De Tézier, dans le *Charivari*, cette Parisiennerie. A un comptoir d'un grand magasin, une belle dame marchande :

— Bien cher, tout cela.

Et, la bouche en cœur, sur les lèvres le sourire stéréotypé qui fait partie de son office, le vendeur de riposter par cette observation

(1) André Ibels : *La Traite des Chanteuses*. Paris, Juven, s. d., in-12, p. 40.

empreinte d'une philosophie que n'aurait point reniée Renan :

— Madame sait bien que ce n'est pas sur les dessous qu'il faut économiser; c'est ce qui se voit le plus.

Les maris sont seuls à en douter, et, contrairement à la légende de Gavarni, ils ne font pas toujours rire :

— Vois, mon chéri, je me suis acheté un pantalon et une chemise tout en dentelles.

— C'est de la folie. Dépenser tant d'argent pour ça!... Qui le verra?

— Eh bien!... toi pour commencer.

(J. Plumet : le *Rire*, 7 mars 1914.)

De M. de la Nézière, l'un des fervents du vieux Montmartre, dont il a su joliment respecter l'harmonie et le charme, en y faisant construire le plus délicieux home qui soit, non plus le comptoir de blanc, mais le salon d'essayage d'une lingère en renom :

En pantalon, la dame essaie.

— Notre nouvelle création est légère et charmante et madame pourra faire remarquer à tout le monde combien le tissu est agréable au toucher. Madame en recevra partout des compliments.

(L'*Indiscret*, 1902.)

Il n'est pas bon, pourtant, d'aller offrir de ces fanfreluches à quelque vieille fille échappée de la sacristie la plus voisine, dont la silhouette rappelle assez heureusement celle d'un fourreau de parapluie.

Comme l'a si bien dit notre poète national Blaise Petitveau :

Cette respectable personne
Pourrait ne pas la trouver bonne
Et se laisser aller à de fâcheux courroux.

— Non, mais, dites donc, est-ce que vous me prenez pour une impure?

(Abadie : le *Rire*, 20 août 1910.)

La petite femme de B. Gautier, encore que rappelant par trop les Parisiennes de Grévin, est vraiment bien préférable et autrement moderne :

— C'est égal, avec des dessous comme ça, une femme peut passer la tête haute.

(Le *Charivari*, 12 juillet 1893.)

Les trousseaux, la hantise de la lingerie et des dessous! Tout ce qui touche, et de très près, la femme, comme tant d'autres, Catulle Mendès l'avait eue un peu. Aussi, loin de prévoir alors (1902) la mort affreuse du poète de *Philoméla*,

l'*Indiscret* lui avait consacré un dessin plutôt méchant :

« M. Catulle Mendès (en extase... devant... ou plutôt derrière une jolie mondaine).

— O Providence! Faites que moi, qui crois à la métempsycose, je devienne, après ma mort, pantalon de femme.

« Sa prière fut exaucée; mais, comme sur terre il avait sans compter prodigué ses faveurs..., après sa mort il fut amèrement puni. »

Devenu pantalon, le poète recouvre, en effet, le puissant et énorme fessier de quelque bas bleu hors d'âge, le dernier ponton.

Le Parthénon! Au dessous de ces hauteurs, c'est la ville et son négoce. Devenus calicots, alors que l'agriculture passe pour manquer si désespérément de bras, des déracinés, pommadés et cravatés de clair, vendent à de jolies acheteuses que ces indiscrétions n'effraient pas les parties les plus intimes de leur toilette, et vantent leur marchandise.

Ecoutez celui-ci de Guillaume. Il a toute la sottise et toute la suffisance de l'emploi et doit y joindre l'accent redoutable de Béziers. — On se fait redouter comme on peut :

— Madame préfère les pantalons fermés?

— Oui.

— Madame a bien raison. On est bien plus chez soi.

(Le *Frou-Frou*, 1901).

Le *Frou-Frou* semble tenir à cet « on est plus chez soi » qu'un beau jour me servit une jeune femme qui, du moins, avait l'excuse d'être une jeune mariée, une de ces lunes de miel auxquelles le divorce a pu seul mettre un terme. Quatre ans plus tard, on y pouvait lire cette légende, très proche parente de celle de Guillaume, mais moins fine :

— Que penses-tu de mes nouveaux pantalons fermés ?

— Exquis, ma chère !... et puis, au moins, on est plus chez soi !

(25 novembre 1905).

Malgré leur élégance et leurs dentelles, les pantalons sont un peu comme la ceinture dorée. Bonne réputation vaut mieux que culotte trop garnie. La tapageuse lingerie bonne à épater les provinciaux en vadrouille, la tournée des faux ducs, ne saurait valoir à sa propriétaire un attachement sérieux (par ses mensualités). Ce sont des nuances que n'ignore point le cœur d'une mère. D'où cette observation d'une matrulle de

Forain à sa progéniture, à la suite d'une rentrée tardive :

— Tu ne me feras jamais croire que tu vois des gens comme il faut avec c' pantalon-là !

(Le *Courrier français*, 19 juillet 1891) (1).

Ces dessous-là ne sont pas davantage indiqués pour aller obtenir d'un créancier un délai *sine die*, à moins que, pour employer une expression qu'affectionnaient nos grands-pères, on ne le sache porté pour « la bagatelle ».

— Je vais aller le trouver ce sale créancier..., on verra un peu s'il a le cœur de poursuivre une honnête femme qui a mère et enfants à sa charge.

— Bien, alors, tu aurais dû mettre une chemise plus simple, ç'aurait l'air plus sérieux.

(Radiguet : le *Rire*, 20 août 1898.)

Il est, par contre, des parties de campagne et des visites qui commandent impérieusement à la femme de soigner ses dessous. Le linge uni serait, ces jours-là, déplacé.

D'un amant prudent et peu jaloux :

— Tu sais, mets du beau linge, Nini, toutes

(1) Reproduit dans *La Comédie Parisienne* (1re série). Paris, G. Charpentier et E. Fasquette, 1892 ; in-12, p. 79.

les fois qu'on va à la campagne chez Georges, on ne sait pas avec qui on couche.

(Conrad : le *Frou-Frou*, 1901.)

Le fin du fin : savoir prévoir. Il y a, il est vrai, de bien drôles de maisons :

— Mâtin ! Quel pantalon !

— Tu sais bien que chez les X..., où nous dînons, on vaccine tout le monde au dessert...

(G. Meunier : le *Rire*, 22 mars 1902.)

Et ce sont les gendelettres, ces naïfs, les journaleux du petit reportage, virtuoses du chien écrasé ou ténorino de l'interview, ceux qu'étonnent et emplissent d'admiration le très moderne vieux Rouen d'un bidet souvent enfourché et les fausses valenciennes de linges qui ne demandent qu'à être retirés.

THÉATREUSES

— Quels dessous suggestifs !

— Dame, mon cher, c'est mon jour de réception des journalistes.

(Hil : *Paris-Galant*, 1910.)

Les maladroits ils ont des stylo qui fuient ou leur hâte de noter ces splendeurs sur leur block-notes leur a enlevé le libre exercice de leurs



mains, car sur ces blancheurs point mûres encore pour la blanchisseuse, voici des *taches d'encre*, qui n'ont point l'excuse de provenir de l'écritoire de Maurice Barrès :

— Ça ne m'étonne plus que le monsieur qui est venu hier ait cru que madame connaissait des journalistes : madame a des taches d'encre sur son pantalon.

(Carlègle : le *Rire*, 10 novembre 1906.)

Annette, vous croyez donc encore aux tares professionnelles, mon enfant?

Enfin, taches pour taches, celles-là ne sauraient être suspectées et soumises à l'examen des médecins légistes. Elles ne sauraient même empêcher le riche « mariage », pour peu que le michet ait le désir de se créer des relations dans le monde des demi-lettres.

Le michet! Les plus belles et les plus troublantes lingeries lui sont réservées aussi bien à Vienne qu'à Paris.

Au-dessous d'un dessin de Roystrand, une sujette de François-Joseph, le seul et véritable « Increvable » ainsi que le qualifia heureusement le *Matin* — de se munir en conséquence :

— Le vieux comte doit venir me trouver aujourd'hui pour que j'engage son fils à me

quitter! Il s'agit d'avoir du linge capiteux (1).

Qu'il soit « Falstaff ou bien Hotspur », le monsieur s'extasie devant ces élégances, cependant que la poule glousse d'aise et ayant insuffisamment suivi la laïque, lisse ses plumes et ne comprend pas :

— Un prince, oui, ma chérie, un vrai!... Il m'a même dit qu'il aimait mieux mes dessous que ceux de lady Plomatie... une grande dame de sa cour, sans doute... tu parles!

(G. Meunier : le *Frou-Frou*, 1901.)

Les femmes du monde ne sont pas sans envier, on peut le croire, à ces enfants chères le luxe de leurs lingeries. Il y a comme ça des ambitions qui sont faciles à satisfaire et on leur fait tant de plaisir.

De Gerbault, cette « Ambition de femme du monde ». Le dessin et la légende sont charmants :

— Alors vous trouvez que j'ai des dessous de cocotte? Bien vrai? Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir?

(Le *Frou-Frou*, 1901.)

Oui, mais que la femme qui soigne ainsi son

(1) Reproduit par GRAND-CARTERET : *Images galantes et Esprit de l'Etranger*. — Paris, Librairie mondiale, s. d.; in-8.

linge, les jours de ses cinq à sept, se méfie des belles-mères et des maris jaloux. Ces êtres-là sont terribles et ne sont dupes ni des dentelles, ni des pantalons roses :

— Ugène... méfie-toi! Ta femme met son pantalon rose.

(L'*Assiette au beurre*, 15 septembre 1902.)

Autre suspicion, celle-là signée Guillaume :

— C'est pour aller chez le photographe que tu mets un pantalon rose?

(Le *Rire*, 24 juin 1905.)

Encore un qui est près de se douter que, chez le photographe, le pantalon est le plus généralement inutile.

Puisque les caricaturistes tiennent au pantalon rose, il vaut mieux pour la femme que le mari joue aux courses : ce pantalon porto-veine sera pour lui le fin tuyau et lui permettra de ponter sur les grosses cotes :

— Ma femme met son pantalon rose?... Je cours à Auteuil et je joue un louis sur le tocquard.

(Samanos : le *Rire*, 16 décembre 1911.)

Des raisons analogues nous feront retrouver ce tocquard. C'est là une façon charmante d'utiliser une situation particulière au mieux de

ses intérêts sans prêter le... front à la médisance.

Ah! les philosophes qui ne chantent pas la chanson du browning et que laissent froids les papiers et la procédure des avoués.

Le fiancé lui-même, ce bon jeune homme si réservé et un peu godiche, s'enhardit parfois et la fantaisie lui prend de vouloir photographier, avant la lettre, sa fiancée en pantalon.

La blanche brebis a des scrupules et les confie à sa femme de chambre :

— Mon fiancé voudrait me photographier ainsi, en pantalons; ne croyez-vous pas, Catherine, que, pour la fille d'un sénateur, ce serait tout de même un peu risqué?...

(Almanach du *Sans-Gêne*, 1904.)

De quoi vous plaignez-vous, Mademoiselle, cela prouve que votre fiancé vous croit de jolis pantalons et non de ces horribles madapolams qui interdisent aux filles sans dot d'espérer lever, à la mer ou dans les villes d'eaux, l'amant sans relâche attendu.

Les Départs.

— Non, mais, maman, crois-tu que c'est avec des pantalons pareils que je vais trouver un mari?

(Le *Frou-Frou*, 1901.)

Mieux valent la douane, c' pas? et les démêlés de cette mondaine qui rive fort bien son clou, — une table, près de la fenêtre, — au personnage, un de ces gabelous, qui n'ont de commun avec Alceste et avec vos rubans, Marthon, que la couleur de leur uniforme.

A la Douane.

— Mais, ces dentelles, ce sont mes chemises, mes pantalons...

— Mazette! On ne doit pas s'embêter avec vous...

— Combien je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous en dire autant.

(Balluriau : L'*Assiette au beurre*, 19 octobre 1901.)

Très joli! mais, au moins, faut-il que le contenu réponde au contenant. Ces élégances siéent mal à une vieille femme ou à une maritorne. Laiderons et dondons, celles dont la graisse déborde de tous côtés, n'ont que faire de ces dentelles. La dame trop mûre, qui a peine à soutenir la gélatine de ses seins et à comprimer, sous le corset, le gras-double de son ventre, fera bien de renoncer à ces gentillesses.

Le pantalon le plus froufrouté du monde

n'enlèvera rien à la laideur d'un vilain derrière. Il en fera, au contraire, ressortir l'énormité et le grotesque : salons d'automne que guette le cubisme et auxquels les caricaturistes n'ont pas ménagé leurs traits : les grasses en pantalon.

Pourtant, elles n'ont abdiqué aucune prétention, elles rêvent de conquêtes et volontiers feraient les petites folles :

— Croyez-moi, ma chère, faites comme moi. Soignez vos dessous... Un homme qui trouve en sa femme toutes les séductions d'une fille ne songe pas à la tromper.

(Radiguet : le *Rire*, 15 octobre 1898.)

Et ce sont des chichis :

— Pardon de vous recevoir ainsi, Arthur, mais si souvent vous m'avez répété que vous adoriez les dessous féminins.

(Engel : le *Rire*, 22 avril 1899.)

Pas plus que le garçon boucher, le charbonnier n'échappe aux agaceries de ces antiques femelles, presque un détournement de mineur :

— Tu as bien raison, Nini, de porter ce genre de pantalon. Encore hier, chez moi, j'ai fait tourner la tête de mon charbonnier.

(Le *Frou-Frou*, 1901.)

Les risques de la profession. Comme le peintre, ce fils de l'Auvergne, eût sans doute préféré un bon verre de vin. L'on ne comprend que trop bien la froideur des satyres les plus réputés en présence des agaceries de ces grand' mères qui font les enfants et songent encore à violer le dixième commandement, à des heures où les portes de Charenton et de Chardon-Lagache sont depuis longtemps fermées :

— Vous avez dû remarquer comme moi, chère madame, que les hommes d'aujourd'hui ne savent plus apprécier les dessous féminins...

(Sigl. : Le *Rire*, 25 juillet 1908.)

L'office, naturellement, s'en mêle, et il n'est jusqu'à la cuisinière, l'initiatrice à l'eau de vaisselle, qui ne risque de se faire flanquer ses huit jours, en arborant des pantalons sensationnels, idoines à griser l'imagination du fils de la maison :

— Je m'suis acheté un pantalon, monsieur Marcel, si madame le voyait, elle me flanquerait à la porte.

(Poulbot : Le *Rire*, 13 janvier 1906.)

Parfois, elle se contente de l'emprunter aux tiroirs de madame elle-même et quelle rosserie,

quelle terrible leçon, dans cette légende de Falke, si le cocquebin osait comprendre :

— Ça c'est gentil d'avoir acheté un pantalon de cocotte !

— J'l'ai pas acheté, j'l'ai chippé à madame votre mère.

(Le *Rire*, 14 décembre 1912.)

Il faut, cependant, qu'un pantalon soit ouvert ou fermé. Ce dernier est l'exception et je crois peu, pour ma part, au *Repos hebdomadaire*. Si amusant que soit le dessin de Léonnec, il semble rentrer dans le domaine toujours charmant de la fantaisie.

A pleines mains, une jeune personne, au large chapeau, soulève jusqu'à la ceinture son jupon et sa jupe, découvrant son pantalon clos, sur laquelle se détache cette inscription chère aux courtauds de boutique :

Fermé le dimanche.

(Le *Sourire*, 14 mars 1908.)

Le mot est drôle — déjà il avait été révélé par le *Sottisier* du *Mercure* — mais, ce n'est qu'un mot. On en peut dire autant de cette légende de Gris :

— Comment tu portes des pantalons fermés, maintenant?

— Mais certainement. Toujours pendant les vacances...

— Ah oui! Réouverture en septembre...

(Le *Rire*, 11 septembre 1909.)

C'est précisément le moment où de très honnêtes dames les reprennent, après les avoir quittés tout l'été. Mais, rassurez-vous : ils ne sont pas fermés.

La plus jeune des arpètes de l'atelier — elle accuse seize ans et en paraît bien treize — ne consentirait pas à les porter ainsi. C'est moins, dans sa bouche, une négation qu'une protestation indignée :

— Ta mère ne te mets plus de pantalons fermés?

— Penses-tu?... j'ai seize ans aujourd'hui.

(Poulbot : Le *Rire*, 1er octobre 1908.)

Plus jeune d'un an, Nini est moins heureuse. Sa mère, une femme qui sans doute a eu des malheurs dont la jouvencelle est peut-être la conséquence, — l'inconséquence d'un vieux — la condamne aux pantalons fermés qu'elle-même prétend porter :

Les quinze ans de Nini.

— Comment un pantalon fermé?

— Oui, ma fille... comme moi.

(Mirande : Le *Rire*, 27 décembre 1913.)

L'âge passe vite qui permet aux gamines du quartier de laisser déchirer leurs pantalons, quand ils sont fermés, par leurs camarades du sexe opposé, pour voir ce qu'il y a dedans :

— C'tte sale tête de cochon-là, i m'a encore déchiré mon pantalon.

(Poulbot : Le *Rire*, 14 novembre 1908.)

Jeux de mains, jeux de vilains. Très préférables pourtant, ces gosses de Poulbot aux septuagénaires, pas toujours bien propres, dont la curiosité semble avoir survécu à la virilité.

C'est encore du pelotage et la morale qui couvre ces méfaits a vraiment bon dos.

Les Bêtes féroces : le moraliste.

— Mon enfant, je vais voir si vous avez un pantalon fermé...

(Roubille : *l'Assiette au beurre*, 23 septembre 1905.)

Un autre spécimen de l'espèce, c'est *le Protestant en voyage*, de Willette. Il semble, malgré son collier de barbe blanche qui en faisait presque un portrait, relever, comme le moraliste,

du pied dans le derrière, si ce n'est de la correctionnelle ou de la cour d'assises.

En wagon, le Tartuffe, non moins sensible aux beautés temporelles qu'à leurs sœurs éternelles, ne peut résister à la tentation de se livrer à une petite enquête touchant les dessous de la jeune femme qui partage avec lui la solitude d'un compartiment de première :

— Si je regardais voir si elle a un pantalon?... Allons du courage, c'est pour la morale.

(*Courrier français*, 3 décembre 1893.)

L'enquête n'a pas donné, paraît-il, un résultat favorable; Tartuffe a tâté une étoffe plus moelleuse que la jupe d'Elmire, aussi, cachant son trouble sous une apparence paternelle et bonnasse, offre-t-il à sa voisine un de ces pantalons dont sa valise contient toujours des échantillons :

— Ça coûte donc bien cher, un pantalon, ô ma sœur?

(Le *Courrier français*, 21 janvier 1894.)

La chère petite n'a pas pris seulement goût aux préludes comme Héloïse, elle a pris également goût à l'objet. Le couple est installé maintenant à l'hôtel. En bras de chemise, l'homme zieute par-dessus ses lunettes et sa

Bible, l'aimable enfant, dont, moqueurs, les seins saillent hors du corset, cependant qu'un court et coquet pantalon ceint ses hanches — pures et radieuses, ô Marguerite — et dessine le contour ferme des cuisses.

A coup sûr, il en aura pour son argent — on n'en saurait dire autant de la pauvrette — mais, c'est égal, 80 francs un pantalon de propagande, il faudra, au retour, joindre à la note de la lingère quelques frais accessoires pour la faire « registrer » par le comptable de la Ligue :

— Parfait!... mais 80 francs un pantalon... Je vais être grondé à la Ligue.

(Le *Courrier français*, 28 janvier 1894.)

Il est un âge auquel on est vite au bout de son rouleau et auquel, pour reprendre le mot d'un maître qui nous est cher à tous, on demande surtout de la patience à sa partenaire. Le petit voyage est terminé : ils ont repris le train, Malicieuse, émoustillée par quelques détails croustillants, elle lit la Bible; Lui, méthodique et méthodiste, replie le pantalon qu'il vient de lui retirer, prêt à le renfermer dans la fameuse valise.

Lui. — Décidément, le pantalon est incommode; rangeons-le comme objet de propagande.

Elle. — Mais il est rigolo pain de seigle, son bouquin!

(*Courrier français*, 11 février 1894) (1).

Les vieux, les vieux, sont des gens heureux, avons-nous dit : à condition de n'avoir point soif, ils ne doutent de rien, à moins que déjà ne se fasse sentir l'effet de cette trépidation des trains, que le bon poète Armand Masson chanta en un poème lapidaire :

La trépidation excitante des trains
Vous glisse des désirs dans la moelle des reins :
Pan! un enfant!

Ah! non, pas ça : ce serait peut-être un singe.

Pour revenir aux pantalons fermés — parlons-en toujours et n'en portons jamais — qu'un linger n'aille pas envoyer par un trottin une culotte aussi saugrenue à une de ses clientes. L'accueil serait plutôt froid :

— Des pantalons fermés! Est-ce que votre patron me prend pour sa femme?

Ou, fermé, faut-il, du moins, qu'un pantalon se puisse ouvrir :

Chez le marchand de linge.

— Ouvert ou fermé?

(1) Tous ces dessins ont été reproduits dans les *Œuvres choisies de Willette* (Paris, Simonis Empis, 1901 ; in-8.)

— Bah! fermé, mais que ça puisse s'ouvrir!

(J. Wély : Le *Frou-Frou,* 1901.)

Malheur à la caméristе qui, par mégarde, aura donné à sa maîtresse un pantalon fermé, le jour où elle doit voyager avec de vieux messieurs. Nous retombons dans refrain connu : c'sont là des chos' qu'un' femm' n'... pardonn pas.

— Vous savez, ma petite, la première fois que vous me donnerez des pantalons fermés les jours où je dois voyager avec des sénateurs, je vous retiendrai un mois de vos gages!

(Chantelaine : *L'Indiscret*, 1902.)

Même au bal de l'Opéra, où, dans les couloirs, la galanterie française aimait à revêtir une brutalité toute germanique pour tripatouiller les dessous des dominos, la plupart ne s'embarrassaient pas d'un pantalon fermé. Au besoin, si elles craignaient par trop les mains froides, elles recouraient à l'épingle cruelle pour clôturer l'entrebâillement de la fente :

— C'est qu'on dit qu'à l'Opéra, ils sont très entreprenants.

— Tant pire pour eusses..., ils trouveront des épingles.

(Lourdey : Le *Journal pour tous*, 29 janvier 1896.)

Les imprudentes, il n'en faut souvent pas davantage pour ruiner les plus belles espérances :

— Et ne laisse pas d'épingle à mon pantalon comme l'autre jour. Il n'en faut pas plus pour briser une carrière.

(*Paris-Galant*, 1913.)

Il y a des plaisanteries faciles que les humoristes, comme les revuistes, n'ont garde d'omettre :

— Mon amant aime que mes pantalons soient tout roses !...

— C'est curieux, le mien préfère qu'ils soient tout verts !...

(Almanach du *Sans-Gêne*, 1904.)

Chanson analogue :

IDYLLE.

LUI. — Avec ta manie de toujours t'asseoir sur l'herbe, voilà que mon pantalon est tout vert.

ELLE, *distraite*. — Eh bien, ferme-le.

(Le *Rire*, 4 juillet 1903.)

Il y a, cependant, des fantaisistes pour les porter tantôt ouverts, tantôt fermés, suivant leurs inspirations, suivant la couleur du ciel ou leurs projets. Dans ce cas, si peu observatrice qu'elle soit, leur femme de chambre saura à l'avance, suivant le modèle choisi, si Madame rentrera dîner le soir avec son mari, ou si elle rentrera en retard pour le déjeuner :

— Madame mettra-t-elle une combinaison?

— Un pantalon ouvert, Justine, avec de la valenciennes.

Justine, *étourdiment ou effrontément*. — Alors, Madame ne dîne pas avec Monsieur, ce soir?

(Vallet : *Vie Parisienne.*)

De Vallet également :

Justine. — Ouvert ou fermé, le pantalon de Madame?

Madame. Ouvert, Justine, ouvert avec des nœuds roses.

Justine, *à part*. — Allons bon on va encore déjeuner en retard ce matin!

(*L'Indiscret*, 1902.)

Cette Justine — son prénom l'y autorise — semble ne pas ignorer « les malheurs de la vertu ». Un mari qui n'ignore pas les siens

saura également quand il devra tenter la veine à Auteuil ou sur la pelouse humide des suburbains. Le pantalon ouvert constitue, pour certains, comme le pantalon rose, un pronostic :

LE BON TUYAU.

— Si elle se colle un pantalon ouvert... Je prends le toquard dans un fauteuil...

(J. Wély : le *Frou-Frou*, 1901.)

Le pan de chemise de Nana et d'Echalote, le fâcheux pan de chemise, parfois si amusant, ne pouvait, naturellement, manquer de tenter la verve des artistes. Le plus souvent, tel Marcel Capy, le peintre des lys, Capy des lys, tels Gerbault ou La Nézière, ils se contentent de le dessiner. Parfois, pourtant, ils le font intervenir dans leurs légendes :

De Carlègle, ce quatrain :

De son amie, Untel remarquant la chemise
Qui passait par le pantalon entre-bâillé,
Répéta ce dicton qui lui parut de mise :
« Il faut qu'un pantalon soit ouvert ou fermé. »

(Le *Rire*, 24 mars 1906.)

Ce pan, corollaire inévitable des pantalons ouverts, certaines le craignent, d'autres en rient, de plus nombreuses s'en moquent. Intimement

lié aux dessous, il fait partie des déshabillés. La mondaine n'y échappe pas plus que la midinette ou que la professionnelle : passe hâtive ou liaison sérieuse, il manque rarement de jeter, une fois la jupe tombée, sa note gamine.

Leurs Gueules.

Celle de l'ancienne pensionnaire des Oiseaux
Adultère avec la croix et la bannière
(Grün : l'*Assiette au beurre*, 18 mars 1903.)

C'est l'exception quand, sous les jupes d'une femme troussée à l'improviste, la « bannière » n'apparaît pas; aussi, au-dessous d'un dessin qui aurait pu joliment illustrer la fameuse scène de l'*Assommoir*, Balluriau a pu tracer, exclamative, cette légende :

BATAILLES DE FEMMES. LE DUEL AU LAVOIR.

— Ah! mince alors! Madame a peur des courants d'air?... Le pavillon est en berne!

(Le *Rire*, 28 octobre 1905.)

Le grand pan n'est pas mort.

Mieux que les manifestations féministes et que le raffut momentanément oublié des suffragettes, le pantalon a amené entre les sexes une

sorte d'égalité. Comme Monsieur, Madame a son pantalon et en est fière. Le vieux rêve de toutes les femmes de porter culotte est exaucé. Souriante, une petite femme de Gerbault s'exclame, dans le *Rire*, avant de dépouiller l'inutilité de cette lingerie :

ÉGALITÉ.

— Vous faites le fier parce que vous êtes un homme. Eh bien quoi ? moi aussi, j'ai un pantalon.

Ce pantalon se prête à tous les sports, aussi bien au jeu un peu désuet du saute-mouton qu'à la séance d'équitation si fâcheusement interrompue de Marthe Payet, à Bayreuth.

Au-dessous de deux fringantes déshabillées se livrant à cet innocent amusement, L. Vallet a placé cette invitation moins innocente :

GREAT EXHIBITION.

Mme la comtesse Ida de Monplaisir et Mlle Ninon de Chabot ont l'honneur de prévenir leur nombreuse clientèle de l'ouverture de leur grande exposition de blanc.

(Le *Frou-Frou*, 1902.)

Objets d'art nouvellement arrivés — ne mettons pas débarqués — de la Chine et du Japon... On les connaît ces expositions et le bristol qui

invite à les visiter... On y est généralement d'un louis.

D'aucunes, assez nombreuses, aiment à s'attarder en pantalon. Elles se trouvent charmantes ainsi et elles n'ont pas tort. C'est un déshabillé coquet et commode, à condition, toutefois, que la femme soit jeune et qu'elle ne tienne ni de la poupée de Jeanneton, ni de la Vénus hottentote.

Ainsi, il ne saurait convenir à la femme du herr professor, la Diane des fesses, ni même à la milliardaire américaine, quand elle a atteint l'âge de la Baronne. Ces très ci-devant jouvencelles marcheraient encore volontiers; mais, hélas ! le chic et le sac ne marchent pas toujours d'amble :

— T'as le sac, mais pour le chic, faudra repasser, ma vieille.

(Grandjouan : le *Rire*, 28 mai 1904.)

Trop de teutons. Cette jeune Viennoise a pour elle la jeunesse; elle voudrait bien, elle aussi, marcher, mais, point assez moderne pour prendre un amant, il lui faudrait la croix en plus de la bannière que déjà elle possède. Pour mieux goûter plus tard aux joies de l'adultère, à sa

toilette, elle songe au bon motif en attendant le meilleur :

— Ces imbéciles d'hommes, avec leurs compliments : combien je suis plus jolie dans ma toilette de bal. S'ils savaient combien plus jolie je suis sans aucune espèce de robe, depuis longtemps déjà, l'un d'eux m'eut épousée.

(*Wiener Caricaturen*, 1903) (1).

Dame, on fait bien des choses, habillée, ou à demi-déshabillée, comme le confessait, un jour, une aimable femme, et le pantalon se prête autant à ces petits jeux que les jupes entravées, les corsets trop longs et l'arsenal compliqué des jarretelles les rendaient parfois difficiles, sinon dangereux.

Monsieur, — le ménage doit aller dîner en ville, — ayant déjà revêtu le frac, presse Madame, à qui il ne reste plus qu'une épingle à mettre... à son pantalon :

— Eh bien, es-tu prête?

— Cela dépend pourquoi.

(Fabiano : le *Rire*, 7 décembre 1907.)

L'heure du berger. Malheureusement, le mari

(1) Reproduit par J. Grand-Carteret : *Art et Galanterie*, t. I, p. 24.

lui préférera sans doute celle du dîner: les amants ont toujours beau jeu.

Que Rézi, cependant, si elle conserve son pantalon, enlève au moins son chapeau. L'Amour porte un bandeau — et à l'œil encore — et non un Gainsborough.

— Oui, mon cher, je suis fantasque, originale..., il faut me prendre comme je suis.

— Retire au moins ton chapeau.

(*Paris-Galant*, 1910.)

Dans les ministères, comme dans les hôtels meublés, les cloisons sont minces. C'est l'époque impatiemment attendue où se prépare la promotion violette. Les candidats sont sur les charbons et les attachés de cabinet, non sur les dents, mais sur les boulets.

N'ayant déjà plus que son pantalon, une jeune femme perçoit la scène insuffisamment muette qui se joue de l'autre côté :

— Tiens, tiens, j'entends dans le bureau à côté une dame qui est aussi en train de faire décorer son mari.

(*Paris-Galant*, 1913.)

Souvent, ô fonctionnaires, l'élégance ou la couleur d'un pantalon auront plus fait pour

votre boutonnière que l'ennui pesant et si parfaitement inutile des heures de bureau :

— Je serais curieuse de savoir qui enlèvera les palmes : les quinze ans de service de mon mari ou mon pantalon mauve !

(Préjelan : l'*Indiscret*, 21 mai 1902.)

Ah ! le dévouement des épouses.

Combien, sans être montées jusqu'au Ministre pourraient lui adresser le même reproche que cette aimable empantalonnée de Gerbault :

DÉCORÉ.

— Dis donc, mon p'tit ministre, pourquoi donc, pour la décoration de mon mari, n'a-t-on pas mis à l'*Officiel :* « Pour services exceptionnels de sa femme ? »

(Le *Rire*, 10 février 1906.)

L'épreuve peut n'être pas trop pénible, même pas pénible du tout, quand on a affaire à un jeune attaché dont la fine moustache fleure l'ambre et dont les lèvres sentent appeler le baiser ; il y a, par contre, les directeurs et les chefs de bureau déjà lézardés avec lesquels ça devient une rude corvée.

Ne croyez pas que ce soit toujours drôle

l'amour et que la femme ne soit pas souvent la première à porter la croix :

QUAND ON N'A PLUS VINGT ANS.

— Tu vois, ma chère enfant, qu'il y a encore moyen de s'arranger avec les vieux.

— Oui, mais de quelle façon...

(*Wiener Caricaturen*) (1).

Les moteurs des six-chevaux et demi des débuts de l'auto, les préhistoriques et ridicules tacots de jadis, qu'effrayaient la côte de Suresnes, ne sont pas seuls à connaître la honte des ratés : il y a d'autres pannes d'allumage dont on ne saurait se tirer.

— Vous en avez des idées de me faire promener comme cela en corset et en pantalon, et pour rien.

(Jack Abeillé : le *Frou-Frou*, 1901.)

Entre femmes, cette tenue permet d'aimables comparaisons auxquelles n'aurait point su se dérober Pâris et dont les anciens bals du *Courrier français* n'ignorèrent point le charme. Ce serait une erreur grossière de croire que tous les

(1) GRAND-CARTERET : *Images galantes de l'étranger*, p. 51.

derrières se ressemblent. Il en est de beaux, comme il en est de vilains : les uns auraient pu exciter la verve d'Armand Silvestre, d'autres rappellent la croupe de l'éléphant, ou c'est un « pauvre petit derrière de rien du tout », comme celui de M. Badin.

Celles qui sont douées de ces insuffisances se montrent aisément pincées et agressives. La laideur et la maigreur rendent susceptibles :

— Le tien est plus gros... Et puis après? Faut pas t'imaginer que ça se vend au kilo!

(Stop : *Journal amusant.*)

Si gracieuses que puissent paraître en pantalon nos contemporaines, on ne saurait leur conseiller de sortir dans ce costume. Elles risqueraient de se faire remarquer :

— Je voudrais bien savoir ce que j'ai de si comique que tout le monde se retourne ainsi sur moi.

(*Die Auster*, Munich, 1903) (1).

Ce serait le moins de mettre des gants et non, comme beaucoup, de les serrer dans ses bas :

— Ben quoi! Tu ne vas pas aller au Bois

(1) Grand-Carteret : *Images galantes de l'Étranger*, p. 156.

comme ça, je pense ? Prends au moins des gants blancs.

(Petitjean : le *Frou-Frou*, 1901.)

La Pudeur publique, la vieille dame aux bottines à élastiques et au cabas de tapisserie rappelant le sac de Choulette, pourrait la trouver mauvaise, jugeant que cette feuille de vigne tient trop de la feuille de rose.

Elle prendrait, dans la circonstance, les espèces et le bâton blanc d'un de nos bons agents, et il ne conviendrait pas, ô délinquantes, de rouspéter :

— Alorrs, s'foutez d' la pudeur publique ?... Croyez qu'ça va s'passer comme ça ?

— Désolée, m'sieu l'agent, mais ma couturière est en grève.

(G. Meunier : le *Frou-Frou*, 1901.)

Les caricaturistes ne respectent rien. Les malheurs de la famille Humbert — nous avons eu depuis des vols plus sensationnels — n'ont pas trouvé grâce devant eux. Au lendemain du jour où était éparpillée, rue Drouot, la défroque de la « gens », on pouvait lire dans le *Journal*, au-dessous d'un amusant dessin d'Abel Faivre, cette légende d'une plaisante actualité :

LA VENTE HUMBERT-BOULAINE.

— Tu as eu tort d'acheter la lampe de Boulaine... la voilà qui file !

— ... Mieux vaut le pantalon d'Ève... on peut mettre tout le monde dedans.

(Le *Journal*, 14 novembre 1902.)

Encore que la Parisienne ne puisse se montrer dans la rue en corset et en pantalon, sans risquer un bon rhume et une contravention, les occasions ne lui manquent pas, nonobstant la disparition des impériales d'omnibus, de laisser apercevoir à ceux qu'intéresse le retroussé, les froufrous et les dentelles de ses pantalons.

D'abord, il y a le bal, le bal qui a permis à Bertall et à Randon de noter, les premiers, l'importance prise par le pantalon dans les dessous de la femme.

Avouerai-je n'avoir jamais été de ceux qui, à l'Élysée ou au Moulin-Rouge, faisaient cercle autour des quadrilles. Ce linge brutalement étalé, ces jambes étiques ou que guette l'éléphantiasis m'ont toujours laissé froid. Ce sont là distractions qu'il faut laisser aux riverains de la Sprée et aux autoctones de Brives-la-Gaillarde ou de Crozant, venus faire la bombe à Paris.

J'ai baîllé au Père Lebonnard, le grand écart ne m'en a jamais dit davantage.

Le chahut a cependant fourni trop de croquis ou de légendes aux caricaturistes pour qu'il soit permis de le négliger. Subissons donc ce « tour » de quadrille, comme on subit, en attendant la revue, le tour de chant d'une romancière contemporaine d'Amiati et de nos avant-derniers bas bleus. Peut-être, parmi ces professionnelles de la pastourelle, s'en trouvera-t-il une qui lève la jambe pour son plaisir et que n'incite pas à cette gymnastique l'appât du maigre cachet quotidien?... Saluez-la bien bas, ou mieux, offrez-lui un bock : il sera le bienvenu, surtout s'il est en tôle émaillée.

Sous un croquis bien second Empire, encore que ne rappelant que de loin la manière de Winterhalter, Grévin, traçait, en 1866, cette légende :

Les Bastringues.

« Nouveau pas de la chaloupe en détresse. Histoire de montrer qu'on a du linge ».

(Le *Petit Journal pour rire.*)

Ne vous excitez pas : vous ne verrez rien.

Et c'était Mabille, dont le dessinateur Pelcoq célébrait ainsi les quadrilles :

REVUE DE MABILLE.

Arme au bras!... Le plus fier mouvement de la danse nationale française (traduction anglaise de ce qu'à Mabille on nomme tout bonnement le cancan). Shoking! et « pas de début » pour toute femme qui veut se poser un peu bien dans le monde.

(Le *Journal amusant*, 12 septembre 1868.)

Nous avons mieux : l'opium, l'éther, la cocaïne posent davantage, de nos jours la petite grue qui va tanguer à Magic-City, quitte à regagner, par l'autobus, la fontaine sacrée de Pigalle, si le michet désiré ne répondit pas au sourire carminé de ses lèvres.

Le cancan ne saurait fournir à une jeune personne qui se destine à la prostitution le collier et l'Hispano-Suiza dont rêve toute première communiante. Le quadrille est mort avec la Goulue et je doute qu'elle se soit retirée millionnaire.

Heureuse époque, on dansait sous les marronniers des Champs-Elysées. Les modes n'étaient peut-être pas jolies, jolies, mais, les « petits crevés » savaient ne pas demeurer insensibles

aux hardiesses d'un cavalier qu'ils s'empressaient de ne pas laisser seul :

— Savoir danser! t'es jeune, ma petite! Avec une jolie jambe, comme ceci... mets tes jupes sur ton bras, comme ça, et pars du pied gauche!

(Stop : le *Charivari*, 1867.)

La progression n'a guère varié. En dépit de la suppression du port d'arme, les mouvements sont restés les mêmes, et sous le retroussis « comme ça » des jupes, apparaît la blancheur claustrale du pantalon, dessinant des rondeurs qui la teintent de rose :

— Ceci n'est pas une étoile, c'est — une lune — de la danse.

(Stop : le *Journal amusant*, 8 août 1891.)

La lune, avec des nuages autour. Grâce à quoi, un vieux savant — non, mais à quelle heure les couche-t-on? — doit de s'entendre familièrement interpellée par une de ces nymphes, chez lesquelles la bosse du respect est aussi rare que celle de la maternité :

Ous qu'est mon baromètre.

— Puisque t'es à l'Observatoire, dis-moi si ce nuage-là indique le beau temps.

(Le *Frou-Frou*, 1901.)

La Goulue aimait exhiber cette partie de son individu sous la transparence de son pantalon, qui, sans le Père la Pudeur — le vrai — n'aurait pas toujours été aussi clos que les salons auxquels le marquis de Chabanais doit d'avoir survécu dans la mémoire des hommes.

Le geste pouvait ne pas être beau, mais un dessin du pauvre Heidbrinck l'a sauvé de l'oubli :

Valentin. — Prends garde, la Goulue, tu vas te faire remarquer...

(*Courrier français*, 29 juin 1890.)

Si officiels qu'ils soient, ces dessous sont pourtant plus propres que ceux de la Chambre et des couloirs. Une chahuteuse de Carl Hap est heureuse de le constater :

— Nos dessous sont toujours plus propres que ceux de la politique.

Tu sais, ma petite, il n'y a pas de quoi te montrer si fière. Le point de comparaison ne saurait être à l'honneur de ta blanchisseuse.

Il paraît qu'il y a encore des gens que ce spectacle émoustille à ce que déclarent ces dames :

Appats pour hommes.

— Des dessous, de la cuisse, des bas noirs et de la prunelle.

(Ruiz, le *Frou-Frou*, 1901).

Allons, tant mieux... mais combien y en a-t-il à qui ces expositions d'un blanc douteux font surtout, en fait de chopin, l'impression d'une marche funèbre, la marche funèbre de Schopenhauer, ô Donnay.

Ce qui attire les étrangers et les provinciaux, c'est moins, savez-vous, la lingerie tapageuse et tape à l'œil de ces automates, que l'improbable mirage d'un pantalon insuffisamment clos, ou que l'éclair, plus improbable encore, de la chair nue et vierge de culottes.

Oui, mais, notre vivace et bel aujourd'hui — à des faunes en convient-il pas de parler la langue un peu sybilline du Maître ? — ne s'énorgueillit que rarement de cette féérie.

Les inspecteurs et les gardes municipaux sont un peu là, ils sont même uniquement là, pour s'opposer à ces sans-culottides. La garde veille ailleurs qu'aux barrières du Louvre — et les vieilles gardes donc ! — elle représente l'œil non de la Providence, mais de la police, et dans sa hâte de verbaliser et de constater un illusoire délit, il lui arrive même de se fourrer le doigt dans l'œil. Fortes de leur droit et la fermeture de leurs pantalons, ces demoiselles se montrent alors exemptes d'aménité :

— Pas d'pantalons, moi ! Oh là là ! Mais, mon

vieux, j' suis plus sérieusement culottée que ton nez.

(Maurice Marais : la *Chronique amusante*, 16 mars 1893.)

Cet homme de guerre peut d'ailleurs s'absenter et profiter du jour de sortie de sa connaissance pour l'emmener au théâtre Montmartre ou à la Comédie Mondaine, l'ancien Divan de joyeuse mémoire. Un homme de bien n'hésitera pas à revêtir sa tunique et à aller prendre sa consigne devant l'arche, sans y mêler le pas un peu spécial auquel l'humoriste David a dû de figurer parmi les ancêtres des Clodoches :

« M. Bérenger endossant l'uniforme de municipal pour s'assurer que, dans les bals publics, les dessous des dames sont bien clos. »

(Henriot : le *Charivari*, 3-4 avril 1893.)

Comme le gendarme, dont ils se rapprochent par leur origine et par leur tenue, ces êtres-là sont sans pitié. Bien que le public ne demande que ça, ce n'est pas une blague à faire que de lui montrer son ..., non, sa lune, sans qu'elle soit voilée par un de ces nuages légers que déplorait le bon Silvestre et que l'honnête M. de La Rochefoucauld ne trouvait jamais assez épais.

Sur un très vieil air, cela se chante. C'est une variante, à l'usage des enfants de Marie ayant dépassé l'âge de la puberté, d'un des couplets qu'elles chantonnèrent gamines :

Quand j'étais petite je n'étais pas grande,
Je montrais mon ... à tous les passants,
Oui, mais à présent c'est bien différent
Quand j'en fais autant
On veut m' f... dedans.

(J. Villon : le *Rire*, 1er février 1902.)

Le café-concert permet de petites exhibitions qui ont sur celles du bal la supériorité de se prêter beaucoup mieux au levage et à l'élevage des protecteurs sérieux, ils ont sur les singes l'avantage de l'argent et l'infériorité de la parole. Le caf-conc., devenu temple de la revue, semble avoir, cependant, peu fouetté la verve des caricaturistes. Les théâtreuses en déshabillé, bas, corset et pantalon abondent dans leur œuvre légère, mais c'est à peine si l'on peut emprunter cette légende au dessinateur Robert :

— Un simple petit retroussis de jupe et les voilà tous à moi.

(Le *Frou-Frou*, 1901.)

Demain n'est à personne !

De Gerbault, il y a bien une « beuglante »

d'une si jolie venue, avec ses seins saillis du corset fatigué, le réalisme de son pantalon et ses bras qu'elle étire, qu'il semble difficile de ne la pas mentionner — mieux vaudrait pouvoir la reproduire. Mais, c'est moins une caricature qu'un croquis pris sur le vif : coin de garni entrevu en feuilletant *la Traite des Chanteuses* d'Ibels, la ville de garnison et son pesant ennui, le tréteau du limonadier devenu négrier, le tenancier sinistre et cynique dont le dos verdit et dont les bras tournent aux nageoires, Philibert à la manque et Tellier non patenté.

On ne saurait se figurer, par contre, le nombre de retroussés auxquels, depuis Rowslandon, pour ne pas remonter plus haut, le vent a prêté. Pas plus que celles de Carle Vernet et d'Isabey, les héroïnes de Rowslandon ne portant pas de pantalons, passons au déluge, c'est-à-dire à l'année 1844, du règne de Louis-Philippe, la quatorzième.

Nous avons déjà signalé ce dessin consacré par Richard, aux Bains de mer belges (*Illustration*, 28 septembre 1844) : il suffit donc de le rappeler pour mémoire. C'est le point de départ d'une série qui, depuis, s'est démesurément allongée, en même temps que se raccourcissaient les pantalons. Du temps de Richard, ils

tombaient jusqu'à la cheville, atteignent-ils maintenant le genou?

Richepin et Trézenik ont célébré l'amateur de mollets. Nos humoristes sont tous plus ou moins de ces amateurs-là, et, scrutons nos consciences, n'en sommes-nous pas un peu tous également?

La femme vraiment femme, que tente l'aventure et que l'idée n'effraye point de laisser apercevoir, au-dessus de ses bas, un peu de sa chair nue, met-elle un pantalon les jours de vent.

A cette question, sans même attendre qu'elle leur soit posée, les humoristes répondent généralement par la négative. C'est pour eux un axiome qui ne se discute pas et qui fait foi.

Une femme prudente.

— Fait-il beau?
— Beaucoup de vent.
— Alors, j'mets pas d'culotte.

(Préjelan ; la *Caricature*, 6 mars 1897.)

Préjelan dont la petite femme est si charmante et si moderne, évoquant, moins le corset aux fleurettes bleues et les faveurs bleues — un bleu auquel on se vouerait volontiers — telle silhouette aimée, Préjelan semble tenir à cette donnée et

une réplique de cette légende revient sur les lèvres d'une de ses soubrettes :

— Si Madame sort, elle fera bien d'enlever sa culotte, il fait un vent à vous coiffer avec vos jupes.

(Le *Frou-Frou*, 1901.)

Il est vraiment désolant d'avoir, ces jours-là, un pantalon. C'est un peu la « soirée perdue », autrement que ne la conçut Musset :

LES TEMPS DIFFICILES.

— C'est bien ma veine! Pour une fois que je mets un pantalon, il fait un vent du diable

(Hémard : le *Rire*, 6 avril 1907.)

Au moins faut-il qu'il soit on ne peut plus transparent : la sainte mousseline.

— Suis-je assez bête, par ce joli temps si propice au commerce, ne pas avoir mis mon pantalon de mousseline!

(Mirande : *l'Indiscret*, 1902.)

Sans être du midi, les caricaturistes n'exagéraient-ils pas légèrement?

La rafale fait rage, retourne les parapluies et soulève les jupes des malheureuses, dont le chapeau à tenir occupe suffisamment les mains.

Bonne fille, un trottin déclare :

— Et puis, moi, vous savez, franche comme l'or! J'ai jamais rien pu cacher à personne!

(Robert : le *Frou-Frou*, 1901.)

Qui s'en plaint? Pourtant, prenez garde, mademoiselle, il y a de vieux messieurs qui, en dehors de l'intimité, ne sauraient admettre ces blancheurs suspectes. Ne pouvant supprimer les bourrasques, ne s'en prendront-ils pas à vous une autre fois?

— Les bourrasques sont dangereuses non seulement pour la sécurité publique, mais aussi pour la morale. Donc, supprimer les bourrasques.

(Le *Frou-Frou*, 1901.)

Ironie des choses, l'accident peut se produire en passant devant le Sénat, ce dernier rempart de la Pudeur et de la saine gaîté de nos pères.

« Juste devant le Sénat... Ah! si M. Bérenger voit ça...

(Henriot : le *Charivari*, 1893.)

L'artiste semble affectionner ces effets d'orage.

Tempêtes.

— Heureusement que grâce à nos collets on ne peut pas voir notre figure s'écrie, dans le *Cha-*

rivari, une dame, dont, sous les jupes troussées, le pantalon apparaît jusqu'à la ceinture.

C'est le jour ou jamais d'avoir du linge blanc, dut la fente laisser échapper par derrière le drôle de petit tire-bouchon que l'on sait.

Prévoyante, une jeune fille de Doès rassure sa mère :

— T'inquiète pas, maman, j'ai changé de linge ce matin.

(Le *Rire*, 26 mars 1898.)

Le vent malin peut s'amuser à coiffer la figure postérieure de la dame du couvre-chef envolé de la tête d'un homme sérieux, professeur ou chef de bureau. Mieux eut valu, en vérité, le fond béant de la batiste dévêtue :

— Je crois qu'un impudent se sert de mon couvre-chef pour se couvrir... la tradéridéra. (*Die Bombe*, Vienne).

Et ce n'etait pas le bord plat de feu Maugis.

La montée difficile d'une vieille dame en voiture n'est pas sans fournir un tableau du même genre, aggravé par le fait que c'est un vieux tableau :

— Voyons, Eusèbe, dépêchez-vous, vous allez finir par faire voir mon pantalon.

(Robert : le *Frou-Frou*, 1901.)

On le voit, en effet; mais la brave femme peut se rassurer, cette vue, si elle prête à rire, ne saurait éveiller aucun désir dans le cœur de l'animal qui sommeille. Elle inspirerait plutôt, ma chère, l'horreur du péché.

Depuis *Miss Helyett* — et même avant — l'alpinisme, le vent et les sentes roides de la montagne ont, de leur côté, provoqué pas mal de pochades dans lesquelles le pantalon joue naturellement son rôle.

Une vierge de Wély dont la lingerie est pour nous sans mystère a cette louable préoccupation.

L'Alpinisme.

— Ma robe qui s'envole... dis, m'man, est-ce qu'on voit quelque chose?

(Le *Rire*, 20 juin 1903.)

— Voui, ma gosse..., mais, n't'en fais pas, on pourrait zieuter quelque chose de plus désagréable.

Bien que nous ne soyons plus aux temps lointains de Paul de Kock — on s'amusait de bien peu de choses, à commencer par les aventures de *la Pucelle de Belleville* ou de *Gustave le mauvais sujet* — la balançoire a, après le vent, conservé la palme, presque académique, pour ces

aimables retroussés auxquels sont restés sensibles les enfants de tous les âges.

Les hasards de l'escarpolette ont pu perdre de leur charme et de leur élégance : qu'importe? Est-il meilleur prétexte à dévoiler de jolies jambes et l'intimité de dessous dont il est rare de pouvoir faire aussi généreusement montre.

Nos ancêtres riaient de ces envolées qui, faute de pantalon, laissaient apercevoir le rose des cuisses, des nymphes qui ne semblaient nullement émues. Grâce à la Ligue et au vent moralisateur et délétère des tranchées pasteurisantes, nous faut-il rougir, aujourd'hui de ce spectacle auquel le fabuliste aurait pris, sans doute, autant de plaisir qu'à écouter conter Peau d'Ane?

Les dangereux hasards de l'escarpolette.

— Et dire qu'il y a cent ans j'aurais pu regarder ça sans rougir!

(J. Wély : le *Frou-Frou*, 1901.)

Ma foi non, je ne rougis pas et je confesserai même contempler assez volontiers les formes que révèle généreusement cette petite femme de Mirande :

L'ESCARPOLETTE.

— Quand je me balance avec toi, tu vois, j'y mets des formes...

(Le *Rire*, 30 juillet 1904.)

Mieux que des formes, un véritable panorama :

— N'est-ce pas que d'ici on peut embrasser un joli panorama?...

(P. Balluriau : le *Rire,* 2 mai 1908.)

Que ces demoiselles ne s'y fient pas : c'est là par ces temps malsains, un jeu dangereux; voici un homme à favoris gris, qui s'avance, qui pourrait la trouver mauvaise et se laisser aller, lui aussi, à de fâcheux courroux :

L'ESCARPOLETTE.

Encore un grand plaisir pour les Parisiennes. Les hommes font cercle. On voit les mollets et quelquefois aussi... mais chut! Baissez votre jupe, mademoiselle! Monsieur Bérenger s'approche.

(George Edward : la *Chronique amusante*, 24 août 1893.)

Évidemment, comme Max Blanc :

— Voilà comment j'aimerais voir les dessous de la politique.

(*L'Indiscret*, 1902.)

Au Panama — que c'est vieux déjà! — je

préférerais le panorama ainsi révélé, presque la Terre promise. Mais, ne nous frappons pas, n'est-ce pas comme dit l'autre, des balançoires?

Un sage.

— Dans la vie, vois-tu, il ne faut jamais s'occuper du voisin, et se dire que tout ce qu'on voit, au fond, c'est des balançoires.

(*L'Indiscret*, 1902.)

Il est bon, parfois, de détacher ces regards de la terre et de regarder plus haut : c'est un coin de ciel entrevu, ce paradis ouvert que vantait Victor-Emmanuel et que Mahomet n'a point promis à Von der Goltz pacha :

— Tout ce qui se passe sur la terre, mon fils, c'est de la balançoire. Portez vos regards vers le ciel...

(Rouveyre : le *Rire*, 14 juillet 1900.)

Et vous, les michetons et les jaloux, les punais de l'amour, ne faites pas tant de foin et laissez vos petites amies faire aux pauvres bougres qui ne les entretiennent pas l'aumône de leurs jambes et la charité de leurs dessous. Il n'est pas bon d'aller troubler dans son sommeil le chat qui dort et vous pourriez vous faire griffer, messeigneurs :

LES JOIES DE L'ESCARPOLETTE.

— Fais donc attention! On voit ton pantalon!

— Impossible! Je n'en ai pas!

(Ch. Laborde : le *Rire*, 16 août 1913.)

La balançoire, combien qu'on en puisse douter, prête à réflexions philosophiques. Ces gosses, au milieu de leurs jupes envolées, vous font la Nietzche.

Ainsi parlaient les *Wiener-Caricaturen :*

— Avec la balançoire, c'est comme dans la vie. Il faut savoir ce que l'on montre et ne pas perdre l'équilibre (1).

Au tennis, il n'y a pas seulement celles dont le rattrapage difficile d'une balle un peu « raide » laisse apercevoir assez haut le pantalon sous l'envolement de la jupe, il y a aussi les bonnes raquettes. Celles-là, quand elles jugent une balle impossible à reprendre, préfèrent feindre le plus lamentable des accidents, le pantalon défait qu'il faut rattacher, plutôt que d'avouer leur défaite :

AU LAWN-TENNIS.

Fait semblant de perdre son pantalon pour ne

(1) *Rire et Galanterie*, t. VI, p. 334.

pas avouer qu'elle a manqué la balle. O coquetterie!

(La *Fin de Siècle*, 14 octobre 1894.)

Bouton qui saute, cordon qui se dénoue ou qui craque, le pantalon se perd, en effet, quelquefois.

— Tu fais comme mon pantalon, tu me lâches...

(Le *Boudoir*, 1880.)

Plus souvent il se quitte et, parfois, il s'oublie.

De Gerbault, cette exclamation d'une parisienne assise en chemise, tandis que git à ses pieds son pantalon retiré, étalant sur le parquet la large ouverture de sa fente :

— Comment il faut aussi que je retire ma chemise! Alors, c'est ça que vous appelez faire mon profil?

(*L'Indiscret*, 1902.)

Cela rappelle un peu la tenue de rigueur des femmes du monde pour feuilleter, dans sa garçonnière, les cartons d'un Monsieur qui collectionne les Rops.

La femme a vraiment toutes les charités. Un modèle — la tenue de notre mère Ève, moins la feuille de vigne — pour venir au secours de la détresse du bon peintre, lui offre l'illusoire

aumône de son pantalon. Un chiffon, non de papier, ô chancelier, mais de batiste :

LE PORTRAIT.

— C'est un sénateur qui vient pour faire faire son portrait. Je n'ai plus de toile; pas un rond pour en acheter; quel guignon!

LE MODÈLE. — Et ça, est-ce que ça serait assez grand?

(Carlègle : Le *Rire*, 24 octobre 1908.)

Mais pourquoi l'artiste vieilli, conservant sous ses cheveux blancs l'amour des gamineries de rapin, a-t-il la fâcheuse manie de subtiliser le pantalon de ces enfants?

— Allons, ne faites donc pas le Jacques, rendez moi mon pantalon.

(Poulbot : Le *Frou-Frou*, 1905.)

Ou c'est le pantalon que, bien qu'ouvert, on a pour des raisons qu'il ne convient pas d'approfondir, cru devoir retirer, un jour de ballade à la campagne. L'arrivée malencontreuse du garde champêtre — vrai ou faux — a brusquement interrompu l'entretien. L'enfant, abdiquant son extase, (en voulez-vous du Mallarmé?) dans sa hâte de fuir, déjà docte, par chemins, a négligé

de réintégrer ses culottes. Huit jours plus tard, le couple les retrouve, suspendues, dépouilles opimes, au même arbre. Là ils furent heureux et connurent d'ineffables minutes; la Grande Nature les invite à recommencer, avec la complicité amusée de toutes les bestioles répandues parmi les champs, « champ d'amour brutal », eut, comme Goudeau, spécifié Richepin, à l'époque où les *Gueux* et leurs ivresses tenaient dans son cœur une place accaparée, depuis, par les cousines et les abonnées des *Annales*.

LES PREMIERS BEAUX JOURS.

— Enfin, nous y sommes : regarde ta culotte de dimanche dernier.

(Mirande : Le *Rire,* 22 avril 1911.)

Les peintres ne sont pas seuls à se livrer à des plaisanteries qui dénotent une aimable familiarité bien faite pour tromper l'ennui des villégiatures estivales. Il y a des maisons où l'on ne peut recevoir une femme à déjeuner ou à dîner, sans qu'on lui « fasse » son pantalon ou son corset :

L'AFFAIRE DU COLLIER.

— Ben quoi? elle va déjeuner en ville et on

lui chauffe ses perles! Moi, c'est bien rare que je boulotte chez des amies sans qu'on me fasse mon corset et mon pantalon...

(Métivet : Le *Rire*, 1er août 1908.)

Retiré dans le salon d'un Monsignore — encore un salon où l'on passe, si l'on y cause peu — le pantalon d'une visiteuse peut se retrouver parmi l'inutile paperasse des dossiers d'une commission d'enquête. La politique est un grand bazar auquel les jeux de l'amour ne sont pas interdits et ces dentelles peuvent constituer pour quelque arrondissementier obscur et farouche une révélation toujours pénible :

A la commission d'enquête Montagnini — N... de D... un pantalon de ma femme!

(Le *Rire*, 4 mai 1907.)

La caricature est vraiment bonne fille. Elle nous rafraîchit la mémoire : qui, sans elle, se souviendrait, même à la Chambre, de cet abbé Montagnini, que l'on expulsa comme un vulgaire correspondant austro-boche, et dont quatorze vers n'ont pas permis de soupçonner le secret?

Le pantalon de sa femme! C'est lui également-



ment que rapporte, dans cette amusante page de Caran d'Ache, la *Vie de château*, cet animal fidèle, mais gaffeur, auquel le *Petit musée de la Conversation* (1) assurerait qu'il ne manque que la parole.

A la première heure, le gentilhomme campagnard, couvert d'une chaude pelisse et son cigare déjà allumé, est sous les fenêtres de l'invité :

— Allons, debout !... le paresseux, venez faire le tour du propriétaire.

Sans enthousiasme, celui-ci l'a rejoint dans le parc, et tandis qu'ils s'éloignent, ce dialogue s'engage :

— Faites comme moi : toujours debout à six heures !

(Cette phrase pourrait non moins figurer dans le recueil de Castigat et Ridendo, qui, d'ailleurs, ne corrigera rien).

L'INVITÉ : — Brr ! ça pique, et moi qui ai oublié mes gants...

— Oh ! qu'à cela ne tienne ! Tom, ici !

Et Tom s'étant avancé, la queue basse devant ce ton de commandement :

(1) FÉLIX CASTIGNAT et PIERRE RIDENDO : *Petit Musée de la Conversation*. Paris, Mercure de France, 1911 ; in-12.

— Donnez-lui votre main à sentir. Là ! Vous allez voir : dans trois minutes il vous rapportera la chose.

En effet, une minute...

Deux minutes... Et

Trois minutes après, Tom rapportait la chose !! (1) cependant que, derrière lui, une femme de chambre courait de toute la vitesse de ses jambes, et que, en une banderolle, s'échappaient de sa bouche ces mots imprécatoires :

— Tom ! veux-tu laisser ça ! Tom !... Tom !... Oh, la sale bête... Tom !... Tom !...

Ça, c'était, naturellement, le pantalon de la châtelaine, qui au passage, avait conservé un peu du parfum des mains de l'invité et dont les jambes flottaient au vent.

Encore que la sienne ne fut pas galonnée, M. le comte était digne de porter la casquette du « chef de gare. »

Cercles mixtes, tripots, Enghien et autres lieux où fleurissent « le verbal *neuf* et *huit* diminutif » (Goudeau), les pontes y attrapent tant de culottes, peut-être parce que les habituées de l'autre sexe y perdent les leurs :

(1) *Les Lundis de Caran d'Ache, album pour les enfants de quarante ans et au-dessus,* Paris, Plon, s., d ; in-4.

LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

— Quel tripot! Et on y pelotait ferme...
— C'est donc ça qu'on y ramassait tant de culottes!

(Cardona : Le *Rire*, 26 janvier 1907.)

Les pantalons se quittent, se perdent... et se salissent. Le livre de comptes de Mme Irma de Montigny, égaré au passage de la Bérézina et communiqué, depuis, à l'Institut, par M. Salomon Reinach, en même temps qu'il lavait la marquise de... Mithylène, des méchants bruits répandus sur ses habitudes par quelques amies délaissées (musique de Gounod), n'est pas seul à nous renseigner sur la facilité avec laquelle le haut de chausses féminin gagne la tache, la fameuse tache qui constitue une des trente-six situations chères aux dramaturges et que ne dédaigne pas davantage les gentilshommes sans préjugés acculés à la dure nécessité du mariage.

Taches d'encre, marques de doigts... et d'autres encore : le pantalon va souvent chez la blanchisseuse. Mais, il ne convient pas qu'il subisse, avant d'être mis, les approches de l'homme.

Ce serait risquer de la salir avant la lettre :

— Laisse ça, tu me salis tout mon linge.

Voilà un pantalon qui, avant que je le mette, a déjà des marques de doigts!

(Le *Rire*, 8 avril 1905.)

Dans l'atmosphère surchauffée de l'atelier de la blanchisseuse de fin, ce sont, chez les ouvrières, de philosophiques et mélancoliques réflexions tout en promenant le fer sur les trou-trous et les entre-deux :

— C'est dur, tout de même, de penser qu'on gagne tant à la salir et si peu à la nettoyer.

(Henri Boutet : Le *Frou-Frou*, 1901.)

Hélas! c'est la tentation proche. Quelque lundi, la petite blanchisseuse, s'attardera plus qu'il n'est nécessaire pour compter chemises de jour et de nuit, faux-cols et manchettes des « pratiques paresseuses. » Quand on nettoie tant le linge d'autrui, on peut bien risquer de salir un peu le sien.

Elle ne guette pas moins les filles de la campagne qui, aux mois de vacances, étendent sur des cordes les pantalons courts et froufroutés des belles madames en villégiature :

— J'ai envie de changer de métier, on m'a dit qu'on gagnait plus à les chiffonner qu'à les blanchir.

(G. Meunier : Le *Rire*, 9 août 1902.)

Il en est d'autres, heureusement, dont l'exemple ne saurait inspirer ces pensées pas du tout funèbres à des enfants que les conseils réputés mauvais des kéroubins tentateurs n'effraient que fort peu.

Ce sont celles qui suppriment leurs pantalons tout l'été, attendant, pour les reprendre que la bise soit venue. Elles peuvent, à la rigueur, suivre le conseil de la fourmi et danser, lasses d'avoir chanté; mais, pour lever la jambe, elles auront soin de se placer de profil : de face, le geste laisserait voir trop de choses.

— Je ne me mets pas de face, car, n'ayant pas de pantalon, on pourrait saisir l'Almanach.

(Almanach du *Frou-Frou*, 1901.)

Impossible à celles-là d'obéir aux suggestions malignes de l'Amour, ou, tout au moins convient-il de prendre certaines précautions. Là encore, il y a la manière :

AUTOMNE

— Fais comme les feuilles, laisse-toi tomber.
— ... C'est que je n'ai pas de pantalon.

(Gerbault : Le *Rire*, 14 novembre 1903.)

L'œil du maître, quand celui-ci ne méprise pas les attouchements ancillaires, aura cure de

ces contingences et ne craindra pas de pousser l'enquête jusqu'à ses dernières limites.

L'ŒIL DU MAÎTRE

— Ça y est, Marie, je m'en doutais!!!... Oser servir mes invités sans pantalon!

(A. Bertrand : Le *Rire*, 26 octobre 1912.)

Après tout, s'il est jaloux, cet homme, et s'il craint que d'autres mains ne s'égarent que les siennes.

Une brave bourgeoise de Limoges déclarait, jadis, retourner contre la muraille le portrait de feu son époux, quand elle lisait du Zola. Il y a également des mères pour s'indigner de voir leur « demoiselle » se contenter d'une chemise pour dévorer *Monsieur de Camors*.

Pauvres gosses, en fait de pommes, elles en ont croqué de plus vertes, depuis !

— En voilà une posture, mon enfant, pour lire Octave Feuillet!... Passe au moins un pantalon.

(Guydo : Le *Rire*, 12 janvier 1901.)

Les robes collantes et les jupes entravées, dont la conséquence était la simplification des dessous quand ce n'était pas leur suppression totale, a fait un moment courir un danger réel

au pantalon. Jamais, depuis la mort de la crinoline, il ne s'était trouvé aussi menacé.

Ce fut le triomphe passager de la culotte et de la combinaison. A défaut d'autres, la culotte, inconsidérément oubliée par une petite amie dans le cabinet de toilette d'un homme de sport, avait au moins l'avantage de fournir un alibi, le jour où l'objet tombait sous les yeux de sa « liaison sérieuse : »

L'Alibi de l'escrimeur

— Tu me raconteras encore que je suis la seule femme que tu reçoives ici, quand je viens de trouver ça dans le cabinet de toilette!

— Mais, mon amour chéri, ça, je te le jure, c'est ma culotte de satin pour tirer en assaut public!

(A. Guillaume : Le *Rire*, 20 février 1909.)

Hum? le public aurait pu facilement devenir gênant.

Quant à la combinaison, — nous lui devons d'exquis dessins de Fabiano — son nom seul devait prêter à de faciles légendes que les caricaturistes n'eurent garde de laisser échapper.

Jehan Testevuide n'avait pas même attendu, pour ouvrir le feu, le règne de l'entrave. Dès

1895, la *Chronique amusante* préludait ainsi aux jeux de mots aisés à prévoir du surlendemain :

— Ça un pantalon! jamais de la vie! Une combinaison...et elle m'a toujours porté bonheur.

(12 septembre 1895.)

Et ce furent les jupes collantes auxquelles la combinaison dut de trouver en France une vogue qu'elle avait vainement cherchée jusque-là. Dessins et légendes se multiplièrent et ne varièrent guère :

— Pour l'obliger à m'aimer, j'ai, moi aussi, ma petite « combinaison ».

(Fabiano : le *Rire*, 19 décembre 1908.)

Nous sommes en plein dans le jeu de la « combine » et sans avoir jamais fréquenté le paddock autrement qu'à l'anglaise, je ne ferai aucune difficulté d'avouer qu'il n'est pas du tout déplaisant :

— Eh mais, voici une combinaison dans laquelle je marcherais volontiers.

(Viardot : le *Rire*, 6 août 1910.)

Moi aussi, et vous?

Culotte et combinaison, on put même croire, un moment, le pantalon assez menacé, pour que Guillaume ait fait figurer cette légende au-des-

sous d'une vitrine contenant divers modèles, rieurs ou rébarbatifs, suivant l'époque, de la lingerie proscrite :

Un collectionneur.

— Oui, chère madame, le musée de Cluny m'a déjà fait des offres insensées... On n'en trouve plus.

(Le *Rire*, 30 mai 1908.)

Mais non, on en trouve encore et même beaucoup. Edmond Haraucourt n'aura pas, que je sache, à accorder sa lyre pour chanter la légende du pantalon. La mode de la culotte, trop facilement tombée dans le jersey et le bon marché, passera. Des frileuses seules, sans souci du charme et de la grâce des déshabillés, lui resteront fidèles, six mois de l'année.

Malgré la concurrence de la combinaison, qui, à parler franc, lui ressemble comme une sœur, la vogue du pantalon ne semble pas appelée à disparaître. Sa forme a évolué, voilà tout, et, sans doute, elle évoluera encore.

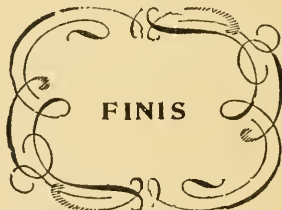
Si Marthon a supprimé ses dessous, chacun sait qu'elle les reprendra le lendemain, ses jupes une fois élargies. Que son vilain mari n'aille pas, pour ces « pantalonnades », lui faire la scène à ne pas faire.

Tout ça, comme l'a si très justement dit Préjelan, c'est des pantalonnades.

(Le *Rire*, 30 mai 1908.)

Ce livre, n'est-il pas lui-même une pantalonnade ? une pantalonnade rappelant, je le crains fort, par sa longueur, les inexpressibles tombant jusqu'à la cheville des bonnes dames qui furent nos grand'mères ?

Paix à leur mémoire.



INDEX DES NOMS CITÉS

INDEX DES NOMS CITÉS

C

D

E

F

M

N

O

P

Q

R

S

V

W

Z





TABLE DES MATIÈRES





ERRATA

La correction des épreuves de ce volume n'a pu ne pas se ressentir des conditions au milieu desquelles elle a été faite. Que le lecteur veuille donc bien excuser quelques fautes d'impression, dont je me borne à signaler et à corriger les principales.

LIRE

Pages.

28 (En note) : Lady Churchill et non Churchil.
44 (En note) : 1894 et non 1884.
61 (En note): Poulet-Malassis et non Poulet-Mallassio.
148 La poupée de Jeanneton et non à Jeanneton.
205 (En note) : Le comte Horace de Viel-Castel et non de Vieil-Castel.
268 Celui auquel elle a fait don de sa jeunesse et de sa chair.
299 Alice Fossard et non Fessard.
312 *Flagrant Délit* et non *Fragrand délit.*
393 (En note) : *Vie et opinions de M. Frédéric Thomas Graindorge.*
406 Rodrigues et non Rodriguez.
438 Utilité et non utulité.
442 Mlle Sercy et non Sarcy.
La dignité d'un premier sujet du chant, et non de la danse.
451 Son vieil ami Le Roi et non le Roi.
561 (En note) : Félix Castigat et Pierre Ridendo.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE TRENTE JUIN MIL NEUF CENT SEIZE,

pour

la Librairie des Bibliophiles Parisiens

par

Mme Vve BOUILLANT et J. DARDAILLON

A SAINT-DENIS